DEUX FRERES MORTS POUR LA FRANCE

CHARLES ET ETIENNE DE FONTENAY

LETTRES DU FRONT

(1914-1916)



CHARLES DE FONTENAY

1889 + 1916

CITATIONS

du sous-lieutenant Charles DE FONTENAY, du 130e régiment d'infanterie, tué à l'ennemi le 10 janvier 1916, à Massiges, à l'âge de vingt-sept ans.

1o *A L'ORDRE DU 130e RÉGIMENT,*
no 26 du 11 juin 1915.

A entraîné brillamment ses hommes dans l'opération exécutée par sa section dans la nuit du 8 juin. »

2o *A L'ORDRE DE LA 4e ARMÉE,*
no 508 du 29 février 1916.

Le général commandant la 4e armée cite à l'Ordre de l'armée le sous-lieutenant DE FONTENAY (Charles), du 130e régiment d'infanterie.

« *Officier d'une bravoure et d'un héroïsme remarquables. Tombé glorieusement le 10 janvier, à la tête de sa compagnie qu'il entraînait avec son ardeur habituelle.* »

Au Q. G. A., le 29 février 1916.

Le général commandant la 4e armée,

Signé : GOURAUD (1).

3 *PAR DÉCRET DU 20 OCTOBRE 1919*
Paru au « Journal officiel » du 25 janvier 1920.

Le sous-lieutenant DE FONTENAY (Charles-Joseph) est inscrit au tableau spécial de la Légion d'honneur au titre posthume.

(1) Lettre du général Gouraud :
« ... Voici la citation du jeune héros Fontenay. Je vous l'envoie pour que vous la fassiez parvenir aux pauvres parents. Dans sa sobre brièveté, est-il rien de plus beau? »

CITATIONS

du lieutenant Étienne DE FONTENAY, du 54e régiment d'infanterie, tué à l'ennemi le 25 septembre 1916, à Bouchavesnes, à l'âge de vingt-trois ans.

1° *A L'ORDRE DU 54e RÉGIMENT,*
n° 232 du 9 mars 1916.

« *Officier remarquable par son courage, son dévouement et sa conscience du devoir. S'est distingué aux combats du 26 décembre 1914 et du 27 mars 1915, en assurant, comme sergent-major, la transmission des ordres dans des conditions particulièrement périlleuses.* »

Lieutenant-colonel WARY.

2° *A L'ORDRE DE LA 12e DIVISION,*
n° 97 du 4 juillet 1916.

« *Excellent commandant de compagnie. Officier calme, réfléchi, ayant un sentiment très élevé du devoir. Le 22 juin 1916, a entraîné brillamment sa compagnie à l'attaque et l'a maintenue sur le terrain conquis malgré un bombardement des plus violents.* »

Général GIRODON.

3° *A L'ORDRE DE LA 6e ARMÉE,*
n° 404 du 25 octobre 1916.

« *Officier d'une valeur incomparable, véritable entraîneur d'hommes.*

« *Tué à la tête de sa compagnie en se portant à l'attaque des tranchées ennemies sous un feu intense de l'artillerie et des mitrailleuses ennemies. Déjà cité deux fois.* »

Général FAYOLLE.

4° *PAR DÉCRET DU 5 MARS 1920*
Paru au « Journal officiel » du 12 mars 1920.

Le lieutenant DE FONTENAY (Gérardo-Marie-Étienne) est inscrit au tableau spécial de la Légion d'honneur au titre posthume.

DÉCORATION SERBE

Au nom de SA MAJESTE PIERRE Ier, par la grâce de Dieu et la volonté du peuple, ROI des Serbes, Croates et Slovènes, NOUS ALEXANDRE, héritier du trône.

Sur la proposition de notre ministre de la Guerre et de la Marine, pour les mérites acquis dans cette guerre, décorons :

De notre décoration de l'ÉTOILE de KARAGEORGES avec Glaives de 4e classe le lieutenant tué à l'ennemi Étienne DE FONTENAY du 54e régiment d'infanterie français, et le sous-lieutenant Charles DE FONTENAY, du 130e régiment d'infanterie français.

Avec exemption de toute taxe.

Notre ministre de la Guerre et de la Marine est chargé de l'exécution de ce décret.

8 décembre 1918, Belgrade.

Signé : M. RACHITCH. *Signé :* ALEXANDRE.

F. A. O. N. 56166.



ETIENNE DE FONTENAY

1893 - 1916

PRÉFACE

PAR

M. PAUL DESCHANEL

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Les générations futures ne connaîtront bien l'âme de la France que si elles connaissent l'âme de la grande guerre, et elles ne connaîtront bien l'âme de la grande guerre que par les écrits de ceux qui ont combattu. C'est dans les lettres, les notes, les récits de nos soldats qu'elles trouveront les traits essentiels de notre race et le sens profond de notre histoire.

Chaque phase de la formidable lutte, chaque arme, chaque classe, a offert son caractère particulier, que seuls les épanchements intimes, les observations prises sur le vif, heure par heure, permettront de définir avec justesse.

Que faut-il vénérer davantage, ou de l'assaut intrépide sous la mitraille, ou du long martyre des tranchées; du père de famille combattant avec ses fils, ou de l'enfant fauché avant d'avoir vécu?...

Entre tant de drames poignants, en voici un qui a déchiré une famille amie.

Août 1914 : le père, la mère, deux fils tendrement unis, sous le même rayon de bonheur et de grâce; toutes les délicatesses de l'esprit; toutes les élégances morales. Le père,

descendant d'une longue lignée de bons serviteurs du pays, a déjà derrière lui, — bien qu'il paraisse le frère aîné, — une brillante carrière diplomatique. A Budapest, il a vu clair, trop clair; il a aperçu, d'un rapide coup d'œil, les contre-coups de la politique du comte d'Ærenthal; il a vu venir l'orage...

L'orage éclate. L'aîné des fils, — vingt-quatre ans, — est de santé délicate : il a été réformé; mais il veut partir; il insiste; il s'engage : on l'essaye; il tombe malade; on le soigne; il veut repartir encore; il ne cesse d'écrire : « Je veux voir le feu! » Le voici enfin dans la tranchée : « C'est la vraie vie! Je suis heureux! » Ses chefs, ses camarades, ses hommes louent à l'envi son courage sans pareil, son abnégation sans limites. Exquis parmi les meilleurs, il s'immole, il tombe à Massiges, en Champagne, le 10 janvier 1916. Gouraud dit : « Il n'y a qu'un cri dans la division pour cet héroïque officier. »

Celui-là était un rare et fier artiste, graveur, peintre, musicien. Et aussi, il avait l'instinct, le don de l'écrivain; ses notes de campagne sont saisissantes, colorées, avec des touches de réalité pénétrante et d'admirables élans poétiques.

L'autre, le plus jeune, — vingt et un ans, — frappé en plein cœur par la mort de son frère, veut, lui aussi, sa part de danger. Il écrit : « Après tout, le corps est peu de chose! »

Désigné pour Salonique, il refuse de partir à la veille d'une offensive. Il tombe, comme l'autre, à la tête de ses hommes, face à l'ennemi, à Bouchavesnes, le 25 septembre suivant.

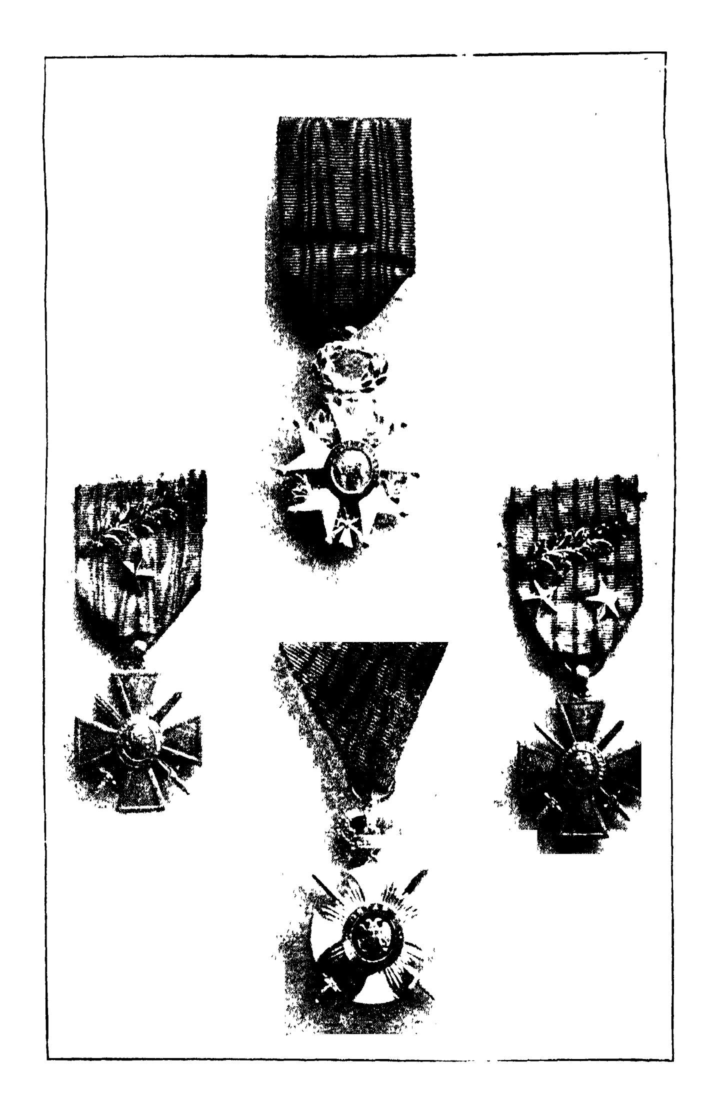
Les lettres de ces enfants sont une magnificence.

Par quel miracle, ces êtres frêles, tout en douceur et en finesse, tournés dès l'âge le plus tendre vers les choses de la pensée et de l'art, se changèrent-ils soudain en force d'action, d'action violente, en prodiges d'énergie et de combat? C'est que l'âme des ancêtres et des parents avait armé l'âme des enfants. Par les aïeux, par la mère, par le père, ils étaient, d'avance, de plain-pied avec la gloire. Jetés tout à coup des bras maternels dans l'effroyable fournaise, ils s'offrirent,

à travers la fureur des hommes, à une œuvre de suprême beauté. Ils périrent parce qu'étant les plus hauts, ils étaient les plus exposés. Leurs sublimes trépas sont les vrais chefs-d'œuvre. C'est par eux que la France poursuivra sa mission sainte. C'est par eux que durera, sur la fange sanglante de notre misérable planète, l'éternel idéal.

Et vous, père et mère stoïques, dont nous voudrions pouvoir apaiser la souffrance, aussi beaux dans votre détresse que vos fils sur le champ de mort, vous dont le désespoir n'a jamais effleuré la foi, vous vivrez comme eux, avec eux, hors de la chair, dans la religion de ce qui ne meurt pas!

Paul DESCHANEL.



LES DÉCORATIONS
DE CHARLES ET D'ÉTIENNE DE FONTENAY
(Légion d'honneur — Aigle blanc de Serbie.)

INTRODUCTION

PAR

DOMINIQUE SYLVAIRE

Ce ne sont pas des amis dont je vais brièvement retracer la vie tour à tour douce et forte puis la fin héroïque, pas même des camarades. Jamais l'occasion ne me mit en présence de ces deux frères disparus et je ne les connais que depuis leur mort. Le hasard fit qu'un jour je fus appelé à lire leurs œuvres, leurs lettres, et, peu à peu, à entrer dans leurs sentiments et dans leur caractère.

C'était en 1917. Ils comptaient, déjà, parmi ceux que l'ennemi avait tués ; ils faisaient partie de cette immense phalange couchée sous le pays qu'elle avait protégé, descendue dans le sol qu'elle avait littéralement couvert et comme enfoncée à la place dont chacun de ses soldats avait assumé la défense par l'étendue de son corps. L'empreinte d'eux-mêmes qu'ils avaient si souvent dessinée, sur nos champs, pendant la bataille, s'était incrustée, creusée de la profondeur qu'il faut pour tailler une tombe et ils dormaient, quelque part, sous la terre natale habituée à leur dimension.

Ainsi, vivants, j'ai tout ignoré d'eux, leur visage, leurs

gestes, leurs goûts, leurs dons et jusqu'à leur existence. Mais, depuis, grâce à leurs écrits, grâce aux propos d'une mère pieuse dont la pensée les a suivis, grâce au cœur déchiré qui les a, maintes fois, évoqués à mes yeux, ranimant sa douleur, devant leur image, pour m'en détailler les lignes, précisant leur nature par le rappel émouvant de ses souvenirs, depuis, j'ai entretenu avec eux un commerce posthume qui me les a rendus familiers. Aucun de leurs traits, aucun de leurs signes, je crois, ne me sont étrangers. La seule chose qui m'échappe, c'est le son de leur voix. Cette lacune ne se comble pas. Nul artifice ne parvient à rendre l'accent réel des êtres qui ne sont plus ; c'est par le retentissement de leur parole, par le prolongement de leurs inflexions qu'ils appartiennent, tout entiers, à leur entourage ; sans cet écho, nous ne sommes unis à eux que par des liens incomplets. On retrouve un regard, une attitude sur un portrait, une âme dans une correspondance, mais nulle part, les intonations, les modulations véritables d'une voix qui s'est tue. Il y a là un secret qu'il faut renoncer à pénétrer, et qu'aucun langage ne peut trahir.

Tels qu'ils sont pour moi, aussi muets maintenant que naguère, tels que j'ai pu les deviner, les recréer, par des manuscrits et par des témoignages, ils ressemblent aux personnages de l'histoire. Je suis bien placé pour les juger impartialement, avec une clairvoyance égale à celle que procure l'éloignement ; l'absence d'intimité directe, l'obligation où je me suis trouvé de recomposer leurs figures, instituent entre nous une distance et un mystère équivalents à ceux qu'engendre le recul du temps. En face d'eux, je me sens pareil aux biographes de l'avenir qui chercheront à résumer dans quelques types essentiels les acteurs de la grande tragédie guerrière ; ils m'apparaissent comme des ancêtres, puisqu'ils n'ont jamais cessé pour moi d'appar-

tenir au silence, puisqu'il ne m'a pas été permis de les approcher et je tire avantage de cette infériorité pour les situer à leur vrai rang, parmi les héros exemplaires qui survivent à l'oubli.

Du passé où mon imagination les a rencontrés, ils surgissent avec un puissant relief et leurs physionomies représentent plus qu'eux-mêmes, tous leurs pairs, tous les jeunes gens voués aux travaux de la pensée et que le devoir a précipités, d'abord, dans l'action militaire, puis, dans la mort hâtive.

Charles et Étienne de Fontenay personnifient, à merveille, cette jeunesse douce et policée qui, du jour au lendemain, rompant avec les plus sereines habitudes de la vie intérieure, se jeta résolument dans la mêlée. Rien de plus émouvant que la destinée de ces hommes nés pour l'étude ou pour le rêve et qui ont, joyeusement, renoncé à leurs instincts méditatifs pour affronter la souffrance, risquer la mort ou la donner. Les deux frères, bien que d'âges différents et d'aspirations aussi, avaient dès leur adolescence pratiqué en commun de laborieuses habitudes. Ils étaient tournés vers les choses de l'esprit, l'un, Charles, l'aîné, plus tenté par l'art, plus pressé par le besoin de créer, l'autre, plus réfléchi, plus enclin aux travaux méthodiques, plus soucieux d'employer ses facultés dans une carrière positive. Étienne, en effet, se destinait à la diplomatie tandis que Charles s'adonnait au dessin et aux lettres. Également érudits d'ailleurs. Quelles que fussent les nuances de leur curiosité, ils appartenaient bien tous les deux à cette catégorie d'intelligences qui vivent pour les recherches de la pensée.

La répugnance à l'action des êtres ainsi organisés les fait reculer, d'ordinaire, devant tout ce qui réclame un rude effort corporel. J'en sais dont on n'aurait pas obtenu, avant la guerre, un exercice tant soit peu violent et l'un

d'eux, regardant une bicyclette avec fatigue, me disait un jour : « Je vais plus loin sur les quatre roulettes de mon fauteuil que sur les deux roues de cette machine. » Ils se réservaient pour la gymnastique de l'esprit.

Cependant ils partirent, sac au dos, dès les premiers jours, acceptant avec une admirable bonne humeur tout ce qui dans l'existence et dans le rôle du soldat heurtait leur délicatesse et leur aversion pour les besognes brutales.

Quelques années avant la guerre, le problème s'était posé de savoir comment s'accorderaient, dans l'avenir, les tendances divergentes de la jeunesse sensible, contemplative, et de l'autre jeunesse, la plus nombreuse, sollicitée par l'énergie matérielle. On remarquait deux courants extrêmes qui entraînaient une partie de l'adolescence vers un élégant isolement et l'autre vers le mouvement de la vie moderne. Consulté à ce propos en 1912, M. Émile Boutroux s'exprima à peu près en ces termes intuitifs : « Qui nous dit que l'union des deux jeunesses ne se fasse pas sur une grande idée commune? De temps en temps, tout un peuple est ainsi emporté par un même flux. La fusion aurait pu s'opérer, il n'y a pas bien longtemps, sur le thème humanitaire. A présent, je croirais plus volontiers que l'idée de Patrie servira de ralliement. » Cette vue exacte explique que des êtres délicats comme les Fontenay se soient pliés avec ardeur, non seulement aux nécessités physiques de la vie militaire, mais encore à ses nécessités morales. Car l'action n'est pas seulement une dépense de forces physiques, elle est, surtout, une évasion hors de soi-même qui exige de certaines natures un très rude effort.

M. Maurice Barrès, cherchant justement à concilier « les antinomies de la pensée et de l'action », exposait ainsi jadis, dans un de ses plus brillants essais, les scrupules des contemplatifs : « Nos jeunes gens... estiment qu'on a tiré de l'individualisme tout ce qu'il peut fournir pour l'ins-

tant et qu'il serait à propos d'en revenir à une conception plus généreuse de l'activité. Mais quel foyer saurait ranimer ces ardeurs endormies? Quelle passion refera l'unité de ces énergies déliées? A quel souci se dévouer et sur quelle idée se grouper? Là gît tout le problème. Le secret de notre dégoût est dans la niaiserie des buts proposés à notre activité. » Et citant en exemple une des plus fortes époques de notre histoire, il ajoutait : « Qu'un Bonaparte surgisse... et le rêveur lui-même éprouve la secousse qu'eut M. de Ségur quand, jeune Werther provincial qui rencontre aux grilles des Tuileries (18 brumaire) la jeune gloire du Premier Consul, il s'écria : « Moi aussi, je veux agir. »

On peut supposer que le même cri monta aux lèvres de Charles de Fontenay non pas au passage d'un grand homme, mais en croisant une grande cause quand, le 29 août 1914, il obtint, non sans peine, — il était réformé, — de rejoindre à Mayenne le 130e régiment d'infanterie. Une idée supérieure se chargeait à nouveau de rendre négligeable aux regards des rêveurs les « trois ou quatre parts de bassesse qui sont les conditions nécessaires à toute action ».

Il était réformé... Mais avant d'aborder sa vie guerrière, je vais essayer de montrer quel fut son caractère d'adolescent pacifique. Des lettres de lui, écrites en 1912, lorsqu'il avait vingt ans, nous renseignent sur lui-même. Donnons-en de larges extraits :

« *J'ai lu un livre qui vous plaira,* Kim, *de Kipling; je vais vous l'envoyer; vous y lirez la vie de l'Inde; vous y verrez comment les gens cherchent la lumière de la vie intérieure; cela m'a plu...* »

« *Lisez, réfléchissez, examinez chaque nouvelle idée qui vient de vous ou des autres avec justesse et désintéressement, comme s'il ne s'agissait pas de vous.* »

« *J'aime les gens convaincus, même s'ils ne sont pas de*

mon avis. Mes idées et ma recherche de perfection ont toujours été la principale occupation de ma vie. »

« *Je déteste les demi-mesures et quand on arrive à un certain moment de la vie, on se demande : « Qu'ai-je fait « de cet instrument admirable qui m'a été confié? Qu'ai-je « fait de ma pensée? Qu'ai-je fait pour me rendre meilleur, « plus digne, plus intelligent? Qu'ai-je fait pour aider les « autres? » On voit un vide immense, un rien absolu, pas le moindre effort ou la plus petite réalisation : c'est bien triste. C'est là vraiment ce qui est le péché d'ignorance et de paresse. Les animaux sont plus utiles, car ils travaillent sans cesse.* »

« *Hier, j'ai lu presque toute la journée un livre persan d'un nouveau philosophe qui a réformé sa religion. Il y a de très belles choses; cela vous intéressera, mais ce n'est pas toujours très complet; cela m'a fait réfléchir et discuter aussi ses opinions. J'ai pris ce qui m'y semblait bon. C'est ainsi qu'il faut tâcher de faire. Rien n'est mauvais si on sait le prendre par le bon bout; c'est ce qu'il faut apprendre dans toutes les expériences de la vie et de celle des autres, à la condition, cependant, de se laisser conduire toujours par ce qu'il y a de meilleur et de plus divin en soi; plus on en prend conscience, plus on évite les erreurs, les retards, les détours sur le chemin.* »

« *Toujours en avant dans le perfectionnement de soi-même. Que chaque jour apporte le sien... Tout être doit monter sans cesse vers cette cime éblouissante qui est la conscience de devenir, à chaque moment, une réalisation plus parfaite de l'infini qui repose en chacun. Et la vie intérieure sera illuminée et ses rayons éclaireront le monde qui vous entoure. Ce sera un continuel chant d'allégresse, un cantique sonore comme une armée qui se précipite, renverse les murs, saute les obstacles et conquiert des pays nouveaux. Quelle misère de rester volontairement enfermé dans les étroits murs et*

sous le bas plafond de sa petite personne et de la maligne routine! Il faut que la vie éclate, danse, rie et bondisse sur le thème de l'harmonie universelle. Alors on sera vraiment un dans le tout, comme le tout est dans chacun. »

« Je vous le dis : la vie de chacun est entre les mains de lui-même et de lui dépend la construction de ses œuvres... Nous trouvons toujours tôt ou tard des gens ou des occasions qui nous permettent de réaliser nos espérances intimes, de transformer nos dégoûts en joie et nos pleurs en sourire... Si l'on est convaincu d'une vérité (et l'on doit se convaincre par soi-même, sinon ce n'est que leçon apprise et récitée joliment), si l'on est convaincu de la hauteur des choses auxquelles on s'attache et du désintéressement que l'on apporte à cet attachement, on reprend courage et confiance même quand on est désespéré. »

« Il est intéressant de voir comment tous les grands prophètes, tous les grands sages dont il nous reste les paroles et l'enseignement ont tous dit la même chose, de manière différente quant à la forme, selon l'époque et la civilisation où ils étaient nés... Tous les enseignements, pris dans leur pureté initiale, des grands instructeurs de peuples ont été identiquement les mêmes. Ce qui est écrit dans l'essence de la Bible, Bouddha l'avait déjà dit, Mahomet le répétera; les Égyptiens et les Hindous le connaissaient depuis longtemps... Il faut toujours prendre partout ce qui nous semble bon, rejeter le mauvais, le faux, et des affirmations, des contradictions, faire une synthèse, les réunir, les concilier, les amener ainsi à une unité parfaite et finale.

« L'homme est la plus belle des manifestations de Dieu, la plus parfaite, la plus entière, et, s'il se met en dehors de l'harmonie qui l'a créé, en lui fermant les portes de son être, il souffre ou souffrira, car il est comme une cellule morte ou incomplète, tandis que son vrai but est de devenir un univers vivant. Ceci ne veut pas dire qu'il ne faille pas cher-

cher sa personnalité ou mieux son individualité, au contraire... Regardez un corps composé d'organes, de cellules...; chacune a sa vie propre et différente des autres, individualisée, mais seule, mise à part, elle mourra, ayant perdu sa raison d'être. Que peut faire un ongle ou un foie que l'on arrache du doigt ou du tronc? Il reste toujours ongle ou foie, mais il ne vivait que par rapport à son univers partiel qui était le corps de l'homme; séparé de lui, il mourra, se décomposera et ses cellules retourneront, une à une, au réservoir des forces universelles...

« *Les trésors et les joyaux de l'âme et de l'intelligence sont le vrai capital de l'homme et non la richesse qu'il peut obtenir par eux. Tolstoï disait la même chose :* « *L'intelligence et* « *l'amour, forces éternelles et sans fin, et celui qui les pos-* « *sède est sans limites et sans barrières; c'est le vrai riche;* « *partout où il ira il ne sera pas pauvre, au lieu que la richesse* « *matérielle s'use et change de valeur... Regardez les oiseaux* « *du ciel et les lis des champs, car ils ne sèment ni ne mois-* « *sonnent, ni n'amassent dans les greniers et votre Père* « *céleste les nourrit.* »

Sa physionomie intellectuelle et morale est toute tracée par ces lignes écrites de sa main. Des confidences de ce genre équivalent à ces « portraits de l'auteur » que les peintres font en se regardant dans la glace et qui constituent, pour l'avenir, des documents si attachants.

Qu'a-t-il vu, Charles de Fontenay, en se plaçant face à lui-même? Un grand souci d'être juste, tolérant et bon ; une grande soif d'honnêteté et de perfection ; un grand amour de la vie et le reflet du divin. Aucune dureté, aucune haine, aucune disposition pour la vengeance : il découvre en lui le fruit d'une semence chrétienne. Chacune de ses pensées est le contraire d'une croyance en la force ou d'une adhésion à la violence. Il tourne le dos nettement aux rudes

principes qui animent le soldat. Ceux qui l'ont connu, dès sa petite enfance, signalent déjà sa douceur et sa charité. Son institutrice se souvient que, tout petit, il n'obéissait qu'aux élans de sa tendresse et de sa générosité ; elle rapporte aussi qu'il était étourdi, distrait, rêveur. Et c'est ainsi qu'il grandit, portant en lui sa vocation, marqué de tous les signes qui trahissent le poète. Jusqu'à l'âge de vingt-quatre ans, il fut tel que son premier destin l'avait formé, suivant sa veine, pareil à son essence. Et puis vint la guerre qui ne tient pas compte des individus et qui exige de tous les mêmes sentiments, les mêmes gestes, les mêmes actes, la guerre qui recrée les hommes avant de les tuer et les rebâtit sur un même modèle. Mais quelle énergie ne faut-il pas à certains êtres pour accepter cette transformation !

Charles de Fontenay s'offrit, tout de suite, à la subir. De santé délicate, jugé inapte au service militaire, il partit de son plein gré, comme beaucoup d'autres, sans doute, mais avec cette différence qu'il s'était occupé jusque-là aux jeux de la philosophie, à l'étude du sanscrit et à l'illustration du *Cantique des Cantiques*.

Un de ses amis, un jeune Portugais, don Juan de Lancastre, écrit au sujet de son engagement : « Je me souviens de son entrée chez moi, le matin, très tôt, le samedi, jour de la mobilisation ; son enthousiasme m'a électrisé et j'ai eu alors la première sensation que j'avais là, devant moi, la vraie âme française. » Une révolution s'était accomplie en lui ; subitement, à ses yeux, l'existence n'eut plus qu'une fin : servir contre l'ennemi. Il s'enrôla comme si le métier militaire était sa vocation. Son instruction terminée, et malgré sa santé toujours fragile, il demande à partir pour le front et il l'obtient. Le 11 juin 1915, il est cité, comme sergent, à l'ordre de son régiment, pour « avoir entraîné brillamment ses hommes dans l'opération exécutée

par sa section ». Peu après, il tombe malade et se voit évacué dans un hôpital. A peine rétabli, il supporte mal de demeurer loin de ses hommes, insiste pour quitter son dépôt avant son tour et pour regagner son régiment. Dès qu'il est revenu dans la tranchée, il s'écrie : « Je suis heureux ici ! » Le 16 novembre 1915, il est promu sous-lieutenant. Le 10 janvier 1916, il entraîne sa compagnie dans une contre-attaque et tombe, en pleine action, frappé d'une balle à la tempe. Son dernier cri fut : « Ah ! maman. » L'image d'une mère chérie, la vision de sa « douce figure », ne l'ont jamais quitté un instant, au cours de la campagne. Il meurt, avec une plainte d'enfant, retrouve, dans un appel suprême, la tendresse native de son cœur ; il meurt, comme il avait rêvé de vivre, un mot d'amour aux lèvres.

Ses chefs, ses camarades, ses hommes le pleurèrent tous, car il n'avait rien perdu, vis-à-vis d'eux, dans l'exercice de son devoir et de son autorité militaires, des vertus sociales qu'il tenait de sa nature, de son éducation et de sa culture ; il n'avait oublié, sous le costume du soldat, aucun des sentiments humains qu'avaient développés en lui l'exemple de sa famille et son tempérament de lettré. Il était demeuré affable, indulgent, et, jusqu'à la dernière minute, il conserva dans la mêlée la générosité d'un poète. Son général écrit après sa mort : « Il n'y avait qu'un cri, dans la division, pour cet héroïque officier. » Il s'acquitta sans défaillance et avec une égale perfection de sa double mission d'artiste et de soldat.

Restent sa mémoire et son œuvre, celle de l'illustrateur et celle de l'écrivain. Les livres qui tentèrent son talent de dessinateur achèvent de le définir. En dehors du *Cantique des Cantiques*, qu'il orna dès l'âge de dix-neuf ans, on lui doit les gravures de l'*Hymne à Pan*, de *Candide*, des *Fêtes galantes* et de plusieurs poésies de Théophile ; le choix

de ces textes prouve jusqu'à quel point il aimait les purs et subtils travaux de l'imagination. Ce qui l'attirait, c'étaient les chefs-d'œuvre de la sensibilité, de la grâce et de la raison. Comment aurait-on pu déduire de ces prédilections qu'il y avait en lui l'étoffe d'un guerrier exemplaire? Cependant, il ne voulut pas laisser survivre de lui un double personnage, ni qu'on pût croire son corps seul détaché dans les rangs de l'armée et comme séparé de sa pensée. Il mit rapidement ses dons de poète au service de la cause qu'il défendait et de la vie qu'il menait. On lui doit un petit volume intitulé : *Deux Thèmes guerriers*, qui contient un court essai : *Considérations futiles et peut-être raisonnables sur la vie du front* et une importante *Ode à la guerre*. On lui doit aussi des *Notes* crayonnées au jour le jour, des tableaux guerriers, pleins de fantaisie et de sourires.

Les *Considérations* sont un élégant et aimable commentaire sur l'existence du soldat. Elles sont écrites dans une langue claire, sans recherches, pleines de bonne humeur et d'heureuses images : « *A droite, la maison effondrée, un squelette de navire qui sert de cage à la lune.* » — « *La grange choisie est une mosquée éminente : des toiles d'araignée y gonflent leurs voiles et suspendent sans nombre des cordes à lustres absents.* » Parfois point le regret de Paris, de ses spectacles et de ses plaisirs : « *Cette étoile, par exemple, à la porte de mon gourbi, pourrait être l'astre vert qui brillait au-dessus de Magic-City.* » — « *Les femmes sont belles (oui, mais nous autres, moines errants, nous n'avons que la victoire pour éternelle amante); pensons à d'autres choses.* »

La mélancolie de ce jeune et courageux esprit se voile, constamment, d'une ironie qui est comme une pudeur de la pensée lorsqu'elle est prête à s'incliner vers des souvenirs amollissants. Jamais Charles de Fontenay ne consent à

soupirer. Il joue avec son spleen et se refuse à le prendre au sérieux. Finalement, il gagne à ce jeu. Lisez les dernières phrases des *Considérations* : « *En attendant, je fume une pipe de Bird's Eye qui me rappelle Venise ensoleillée et langoureuse; des taches d'or dansent sur les flaques de purin, autour des boîtes de singe exécutées. La bonne odeur grasse de la vache me réchauffe dans l'étable où je vais voir un copain. On est bien.* » Toute une âme apparaît dans ces quelques lignes, une âme délicate, faite pour le luxe de la sensibilité et qui triomphe, avec aisance, sans raideur, sans impassibilité et sans brusquerie, de ce qui pourrait détendre son ressort. *On est bien!* Quelle paisible conclusion d'un débat entre le regret et le devoir.

Les *Notes* sont de la même veine. L'observation y est constamment animée par des rehauts de malice, par des images ingénieuses et inattendues. Le sombre fond du spectacle y est éclairé par la couleur vive d'une interprétation et d'un vocabulaire poétiques. Partout, même dans les passages les plus graves, s'insinue la désinvolture d'un esprit ailé. Rien de lourd, rien de tendu, rien de terne. La jeunesse, l'élégance de la pensée et de l'expression transforment en souples volutes les sévères, les rigides réalités de l'existence du front. On dirait d'une barre qui soudain s'allège et se déroule par la magie du rêve. Mais, par contre, dans l'*Ode à la guerre*, il n'y a plus de place pour le jeu.

C'est un poème viril où se sent l'assimilation complète d'un cœur tendre aux farouches splendeurs du combat. L'idéal que Charles de Fontenay porte en lui ne saurait rester sans emploi ; il a simplement changé d'objet depuis le jour où le jeune homme s'appliquait à commenter, par le dessin, des fantaisies et des mystères. Voici qu'il fait l'éloge de la guerre, comme il aurait fait, autrefois, avec son crayon, celui de la sagesse, de l'amour ou de la volupté.

Cette transposition marque, chez lui, un besoin de beauté, une impuissance à regarder les choses du côté où elles rejoignent la laideur, qui est le fait d'une nature exceptionnellement élevée :

O guerre,
sainte et vénérable,
mère des mondes et
matrice où furent enfantés les hommes,
tu es le germe de toutes choses
vivantes,
le mobile de toute énergie
et le principe de la haine
et de l'amour.

Mesure-t-on ce qu'il a fallu de volonté et de discipline morale pour écrire ces mots à celui qui, naguère, illustrait les *Fêtes galantes?* Je ne sépare pas l'œuvre du dessinateur et celle du poète, car le livre qu'un artiste choisit d'orner est sans doute celui qu'il eût choisi d'écrire. A défaut de textes personnels, — avant la guerre il déchirait presque toutes ses productions, tant il avait de conscience et le goût de la perfection, — Charles de Fontenay a laissé l'indication de ses préférences : la Bible — pas le livre des *Rois*, — Théophile, Voltaire — pas celui de la *Henriade*, — Verlaine. Il n'avait pas la tête épique — mais il sut devenir un héros par le corps et par la pensée. Son apologie de la guerre n'est pas l'acte de foi prémédité d'un Barbare envers la violence, mais l'adhésion empirique et totale d'un raffiné aux énergies qui sauvent de la torpeur. Son passé est là pour prouver qu'il s'agit d'un mâle renoncement aux délices du rêve. L'expérience et la nécessité ont trempé son cœur ; il se fait l'apôtre de la force après avoir éprouvé le péril où conduit l'indolence, et si certains de ses accents rendent un son cruel, n'oublions pas qu'il écrit d'une tranchée champenoise, face à l'en-

vahisseur, et qu'il a besoin de se prouver à lui-même la légitimité du meurtre :

Tu es la conservatrice
de ce qui existe ;
tu es l'émulatrice
et tu fais jaillir du roc de la vie
la concurrence,
comme une source abondante
et stimulante,
de sorte que les hommes
ne s'endorment pas
sous la menace constante
d'un voisin ennemi.

Chant de colère et de révolte contre l'Allemagne qui a donné l'exemple. C'est la maxime : « Dent pour dent », qui anime maintenant ce gentil esprit. Comment lui reprocher de se laisser entraîner par sa passion, puisqu'elle lui est venue dans la souffrance? Cette ode n'est pas un programme politique, élaboré de sang-froid, mais le cri du soldat douloureux, chevillé au sol et emporté par sa ferveur :

O terre
que nous défendons,
nous t'avons creusée
comme pour nous planter
vivants,
nous enracinant
en toi,
afin de te mieux défendre,
Barrière volontaire
des pieux de nos corps respirants,
reliés entre eux
par l'enchevêtrement
des inextricables fils
de notre amour.

Cette strophe est le point culminant du poème, qui se

poursuit sur ce rythme inégal, mais singulièrement émouvant. L'œuvre tout entière est conçue comme une composition musicale (Charles de Fontenay était aussi musicien). Ce n'est pas le nombre des syllabes qui compte, mais la valeur des mots — comme, en musique, la valeur des notes. On peut dire de chaque ligne qu'elle est une mesure. Cette manière d'écrire n'est certes pas nouvelle, mais elle produit, ici, de troublants effets sans que l'oreille soit agacée par le parti pris de la méthode. Fontenay possédait, d'instinct, la connaissance d'une technique qui, appliquée avec effort, donne souvent des résultats choquants ou lassants. Poète intime et souriant qui a su s'élever, par ses actes et par son langage, jusqu'au grave sentiment du problème national, universel, c'est pour ce contraste que Charles de Fontenay mérite avant tout d'être admiré, — car il n'est pas accordé à tout le monde de se dépasser. Il s'est offert volontairement à la mort alors que ses penchants l'incitaient à jouir finement de la vie et à n'en rien admettre qui fût contraire aux plaisirs de l'intelligence et de la sensibilité ; il a chanté la guerre quand sa nature le poussait à glorifier le doux bonheur qu'engendre le culte des arts ; il a quitté avec une surprenante aisance, un oubli complet de lui-même, les sommets les plus aigus de la pensée pour gagner les massives hauteurs de l'action. Ici et là, il mérite qu'un monument lui soit élevé.



De son frère Étienne, nous ne possédons pas d'œuvres, mais des lettres. Comme je l'ai dit, il se proposait de suivre l'exemple paternel, l'exemple ancestral, car de nombreuses générations de Fontenay ont appartenu à la Carrière. Il avait, certes, toutes les qualités nécessaires pour y faire figure.

Dès l'enfance, on découvre chez lui les signes de sa vocation. « Étienne, écrit son institutrice, toujours un tantinet solennel, quand il notait quelques légères étourderies de Charles ; c'est que le jeune monsieur qui se promettait d'être « un diplomate comme papa », à trois ou quatre ans, était déjà presque entré dans la Carrière. » Elle note son calme et son esprit d'observation ; elle en cite des traits qu'on lira plus loin.

D'après sa correspondance, il apparaît plus pondéré, plus grave que son aîné. On le sent moins impulsif que Charles et, pour ainsi dire, plus replié. Sévère aussitôt qu'il se trouvait vis-à-vis de lui-même, aux prises avec sa conscience, il savait être, au demeurant, très gai, très enjoué et plein d'un jeune entrain. D'une manière générale, il manifeste une intelligence rassise, appelée à vivre sur elle-même et à se retrancher derrière le secret. Il est diplomate par instinct, par tradition, diplomate non pas au sens malicieux du mot qui implique une idée de ruse, mais en raison de la sérénité, de la dignité, de l'empire sur soi-même qu'évoque ce terme dans son acception la plus généreuse. Il avait de qui tenir, son père ayant su en toutes circonstances et dans les plus difficiles mériter la gratitude de son pays. C'est de lui qu'il tenait directement son jugement droit, sa clairvoyance, son courage aussi, car le vicomte de Fontenay a obtenu sur le front d'Orient une très belle citation.

Mais Étienne, pas plus que Charles, n'était né pour les travaux guerriers. En janvier 1916, il écrit ces lignes :

« *Petit à petit, nous nous acheminons vers une « gloire « triomphante » et, à côté de cela, nos petits intérêts, nos affections personnelles elles-mêmes doivent disparaître; c'est dur, soit, mais il faut que cela soit ainsi.* »

« *Il est évident que pour ceux qui ont été les enfants gâtés de la vie et qui, par cela même, avaient une tendance à deve-*

nir égoïstes, il faut pas mal d'énergie pour se plier à cette nouvelle discipline. »

Étienne eut toute l'énergie nécessaire. La déclaration de guerre le trouva à Compiègne, au 54e régiment d'infanterie, où il faisait son service. Il partit caporal, participa aux combats du Nord, de la Marne, de la Meuse, demeura neuf mois aux Éparges, résista à Verdun et attaqua sur la Somme. Dès la fin de septembre 1915, il était officier et prenait le commandement de la compagnie où il avait conquis tous ses grades. Quelques jours avant sa mort, il fut désigné pour aller à Salonique, mais comme on était à la veille d'une offensive, il ne voulut pas quitter ses hommes au moment d'une bataille. Le général Girodon — qui devait tomber quarante-huit heures avant lui — raconte ce détail dans une lettre. Il ajoute : « C'est très bien, pourvu qu'il ne lui arrive rien. » Cette crainte était malheureusement fondée. Le 25 septembre 1916, Étienne fut tué à Bouchavesnes « en se portant à l'attaque des tranchées ennemies sous un feu intense ». Il fut inhumé dans le petit cimetière de Laneuville, près de Bray-sur-Somme, à côté du général Girodon.

La mort de son frère, huit mois auparavant, l'avait profondément affecté, mais il s'était raidi contre son chagrin et, à cette occasion, il s'exprime en des termes qui montrent bien la qualité de sa vaillance : « *Mon cœur s'est brisé, car j'avais pour mon frère une affection et une admiration sans bornes. Nous nous aimions énormément. Nous avons passé ensemble, alors que j'étais à Paris comme étudiant, trois années charmantes. Quoique nous ne fissions pas les mêmes études, que nous n'eussions ni les mêmes idées, ni les mêmes aspirations, nous nous entendions à merveille et tout — tristesses et joies — nous était commun. C'était un artiste dans toute l'acception du mot et sa belle âme n'a jamais connu que le Beau, le Bien et le Bon. Vous comprendrez aisément*

quel coup ce fut pour moi. Mais que voulez-vous? Il est mort héroïquement au milieu de ses hommes qui l'aimaient, en les conduisant à l'honneur... Il faut, dans ces occasions, reprendre encore plus de courage et être encore plus disposé à tous les sacrifices. »

On peut être sûr de son chagrin, de sa sincérité dans la douleur et dans la résignation. Il n'invoque pas, pour se consoler, des prétextes nobles et poncifs. Les deux pôles de son âme sont ici mis à nu : tendresse, inflexibilité.

Cette tendresse, ses soldats l'ont connue. Ils l'adoraient pour son cœur compatissant. L'un d'eux disait à ses parents après sa mort : « Grâce à notre lieutenant, nous pouvions secourir nos familles et partir en congé. » Ses générosités furent sans nombre et toujours secrètes. Il défendait à ceux qui en profitaient d'en jamais parler. La défense ne fut enfreinte qu'au lendemain de son décès.

Cette inflexibilité, ses hommes en éprouvèrent le bienfait. L'un d'eux écrit à ses parents : « Nous aimions aller au feu avec notre lieutenant. » C'est qu'ils admiraient son âme inaccessible à la peur et à l'hésitation. Un de ses subordonnés, le sous-lieutenant Cussonac, le définit ainsi : « Il était pour nous non seulement le chef de haute valeur morale et de courage sans pareil mais encore l'ami que j'aimais profondément. »

Voici encore le témoignage d'un de ses anciens professeurs, le P. Métayer : « *A tous ceux qui l'approchaient il ravissait l'affection parce qu'il donnait la sienne : BON, il le fut autant qu'on peut l'être, et les hommes des tranchées pourront le dire. Dans ma longue carrière, j'ai connu peu de jeunes hommes qui fussent si sympathiques et je ne me suis attaché à aucun comme à lui. Oh! la belle nature! Oh! le brave cœur! Quelle belle conscience que la sienne!* »

Ces citations montrent que sans être pareil à son frère il lui ressemblait par ses vertus morales. Bonté, conscience,

tels sont les mots ou les idées qui reviennent le plus souvent sous la plume de ceux qui les ont vus vivre tous les deux.

« *Charles devait avoir treize ou quatorze ans quand je l'ai connu... Il avait un regard extraordinaire, d'une telle bonté, si franc... Tout ce qui le tentait, il l'essayait avec conscience, acharnement, il ne faisait rien en amateur* (1). »

« *Combien j'aimais son mépris du monde, du luxe, de l'argent! Combien il était artiste dans l'âme et combien cette âme était supérieure à tant d'autres* (2) ! »

« *Je l'aimais beaucoup, l'ayant compris dans sa belle et fine délicatesse de cœur, son élévation de sentiments, son bel enthousiasme d'artiste tranchant nettement avec les préjugés du haut rang social auquel il appartenait* (3). »

Et sur Étienne :

« *Sa nature stoïque, ardente et pure* (4). »

« *Le bon et grand cœur et le courage dont il fut le modèle* (5). »

« *Fontenay, si je le connais! Ah! monsieur, le chic type! En voilà un qui ne se fait pas de bile quand viennent les marmites. Tous mes compliments d'avoir ce fils* (6). »

Les Fontenay fournissent, vraiment, deux admirables exemples du développement viril que peuvent prendre, à l'occasion, les moins rudes instincts.



L'un après l'autre, l'ennemi a enlevé ces deux frères à leur pays. La balle qui ne choisit pas a brutalement mis

(1) Lettre de Mme de Sillac.
(2) Lettre de Mme Best.
(3) Lettre de Mme Érard.
(4) Lettre de M. Grenier.
(5) Lettre du soldat Marcel Guinard.
(6) Paroles d'un sergent du 54e au vicomte de Fontenay, lors d'une visite au dépôt de Laval.

un terme à leurs dons, mais nous ne pouvons pas oublier que si l'instrument de leur mort fut aveugle, il était au service de gens responsables. Les Allemands, en tuant des hommes de cette qualité, ont contracté une dette dont ils ne pourront jamais s'acquitter. Il ne dépend ni d'eux ni de nous que cette perte soit réparée.

Qui sait jusqu'où se serait élevé le talent de Charles de Fontenay? Qui sait si, avec lui, n'a pas disparu le germe d'une pensée et d'une sensibilité destinées à la gloire? Réduits aux conjectures, nous pouvons affirmer que, rarement, un jeune artiste parut mieux armé pour s'élever au-dessus des autres. Il disposait des qualités les plus souples et les plus variées, à la fois poète et prosateur, peintre et musicien. Ses premiers essais, dans tous les genres, annonçaient une réelle maîtrise ; sa personnalité s'affirmait dans toutes ses œuvres. Ses vers décèlent une originalité déjà sûre d'elle-même et ses récits de guerre également. Il n'imite personne et si le commerce des auteurs modernes a marqué son esprit d'une empreinte, du moins lui laisse-t-elle toute sa liberté et n'entrave-t-elle aucune de ses facultés. Il a une manière à lui, déjà, un tour de pensée et un tour de phrase qui sont son bien ; il ne dépend que de ses propres trouvailles et elles abondent à chaque page ; on le sent riches d'idées et d'images, prêt à les dépenser sans compter, et malgré sa facilité, rien de ce qu'il écrit ne rend un son connu ; il a, naturellement, le goût de ce qui est rare sans être précieux, distinctif sans être recherché, subtil sans être obscur. L'aversion évidente qu'il éprouve pour les truismes et les vulgarités ne nuisent nullement à la clarté de ses écrits ; il est délicat, fin, élégant mais éloigné de l'affectation et de la mièvrerie, capable de s'exprimer quand il le faut avec puissance et même avec crudité ; il est précis encore et quand il rêve il sait donner une forme, un contour nets, aux

nées qu'il rencontre. Tient-il cette précision de ses connaissances en dessin? On pourrait le croire lorsqu'on a vu quelques-unes de ses illustrations ou ses croquis à la plume, silhouettes d'homme ou de femme, si sobres et si complètes, narquoises et justes, capricieuses et ordonnées, écrites avec un trait sans bavure et pourtant dépourvu de raideur. Ce qui frappe là encore, c'est son aisance, la sorte d'insouciance avec laquelle il produit et qui fournit la preuve de sa richesse innée. Non, certes, il n'avait pas besoin d'emprunter ; son propre fonds lui suffisait et peut-être, au contraire, eût-il été de ceux qui prêtent aux autres, tant il possédait de ressources. Qui sait s'il n'avait pas en lui l'étoffe d'un chef de file et si sa mort ne nous a privés que de lui-même? N'a-t-elle pas supprimé en même temps une lignée de disciples? La question peut se poser.

Bien entendu, nous spéculons ici dans l'inconnu, mais de très grands artistes n'ont pas eu de débuts plus heureux que Fontenay. Songez qu'il avait vingt-quatre ans lorsqu'il s'engagea, que cinq ans auparavant il commençait à publier une œuvre gravée dont l'intérêt est manifeste et que ses premiers essais d'écrivain donnent déjà la mesure de son expérience et de son autorité ; songez qu'il avait une grande culture, que ses dons n'étaient pas limités, son esprit largement ouvert à toutes les inspirations et qu'après avoir témoigné, dans sa première jeunesse, d'un goût très sûr pour des chefs-d'œuvre raffinés, il put, sans effort, sans tâtonnements, produire des pages pleines d'une mâle perfection. N'est-on pas en droit d'imaginer que la vie eût épanoui jusqu'à son extrême développement une nature aussi abondante, aussi diverse et l'eût haussée jusqu'au faîte? A en juger par ses prémices, il devait atteindre le premier rang, car il n'était fermé à aucune émotion et il détenait le pouvoir de les exprimer toutes. Il écrit, tour à tour, avec bonne humeur, avec ironie, puis avec force et

avec ampleur ; il est tantôt ingénieux et tantôt animé par un souffle direct qui le délivre des petites adresses et des frêles amusements ; il sait sourire et il sait menacer, jouer avec sa plume et aussi s'en servir comme d'un instrument grave et violent ; par moments, il rappelle Jules Renard et, l'instant d'après, il a l'âpreté d'un Vigny. Non pas, je le répète, qu'il soit hanté de réminiscences, mais parce qu'il n'est pas cantonné dans une formule ni l'esclave d'un seul attribut. La beauté, quelle qu'elle soit, gracieuse ou funèbre, ne passe pas à côté de lui sans qu'il s'en aperçoive : il la fixe alors et il la traduit avec le caractère dont elle s'est revêtue. On le devine prêt à comprendre, à aimer, à admirer la nature et l'humanité dans leurs manifestations les plus dissemblables ; son âme est vibrante, malléable, accessible à la douceur d'une brise ou à la chaleur d'un souvenir comme à la grandeur des combats ; il est épique et pastoral, belliqueux et tendre, farouche et enjoué. Et c'est pourquoi on peut avancer que si le sort l'avait préservé, il aurait conquis, comme écrivain et comme artiste, la place la plus haute, car elle appartient à ceux qui traversent la vie à sa façon, les yeux ouverts à ses aspects les plus variés, le cœur ému par ses révélations les plus aimables comme les plus tragiques, à ceux dont la sensibilité, pour ainsi dire végétale, s'agite sous une caresse ou frémit dans une tourmente.

Son frère appartenait à la même élite. Le temps lui a manqué pour faire ses preuves, mais, en tablant sur sa nature et sur ses facultés, on peut affirmer que nous perdons avec lui un de nos représentants les plus lucides. A l'époque trouble que nous traversons, il aurait été un élément d'ordre et de clarté ; au poste qui lui aurait été assigné, il se serait montré sagace et éclairé. Notre personnel diplomatique se trouve privé, par son absence, d'une jeune lumière dont l'éclat s'annonçait déjà. Mûr de caractère,

mûri encore par l'épreuve, il était apte à confirmer solidement, partout où il aurait passé, le renom et l'autorité de notre pays, à lui conquérir aussi des sympathies et des dévouements. Il suffit, pour en être assuré, de constater l'attachement que lui portaient ses soldats. Il détenait un pouvoir de rayonnement dont la France eût bénéficié ; il l'aurait fait aimer parce qu'il savait se faire aimer lui-même. Peu d'êtres ont cette force d'attraction ; le jour où il fut tué, un des liens qui unissent les hommes entre eux s'est dénoué...

*
* *

Et voici que je pense à la mère qui les pleure tous deux. Avec une force de caractère exceptionnelle, elle n'a pas hésité, pendant de longues heures, à revenir en arrière, à raviver sa double blessure, fouillant elle-même dans le passé, remuant les chers et cruels papiers qui la replaçaient au centre de sa douleur, pour honorer, par ce livre, la mémoire de ses enfants. Sa persévérance à affronter d'aussi poignants souvenirs, la sorte d'audace avec laquelle elle s'offrait à ce supplice maternel témoignaient d'un cœur viril. Par amour pour ses fils, Mme de Fontenay a fait comme eux : elle est allée bravement au-devant de la souffrance. Elle aussi méritait de vivre dans la douceur ; elle aussi s'est fait, pour un pieux devoir, une âme robuste et patiente.

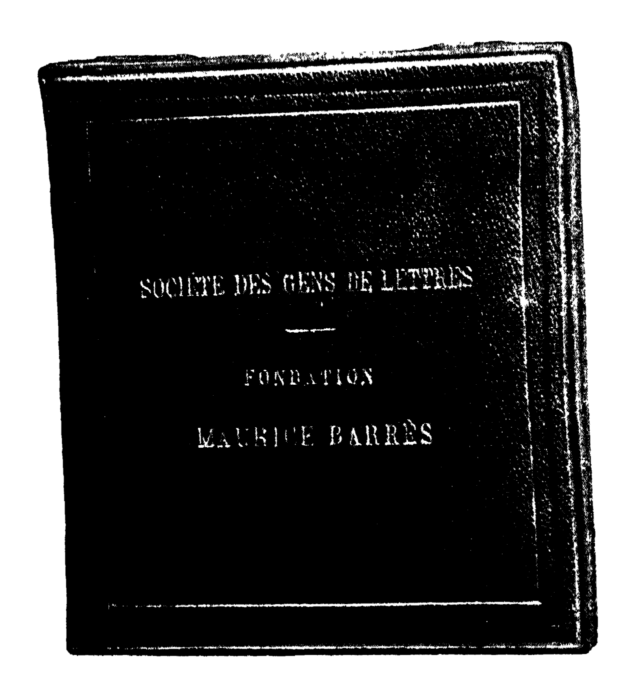
J'écrivais, en commençant, qu'aux yeux d'un étranger chaque soldat tué offrait, par quelques traits, la physionomie d'un ancêtre. Je vois clairement les deux Fontenay tels qu'ils apparaîtront plus tard sur des portraits vieillis, évoquant à l'esprit des générations nouvelles tout ce que peut contenir d'intrépidité le doux regard d'un aïeul. Et songeant à la douleur de ceux qui les aimèrent, quelque

rêveur d'alors pensera peut-être ce qu'écrivait à la vicomtesse de Fontenay une femme inconnue d'elle : « Le souvenir des héros ne meurt pas, mais l'honneur d'être leur mère se paye trop cher, hélas ! »

Dominique SYLVAIRE.







MEDAILLE DE LA SOCIETE DES GENS DE LETTRES

Decernée a Charles de Fontenay pour son *Ode a la guerre*

(Fondation Maurice Barrès)

ODE A LA GUERRE

PAR

CHARLES DE FONTENAY

ODE A LA GUERRE

O guerre,
sainte et vénérable,
mère des mondes et
matrice où furent enfantés les hommes,
tu es le germe de toutes choses
vivantes,
le mobile de toute énergie
et le principe de la haine
et de l'amour.
Ancienne autant que ceux
que tu as créés,
tu as présidé à la formation des âges.
C'est toi qui as fait surgir
de la mer primordiale,
indistincte,
l'antagonisme des contraires,
l'inégalité
et la loi du plus fort.
Ainsi s'opposèrent la lune
et le soleil,
et les quatre éléments,
et la vie et la mort,
et le bien et le mal :
chaque terme
attirant l'autre
vers lui
en un mouvement sans fin
ou le repoussant
en une cadence
de va-et-vient
perpétuel.

Reine,
ton trône repose sur l'architecture
des solennités stellaires,
et les piliers de ton palais
s'arcboutent sur les limites
de ce globe universel ;
la Voie Lactée est ton écharpe de gloire
et Cassiopée ton diadème ;
l'Ourse lèche tes pieds
sur l'assise immuable
de l'Étoile Polaire.
Tu es enracinée dans le cœur de chaque être
comme le centre nécessaire à la floraison
de son activité.
Tu es la fondatrice des familles
supérieures,
et tu as établi suprêmes ceux
qui avaient su écouter, en leur force,
ta voix.
Sitôt que sur cette terre
il y eut debout
deux créatures pensantes et
raisonnantes,
tu as su instituer entre elles
l'élément de la discorde.
Tu as détourné leur droiture vers le biais
du doute hésitant
et de la jalousie oblique.
La soif de tuer
a crispé leurs muscles ;
et la victoire avec elle
apporta l'apanage
et la prérogative
de la domination
au plus habile, au plus vigoureux.
Tu es la conservatrice
de ce qui existe ;
tu es l'émulatrice
et tu fais jaillir du roc de la vie
la concurrence,

comme une source abondante
et stimulante,
de sorte que les hommes
ne s'endorment pas
sous la menace constante
d'un voisin ennemi.
Toi qui, toujours pareille
à toi-même,
noues sans cesse une querelle
ancienne à une nouvelle,
tu refuses le repos
et nies le cours
égal
d'un effort
qui ne chercherait pas à
se surpasser lui-même.
Tu réveilles le vaincu
dans sa faiblesse.
Ornant aussi son âme
de ta sublime colère,
il panse en silence ses plaies
et s'exerce à l'écart,
pour rendre au double
l'affront qu'il a subi.
Tu mélanges
au doux miel de la vengeance
le vin généreux de la puissance.
Tu conditionnes
le nectar divin de l'égoïsme,
volupté des êtres sains
et prédestinés.
O guerre,
tu sanctifies
ceux qui établissent
sur leur propre stature
la croyance à leur supériorité,
et qui, pour la faire admettre,
la créent ou la multiplient.
Ainsi, dans leur volonté
d'être et de pouvoir,

ils deviennent vraiment
ce que leurs rêves
leur avaient inspiré.
Ne trouvant pas autour d'eux
un champ assez vaste
à leurs ébats
gigantesques,
ils étendent la main
sur les domaines
environnants
et se les approprient,
renversant, bousculant
toute résistance.
O guerre, tu rends l'être
avide et généreux ;
lorsque ton cri
secoue et soulève les peuples,
ils ne connaissent plus
la demi-mesure
de l'amabilité sentimentale ;
leurs âmes s'épanouissent
comme la grandeur d'un jour qui vient ;
ils veulent la victoire,
et ne doutent pas
un seul instant
qu'ils seront victorieux ;
ils se sacrifient
pour la cause englobante
du Prince ou de la Patrie ;
ils sentent au fond d'eux-mêmes
s'allumer à nouveau
la flamme constante
qui animait
les générations passées ;
en ouvrant leurs cœurs,
ils te retrouvent,
O guerre !
secret et pivot de leur être,
éternelle lumière
qui brûle à l'autel

de l'humanité ;
ils se souviennent alors
que leurs livres d'histoire
sont pleins de tes récits,
et qu'il n'y eut pas de siècles
où tu ne vécus
triomphale
et triomphante.
Tu es vraiment la Vie elle-même,
qui se révèle sans cesse
parmi nous,
toi, qui,
debout devant le soleil de l'Éternité,
étends sur nos demeures
l'ombre de toi-même,
la Mort,
immense et sans pitié -- ta sœur —
cachant ainsi au rayonnement
ce qui est condamné
à la chute et à la disparition ;
et sur les cendres des peuples faibles,
et sur les ruines des civilisations anémiées,
tu fais croître à nouveau
un ordre de choses inconnu et meilleur.
Tu es la grande rénovatrice ;
à ton appel
les cités engourdies
par la mollesse de la sécurité
se dévêtent de leur torpeur
et se revêtent de l'armure
austère et brillante.
Tu te joues de ces doctes
pacifistes de renom,
qui prétendent établir
par des codes, des lois,
et des traités,
la parfaite inaction,
la paix tranquille,
petite bourgeoise à la rente assurée
et aux aises faciles.

Tu leur laisses construire leurs palais
de paix branlante,
et tenir leurs conférences ;
mais, tout à coup,
tu rugis, arrogante,
et par le meurtre, l'incendie, le pillage,
tu leur démontres
l'inutilité
de leurs tentatives nuageuses,
la vanité
de leurs législations bancales.
O bienfaitrice, sans toi
les hommes depuis longtemps
seraient amollis et corrompus,
sans résistance, sans honneur,
se laissant balancer
par le doux vent de la fainéantise,
comme des feuilles desséchées.
Tu as établi un droit
qui est tien,
proclamant que l'on peut
chez l'ennemi
prendre et détruire
ce que l'on veut et désire,
et que c'est aussi un devoir.
Mais tu as formé un sentiment
qui est tien,
disant que les ennemis
ne doivent ni ne peuvent
venir en faire autant.
Aussi, jeunes gens,
exercez vos courages,
soyez durs d'âme
et fermes de corps,
faites
que votre Patrie
soit la plus puissante
et la plus intelligente,
de sorte que vous puissiez
résister,

si l'on veut briser
les barrières de vos frontières,
et que vous puissiez rompre
celles des autres,
lorsque vous voudrez des conquêtes.
— Soyez les plus forts —
choisissant la paix
ou le combat,
non plus par nécessité,
mais selon votre bon vouloir.
Je te salue
Impératrice,
mère des mondes, mère des hommes,
et je te loue
d'être revenue, salvatrice,
encore
animer les foules
par ton rire
et tes angoisses.
Moi,
je sais qu'un jour
j'ai chanté aussi,
dans de lointaines tranchées,
étendu sur un lit de paille,
la nuque sur mon sac,
le visage face
au ciel.
Et j'ai récapitulé
l'histoire de l'homme,
depuis son apparition
parmi les êtres
végétants et courants
de ce globe.
La première industrie
naquit
du besoin et de la nécessité
de se faire accepter
comme maître :
le silex grossier
emmanché au bois de renne,

et les flèches polies
à des baguettes souples,
premières armes, premiers triomphes
sur l'auroch épouvantable,
dont on fit une bête de somme
et sur le loup
qui devint le chien.
O toi, arrière-grand-père ignoré,
qui le premier, dans la forêt sombre,
allumant ton feu
sur des pierres noires
extraites des entrailles du sol,
fis couler
le métal malléable, docile
et résistant,
je te glorifie
en mon cœur,
je te glorifie
pour la première épée
sonore et clinquante
que tu agitas,
éblouissante,
glaive-sceptre
de ta sagacité
et de ta souveraineté.
Je me suis remémoré
la succession des querelles
et des batailles,
courant comme une frise
de tumulte et d'héroïsme
autour de la salle
principale
de l'édifice humain,
depuis Troie l'antique
et Babylone énorme,
et les villes fabuleuses de la Chine,
entourées de remparts rouges
de briques cuites au four,
contre lesquels venaient se briser
les flots bigarrés des conquérants.

Je me suis remémoré
les noms illustres
que l'on déterre
et que l'on épelle
sur les socles de granit
rongés par le temps,
sur les parchemins déroulés
de l'Inde et de l'Arabie,
couverts de signes
pâlis par le jour,
bus par la pluie,
et tracés par le roseau
du poète ou de l'historien.
Je me suis remémoré
les histoires que l'on raconte
dans les soirées calmes,
aux enfants réunis
et pleins d'attention,
autour du feu qui pétille :
princes noirs,
rois blancs, empereurs jaunes,
pirates brûlés par la clarté de la mer,
et vierges guerrières,
tous défilèrent dans ma mémoire
en un cortège magistral,
une suite retentissante.
J'entendis l'appel métallique
des buccins, des cors, des trompettes,
et le piaffement des chevaux,
le pas lourd des éléphants
caparaçonnés de vermillon,
et le roulement des chars
débordant de richesses et du butin
qui fait grincer les essieux.
Les armes ruissellent
et vibrent dans la tempête
des acclamations populaires,
auxquelles se mêlent les plaintes
des esclaves, des vaincus,
parmi les fleurs et les palmes

que mille mains lancent
en signe d'allégresse.
Et je vois les plaines
où se ruent les vagues humaines,
où bondissent
les lignes profondes des cavaliers ;
je vois les monts
couronnés de la flamme
de bouches à feu sans nombre,
aboyantes et tonitruantes ;
je vois le brouillard des mêlées,
et les étendards claquant au vent
et déchiquetés par les balles.
Bruit, mouvement, lumière,
chaos cyclopéen
d'où naissent les Saints
et les Héros.
O mémoire des peuples,
vénérant ceux
qui se sont affirmés
conducteurs de foules,
conducteurs d'âmes,
mémoire fidèle,
mémoire pieuse,
diamant fondamental
dont l'eau lustrale
bénit l'enfant des races
et scelle les joints de leur jeunesse !...

***

Guerre, ô guerre,
tu es venue encore une fois
plus terrible, plus farouche,
parce que nous pensions
pouvoir
résister à ton reflux,
en nous enfermant
dans la digue fragile
de nos sophismes

téméraires.
Autant défier
l'Océan,
autant vouloir arrêter
la marée montante
ou mettre le cyclone
dans un sac.
Mais,
lorsque tu es tombée,
foudroyante,
sur l'arbre de notre indifférence
comme la réalité certaine
et implacable,
le tocsin a sonné
en une même heure
dans les villages étonnés
et les villes grouillantes.
Et tous les coqs
de tous les clochers,
coqs minuscules,
membres nécessaires
au grand Coq total,
comme chaque drapeau
est un fil
de la soie tramée
au Grand Tricolore,
tous les coqs partirent
à la rencontre des fauves
qui envahissaient nos biens,
dévastant, saccageant
les trésors de notre patrimoine ;
et le combat s'est déroulé,
acharné,
et se continue, têtu, tenace,
jusqu'à ce que les uns meurent
ou les autres crèvent.
Alors, nous
nous sommes retrouvés
nous-mêmes
et tels que nous devions être ;

d'un geste tranquille
nous avons abaissé
la paupière des volets
sur l'œil de nos maisons ;
nous avons éteint nos foyers
et mis
un tour de clef à notre porte.
Nous sommes partis,
si joyeux, si calmes,
illuminés soudain
par ta présence.
Je me souviens aussi
de mon propre départ.
Vêtus de neuf,
tous cuirs reluisants,
bien alignés sur la place
où il y a une mairie,
une fontaine et un mail,
nous nous comptons
l'un après l'autre.
L'abbaye où vinrent prier des preux,
jadis,
tinte à son clocher vieillot
un angelus discret.
La locomotive,
en avant de la cahute du garde-barrière,
renifle avec importance
et s'entoure bruyamment
de fumée.
Nous voici serrés dans des wagons
divers,
venus de toutes parts,
du Nord et du Sud.
Dans les coins, les sacs s'accumulent,
les musettes s'empilent
et les fusils s'entassent ;
des quarts sonnent contre les baïonnettes ;
à travers les vitres embuées
défilent des paysages, que — peut-être —
nous ne reverrons plus ;

des femmes à nous voir
agitent leurs mouchoirs
en signe d'adieu,
et les cris des enfants s'effacent
vite
dans le lointain.
Des jours et des nuits
les gares que nous traversons
sont désertes
et sans lumières,
ou pleines d'affairement et de bruit
de blessés et d'infirmières blanches,
et de canons et de chevaux,
d'hommes souriants ou sérieux ;
et puis
c'est la destination
connue dans le pli que le lieutenant décachète,
et le nom de l'endroit
où nous allons,
écrit à la craie sur les marchepieds,
les repas froids pris sur les quais qui glissent,
près de la pompe qui crache,
les arrêts prolongés dans l'air frais
et humide du matin,
les contrées muettes de travaux, veuves
de laboureurs,
les tombes éparses dans les champs
ou rangées le long du talus,
la chapelle en ruines et le moulin sans ailes,
les voitures renversées,
et la charrue abandonnée, le soc
encore en terre,
et tout à coup,
derrière l'horizon,
le canon qui gronde,
voix grave, nouvelle et solennelle,
qui fait taire l'incohérence
de nos chansons de route,
et que nous écoutons tous
debout,

comme un chant nuptial,
tandis que les roues du train qui repart
commencent à scander en nous-mêmes :
la Victoire !
la Victoire !
la Victoire !
en nous emportant vers un gouffre
d'étrangeté et d'horreur.
Ensuite, ce fut, quotidien,
le séjour dans ce fossé
que nous avons construit
dans le sol,
depuis les montagnes de l'Est
jusqu'à la mer bleue,
boyaux, tranchées,
sapes et mines.
O terre
que nous défendons,
nous t'avons creusée
comme pour nous planter
vivants,
nous enracinant
en toi,
afin de te mieux défendre,
barrière volontaire
des pieux de nos corps respirants,
reliés entre eux
par l'enchevêtrement
des inextricables fils
de notre amour.
Des semaines, des mois
passés ainsi,
l'œil au créneau,
guettant la ligne
semblable et opposée
des défenses ennemies,
dans ces trous où
nous sommes les sages
contemplateurs des cieux.
C'est là

que nous écoutons passer la mort
et ses messagers,
tribus invisibles
qui nagent dans l'air.
D'abord
l'essaim des balles d'or et d'argent :
chacune frappe
avec un bruit d'élastique
que tiendrait l'arbre ou le crâne
destiné,
et que lâcherait cette deuxième bossette
caressée par le doigt d'un tireur inconnu.
Elles claquent, et taquent.
Ce sont les mouches familières
au repos de toute heure,
tourbillonnantes ou isolées,
indifférentes en somme,
parce que trop coutumières.
Puis,
pommes, œufs, ananas de fonte,
le jeu des grenades
dans leurs boîtes en bois ;
avec elles
nous jouons aux boules ;
nous lançons la pomme ;
c'est dimanche tous les jours
ici ;
et le mur, c'est la tranchée d'en face,
le cochonnet, celui qui s'y tapit.
Voici notre frère accroupi,
le crapouillot, gueule béante,
éternel constipé auquel
on fait avaler sa dose de poudre
enfermée dans un papier plié,
comme aux malades de l'infirmerie,
afin qu'il crache et vomisse,
après les avoir ingurgitées,
les bombes
extraites de la cave dite
« Matériel »,

crus divers de la même vigne,
cachetées de vert, de jaune ou de rouge
selon le goût.
Et voici notre amie,
notre gardienne, la fusée ;
svelte et légère demoiselle,
elle file sur l'étang des nuits d'encre
en remuant
sa trame ondoyante
et froufroutante d'étincelles ;
comète brillante devenue étoile
éphémère,
elle s'arrête parmi les astres sans âges,
elle déploie son ombrelle de soie
et se laisse glisser en se dandinant
jusqu'à terre, où elle s'éteint
et meurt tout entière,
carcasse vide et sans forme.
Des obus.
Gliné, gliné, gliné, gliné.
Ils semblent rouler doucement,
bons voyageurs pas pressés,
sur des rails retentissants,
abstraite et céleste voie tracée
par les calculs du pointeur,
semblable à celle où les vers du poète
faisaient passer les dieux.
Riri, rere, rârâ, rôô-rô
ruru, c'est
un long tuyau qu'ils emplissent
peu à peu d'eau,
jusqu'au point où, trop plein,
il pète et craque.
Les 77
rasent le parapet
de si près
que nous pourrions peut-être
les toucher en levant le bras ;
ptuif, chuit et baoum,
et les shrapnells s'éparpillent

dans un fouillis de gazouillis :
mille petits cris de petits chats
qui crèvent.
Ces obus d'un bleu pur
comme les cieux peints au Paradis,
et culottés de cuivre rose,
et calottés d'aluminium neigeux,
moi je pense qu'à l'arrière,
dans la confrérie trépidante
et ronflante des usines,
ce sont de tendres mains de femmes
qui garnissent, en nombre voulu,
de bonbons ronds ces sacs d'acier.
Le chien de bronze hurle
derrière la crête,
il a vu la guêpe jaune,
qui apparaît furtive
entre deux nuages,
puis ce sont des aéros encore,
corbeau sombre et poisson-volant,
l'un ponctuant
des tacs réguliers de sa mitrailleuse
le marmottement monotone de ses cylindres,
l'autre pondant, débonnaire,
des larves de couleurs,
points de repère acquis,
et bouclant ses spirales
dans l'encadrement des blancs flocons
centrés de feu.
Haute-école de l'air, jongleurs de flammes,
voltige et équilibre,
et pour conclure le grand spectacle
— un saut de la mort véritable —
tout l'orchestre des canons
joue, flûte, bourdonne et tonne,
tout entonne un chœur infernal ;
et nous,
sur les banquettes étagées de nos tranchées,
nous marquons les numéros du programme,
— 75, 90, 120, 150, 220, et nous

remplissons la piste circulaire
du cirque aux étoiles
de chiffres bruyants.

***

Guerre totalisatrice
où sont employées
les armes les plus anciennes
et les conquêtes nouvelles
du labeur humain,
toute la maîtrise
que nous avons su prendre
sur les éléments et la nature,
nous te la consacrons
à présent, ô guerre,
pour te servir.
Sachant planer dans les airs
comme les rapaces,
et filer entre deux eaux
comme les monstres marins,
nous laissons tomber,
nous faisons glisser
des kilos d'explosifs
qui rompent les ponts
des chemins de fer,
et trouent les cuirasses
des villes d'acier flottant ;
nous manions le tonnerre ;
nous dirigeons la foudre ;
les ordres de nos chefs
nous arrivent en suivant
un fil,
ou portés par une onde
venant de très loin ;
nous ne voyons pas souvent
notre adversaire ;
et la bataille
est un vaste damier
où bougent les pions

et vont les tours,
suivant un plan
conçu et réfléchi
et longuement mûri,
comme une partie savante
où la marche
de la moindre pièce
est indispensablement solidaire
de l'échec final.
Tu es également
la guerre récapitulatrice
au banquet de laquelle
sont conviées
toutes les races,
où des sangs étrangers
se mêlent
à des terres étrangères.
Les peuples sont ramenés
dans un vaste filet,
s'y battant et débattant
dans une lutte sans nom
contre la Bête
colossale,
qui voulait appesantir
sur chacun d'eux
sa patte et ses crocs
et son joug de fer,
afin qu'ils la traînent,
apocalyptique,
sur les voies mondiales
de son épouvante et de sa terreur.
Ainsi,
renouvellement terrestre
du combat céleste
des anges contre les démons,
Guerre pour la liberté,
Guerre pour la clarté,
pour l'homme délivré
de la contrainte brutale,
pour l'esprit libéré

du sombre pessimisme,
de l'obscurantisme
et de la lourdeur,
Étrange magicienne
qui transformes et trempes
les cœurs et les volontés,
tu es aujourd'hui
formidable,
comme jamais mémoire d'homme
ne te vit.
Devant le tribunal
impassible et silencieux
des plénitudes planétaires,
les peuples sont secoués
dans le cornet du destin,
comme des dés
qui marqueront le point
de leur propre sort.
Mais,
ô Guerre,
lorsque tu reliras
les annales de ta mission
interminée, interminable,
tu verras
aux années présentes
l'épisode sublime,
dans la vie des mondes,
écrit en lettres d'or et de pourpre
par le peuple
dont je parle la langue.
Car mieux que tous
nous t'avons comprise,
O Mère divine,
et nous t'avons exaltée,
nous t'avons suivie,
dociles,
comme des enfants éblouis
par ta splendeur ;
nous t'avons aimée,
O Créatrice,

et ceux qui sont morts
entre tes bras
sont la semence féconde
des moissons futures.
Chaque goutte
de leur sang holocaustal
fera croître,
en arrosant
les sillons de l'avenir,
mille fiertés,
mille vengeances
et mille audaces.
O pluie de sang,
versée chaque jour
sur les plaines de la Champagne,
de l'Ile-de-France
et de la Picardie,
torrent chaque jour
grandissant
et murmurant,
abreuvant notre terre
séculaire,
au-dessus de laquelle
s'élève, monte et trille,
dans l'éblouissement
de la lumière matinale,
le chant de l'alouette !
Chante, chante,
petit oiseau de France,
pour la victoire
qui vient
et s'avance,
danseuse joyeuse
dans la gloire
du soleil nouveau.

Dans les tranchées de Champagne, 1915.

CONSIDÉRATIONS FUTILES ET PEUT-ÊTRE RAISONNABLES

SUR LA VIE DU FRONT

PAR

CHARLES DE FONTENAY



CHARLES DE FONTENAY

(1912)

CONSIDÉRATIONS FUTILES ET PEUT-ÊTRE RAISONNABLES SUR LA VIE DU FRONT

Il est bon parfois de se rappeler ici les tangos de l'année passée et de regretter de ne pouvoir relire l'histoire de Manon Lescaut sur ces berges que je pourrais croire celles de l'Ile Saint-Louis...

Mais, au fond, c'est un peu de poivre, ces pensées-là, pour assaisonner les heures où l'on se sent avachi et neutre, et des points de départ pour tendre des comparaisons. Il suffit de transposer; les éléments ne font point défaut. Cette étoile, par exemple, à la porte de mon gourbi, pourrait être l'astre vert qui brillait au-dessus de Magic-City. Et, là-bas, lorsque je lève la tête, au bord de la tranchée, ce triple phare qui décrit dans le noir des cercles précipités, est le même, sans doute, que celui dont les rayons fouillaient les nuages, place de la Concorde. C'est pour moi que la musique joue, près de la gare, des airs très convenables pour un auditoire de capotes azur respectueuses : l'allegro *Alla Turca*, un ballet antique et des marches guerrières. *La Brabançonne* me ramène aux premières fièvres des heures du début : les drapeaux belges dans le pavoisement de notre élan pour Liége et nos amis.

H. et AF., autobus familiers, vous êtes tout gris, bougonnant toujours de vos moteurs grognons, et pleins des

relents de la viande crue qui se mêlent à l'odeur du caoutchouc cuit et de la benzine.

Beaux feux d'artifice des 14 juillet, que nous allions voir parmi les lampions du haut de Montmartre, fusées paraboliques dans les brouillards douteux, vous valiez celles qui sont un signal pour les cris de toute la brigade : « Ah ! la belle bleue ! Viva l'Italia, Viva l'Italia, hurrah ! »

Nous regardions, dans le bassin des Tuileries, les aéros, s'envolant à Issy, passer par-dessus la Tour Eiffel, vous en souvient-il, ma chère? — Du trou de mon poste d'écoute, j'en vois un tous les jours qui me reconnaît bien : les deux yeux de ses cocardes tricolores me fixent longuement.

Le rapide de dix-sept heures qui passait le long de la Saône, en sifflant à tous les échos du soir, il est là, il est là, avec les paysages alpestres et méditerranéens dans ses compartiments ; mais il est sérieux à présent ; une croix rouge signe le flanc de ses wagons et des blessés viennent y chercher d'autres vacances.

Sans frais d'imagination, c'est la même chose qu'avant, et même beaucoup mieux ; trop d'obus s'entrecroisent sur l'avenue d'à côté ; mais un tunnel nous épargne l'encombrement : ainsi nous arriverons à l'Arc de Triomphe.

D'autres ont été chercher, pour vous, Mesdames, des turquoises véritables sur les rivages de la mer de Marmara ; lorsqu'ils nous arriveront, chargés de soie, d'or et du parfum des roses, vous aurez trop lu, je gage, *les Mille et une Nuits*, et vous songerez à d'autres choses.

Nous retrouverons, certes, un jour, nos séjours parisiens et la vie tranquille, qui nous paraîtra fade et sans goût, comme un verre d'eau après un quart de gniôle.

Alors donc, nous transposerons : le métro prendra pour nous des allures de boyau et lorsqu'un orage roulera sur nos rues ruisselantes, nous crierons, soyez-en sûrs : « *Rafale! Couchez-vous!* » à qui voudra l'entendre.

Et si nous retournons, enfin, comme jadis, avec le crépuscule, aux thés orientaux ou chinois, dédaignant les gâteaux au soja, les baklavas et autres indigestes exo-

tismes, nous réclamerons notre *barbaque*, notre *jus* et notre *pinard*, nationaux et glorieux.

***

Nous sommes pouilleux, hirsutes, blancs de craie blanche. Il a trop plu ces jours-ci, et les boyaux se muèrent en canaux d'eau de chaux et en bassins de lait. (Eh ! je vous vois, ô Poppée, impératrice luxurieuse, venir prendre votre bain préféré, en déroulant vos cheveux que j'imagine roux, parmi nous, poilus !)

Ma cravate s'est rincée, pendant deux fois trois nuits dehors, dans mon cou. Je trouve qu'il est au diable, cette nuit, ce damné village. Et cette satanée route, — il ne faut ni fumer ni parler, — est trop prodigue en kilomètres, vraiment.

A droite, la maison effondrée, un squelette de navire qui sert de cage à la lune : on y voit, dit-on, des lumières le soir ; repaire de sorcières ou d'espions, évidemment.

L'ombre du fourrier, ce cher ami, avance et recule, comme un balancier renversé, sur le mur, selon qu'il agite sa lanterne, comme le chef de gare qui veut faire avancer le train.

Et la grange choisie est une mosquée éminente : des toiles d'araignées y gonflent leurs voiles et suspendent, sans nombre, des cordes à lustres absents. Insolites pèlerins, nous ôtons nos souliers et déroulons nos couvertures ; une bougie, à côté de nous, dans un piquet de tente.

Demain nous serons propres, nous irons prendre une douche au moulin et, tout nus, nous barboterons dans les baquets ; nous achèterons un cigare et nous irons nous asseoir le long du canal.

Il va falloir aussi dire bonjour à l'épicière : pâtés de foie, petits pois superfins, biscuits et confitures, je vous honore dans vos boîtes multicolores, rondes et carrées ; en rangs et piles, sur vos casiers, vous êtes intéressants.

Et puis, les journaux : dans chacune de leurs colonnes

nous espérons découvrir un trésor de nouvelles étonnamment sensationnelles, et les vieux radoteurs rabâchent les mêmes histoires : vous ne valez pas un sou et vous n'êtes bons qu'à envelopper des pelures d'oranges !

Avec cette lime, je m'en vais faire une bague ; avec ce crayon, je m'en vais écrire sur mon bloc ; avec cette graisse, je m'en vais frotter mon fusil ; avec ce fil, recoudre mes boutons.

Mon capitaine est un brave homme ; il a une jolie chambre et des housses en toile de Jouy sur les fauteuils. Il améliore l'ordinaire et nous fait donner souvent de la salade.

Les *bonhommes* s'en vont à la rivière laver leurs chemises : je me penche sur l'eau et je vois mon visage entre les nénuphars ; j'ai laissé pousser ma barbe !...

Et une jeune blonde arrose ses fleurs sous les poiriers fleuris, et un vieux lit le communiqué, assis sur le brancard de sa faucheuse démantibulée.

Les femmes sont belles (oui, mais nous autres, moines-errants, nous n'avons que la victoire pour éternelle amante) ; pensons à d'autres choses. En attendant, je fume une pipe de Bird's Eyes qui me rappelle Venise ensoleillée et langoureuse ; des taches d'or dansent sur les flaques de purin, autour des boîtes de singe exécutées. La bonne odeur grasse de la vache me réchauffe dans l'étable où je vais voir un copain.

On est bien.

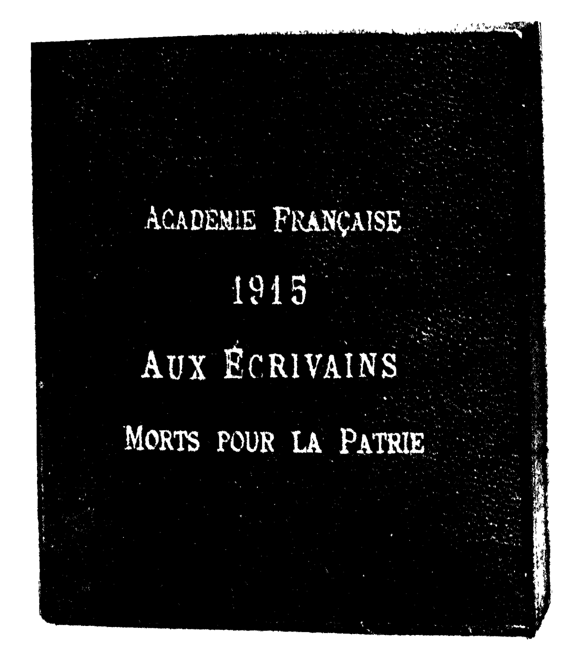
AUTRES NOTES

ÉCRITES DANS LES TRANCHÉES DE CHAMPAGNE

PAR CHARLES DE FONTENAY







MÉDAILLE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE
DÉCERNÉE À CHARLES DE FONTENAY POUR SES ŒUVRES

CANTONNEMENT DE RÉSERVE

Le paysage est parent de ceux des fêtes champêtres : de grands arbres déroulent leurs troncs capricieux, engainés de lierre ; un ruisseau zigzague, coupé de ponts rustiques dont les parapets entrelacent leurs arceaux aux houblons et aux chèvrefeuilles. Ici et là des tables où l'on voudrait voir parader Arlequin et minauder Colombine. Mais ce sont les poilus appliqués à écrire, occupés à leurs gamelles, et les capotes bleues varient la verdure trop tendre des tonnelles. Des groupes causent et fument et les figures anciennes des rois de cœur et des reines de trèfle s'étalent devant des visages barbus : des rires chevrottent ; un ronronnement métallique s'entend dans les nuages et la jugulaire du sergent de garde devient autoritaire. La place se vide et reste déserte dans le soir qui vient. Les linges qui sèchent se tachent d'or et les champs abondants de coquelicots rougeoient encore plus intensément sur la clairière. Puis, l'ombre s'étend, silencieuse, lourde, totale, éclairée par le pas régulier des sentinelles qu'on relève. A travers les feuillages percent quelques constellations aux noms mythologiques ; les oiseaux se sont tus, des rats gros comme des petits chats se poursuivent en criant dans les fourrés et s'engouffrent dans l'eau. Il fait très sombre ; on distingue à peine l'ouverture laiteuse d'un boyau où se profile l'arête d'une baïonnette. Là-bas, sur la plaine, la mitrailleuse égrène par saccades un chapelet de balles, et tout s'endort d'un sommeil que l'on sent attentif et tendu vers le réveil subit d'une alerte : mais cette nuit sera calme,

et seul le grillon pacifique s'évertue à « griller » son chant parmi les luzernes.

LES BOYAUX

Leurs plis et leurs replis serpentent au bas de la plaine, leurs méandres s'étendent à travers monts et vaux : ils ne sont jamais droits ; par ici ils sont blancs à cause de la craie qu'ils éventrent et dorés par le sable qu'ils sillonnent. Ils sont couronnés d'herbes grasses, de boutons d'or et de trèfles en fleurs. Ils sont peuplés d'insectes ; on y rencontre de gros scarabées aux carapaces métalliques, des moustiques énormes et paresseux, des araignées petites et rouges, grandes et velues, qui prédisent le chagrin, le souci ou l'espoir selon l'heure ; enfin, de timides coccinelles égarées, des mulots rondelets et des muscareignes légères ; et le soir, des vers luisants qui semblent être des étoiles tombées. Lorsque l'on suit ces voies étranges, l'on ne voit rien des contrées d'alentour, l'on paraît enfermé dans une longue boîte qui a le ciel pour couvercle ; quelquefois, au bout, se dresse une forêt de pieux, émergent de menaçants chevaux de frises dans la complexité de leurs réseaux barbelés où l'on dirait que les troupeaux de nuages laissent accrochés leurs flocons en passant. Tout le long se tendent et courent les petits fils noirs, diserts d'ordres hâtifs et qui font gazouiller la brise. C'est là que nous nous promenons sans cesse comme une armée de fourmis qui va et vient, transportant de multiples matériaux et des nourritures semblables, en file indienne, s'avançant, s'arrêtant, retrouvant le chemin, tranquille ou affairée, encombrant les seuls passages lorsque deux théories se heurtent, disparaissent dans les abris contigus ou en sortent en foule pour le combat. C'est par là que se pressent les renforts, que partent avec mystère les reconnaissances nocturnes, que reviennent lentement les blessés.

Certaines de ces allées aux séjours héroïques sont pavées

de cadavres, et souvent l'on voit apparaître hors de terre un pied, une main ou un dos comme si on avait ouvert un champ semé de morts. Mais voici que dans l'éblouissement de la lumière matinale, au-dessus de ces canaux innombrables dont nous sommes les flots guerriers, s'élève, monte et trille la chanson de l'alouette ! Chante, chante, petit oiseau de France, pour la douce victoire qui s'avance en dansant vers la gloire du soleil nouveau.

RECONNAISSANCE

Les officiers ont causé longuement en dessinant des lignes avec leurs cannes dans la poussière, ils ont déplié des plans et ils ont examiné des cartes.

Et le soir, sous un ciel lourd d'orage, noir d'encre, zébré d'éclairs convulsifs, nous avançons en rampant dans la luzerne : une poignée d'hommes. O romans de mon enfance où je rêvais aux Indiens se glissant comme des couleuvres dans le mystère des plaines équatoriales ! M'y voici réellement. Un frou-frou cadencé nous accompagne dans les avoines, des insectes réveillés en sursaut viennent frapper nos visages et nos mains ou s'engluent dans des labours anciens. Des coups de feu trouent le silence anxieux. En avant, les gars ! Des fusées s'élèvent, et après avoir décrit sur le sombre une large parabole de fumée, tombent à terre en brûlant encore. Cercles infernaux ! Et les herbes se découpent fantastiques et blanchâtres sur l'inconnu bleu, devant nous, collés contre le sol. Les voix affairées des sentinelles que nous troublons et les fils de fer qui sautent sous l'effort des pinces appuyées sur nos genoux, puis la marche indécise parmi des terrains nouveaux, le triple jet d'un phare fouillant les nuages, la ligne de nos dos d'azur se levant et se baissant en rythme selon les claquements des balles et les coups de sifflet qui rallient les cris d'appel dans la nuit ; les labyrinthes de nos réseaux avancés, et la tête des veilleurs dépassant le trou des tran-

chées, le mot que l'on chuchote, le rapport aux chefs, la descente des boyaux, la lumière que l'on allume dans les gourbis déserts et l'appel de ceux qui manquent. Quelques gouttes de sueur sur nos fronts, après ces longues heures d'effort, courtes d'impressions brèves, lourdes de conséquences à cause des renseignements rapportés et la joie d'en être revenus. Peu de chose en somme dans cet immense tourbillon de tumulte où nous sommes emportés, conduits vers notre sort suivant notre destinée, pas à pas, jour par jour, heure par heure, jusqu'à celle qui nous ramènera heureux parmi les vivants, ou nous emmènera douloureux au séjour de ceux que nous avons connus et qui ne sont plus déjà.

DÉPART

Vêtus de neuf, les cuirs reluisants, bien alignés tout autour de la place où il y a une mairie, une fontaine et des arbres, nous nous comptons l'un après l'autre. L'abbaye, où vinrent prier des preux jadis, tinte à son clocher vieillot un angelus discret et la locomotive, en avant du passage à niveau, renifle avec importance et s'entoure bruyamment de fumée. Nous voici serrés dans des wagons divers, venus de toutes parts, du nord et du sud ; et dans les coins les sacs s'accumulent et les fusils s'entassent. A travers les vitres embuées, défilent des paysages que peut-être nous ne reverrons plus ; des femmes à nous voir agitent des mouchoirs en signe d'adieu et les cris des enfants s'effacent vite dans le lointain. Des nuits et des jours passent ainsi : les gares que nous traversons sont désertes et sans lumière ou pleines d'affairement et de bruit, de blessés et d'infirmières blanches, de choses nouvelles, de machines, de canons, de chevaux et des hommes souriants ou sérieux. Et puis, les repas froids pris assis sur les marchepieds près de la pompe qui crache, les arrêts prolongés en pleine voie dans l'air frais et humide du matin, les contrées muettes de travaux, veuves de laboureurs, les tombes éparses dans

les champs ou rangées au bord des talus, la chapelle en ruines et le moulin sans ailes, des voitures renversées et la charrue abandonnée le soc encore en terre. Et tout à coup, au loin, le canon qui gronde, voix grave, nouvelle et solennelle, qui fait taire l'incohérence de nos chansons de route et que nous écoutons, tous debout, comme un chant d'église : tandis que les roues du train qui roule continuent à scander sourdement dans nos cœurs : « La victoire, la victoire, la victoire », en nous emportant vers un gouffre d'horreur et de sublime.

CHAMPS DE BATAILLE

Nous avons passé par un désert de boue glacée, où restaient imprimés des milliers de pas humains, de traces de roues enchevêtrées, des empreintes de fer à cheval : récent champ de bataille où des hordes avaient lutté, hurlé et souffert. Des poteaux solitaires jalonnent une route qui n'existe plus. J'ai parcouru une forêt voisine dont les échos étaient encore pleins de rumeurs, je suis descendu dans des tranchées qui subsistaient encore, dans des abris tapissés de rondins où la pluie figée pendait en stalactites irisées et ceci semblait être une maison de fées. A travers les pins perpendiculaires, j'ai vu passer en longue file des cavaliers se suivant sur la piste, comme sur les frises des temples grecs ; je suis entré dans des gourbis effondrés où restaient abandonnés des sacs sans courroies, des fusils brisés et couverts de rouille, des cartouches sans nombre, des pantalons et des képis. Sur la route, avec grand fracas, trotte une batterie, projetant des soleils de boue ; des cuisiniers longent la lisière du bois, deux par deux, une marmite suspendue à leurs épaules par un bâton, et ils marchent en cadence comme les deux Hébreux possesseurs du raisin de la « Terre Promise », tels qu'on les voit sur un tableau du Poussin. D'autres attachent des chapelets de boules autour de leur cou, certains aussi portent de grands sacs.

Des voitures d'ambulance s'embourbent, et leurs cahots font balancer la tête des conducteurs endormis ; un aumônier passe lentement, tête baissée, en priant, suivi de son cheval fourbu qu'il tient par la bride. Des grosses pièces sont enfouies dans de la verdure, et de petits rails sonores conduisent jusqu'à leur gueule insatiable leur nourriture d'acier.

Je descends dans un ravin où viennent se perdre des balles folles, en sifflant, claquant comme le fouet, murmurant comme un insecte qui frôle, croassant comme la grenouille ; certains sussurent, d'autres gloussent, miaulent ou vibrent comme la corde d'une harpe qui se rompt, et s'en vont mourir leur soupir au loin. La vallée résonne formidablement du son d'innombrables canons ; on dirait une charette qui saute et secoue ses roues sur une rue mal pavée, ou le géant de ces montagnes qui donne de furieux coups de pied de sa caverne, remplie de bidons d'essence vides et de feuilles de tôle. Des détonations sourdes ponctuent ce roulement insensé du tambour de la mort. Je m'étends sur la mousse sèche, et je trouve une vieille lettre déchirée, tachée, à l'encre éteinte, dessinant ces lignes : « Maman t'envoie un masse-pain, la chatte a eu deux petits », et plus loin une grande écriture de femme : « Mon petit, je viens de coucher les enfants, c'est l'heure où je suis seule sous ma lampe et où je puis, âme devant âme, causer avec toi... »

GARDE DE NUIT

« Eh ! debout, toi, minuit ! » A travers la toile qui sert de porte, les yeux demi-clos distinguent à peine une vague clarté, le gourbis s'ébroue et se réveille, des masses confuses s'agitent sur la paille ; les armes s'entrechoquent : un par un, chacun sort en sourdine et gagne sa place habituelle. Autour de nous, les sapins tournent vers les cieux leurs branches en un geste de supplication, piliers d'une vaste cathédrale dont la nature a peint le dôme en bleu,

constellé d'étoiles, ornementé de nuages. Les mottes de terre encadrant les créneaux, dans la pénombre, prennent des allures de sculptures gothiques : figures grimaçantes de démons, courbures fantaisistes de chimères ou de bêtes légendaires. Nous veillons · nos fusils posés dans les ouvertures symétriques de la tranchée pointent leurs canons, prêts à parler, vers les lignes ennemies. Un grand silence règne. Personne ne bouge et souvent l'esprit s'égare très loin, se rapproche des personnes aimées, évoque des choses absentes et désirées, des gestes insouciants que nous n'avons pas su apprécier dans notre quiétude passée : voici la porte où j'entre, l'ascenseur redescend en ronflant, Marie m'ouvre en souriant ; je m'assieds à table à côté de ma mère chérie dont je vois le joli et doux visage ; mon frère est en face de moi et nous parlons de mon père qui est loin de nous, retenu à son poste diplomatique ; dans la rue, un autobus corne et fait trembler les vitres, j'entends crier : *la Presse*. Ou bien, ce sont des rêves qui s'engendrent : des villes orientales apparaissent rutilantes de couleurs, des fleuves où se baignent des foules, des cortèges glorieux, multicolores, des éléphants et des palmes, des esclaves nègres et des perroquets, des pachas et des dais étincelants. Le cri d'un geai brusquement réveillé et qui s'effarouche dans les branches, rompt le fil de mes pensées, ou une fusillade lointaine, ou un bruit insolite, et les heures de la nuit se succèdent monotones ou troublées ; une lumière indécise apparaît enfin du côté de l'Orient, la blonde aurore s'étire et se lève, tous les oiseaux chantent. Jusqu'en haut de la crête, les choses se précisent dans la brume, mes yeux ne regardent plus alors comme les hommes vivant debout sur le sol, mais comme les modestes héros des contes scandinaves : elfes, gnomes ou nains ; les racines d'un arbre nous intéressent plus que ses fleurs et ses fruits, la taupe est notre voisine coutumière, et les plantes sauvages ou les champignons sont des êtres supérieurs à nous parce qu'ils voient le soleil de plus près. Bientôt le jour éclate avec sa joie et son mouvement et

la franchise des contours visibles. L'attention se détend, c'est alors que l'on cause dans le bonheur d'une nuit accomplie ; l'esprit fatigué ne voit plus broncher les arbres ou clignoter des lumières imaginaires, le mystère s'efface, la réalité devient la banalité quotidienne et l'heure arrive où d'autres nous remplacent dans la garde de cette terre que nous avons creusée, comme pour nous y planter vivants afin de la mieux défendre.

REPOS

Nous sommes sortis des tranchées pleins de poux, blancs de craie, hirsutes : et tard, nous arrivons dans un village nouveau. Les volets sont clos, les rues résonnent de nos pas tumultueux ; à droite, une maison en ruines : sa charpente à moitié brûlée, comme la carcasse d'un navire inachevé, sert de cage au faible croissant de la lune ; la nuit, on y voit apparaître des lueurs bizarres, des sorcières logent ici, ou des espions, dit-on. L'ombre du fourrier qui répartit les cantonnements avance et recule sur un mur, selon le balancement de sa lanterne. Nous occupons une grange énorme, mosquée d'un autre genre où les toiles d'araignées se gonflent au plafond comme des voiles accrochés et pendent comme d'innombrables lanternes ; les bougies s'allument dans tous les coins, autour de ces insolites pèlerins qui se déchaussent et étendent à terre leurs couvertures. Mais les souris galopent dans ce palais béni pour elles, encombré de reliefs, regorgeant de croûtes de fromage, de bouts de savon, de morceaux de lard ; sans pudeur, elles suivent les poutres et renversent à leur passage tout ce que les dormeurs haut perchés y ont placé : pipes, quarts et autres bricoles. Le matin, les hommes lavent leur chemise dans la rivière ; je vois mon visage se refléter parmi les nénuphars dans l'eau calme, et des chevaux plongent jusqu'au ventre dans le gué. Le long du canal, derrière un bosquet, la musique répète *l'Allegro*

Alla Turca et un ballet antique quelconque ; une jeune fille blonde arrose des carrés de fleurs et de salades bien établis avec leur bordure d'oseille sous les poiriers en fleurs, près des ruches qui bourdonnent ; un gros chien grogne sous la fenêtre fermée d'un rideau rouge et un vieux tout cassé lit les « communiqués ». Des poules toutes petites, comme des jouets en bois de sapin, s'ébattent sur le fumier où brillent des boîtes de singe vides ; un coq minuscule et bien coloré bat des ailes et cocoricote ; dans une étable où repose, parmi son odeur grasse, une maigre vache blanche, tachetée de noir. Je fume une pipe de tabac anglais qui me rappelle Venise ensoleillée et langoureuse et sur le toit en briques des pigeons roucoulent. J'entre chez le capitaine ; les parquets sont bien cirés, les fauteuils sont recouverts de housses en toile de Jouy et il y a un lit avec de grands rideaux à ramages ; l'armoire sent bon la lavande et les portes sont peintes en gris, comme chez ma grand'mère. Sur la table, des boussoles, des cartes, des jumelles et la vieille dame, aux bons gros yeux bleus derrière ses lunettes, m'offre un verre de vin dans la cuisine bien nette ; j'y vois accrochés des chromos infâmes, vantant un champagne de pacotille ; une petite fille, près d'un bol de lait, récite à sa sœur une leçon mal apprise : « Dis-moi quel est ton pays. — C'est le beau pays de France. » Ce n'est point cela, et l'on est trop distrait par le passage d'une compagnie qui défile, clairons en tête, après une remise de décoration. Des coups nombreux éclatent en l'air ; petits nuages gris autour d'un aéroplane qui s'aventure très haut et très loin : et les bonshommes s'en vont par groupes, dans les rues calmes, en flânant, remplissant les épiceries dont les casiers étincellent de boîtes de conserves de toutes sortes aux couleurs vives et appétissantes.

17 juin 1915.

TOMBES

Des mains vigilantes ramassent ceux qui tombent. Dans des coins de forêts, l'on a institué des cimetières : côte à côte, en carré comme pour le rapport, dans le silence éternel, dorment des braves. Un menuisier d'occasion a fabriqué des croix sur lesquelles il s'est appliqué à inscrire une épitaphe dernière ; dans la mousse, goulot fiché en terre, s'enfonce une bouteille contenant des papiers, une lettre, quelque chose qui fasse reconnaître l'épave plus tard lorsque tout sera calme et que les femmes en deuil viendront recueillir ces glorieux débris. Quelquefois, ceux qui restent se cotisent pour acheter une couronne : le caporal d'ordinaire a été la chercher à la ville la plus proche en allant faire ses provisions. Et, tandis que le canon hurle aux alentours, l'escouade ou la section vient poser la dédicace : « A notre cher camarade. » Telle qu'on la peut lire, en lettres de perles blanches, parmi les roses en celluloïd ou les marguerites en papier ; et ceci se fait sans paroles, sans discours ; l'on reste tête découverte un moment, en pensant : demain peut-être, ou peut-être tout à l'heure ! Des brancardiers en apportent d'autres, et on les étend roulés dans une toile de tente ou sous une capote, le clairon ou le capitaine, devant des trous semblables préparés d'avance. Ceux-là seront heureux au moins, car un nom et une prière restent là pour veiller sur eux. On rencontre aussi des tombes guerrières qui rompent la monotonie paisible des cimetières campagnards : à l'ombre bienveillante d'une vieille église, à côté de quelque demoiselle Stéphanie-Émilienne, morte à soixante-sept ans, ou du caveau en granit prétentieux de la famille Lechat, une même fosse réunit plusieurs inconnus, frères dans la mort, et une inscription anonyme indique qu'ici reposent six braves.

Il y en a beaucoup qui sont enterrés à la hâte, à l'endroit même où ils furent trouvés au hasard des combats, au

bord d'une tranchée, contre le fossé d'une route, auprès d'une rivière ou au pied d'un mur. Le temps manquait pour rechercher leur nom et souvent il ne restait plus rien dans leurs poches ; alors une pitié s'émouvant n'a su que planter, sur la terre fraîchement remuée, une petite croix faite de deux bouts de bois à peine taillés, auprès du képi, seul signe et dernier témoin.

Et combien demeurent, hélas ! sur le terrain, entre deux lignes, alors que la plaine est constamment balayée par l'ouragan furieux et reste nue et unie comme une table qu'on vient de desservir. Dans l'herbe roussie par la poudre, se boursouflent çà et là des formes grises ou bleues, gisant immobiles, en désordre, au milieu d'un chaos de pieux abattus et de fils de fer qui se crispent et se tordent tout autour. Et l'autre jour, en allant récolter des fusées d'obus pour limer une bague à sa fiancée, un poilu a découvert, caché dans un champ de betteraves, un squelette encore botté, habillé et casqué, couché sur son mauser rongé de rouille ; cadavre de blessé, perdu au cours d'une retraite trop hâtive et ignoré pendant de longs mois.

LES CUISINIERS

Ce sont les amis de tous : la joie règne dans les boyaux lorsqu'on les entend venir, on les reconnaît de loin parce que leurs pantalons sont éternellement noirs de graisse, leurs chemises invariablement grises de fumée et qu'ils s'entourent d'un relent de l'un et de l'autre. Chez eux, dans leurs repaires, ils ressemblent à des alchimistes puissants, gravement accroupis autour de leurs marmites homériques et charbonneuses, lorsqu'ils excitent la flamme des foyers en soufflant dans un fourreau de baïonnette rompu. Ils ont retrouvé l'art perdu des mélanges savants, la recette des macaronis robustes et la science abstraite des portions équitablement distribuées. Ils font usage d'un vocabulaire mystérieux, composé de formules hermé-

tiques, accessibles aux seuls initiés. Les estomacs vides gloussent de gourmandises à ces mots magiques : « Rab de barback » ; les cœurs découragés se réchauffent à cette annonce : « V'là le jus, à la gniôle, et de la bonne ! » ce sont nos dieux bienfaisants et tutélaires ; ils sont inlassablement parmi nous. Change-t-on de place? ils emportent avec eux leur laboratoire formidable d'instruments hétéroclites : lessiveuses, barres de fer, louches, sacs, gamelles, grils et coutelas ; où que nous soyions, ils y sont aussi, dans le village tranquille comme dans la tranchée orageuse ; qu'il pleuve, vente, tonne, gèle ou cuise, ils viennent lorsqu'on les attend ; sous la mitraille, le jour, la nuit, ils ne manquent jamais l'heure ; une rafale? ils s'arrêtent et la laissent passer ; un boyau effondré? ils font un détour ; ils savent grimper, ramper, descendre dans les trous, faire des lieues s'il le faut, pour nous apporter la lumière sous forme de bougies, les douceurs en pots de confitures, tablettes de chocolat ou boîtes de fromages et le palliatif au cafard en paquets de tabac. Ce sont eux qui emportent nos lettres écrites trop tard, mais aussi ce sont eux qui récoltent et répandent les dernières nouvelles : les « cuistots » fidèles nous abreuvent de bruits effarants et déploient quotidiennement l'envergure inouïe de leurs canards : « Ah ! vous savez, les mecs, la paix sera signée le 11 novembre, y a plus de doute, cela vient de chez le général, c'est le cousin à Célestin qui vit Barbe à poux, qui a son frère cyclo chez le colon ! qui est venu à la division, et là, il a vu le gars Jean-Marie qui a son patron à Paris et même qui lui écrivit que c'est par des chiffres d'un prophète danois... — ...Eh ! tu nous bourres le crâne ! » conclut un vieux breton en bourrant sa pipe de terre à tuyau de roseau, don d'un comité de dames généreuses. Cependant, les oracles sont recueillis, avidement commentés, accueillis avec des sourires ou des moues selon les prévisions personnelles ; souvent, les augures se contredisent, mais les sages eux-mêmes n'ont-ils pas de ces erreurs qui les rapprochent de la vérité? et on est indulgent, et on tient à vivre en leur

bonne intelligence, car c'est à eux seuls que l'on peut confier en secret les missions délicates ; un bidon à remplir de « pinard » généreux à la cave d'une bonne femme qu'un œil inquisiteur ignore ou veut bien ignorer, trouvant là une source commune et facile.

VISITE AU NOUVEAU SECTEUR

J'ai pris mon gourdinet, je suis le lieutenant, nous allons reconnaître notre nouveau secteur ; c'est toujours la même chose : sorties de boyaux, plaine, bois, trous de marmites et puis les gourbis du colonel de l'autre regiment. Ceux-ci sont vastes, un château souterrain (capitaine Scott au pôle n'avait pas mieux). Dans la salle à manger, une grande table recouverte d'une toile cirée quadrillée de jaune : des « 77 » bleus non éclatés servent de pots de fleurs, et la douille en cuivre d'un « 75 », accrochée comme sonnette à la suspension, jette une note chinoise dans la pièce. Aux murs, des cartes avec le même gros serpent rouge ou noir qui va de l'Alsace à Ypres en passant par chez nous ; il y a même une horloge qui tic-taque gravement et sonne avec fracas et précipitation : « Voilà, vous allez suivre le boyau de Moscou, puis vous arriverez au commandant du centre D., ici, près de la cote 112, puis vous prendrez le boyau des deux Dragons ; d'ailleurs, on vous renseignera. » Nous traversons le jardinet où germent des semis rares ; chez les téléphonistes, une moitié d'énorme marmite orange sert de vasque entourée de violettes fraîches ; et de nouveau : boyaux et boyaux jusqu'au poste du capitaine. 1, 2 : Grande glace au mur tapissé de toile goudronnée noire, lit à sommier, énorme, édredon écarlate, porte en marquetterie de rondins, étagère ornée de bouteilles à liqueurs pleines autrefois, dans un coin une inscription : *Homo homini lupus;* dans un autre, des fusées. Pour nous deux, c'est l'emplacement de la section 3 qui nous intéresse. Interview de ceux qui vont nous céder la place, examen

des lieux, d'abord, pour le chef, la villa « Gabrielle », pour la 8e, celle des « Rats vivants » ; la 10e dans celle des « Ventres creux », la 11e prendra la « Villa des poux » ; la 12e, moitié aux « Six idiots », le reste aux « Boit-sans-soif ». Reste la « Villa des Cauchemars » et le « Gourbi de la Vache » pour les sergents. Des blocs de craie, Paros de nos contrées, artistement sculptés, ornent la plupart de ces demeures. Il y a de tout, des canons, des navires, des bustes mâles, « Jules », et féminins, « Lucie », des bêtes, des têtes qui ont une réelle parenté avec les bas-reliefs nègres des « Salons » derniers ; des dessins obscènes ou patriotiques, des croix, un prêtre au-dessous duquel est écrit : « Priez Dieu » au crayon-encre violet, ou bien : « Christ ayez pitié, sauvez la France... » Puis, visite à la tranchée des trois petits postes 4, 5 et 6 : « Méfiez-vous de ce créneau, hier encore ils en ont blessé un » ; d'ailleurs il a été orné à la craie par quelque guetteur distrait : « Vivement la fuite », en capitales dans un médaillon soutenu par un arbre, avec toutes ses feuilles, ses nids, ses oiseaux et dessous un petit Boche. Facile à se rappeler, n'est-ce pas ? Voilà les bouteilles contre les gaz, la boîte aux masques, celles des lunettes, deux pots de vaseline par demi-section ; ici le trou des grenades, à droite vous avez le crapouillot. « Attention, baissez-vous, on est vu ! » Nous relevons le plan de notre forteresse future. Je marque d'après la boussole que fait parler le lieutenant : « Direction 330, — 12 pas, — un redon, — 6 pas, puis 0, — 14 pas, à droite, un boyau, *et cætera* jusqu'aux lignes ennemies que nous dessinons au crayon vert d'après les croquis d'aviateurs » ; « 250 mètres entre le passage dans la ligne des chevalets et la corne du bois au Chien, point 430 pour l'artillerie ; le secteur n'est pas mauvais, vous y serez bien. Bonne chance, et à demain soir ! »

CAFARD

Des heures et des heures déjà, et la pluie qui sans cesse traîne ses jupes de satin sous bois ; elle danse molle, avec

ses écharpes grises qu'elle agite sur le bout des pieds en sautillant de branche en branche.

Pour moi, je crois que ce sont les anges du ciel qui pleurent et versent des larmes sur la terre misérable.

Et l'eau tombe, tombe sans trêve, et transforme nos boyaux blancs en des canaux de lait. Ah! Poppée, impératrice luxurieuse, je vous vois prendre ici votre bain de lait d'ânesse, en dénouant les flots de vos cheveux que j'imagine roux : nymphe à la chair de rose, parmi nous, pouilleux! Pour moi, je suis dehors depuis longtemps; le jour est venu sans bruit, tout est aplati de tristesse, ma capote est transpercée et ma cravate se rince dans mon cou. Fini mon quart de veille, et je me glisse dans mon trou. Ténèbres! antre d'humidité et de froid! une paille et un fumier, et Job s'y étend couvert de boue crayeuse. Les allumettes se décoiffent de leur chapeau de souffre; une boîte usée pour allumer une chandelle qui s'éteint en grésillant! Mon pain a tourné en panade, et le journal d'hier n'est qu'une éponge jaunâtre. Toc, toc, le plafond de rondins sanglote. Les fées pleurent; elles aussi! ma foi, nous leur avons fait peur sans doute avec nos tonnerres et nos éclairs artificiels. Dormir? toc, sur mon nez! Fumer? toc, sur le tabac que je roule entre mes doigts joints. Écrire? toc, un lac sur le bouquet de drapeaux qui orne ma carte postale. Décidément, c'est un lutin malfaisant ou mal intentionné qui hante cette cagna. Une boîte de pâté que je vais accrocher en l'air à ce fil de fer, me fera un bouclier puissant contre ce déluge... Malédiction! la voici pleine qui se décroche et m'inonde! on grelotte là-dedans! Le vent se lève pourtant et balaye un peu ces brouillards de rhume. Horrible inaction qui me cloître, abrutissement que je veux noyer en me plongeant dans les feuilles de cet odieux magazine. Dégoût, dégoût! je l'ai lu et relu, il y a deux ans, étendu sur le sable.

. . . .

Cet article me fait flâner dans les rues florentines pavées de lumière. Ah! la douceur de l'air pur où chantaient les

cloches de cristal. Ces « midi » torrides coulés auprès du Baptistère et ces fresques glorieux des temps superbes; et cette statue érigée à la mémoire d'un prince magnanime, faite, ainsi qu'il était écrit sur le socle robuste, avec le bronze pris au fier Thrace.

Maintenant le cafard, l'horrible cafard aux mains moites, s'est introduit à la suite de la pluie comme un voleur masqué : le voici assis auprès de moi ce mauvais conseiller des heures pénibles; louche colporteur qui ouvre sa boîte, déballe ses marionnettes multicolores, annonce de sa voix caverneuse : « Voici la « Joie du Bon Feu », duègne vénérable; monsieur le « Lit de plume », très éloquent personnage, et cette dame : « Le charme du bon Bain », au parfum exotique. Après, cette matrone, grasse et douillette, « la « Table abondante »! Tire ma ficelle, valsez poupées; c'est un nouveau rôle, sergent, écrit exprès pour vous, avec pour finir, l'acte : le ballet de « Tous les bons Souvenirs » si chers, n'est-ce pas? »

La mort autour de nous rôde comme une chienne affamée. Pour moi, ma tête est creuse comme une noix pourrie. Allons! un rayon de soleil dans cette goutte d'alcool; et la fiole est vidée..... (*Nota.* — Ce n'est pas tous les jours comme cela heureusement.)

LES BLEUS

Nous étions arrivés de la veille et nous attendions dans un jardin d'ambulance, autrefois usine : des tentes éparses, des voitures dételées, des chevaux qui mordaient à l'écorce des arbres. Les faisceaux étaient alignés dans une petite allée et les sacs tout neufs à terre. Il faisait gris et sale, il brouillassait; désœuvrés, nous sortîmes sur les trottoirs, nous regardions le brouhaha des fourgons et toutes choses nouvelles pour nous : notre premier jour au front! tant désiré! Tout à coup, au tournant de la rue, nous vîmes s'avancer une masse sombre et mouvante. C'était un régi-

ment qui sortait des tranchées et s'en allait au repos. On se battait dur alors, c'était en Champagne, et en mars (1). Les poilus défilèrent devant nous, épiques et effroyables; section par section, compagnie par compagnie, ils passaient lentement, bien en ordre, sans mot dire, dans un silence solennel. On eût dit une procession sainte. On n'entendait que les clapotis réguliers des pieds dans les flaques d'eau, et le crissement des pas sur la route pierreuse et humide. Il y en avait de toutes tailles, et des vieux barbus comme notre père Abraham, et des gosses imberbes. Pas un ne ressemblait à l'autre ; ils n'avaient de commun que le regard sérieux, ces yeux impassibles et froids qui avaient fixé les yeux de la Fatalité. Ils étaient tous sales indescriptiblement, l'uniforme n'était plus qu'un souvenir pour eux, les capotes étaient raides de boue sèche et les culottes avaient perdu leur couleur; certains étaient sans souliers et traînaient en sabots, chacun transportait des choses formidables et imprévues, jusqu'à de la paille, des pots, des oreillers, glanés çà et là, et conservés pieusement pour apporter un peu de confort dans les trous où l'on vivait et mourait. Le drapeau passa, endormi dans sa gaine; dans sa garde, un nègre, la poitrine constellée, et un grand vieillard, tout blanc et encore très droit. L'officier qui les suivait avait à peine vingt ans, il fumait une courte pipe, boitait en marchant et avait l'air douloureux. Ainsi, pendant de longs quarts d'heure, le défilé se déroula avec ses arrêts et ses heurts ; incohérente, bizarre et fantaisiste cohorte de romanichels ou de baladins qui venaient de réciter la grande tragédie de la gloire et s'en allaient la répéter ailleurs. Et tous tournaient leurs visages hâves de notre côté ; nous aussi étions tous là maintenant, bien propres dans nos capotes bleu horizon, massés à la grille auprès du fanion blanc ligné de rouge, pour voir comment nous serions bientôt. Et quelqu'un d'entre eux en passant dit tout haut : « De la chair fraîche » et il cracha !

(1) 1915.

DECORATIONS

Plaine à peine ondulée, quasi brunâtre, clairsemée de meules s'affaissant d'abandon ; et l'horizon, ligne mate coupée de bois de sapins, grosses taches vertes au-dessus desquelles, comme un point d'interrogation, avec son câble, s'élevait le ballon-vigie que nous surnommions l' « Andouille ». Toût à côté, près de la rivière, le camp d'Attila. Lorsqu'il vînt, c'est là qu'il s'arrêta, et qu'en une nuit, suivant les chroniques, il fit élever un rempart de terre en forme parfaite de cercle ; bague immense dans laquelle il enferma ses chariots, ses richesses et ses troupes, car s'il était barbare, il était somptueux, aimait le luxe et l'éclat : et les ambassadeurs romains furent émerveillés de la magnificence de son accueil, de la beauté de ses chevaux et du charme de ses femmes. Et dans ce camp, nous allions parfois faire l'exercice le matin, souvent la musique le parcourant en tous sens ; devant elle, le chef vire-voltait, agitant ses bras en cadence, ayant l'air d'un danseur inspiré tel que, je crois, David dansait devant l'arche. Ce jour donc, non loin de là, les deux régiments étaient déployés, immobiles, présentant les armes ; et l'on entendait le général crier : « ...hommes... république... chevalier... gion d'honneur... vrez le ban ! » et les bans s'ouvraient et se fermaient, conclus par les accords profonds de l'hymne. Soutenue par nos mains rougies de froid, se dressait une forêt de baïonnettes ; les souffles de la bise en la parcourant y faisaient chanter une troupe d'hirondelles imaginaires porteuses d'espérance : les deux drapeaux, sublimement jaunis et déchiquetés, claquaient lourdement. Puis nous défilâmes au travers de labours presque dégelés. J'étais emporté dans ce flot hérissé d'acier et nous marchions serrés les uns contre les autres, la terre se collant à nos souliers, cette terre de Champagne que tant de siècles virent s'ensanglanter, s'attachant à nos pas comme une

amante enlace son bien-aimé; nous étions pleins d'elle, et elle peut-être bientôt serait pleine de nous. Alors, descendant des nuages que le vent soulevait en un rythme grandiose comme d'innombrables voiles qui glissaient sur la mer du ciel, du côté de Reims, je vis s'étendre sur nous l'ombre immense de Jehanne, la Vierge guerrière, et ce fut sur nous comme la bénédiction de celle qui sut aimer son Dieu et son Roi et mourir pour la Tradition, dont elle scellait l'alliance mystique en défendant sa Foi.

RÊVE

I

Las d'attendre un sommeil qui ne voulait point venir, j'ai décidé d'aller faire un tour; je traverse les couloirs de cette infirmerie où la fièvre me terrassait depuis une semaine : infirmerie du front installée dans une bâtisse toute neuve, un café que la guerre survenant n'avait pas laissé le temps d'achever. La grande pièce du bas m'apparut cependant extraordinaire dans le demi-jour; les ocres et les verts de ses fresques si détestables en pleine lumière, s'illuminaient alors étrangement; la clarté diaphane qui filtrait au travers des vitraux grossiers donnait à la salle un aspect enchanté. Étais-je le Dormeur Éveillé des contes? Sous ces couvertures bleues, sur ces divans de toile argentée, étaient-ce étendues là les femmes d'une suite sultanesque? et sur la table de marbre, ces cristaux, ces verres et ces plats d'émail, n'étaient-ils point les restes d'un festin interrompu? ces soldats dormaient en ronflant sous leurs capotes et ces bocaux contenaient des purges, ces flacons des pilules. Je sortis et longeant le cimetière bien clos entre ses quatre murs, traversant la place déserte autour de laquelle les maisons s'effondraient sous l'injure des obus, je gagnai bientôt l'entrée du village, et là, m'asseyant sous un chêne antique, je me mis à rêver.

II

L'air était tiède et le paysage lunaire, des vapeurs indistinctes flottaient sur les champs et enveloppaient de mystère les boqueteaux et les saules solitaires. Sur la route, de longs convois se suivaient avec un bruit répété de ferraille et de temps à autre, dans le silence des espaces, on entendait résonner la voix du canon comme l'aboiement d'un chien vigilant ou inquiet dans une solitude... Tout à coup, devant moi, quelqu'un... Selon l'heure et le temps, je pourrais bien décrire ce que je voyais sous l'aspect d'une dryade aux formes aisées, à la peau bronzée comme le liège et aux cheveux de lierre ; ou bien d'un satyre à la fourrure frisée, au poil vert comme la mousse et couronné de nids où volèteraient des pinsons ; ou encore d'un vieillard immense, à la barbe chenue et aux yeux vairons, car l'un serait le soleil et l'autre la lune ; mais peu importe ! j'avais devant moi l'âme du chêne et c'est en ces termes qu'elle me parla :

III

« Jeune guerrier, écoute ma voix : à voir la fatigue qui ternit ton visage et cette croix de bronze qui orne ta poitrine, je te devine ardent au combat. Écoute, je suis l'arbre sacré de tes aïeux et le symbole constant de la race, car je puise jusqu'au fond des cieux aux mêmes sources que je trouve vives dans le suc de ta terre maternelle. Je suis vénérable et mes racines plongent ici dans un sol qui a maintes fois retenti du tumulte des batailles. C'est sous le dais de mes ombrages, qu'un roi saint rendait autrefois la pieuse justice. Aime la guerre, ô vaillant, aussi vieille que les mondes, elle est éternelle : dès qu'il y eut deux hommes l'un en face de l'autre, le plus fort tua le second et pourtant ils étaient les deux premiers frères... La guerre

est belle et horrible à la fois ; elle est la seule chose qui régénère l'homme : qu'il lutte en combat singulier pour sa propre cause, qu'il confie sa fidélité à la fortune d'un prince, ou qu'il serve une idée commune, elle le sanctifie par le sacrifice qu'il fait de lui-même à quelque chose de plus grand que lui. Aime la guerre ; elle est le jeu de la santé et la parole de la grandeur. Cette guerre est la plus formidable que mes années longues et nombreuses aient jamais vécue ; tous les peuples de la terre se sont dressés, haletants ; l'Orient et l'Occident sont en armes ; chacun défend une juste cause ; il n'en existe d'injuste que celle de l'ennemi et le tien en ce moment est le plus noir, le plus sombre qui fût. Lorsque les anges combattirent les démons, ils s'avancèrent debout étincelants, ces héros choisis, dans la splendeur de leurs armures et la beauté de leur stature ; et les maudits s'entouraient de flammes, de fumée ou de ténèbres, bêtes rampantes et puantes, malignes et fourbes : ils ne cherchaient pas à vaincre, mais à écraser par ruse, par trahison, par surprise ; ils fuyaient la franchise de ce corps à corps où seules entrent en action deux forces évidentes. Telle est la guerre actuelle. Certes, il est loin le temps où le glaive était le symbole de la valeur, le signe de la noblesse ; mais voici une guerre de chimistes, de banquiers, de froids calculateurs ; il est loin le temps où des vierges pures pouvaient rompre le silence des remparts assiégés et venir seules au-devant des hordes dévastatrices ; rien n'arrête plus l'appétit vorace, la ruée sanglante ; on ne respecte plus les choses saintes, les combats ne sont plus suspendus aux jours sacrés afin que chacun prie et élève son cœur, mais chacun dit que Dieu est avec lui et lui seul et finalement, Dieu se détourne et n'est plus avec personne. Pourquoi ne respecte-t-on plus l'adversaire ? on l'injurie, le bafoue, on le couvre de ridicule. Ne méprise pas ton ennemi, honore sa force, prends-la comme modèle, mais que ton cœur soit rempli de haine contre lui : alors tu ne railleras plus, mais tu te prépareras pour être plus fort que lui.

« O enfants de ma terre, vous êtes les légions célestes qui

combattez les tribus infernales, vous êtes l'esprit de lumière contre celui d'obscurité. Grande est votre tâche et ceux qui meurent ne savent peut-être pas en tombant quelles moissons glorieuses ils arrosent de leur sang généreux. Nos morts seront des âmes puissantes, fidèles gardiennes des générations à venir et c'est dans la vénération que celles-ci leur porteront, qu'il sera puisé pour les vivants des forces nouvelles, car le peuple qui ignore ou se détourne de l'exemple de ses héros et de ses saints est un peuple incapable ou déchu.

« La lutte est dure, terrible, implacable, mais va, plein de confiance, ne faiblis point, car l'heure est proche pour ton pays des temps réparateurs et rédempteurs qui se relieront aux anciens comme une chaîne se poursuit en joignant ses anneaux d'or. »

IV

La vie de toute part se réveillait en mille murmures et la fraîcheur du matin fit courir un frisson dans les herbes. Derrière les crêtes où le coucou jetait son cri, des fusées s'élevaient comme des astres nouveaux et éphémères parmi les étoiles pâlissantes ; un train siffla en détresse, le coq chanta et l'église laissa choir une heure double. Près de l'octroi, un « Halte-là » farouche m'arrêta : « Le mot? — France. Jeanne d'Arc. Justice ! — Un seul suffit, jeune bleu ! » gronda le territorial, méfiante sentinelle, et me laissa passer.

V

J'ouvris les yeux, secoué par l'infirmier dans ma chambre qui sentait l'iode... Un rêve? Peut-être !...



CITATION DE CHARLES DE FONTENAY

LETTRES

ÉCRITES PAR CHARLES DE FONTENAY A SES PARENTS DU 28 JUILLET 1914 AU 7 JANVIER 1916, TROIS JOURS AVANT SA MORT.

Paris, 28 juillet 1914.

Mon cher Papa (1),

Cela va très mal ; on mobilise ou presque ici. On ne sait pas : mais voici les dispositions que j' i prises.

1° *J'engage* et je *supplie* maman de ne pas venir à Paris en ce moment : elle doit rentrer le 15 août ; d'ici là, il y aura des certitudes dans la situation...

2° J'ai écrit à Étienne (2), qui peut partir du jour au lendemain, avec quelques conseils.

3° Moi, j'ai été à la mairie ; à moins de décrets spéciaux, je suis inexistant pour l'autorité militaire ; donc libre. Mais je suis fermement décidé à m'engager pour la durée de la guerre ; mais je ne veux pas que l'on me donne un emploi de bureau ; je veux partir comme brancardier. Je ne veux pas moisir à Paris ; sinon j'irai autre part. J'ai demandé à Étienne si on prendrait des engagements dans son régiment (durée de la guerre).

Évidemment, peut-être, les affaires s'arrangeront. Cela me semble bien difficile ; en tout cas, sois assuré que je ferai mon devoir en ce sens que je me rendrai utile d'une façon ou d'une autre.

Pour ma part, l'atmosphère d'énervement et d'attente, je la juge insupportable pour tous ; que cette guerre arrive enfin, et on aura la paix pour longtemps après, car ce sera décisif et pas long.

Compte sur nous deux pour ce qui est de notre conduite,

(1) Le vicomte de Fontenay était alors ministre de France à Durazzo (Albanie).

(2) Son frère cadet, à ce moment caporal au 54e d'infanterie.

et comme je l'écrivais à Étienne, en toutes circonstances, il ne faudra jamais oublier le respect qu'un homme d'honneur doit conserver vis-à-vis de lui-même.

Je t'écrirai au fur et à mesure des événements ; en attendant, je m'occupe de mes affaires.

Au revoir, mon cher papa, je t'embrasse bien tendrement comme je t'aime.

CHARLES.

2 août 1914.

MON CHER PAPA,

Ça y est : aujourd'hui, premier jour de la mobilisation : cette lettre t'arrivera sans doute très en retard, si elle t'arrive jamais. J'ai été à la Place de Paris qui m'a dit que je n'avais qu'à rester chez moi : protestations de ma part. « Si vous voulez vous engager, allez poste de Passy, etc... » Tu comprends bien que ce matin, j'y ai couru ; on m'a répondu : « On ne peut vous prendre que le jour de la déclaration de guerre. » J'en suis là ; cela ne va pas tarder, je pense : demain ou après-demain. Je suis ravi à l'idée de partir. Que fera-t-on de moi? Qu'importe ! en ce moment, on a besoin de tout le monde ; je dirai que je sais l'allemand, peut-être m'enverra-t-on comme interprète à l'état-major ; enfin, tu peux être certain que je ferai mon devoir tout entier, car c'est maintenant la lutte la plus formidable que l'on ait jamais vue depuis le commencement du monde qui se prépare, et le sort de toute la civilisation ainsi que de la France qui se joue. J'ai téléphoné à la comtesse de Reinach-Foussemagne qui m'a dit que j'étais un bien chic garçon et qu'elle gardait la lettre que je lui ai écrite pour la donner à ma fiancée quand je me marierai.

Je suis triste de voir tous mes camarades partir et pas moi... Si on me demande où je veux être incorporé, je demanderai Lyon ou Dijon, chez nous (1).

(1) La famille de Fontenay est originaire de Bourgogne.



CHARLES DE FONTENAY

(1892)

J'ai écrit plusieurs lettres à maman pour la supplier de ne pas venir à Paris. Je pense que tu lui as écrit dans le même sens. Elle m'a répondu qu'elle voulait venir pour nous embrasser une dernière fois tous les deux. C'est touchant ; j'ai hésité, j'ai recommencé six lettres pour lui dire que c'était impossible, que lorsqu'elle viendrait Étienne serait parti et moi aussi et qu'elle ne pourrait pas sortir de Paris (tous les trains sont mobilisés). Mais je ne lui ai rien écrit finalement, car je me suis dit que s'il y avait un de nous deux qui restait et ne revenait pas, cela lui ferait doublement de chagrin à l'idée que je l'ai empêchée de venir ; et puis, tout ceci se passait hier avant midi ; et puis hier, en allant à cinq heures, Lorgeril (1) et moi, nous avons lu l'ordre de mobilisation affiché au Cercle militaire. Cela

(1) « Aux Armées, le 28 mars 1916.

« MADAME,

« J'apprends à l'instant la terrible nouvelle, et je me sens pris entre une immense tristesse pour cette brutale rupture d'une affection qui m'était chère, et l'admiration que me cause la mort héroïque d'un camarade qui tombe face à l'ennemi en faisant son devoir dans toute sa beauté.

« Vous saviez, Madame, la jeune mais profonde affection qui me liait à Charles, j'avais été le témoin du geste qu'il a eu en s'engageant dès la mobilisation. Ceci était un lien de plus entre nous, et je me souviendrai toujours de notre dernière étreinte, lorsqu'il m'accompagna sur le quai de la gare au moment où je rejoignais mon corps.

« Au coup que m'a porté cette funèbre nouvelle, j'ai encore mieux senti tout ce qui nous unissait. Pour nous autres qui côtoyons chaque jour la mort et pour lesquels la chute d'un camarade est un événement presque quotidien, il faut qu'il s'y ajoute toute la déchirure d'une amitié qui se révèle alors encore plus chère, pour produire le douloureux bouleversement que je ressens aujourd'hui.

« Je ne chercherai pas, Madame, à atténuer votre immense douleur, les mots sont vains qui le tentent, mais avec tous les cœurs français, je m'incline devant le sacrifice suprême que Charles a fait au pays, et puisque Dieu seul est notre recours devant toute fin, mes prières se joindront aux vôtres comme mon chagrin s'unit à votre douleur.

« Veuillez agréer, Madame, l'hommage de mon plus profond respect.

« Christian DE LORGERIL.
« Lieutenant au 24e dragons. »

m'a été un grand soulagement. D'abord, nous savons quoi faire : plus d'attente anxieuse, cette odieuse tension de la semaine dernière, et aussi impossibilité pour maman de venir à Paris. Tout est arrangé.

Ici, ordre admirable, calme absolu, tout fonctionne merveilleusement, tout le monde part sans un mot. Pas ces cris de 70 ! Une grande fermeté, c'est admirable !

Mon cher papa, au revoir, ne t'inquiète pas de nous. Tout ira bien. La guerre ne sera pas longue : à Noël certainement, tout sera fini. C'est matériellement impossible autrement. J'ai été heureux de lire que là-bas tout était rentré dans le calme. Évidemment, c'est triste de ne pas pouvoir s'embrasser et se serrer la main avant de partir, mais que veux-tu? c'est peut-être moins pénible pour nous tous et puis, quoi qu'il arrive, nous savons bien qu'il est de notre race de nous conduire comme il le faut ; c'est le principal, qu'importe le reste ! Je t'écrirai le plus souvent possible et dès que je serai sous les armes je te donnerai mon adresse exacte ; la poste militaire sera très bien faite, mieux que l'autre.

Au revoir, mon cher papa, porte-toi bien, je pense à toi et je t'embrasse tendrement, comme je t'aime.

CHARLES.

3 août 1914.

MA CHÈRE MAMAN (1),

J'ai reçu ton télégramme dont tu dois déjà avoir la réponse. Tu es au courant des événements ; il te sera impossible sinon difficile, très difficile de venir à Paris, et une fois que tu y seras, impossible d'en sortir.

Le jour de la déclaration de guerre, quand celle-ci sera officielle, je m'engage. Impossible avant. Dès que cela sera fait, je t'écrirai où l'on m'a envoyé.

(1) La déclaration de guerre surprit la vicomtesse de Fontenay en Suisse où elle se trouvait en villégiature.

Ma chère maman, le moment est trop grave pour penser à soi, et aussi douloureuses que peuvent être maintenant les séparations, il faut bien se dire qu'il y a des millions de gens qui sont dans le même cas. C'est le moment ou jamais d'avoir du courage, de montrer qui nous sommes, à quelle race nous appartenons : il faut accepter résolument les circonstances et si ton cœur de mère saigne à la pensée que tes deux fils vont servir leur pays, il doit rayonner de joie en sentant que c'est une noble cause et une dette parfaite. Je suis sûr que, même dans l'impossibilité de venir nous embrasser, *tu ne verseras pas une larme et que tu accepteras en souriant* ce sacrifice que ton amour maternel va faire à celui de la patrie.

Maintenant que je te sens brave, je vais te dire que la guerre me semble inévitable.

Je te dis d'attendre un peu, car en ce moment tu ne trouverais pas de train pour Paris ; s'il y en a, tu mettras longtemps ; si même tu peux arriver, tu ne peux pas emporter tes malles ; toutes restent à la gare ; il n'y a plus d'employés, et impossible de trouver une voiture ; plus d'autobus, quelques tramways et le métro sur une ou deux lignes... Tous les trains de civils sont suspendus jusqu'à nouvel ordre, c'est affiché partout ; et tant que durera la mobilisation, ce sera ainsi : hier, 2 août : premier jour. Compte quinze jours, cela te conduit au 17 août.

Je te dis les choses telles qu'elles sont, parce que je te sais brave à présent et le cœur résolu, et je veux t'éviter des ennuis sans nombre...

Allons, ma petite maman chérie, tu sais ce que c'est que le service de la France ; ta vie et celle de papa en sont un témoignage vivant ; aujourd'hui, il faut encore plus montrer que l'on aime son pays et qu'on veut le servir en toutes circonstances. Ne viens pas à Paris en tout cas avant la fin de la mobilisation (1) ; avant, cela te sera matérielle-

(1) La vicomtesse de Fontenay était déjà en route pour Paris et cette lettre lui fut retournée de Suisse.

ment impossible. En ce moment, il faut s'oublier soi-même pour porter tout son effort vers la lutte qui s'engage et accepter les circonstances. *La France d'abord.* Voilà, ma petite maman, je t'ai parlé à cœur ouvert ; je compte sur ton calme et ton courage.

Ici, nous avons vécu des heures extraordinaires ; tout se fait avec un calme, une tranquillité absolus ; pas l'ombre d'un désordre. Tout le monde part. J'ai passé la journée avec Roger, Georges et Henri de la Fresnaye qui partent, Lorgeril et son cousin qui partent ; Bovis (1) qui part, d'Anchald (2), tous, et moi, je reste ! ! ! C'est atroce de ne pouvoir rien faire avant que cela soit officiel.

Écoute, maman, *promets-moi de m'écouter*, et moi je te promets que le jour où je partirai, j'irai me confesser, car je sais que cela te fera beaucoup de joie. Donc, du calme et du courage, et tout ira bien... Il faut à présent que chacun fasse son devoir de son côté, sans s'occuper les uns des autres.

Au revoir, ma petite maman chérie, je t'embrasse de tout mon cœur, comme je t'aime, mais n'oublie pas notre pacte de tout à l'heure. Je te ferai cette joie, mais toi aussi.

Paris, 4 août 1914.

MON CHER PAPA,

J'ai reçu hier la lettre recommandée et j'ai été heureux d'avoir de tes nouvelles. Aujourd'hui, la guerre est officiellement déclarée par l'Allemagne à la France : les troupes allemandes ont envahi le Luxembourg avant-hier, hier la Belgique. L'Angleterre mobilise et va secourir les Belges. La flotte anglaise est déjà dans le Nord depuis quelques jours. Ici, tout se passe dans un calme et un ordre merveilleux ; tout le monde part. L'état de siège est décrété depuis hier. Les cafés ferment à huit heures et demie du soir et des

(1) Edmond de Bovis, lieutenant d'artillerie, son cousin, mort au champ d'honneur.

(2) Lieutenant aviateur, mort au champ d'honneur.



CHARLES DE FONTENAY A DIX-HUIT MOIS

(Janvier 1891)

patrouilles parcourent les rues ; tout marche comme à l'ordinaire, sauf les autobus ; peu de tramways, très peu de fiacres. Naturellement, les trains sont exclusivement militaires. On a saccagé hier toutes les boutiques de « Maggi » ainsi que quelques brasseries allemandes, mais pas un homme de tué ; ce n'est rien d'ailleurs. Les Chambres vont se réunir aujourd'hui en une courte séance : Viviani est à la Présidence du conseil et Doumergue aux Affaires étrangères. J'ai embarqué tous mes amis...

J'ai été ce matin au bureau de recrutement (1), je ne pourrai m'engager que la semaine prochaine, lundi ou mardi ; peut-être qu'on nous appellera avant. J'ai été acheter des godillots épatants ; il ne me reste plus qu'à acheter un couteau (j'ai perdu le mien), un petit flacon

(1) Lettre de Don Joan de Lancastre, Portugais, qui s'engagea dans l'armée belge au 2e régiment des guides.

« 8 mars 1916.

« MADAME,

« Je viens de recevoir votre lettre et j'ai été bien ému en la lisant ainsi que tous ces témoignages des chefs hiérarchiques de votre pauvre Charles. Madame, je ne sais comment vous remercier d'avoir pensé, au milieu de votre douleur énorme, à cet ami de votre fils et j'ai été si, si touché ! J'avais une admiration immense pour ce pauvre Charles et je m'intéressais énormément à ses travaux de gravure sur bois. Et quel cœur d'or qu'il avait ! Nous l'adorions tous et je ne peux oublier nos petites réunions le soir, où il apportait tant de gaieté, d'entrain et d'enthousiasme.

« Je me souviens de son entrée, chez moi, le matin très tôt, le samedi, jour de la mobilisation. Son enthousiasme m'a électrisé et j'ai eu alors la première sensation que j'avais là devant moi la vraie âme française et qu'avec une telle âme la France devait être victorieuse. Nous avons fait alors des démarches ensemble pour nous engager et j'ai eu alors le regret énorme de me séparer de Charles à cause de ma nationalité. Pour moi, qui conserve le regret de n'avoir pas été près de lui jusqu'à sa mort héroïque, cela m'a tant, tant touché de lire les témoignages de ses chefs qui me montraient personnifiées en Charles toutes ces belles qualités françaises que j'admire tant.

« Veuillez recevoir, madame, avec l'expression de mes sentiments très douloureux, l'assurance de mes hommages les plus respectueux.

« J. DE LANCASTRE. »

d'iode et du permanganate en cristaux pour l'eau ; j'emporte le moins de choses possible...

Tu n'as pas idée de ce que les gens sont en ce moment ; les commerçants, admirables ; tout à l'heure, en faisant mes achats, je change 50 francs, on aurait pu me donner des billets, le caissier me demande : « Vous partez? — Oui, lundi. » Il me donne aussitôt un louis d'or. C'est touchant ! Les cochers ne veulent plus de pourboire quand ils conduisent un officier ou un soldat. Tout le monde est au service l'un de l'autre : on s'arrête, on cause avec des inconnus, on se serre la main. C'est épatant ! Ces dernières journées me seront un souvenir inoubliable. Quel calme et quelle dignité, et jamais je n'ai eu un tel chagrin comme celui d'embarquer tous mes amis et en les embrassant de ne pas pouvoir partir avec eux ; c'était très amer et j'ai été bien des fois sur le point de pleurer. Mais enfin, lundi ou mardi, je pars !

J'espère que le bon ordre durera jusqu'au bout : on m'a dit qu'il y avait eu quelques commerçants qui ont voulu profiter en majorant leurs prix, surtout un ou deux épiciers. Mais toutes leurs victuailles dans le ruisseau ont fait réfléchir les autres. D'ailleurs, ce sont des faits isolés, très rares. Pour ma part, je n'ai pas vu un soldat ou un homme partir ivre, et j'en ai vu passer des milliers hier ; tout le monde dit la même chose.

J'ai seulement hier écrit à maman ; je suis sûr maintenant qu'elle ne peut plus venir. Alors, j'ai fait appel à son cœur de Française et je lui ai tout dit. Ils ne savent rien là-bas, paraît-il ; pas de journaux. Je lui ai dit que j'étais sûr qu'elle ne verserait pas une larme et que chacun, en ce moment, devait faire son devoir sans s'occuper des autres ; qu'il n'y a qu'une grande famille à sauver et à défendre et que j'étais sûr qu'elle ferait ce que je lui conseille : attendre, si elle ne peut venir, et aller en Auvergne ; je lui promettais d'aller me confesser avant de partir, puisque je savais que cela lui ferait plaisir.

Je t'assure que tout le monde est calme, très calme ; pas

de joies bruyantes et de mauvais aloi, de la sérénité et du courage.

Au revoir, mon cher papa, je t'embrasse très tendrement, comme je t'aime.

P. S. — Étienne doit être parti, pas de nouvelles de lui.

Paris, 29 août 1914.

MON CHER PAPA,

Cela y est !... Je pars ce soir, pour Mayenne ; je suis engagé pour la durée de la guerre au 130e de ligne, très heureux et très content. Je t'assure que je me conduirai bien. On va nous exercer pendant un mois, six semaines, et on nous enverra au feu après, je l'espère bien, et j'irai avec plaisir ! Dès que je serai fixé, je t'enverrai mon adresse exacte. Il y avait beaucoup de régiments où l'on ne pouvait plus aller : Rouen, Falaise entre autres. Dijon était libre, Autun (1) aussi ! (Tu me vois dans la rue aux Rats, le dimanche !) Alors, j'ai dit que cela m'était égal ; on m'a proposé Châlons et Mayenne ; j'ai choisi cette dernière ville et me voici soldat depuis hier, onze heures du matin. Je dois toucher mon corps demain, onze heures, dernière limite ; je pars ce soir.

Maman est très courageuse et comprend très bien qu'il ne fallait pas faire autrement. Si quelque chose arrive de dangereux pour Paris : approche de l'ennemi (très problématique), ou autre chose, elle sera prévenue à temps, donc rien à craindre de ce côté.

Maintenant, autre chose : j'ai donné des ordres pour que toute lettre venant de l'autorité militaire ou du commissariat soit remise à Eugénie d'abord, qui l'ouvrira. Voici pourquoi : avant de partir en campagne, les hommes donnent le nom et l'adresse de la personne à prévenir en cas d'accident de toute nature... Donc, pour ne pas faire

(1) Charles était né à Autun, Saône-et-Loire, le 25 juillet 1889.

d'émotions inutiles à maman et dans le cas où Étienne eût donné l'adresse de la rue Saint-Simon, si on reçoit une lettre, Eugénie l'ouvre : si Étienne est blessé, on prévient maman, ce ne sera rien ; idem, si prisonnier, mais s'il a disparu, *Eugénie te prévient, toi*, et elle ne dit rien à maman. Pour moi, je donnerai le nom et l'adresse de l'oncle de Bovis, car il saura où tu seras à ce moment et te préviendra... Naturellement, j'espère que rien de tout cela n'arrivera, mais la guerre est la guerre et il faut tout prévoir. Il vaut mieux pour maman que ce soit toi qui la préviennes dans un cas pareil ; les mauvaises nouvelles se savent toujours bien assez tôt.

Enfin, mon bien cher papa, au revoir. La lutte est dure et nous la supportons vaillamment et vraiment il faut que tout le monde y aille. Je pars content, j'en ai au moins pour six mois. Si tu rentres entre temps en France, nous pourrons nous voir, sinon, encore une fois, sois sûr de tes fils, ils savent ce qu'ils font et ils le feront bien.

Au revoir, mon cher papa, je t'embrasse bien tendrement, comme je t'aime.

Mayenne, 20 septembre 1914.

Tous les dimanches depuis que je suis ici, j'assiste au départ de plusieurs centaines d'hommes ; à quand pour moi le beau dimanche?...

Que maman ne s'inquiète pas, on ne peut pas partir avant qu'on n'en ait reçu l'ordre.

L'autre jour, exercices de commandement : j'ai une belle voix qui s'entend de loin. Toute la journée, sauf quand il pleut, nous sommes dehors. Nous faisons surtout des exercices de tirailleurs et du service en campagne. C'est excellent.

Nous avons enfin un capitaine parfait et un adjudant qui revient du feu blessé. L'ancien chef avait l'air d'un bureaucrate et nous entraînait mal. D'ailleurs il n'était



CHARLES DE FONTENAY A CINQ ANS
AVEC SA MERE

CHARLES DE FONTENAY A L'AGE DE TROIS ANS
AVEC SON ARRIÈRE-GRAND'TANTE, LA COMTESSE DE VERGENNES

guère aimé de personne et on se moquait de lui, par sa faute, ce qui est mauvais pour l'autorité d'un chef.

Le quartier est consigné toute la journée d'aujourd'hui, de sorte que nous ne pouvons sortir. La faute en est au détachement qui part aujourd'hui, et comme il est composé d'hommes du pays, enclins à boire, on ne veut pas qu'ils aient l'occasion de satisfaire leur funeste passion.

Je pense bien à Étienne et vais lui écrire.

Mayenne, 27 septembre 1914

MA CHÈRE MAMAN,

Grande nouvelle. Depuis ce matin, je fais partie du peloton des élèves-officiers de réserve. On a besoin d'officiers et on a demandé ceux qui voudraient assumer la responsabilité de l'être (après une instruction, bien entendu) et qui se sentiraient capables de la prendre. J'ai considéré ceci comme un devoir patriotique : la charge sera lourde, car si je réussis à l'examen et lorsque je partirai, ce sera comme sous-lieutenant ; je n'ai pas l'horreur des responsabilités que j'ai sentie chez beaucoup de camarades et je trouve que j'ai bien fait. Il va falloir beaucoup travailler ; je vais faire mon possible pour réussir Si je rate l'examen ou suis déclaré inapte à faire un officier, je partirai comme sergent, ce sera une consolation. Le peloton formé hier, présenté à son nouveau chef ce matin, ne commencera à fonctionner que mardi...

La majeure partie de notre numéraire passe en nourriture. Je te l'ai dit : c'est la principale distraction et préoccupation. Tous les matins, le premier mot avec mon camarade de lit est : « Mon vieux, quel bon dîner nous allons faire ce soir ! » Le dîner est toujours le même, mais cela ne fait rien. Ce camarade est mon meilleur ami ici. Aujourd'hui, dimanche, pour la première fois que je suis à Mayenne, je suis sorti à onze heures. Nous avons fait un bon déjeuner (encore !), nous avons fumé une bonne pipe (encore !)... Je t'assure que, dans la vie militaire, il y a des instants vrai-

ment drôles; jamais, souvent, je n'ai tant ri, mais aux larmes; il y a des gens grotesques. Je vais toujours très bien; cette nouvelle vie me fait beaucoup de bien, tout le temps à l'air. Je suis bronzé comme un canon. Je n'ai pas maigri. Enfin, le moral et le physique sont excellents... Toujours pleins d'entrain, nous travaillons comme des nègres. J'ai tiré plusieurs fois avec compliments : je tire en visant de l'œil gauche; si je deviens officier, cela n'aura plus d'importance : comme armes, j'aurai un revolver et un sabre.

Mayenne, 4 octobre 1914.

MA CHÈRE PETITE MAMAN,

Préviens-moi de ton retour à Paris, mais il serait préférable que tu restes à Lyon, jusqu'à ce que la bataille soit définitivement gagnée; après, je ne pense pas qu'il y ait du danger, au moins pour un moment. Les troupes ont l'air de bien avancer et je crois que nous tenons le bon bout de l'histoire, mais ce n'est pas encore fini...

Enfin, ma chère petite maman, tout va toujours très bien; je t'embrasse aussi tendrement que je t'aime.

Mayenne, 4 octobre 1914.

MON CHER PAPA,

...Je t'assure que c'est bien doux, lorsqu'on est loin, que toutes ces attentions de personnes chères.

Maman est très bien à Lyon. Je lui conseille de ne revenir à Paris que lorsque la grande bataille engagée en ce moment sera définitivement gagnée par nous. Nous avançons rapidement et nos troupes font merveille. C'est bien ce que je pensais : revers au commencement et victoire après. Mais tout cela est loin d'être fini et j'espère bien que cela va être bientôt à nous autres jeunes d'entrer en danse, sur ce bon théâtre !

Je suis toujours aussi content, je me porte bien, nous

avons de bons chefs. La caserne est un endroit bien drôle souvent, où il faut avoir été, surtout en ce moment. Que de choses à te raconter plus tard ! Quand nous reverrons-nous, mon bien cher papa ! C'est un moment dur à passer, *mais la joie du retour sera bien grande.* Bonnes nouvelles de notre brave Étienne. Il est monté en grade et il se porte bien ! Il vient beaucoup de blessés à la caserne, cela nous semble bien naturel de voir ces jeunes éclopés, et en riant nous nous disons entre nous : « Un jour, dans une cour d'hôpital, on se reverra peut-être aussi bandé de blanc !... » D'ailleurs tous ces blessés sont pleins d'entrain, et il n'y en a que très peu gravement atteints : des blessures aux mains et aux pieds, quelques bras coupés, mais rares.

Au revoir, mon bien cher papa, je t'embrasse bien tendrement, comme je t'aime ; je t'écrirai bientôt, porte-toi bien et surtout aie confiance en nous.

Mayenne, 11 octobre 1914.

MA CHÈRE PETITE MAMAN,

Je te conseille vivement d'attendre le résultat final et *décisif* de la bataille actuellement engagée pour revenir à Paris. C'est plus prudent.

On nous a fait passer cette semaine le brevet d'aptitude militaire qui consistait en des tirs de vingt cartouches : j'ai été sinon le meilleur, du moins un des meilleurs, car je ne sais le résultat de tous. J'ai mis dix-neuf balles dans la cible, puis subi deux marches de 24 kilomètres, que j'ai parfaitement bien supportées, *sans la moindre fatigue*, course de 2 kilomètres et de 60 mètres, gymnastique, etc. Enfin, il paraît que je suis reçu.

Merci encore de tes lettres et de tout ce que tu m'envoies, ma chère petite maman. J'attends avec impatience ta nouvelle photographie et je t'embrasse aussi tendrement que je t'aime.

12 octobre 1914.

MON BIEN CHER PAPA,

Je suis enchanté de ma nouvelle vie. Je fais mon possible pour gagner des galons. Je me sens l'âme d'un chef et surtout je voudrais voir le feu.

Si maman vient à Paris, j'espère qu'elle pourra venir me voir à Mayenne. Cela me fera une très grande joie, mais je voudrais lui éviter les fatigues du chemin de fer, les transports étant irréguliers à cause des transports des blessés, de munitions ou de troupes. Je lui conseille de venir en auto, ce serait bien préférable pour maman.

J'ai retrouvé ici le jeune Delvincourt, fils du ministre au Chili, engagé volontaire comme moi. C'est un gentil garçon.

Il vient beaucoup de blessés à la caserne, mais on ne croit jamais ce qu'ils racontent, car le suivant dit toujours le contraire. Beaucoup de Marocains, Tunisiens, etc. Les hôpitaux sont bien organisés.

Tout à l'heure, en descendant une rue qui ressemble à la rue aux Rats de bonne mémoire, je riais en pensant qu'il y a quelques années je riais également en voyant les soldats en file indienne traîner leur dimanche à Autun. Et me voici comme eux !

Quant à la guerre et aux opérations, que puis-je te dire ; on sait fort peu de chose. Ici nous sommes plein d'entrain. C'est le principal.

Au revoir, mon cher papa, je t'embrasse bien tendrement, comme je t'aime.

CHARLES.

P.-S. — Je vais toujours très bien. J'ai reçu d'excellentes nouvelles d'Étienne datées du 29 août avec des conseils sur la vie militaire en campagne.



LES DEUX FRÈRES A VIENNE

(Autriche)

18 octobre 1914.

Mon cher Papa,

Il y a des changements dans le peloton des élèves-officiers. Il paraît qu'ils vont passer de multiples examens et ne partiraient au feu que l'année prochaine. J'ai donné ma démission parce que je me suis engagé pour partir au feu et non pas pour moisir dans une caserne de l'Ouest. Je fais donc de nouveau partie des élèves-caporaux, j'avais même demandé au lieutenant commandant de la compagnie de rentrer purement et simplement dans le rang afin d'être *sûr* de partir avec le premier départ de la classe 14. Il m'a conseillé d'attendre, et il se pourrait qu'il y ait bientôt des nominations de caporaux *pour partir*, et comme j'ai été reçu, dit-on, au brevet d'aptitude militaire, il se peut que je parte comme caporal. Le lieutenant est très gentil, malheureusement il ne partira pas avec nous. Naturellement, pas un mot de tout cela à maman. Je lui ai dit que le peloton n'existait plus et que je suis de nouveau dans le peloton des élèves-caporaux. Ce n'est pas la peine de l'inquiéter d'avance. Tu me comprendras bien, mon cher papa, c'est pour moi un devoir de partir, par conséquent je fais tous mes efforts dans ce sens. D'ailleurs maman va venir me voir avec tante Edith, probablement le semaine prochaine, je m'en réjouis *tellement*. Je lui ai conseillé de venir en auto pour éviter les fatigues du chemin de fer. Il y a des hôtels convenables ici.

Je t'assure que j'ai bien hâte d'être parti, j'ai tellement confiance en moi, que je suis sûr de revenir vivant : malade ou blessé peut-être, mais bien vivant. Enfin c'est pour moi un devoir de conscience, ma place est au feu et j'ai renoncé sans mal à tous mes projets de partir comme sergent ; j'espère revenir comme tel, cela vaudra beaucoup mieux et j'aurai bien le temps de gagner des galons. La guerre sera longue. Et puis, ce serait bien dommage de n'avoir pas vu cette guerre de près — surtout maintenant où nous allons,

je pense, entrer en Allemagne, cela va devenir tout à fait intéressant. Maman m'a donné de bonnes nouvelles d'Étienne du 2 et 3 octobre.

Je me porte toujours bien. Il y a des études de caractère bien intéressantes à faire au régiment. On y apprend beaucoup de choses de la vie et souvent il y a des choses hilarantes, jamais, parfois, je n'ai tant ri ! Tout le monde est charmant pour moi. J'ai deux voisins de lit excellents : à droite un Bourguignon, Blasselle, — à gauche un boxeur de profession. C'est à la vie et à la mort entre nous deux. L'autre jour il se tortillait de coliques. J'ai été chercher une civière pour le transporter à l'infirmerie, oh ! alors cela a été mieux encore. Ce matin j'ai trouvé mon lit, c'est-à-dire mon matelas fait, etc. ; il m'apporte mon café en me réveillant, c'est charmant et surtout aussi depuis que j'ai quitté le peloton des officiers pour pouvoir aller au feu, je jouis d'une grande considération. C'est un brave type et Blasselle aussi. J'essaie de lire, mais cela me devient de plus en plus difficile, cela m'ennuie, car je ne cherche qu'une chose : *partir* et faire de l'exercice en attendant. J'emporterai un gros carnet pour noter et dessiner ce qui me paraîtra intéressant, car j'ai l'intention de faire une série de gravures sur bois sur la guerre... dans quelques mois.

Au revoir mon cher papa, je t'embrasse tendrement, comme je t'aime, et merci encore de tes lettres.

CHARLES.

Mayenne, 26 octobre 1914.

MA CHÈRE PETITE MAMAN,

Vite, je t'écris un mot pour te dire *combien* j'ai été heureux de te revoir ; c'est vraiment si gentil à toi d'être venue, cela m'a fait tant de plaisir. Remercie bien tante Edith (1) de t'avoir accompagnée.

(1) Comtesse Bernard de Miramon-Fargues.

Je t'écris avant l'appel, assis sur mon lit, éclairé par une bougie que j'ai mise sur un tabouret !

Je suis chez de braves gens charmants pour moi. Il y a plusieurs Alsaciens-Lorrains et un Russe.

Mayenne, 29 octobre 1914.

MON CHER PAPA,

Tout d'abord, merci bien de ta bonne lettre dernière qui me disait de tout bien emporter pour le départ. Depuis que je t'ai écrit, il y a beaucoup de choses qui se sont passées. Je suis maintenant caporal, chef de chambrée, et je commande une escouade. A ce propos, je ne sais plus du tout quand je partirai : le premier départ de la classe 14 sera vers le 10 novembre ; j'ai plusieurs fois demandé à partir. D'autre part, j'ai appris que les jeunes caporaux resteront pour instruire la classe 15 qui va bientôt arriver. Et c'est curieux, j'ai, depuis que je suis ici, l'impression que je ne partirai pas. Tout cela est organisé dans les bureaux. A la fin, quand on devient soldat, vraiment on se laisse aller à sa destinée ; je sens que si je dois partir, je partirai ; sinon, je resterai. Il n'y a rien d'autre à faire en ce moment que ce qu'on me dira. Je suis très content de mon nouvel état : on a un peu moins de temps, mais cela ne fait rien. Donc, dès que je serai fixé sur mon départ, je te le dirai. Quant aux jumelles, ce n'est pas bien nécessaire. Je demanderai à maman de m'envoyer une boussole. Le rôle de caporal est modeste, et j'ai encore de bons yeux.

Maman et ma tante Edith sont venues à Mayenne samedi soir. J'ai été bien content de les revoir, même si peu, car le samedi j'avais une marche de nuit, et comme caporal, je ne pouvais la manquer, et le dimanche, je n'ai été libre qu'à onze heures à cause d'une revue du commandant. Tante Edith avait apporté un appareil ; nous avons pris des photos que je t'enverrai si elles sont réussies, car le temps était un peu couvert...

Sans cela, rien de nouveau ; on travaille beaucoup, mes

hommes ont reçu des sacs aujourd'hui et pas moi, c'est encore un signe que mon départ n'est pas si certain...

Je t'écris avant le dîner. Demain, réveil à 4 h. 30, départ pour le tir à 5 h. 30. Le soir, marche de nuit. Tu vois que l'on ne chôme pas. Au revoir, mon cher papa, je t'embrasse tendrement, comme je t'aime.

Mayenne, 1er novembre 1914.

MON CHER PAPA,

Je t'écris après une longue promenade faite aujourd'hui sur les rives de la Mayenne. Quartier libre à partir de 7 heures et demie. J'ai laissé ma chambrée aux mains de mes poilus : j'ai pris le petit déjeuner en ville ; j'ai été à la messe où le jeune Delvincourt tenait l'orgue ; j'ai déjeuné, je me suis promené, et me voilà. J'ai reçu la carte avec le redoutable Albanais : je suis moins galonné que lui, tu le verras dans les photos que tante Edith a faites ; je suis aussi moins moustachu. Il paraît qu'il va y avoir des départs de jeunes à partir du 10 novembre : un le 12 ; on me dit que je partirai comme sergent ; je ferai ce qu'on me dira de faire. Je serai prévenu quelques jours à l'avance, comme il se peut aussi qu'on me garde ici pour m'instruire comme sergent. J'attends : nous aurons de nouveaux sacs en toile imperméabilisée, de nouvelles capotes avec des côtés, et les pantalons seront recouverts d'un treillis bleu... En attendant mon départ, j'ai une chambrée tranquille ; la plupart pères de famille, des engagés volontaires alsaciens ; j'ai aussi un Russe ; tous gens très sages, ce qui ne m'oblige pas d'aboyer tout le temps comme le veut mon métier de « cabot ».

Les nouvelles du front sont excellentes ; nous avons beaucoup de réserves fraîches, plusieurs corps d'armée n'ont pas marché encore et à peine la moitié de la classe 14. Mais la guerre sera longue et il y en aura pour tout le monde. Je partirai avec plaisir, mais comme je te l'ai dit (je pense que j'ai l'esprit militarisé !), je me fie à mon sort et je par-



CHARLES DE FONTENAY

(1899)

tirai lorsqu'on me le dira. C'est impossible de marcher contre ce qui est établi d'avance dans les bureaux. J'espère tuer autant d'Allemands qu'il y a eu de statues décapitées ou abîmées à Reims. La vue de ces ruines est à la fois révoltante et poignante. Enfin, heureusement, cela va bien en ce moment. Il y a beaucoup moins de blessés qu'avant, et leurs pertes, aux autres, sont considérables, de leur aveu même. Nous ne manquons de rien au point de vue nourriture ; on se croirait au temps de paix : tout est normal, la poste marche admirablement bien ; bien entendu, sur le front, c'est plus difficile, mais on y arrive. Bref, tout va bien.

Je te le répète, j'ai été bien heureux de voir maman avant son départ... Il paraît que Borel (ton collègue) a perdu un de ses fils. — Jacques de Fontenailles, mon ancien camarade, est tué !

Enfin, je te le répète aussi, je reviendrai peut-être blessé, peut-être malade ! peut-être indemne. Je n'en sais rien ; mais j'en ai la ferme conviction qui ne trompe pas ; nous nous reverrons, mon cher papa, et sur ce, je t'embrasse tendrement, comme je t'aime, et à bientôt.

CHARLES.

P.-S. — Selon les circonstances, si tu reçois un télégramme : « Au revoir, Charles », cela voudra dire que je pars. Je t'écrirai aussi. Je ne t'enverrai peut-être pas de télégramme. Cela dépend. Je t'expliquerai plus tard pourquoi.

4 novembre 1914.

MA BIEN CHÈRE MAMAN,

...Reçu une bonne lettre de papa pour ma fête. C'est touchant, il pense à tout et cela arrive juste au bon jour ! Quel bon père ! Heureux des bonnes nouvelles d'Étienne. Reçu une carte des Bovis avec de bonnes nouvelles de

Maurice (1). Au revoir, ma chère maman, je t'embrasse bien tendrement, comme je t'aime.

CHARLES.

J'ai partagé à la soupe les gâteaux avec mes hommes, qui me chargent de te remercier.

Mayenne, 5 novembre 1914.

. . . .

Si je pars, *c'est plein d'enthousiasme.*

Les nouvelles sont bonnes. Mon camarade va partir sûrement et tous mes *hommes me supplient de partir avec eux.*

. . . .

Mayenne, 8 novembre 1914.

Ne t'inquiète pas au sujet de ce que j'emporte, mon bien cher papa, maman m'a envoyé tout ce dont j'ai besoin. Les petites choses, je les achèterai ici, j'ai aussi bien suffisamment d'argent.

Je puis te l'avouer maintenant, je me suis *démené* comme un beau diable pour partir ; grâce à des relations secrètes au bureau, je me suis fait inscrire sur la liste des partants. Je vais parler encore au lieutenant qui revient de permission aujourd'hui. Enfin, je crois que décidément ça y est.

J'espère enfin que je partirai avec l'escouade que je commande en ce moment, tous de braves types, et que nous aurons les nouvelles capotes avec un col, des poches devant, pas de martingale, une rangée de boutons. Il paraît que nous aurons des sacs en toile comme les Anglais.

Maman a dû t'envoyer les photos que nous avons faites

(1) Mort au champ d'honneur ainsi que son frère Edmond dont il est question plus haut.

ici à Mayenne, un peu sombres, mais on nous reconnaît cependant...

. . . .

J'espère que je pourrai rester assez longtemps en campagne pour voir des choses intéressantes. Je tâcherai de prendre autant de notes (1) que possible, au jour le jour, si je le puis. Cela remplacera les croquis que je n'aurai pas le temps de faire et ce sera intéressant plus tard.

On dit que je serai nommé sergent au départ, cela m'étonnerait fort — c'est trop tôt — mais je pense l'être au courant de la campagne. Sais-tu que les engagés volontaires ne seront relâchés, on pense, qu'à la signature de la paix. J'ai donc le temps de monter en grade. Les nouvelles sont bonnes, nous avançons. Les régions que nous allons traverser, si nous allons dans le Nord, seront bien ravagées. Pauvre Reims ! j'ai vu des photos de la cathédrale, c'est pitoyable ! Je voudrais tuer autant d'ennemis qu'il y a eu de statues abîmées.

Je te quitte, mon cher papa, en t'embrassant de tout mon cœur.

CHARLES.

Maman m'a envoyé une excellente boussole.

8 novembre 1914.

MA CHÈRE PETITE MAMAN,

Si c'est la dernière lettre du dimanche que je t'écris de Mayenne, ne t'inquiète pas, *ne pleure pas*, tu sais bien que je remplis mon devoir. Après la guerre, nous nous reverrons tous et nous serons tous heureux.

(1) Quelques notes envoyées plus tard par Charles sont publiées plus loin.

Mayenne, 9 novembre 1914.

MA CHÈRE MAMAN,

Patatras ! réjouis-toi, je ne pars pas. Depuis ce matin je fais partie du nouveau peloton des élèves sous-officiers, ce qui veut dire que je suis encore ici pour un mois, dit-on, donc jusqu'à l'année prochaine. Certes, je n'ai pas demandé à en faire partie, *mais on m'y a mis d'office ; c'est un ordre ; je n'ai qu'à obéir*. Cela ne m'empêchera pas de partir.

J'ai vu ce matin le commandant qui nous a dit que c'était notre devoir de rester ici et de ne pas chercher à en sortir parce que l'on manquait de sous-officiers et que nous étions capables d'en faire de bons. Alors, ma chère maman, te voilà rassurée pour quelque temps.

Je garde précieusement tout ce que tu m'as envoyé pour quand je partirai, car pour moi, cela ne fait pas l'ombre d'un doute : je partirai ; la guerre sera longue et, je le répète, il y en aura pour tout le monde.

Évidemment, le commandant a raison ; ceux qui se sentent capables de prendre des responsabilités doivent les prendre. Ce qui me sera sensible, c'est de voir tous les hommes de ma section, auxquels je me suis attaché etqui me l'étaient, partir sans moi. (Ils me mettaient des fleurs au-dessus de mon lit, le soir en rentrant !) Mais que veux-tu. C'est le métier militaire. Je n'y puis rien. Il n'y a qu'à obéir.

Papa sera bien étonné de ne pas recevoir mon télégramme. Écris-lui la nouvelle dès que tu le pourras. Je lui écrirai aussi. Je te tiendrai au courant de ce que nous faisons.

Ne m'envoie pas d'argent, ma chère maman. J'en ai largement pour plusieurs semaines et je te dirai quand mes réserves seront épuisées.

Merci, ma chère maman, au revoir, je t'embrasse tendrement, comme je t'aime.

CHARLES.

Mayenne, 15 novembre 1914.

Mon cher Papa,

Tu vois donc que ce n'est pas ma dernière lettre envoyée de Mayenne que je t'ai écrite dimanche dernier. Vendredi dernier, à 5 heures et demie du matin, premier départ de la classe 14 : mon escouade, ma chambrée, ma section, tout cela est parti. J'étais bien près de pleurer, c'est bien compréhensible. Pour moi, je crois que l'on va nous faire suivre le peloton jusqu'à l'arrivée de la classe 15. On va nous nommer sergents après quatre mois de service (moi, à la fin de décembre) ; nous encadrerons la classe 15, et nous partirons avec elle, peut-être en février. C'est là mon sentiment, mais je puis me tromper. J'ai pris mon parti de rester ici : c'est peut-être mieux que je ne fasse pas la campagne d'hiver, pouvant supporter mieux celle du printemps avec l'entraînement que j'aurai acquis en plus, et le temps meilleur (1). J'en viens même à me demander parfois si jamais nous partirons en campagne : quelquefois, j'en doute fort. Si cela était, que veux-tu? Engagé, on se met à la disposition de l'autorité militaire ; elle fait de vous ce qu'elle veut. Je n'ai qu'à obéir. Mon sentiment à l'heure actuelle est que les forces en présence s'usent avec beaucoup de rapidité, que la guerre sera moins longue qu'on ne le pensait, et que peut-être le projet de démembrement de l'Allemagne ne sera pas réalisé. L'Allemagne sera battue mais comme les hommes restent hommes, et que la guerre est un caractère propre à la vie, la guerre recommencera dans quarante ou cinquante ans. C'est une utopie de croire que cette guerre sera la dernière guerre européenne. Je constate que partout en dehors des pays où se déroulent à proprement parler les opérations, la vie est normale ; en Allemagne aussi. Bien entendu celle-ci

(1) Charles avait été réformé, ce qui explique la difficulté qu'il éprouva à se faire incorporer malgré l'obstination qu'il y mit.

ressentira avant et plus que nous les privations de la guerre et d'un blocus qui n'existe pas chez nous. Il se pourrait bien que les hostilités cessent entre fin janvier et mars et que la paix soit signée vers août prochain. L'Angleterre doit mettre en ligne deux fois plus d'hommes qu'elle ne le prévoyait, et si cela continuait elle se verrait obligée d'avoir recours au service obligatoire, ce qu'elle ne veut pas. Tout cela me pousse donc à penser qu'il se pourrait bien que je ne parte pas, même si je reste avec la classe 15, car celle-ci partirait *elle-même comme troupe « d'occupation* »??... Je ne suis plus chef de chambrée ; trop occupé au peloton, j'ai pris le parti de prendre tous mes repas soit à la cantine, soit au restaurant d'où je t'écris, car l'ordinaire ! bigre ! je le mangeais, lorsque j'étais chef de chambrée, avec mes hommes, par devoir et par tact, mais maintenant, étant libre, l'autre combinaison vaut mieux. D'ailleurs on ne nous donne que du bœuf ; il y en a des multitudes aux environs dans des parcs et je ne vois pas la fin du stock arriver de sitôt. — Sans cela, rien de nouveau. Ayant eu quelques jours de loisirs, j'ai offert mes services au magasin d'habillement et je me suis employé à habiller ceux qui partaient : par plaisir et aussi pour tâcher d'avoir une capote neuve, car la mienne est vieille, et aussi un képi ; mais je n'y ai pas réussi jusqu'ici. J'ai un bleu dans ma chambrée qui a piqué une crise d'épilepso-somnambulo-hystérisme, à 2 heures du matin ; je n'étais pas à la noce ! Je te raconterai cela, mais, Dieu merci, il n'est plus là. Enfin, au revoir, mon cher papa, je t'embrasse bien tendrement, comme je t'aime.

CHARLES.

15 novembre 1914.

Je me confie à mon sort et j'attends. Toute mon escouade est partie vendredi matin à 5 heures et demie. J'étais très ému. Un camarade, caporal comme moi et breveté, devant rester aussi, pleurait. J'étais bien près d'en faire autant.

Des gens dont on s'est occupé jour et nuit pendant un assez long temps, forment une sorte de famille. Je les connaissais tous avec leurs qualités et leurs défauts : c'est bien compréhensible que cela fasse de la peine de les voir partir sans vous...

Mayenne, 22 novembre 1914.

MON CHER PAPA,

Je vais bien. J'ai tout ce qu'il me faut. Il commence à faire froid ici, de la neige. Mais je suis bien couvert. J'ai un képi neuf. Je me suis acheté une paire de souliers. J'ai si mal manœuvré qu'il en est résulté une histoire épique que je te raconterai... du vrai Courteline.

Mayenne, 30 novembre 1914.

MON CHER PAPA,

J'ai eu hier une permission pour Laval, arrivé à 6 heures, dîné *sur* une table, avec une nappe ! couché *dans* des draps ! Le lendemain bain. Cela fait plaisir, le bain surtout. Laval est très joli. De très belles églises, très pittoresques...

On dit que nous partirons avec les réformés dans un mois ou deux mais « on dit »... Au fond, je ne sais rien ; d'ailleurs comme je te l'ai écrit, je voudrais partir. Je suis prêt à tout.

Il y a déjà le nouvel uniforme, nouveau drap bleu clair ; c'est très bien, moins visible, surtout la nuit. Les caporaux ont un col, plus de martingale, des poches sur la poitrine, et le pantalon est de la même couleur. Le képi devrait l'être aussi, mais on use du vieux stock de rouges, sur lesquels on met un manchon. Tout le monde part très bien équipé.

Les nouvelles sont stationnaires, mais bonnes ; rien de décisif pour le moment. J'ai reçu des nouvelles de mes hommes partis ; ils vont bien, ils s'habituent au froid. Le nouveau lieutenant est épatant, très service. Si cela ne

marche pas, de la prison. C'est bien simple. Il est partout, à la cuisine qui devient meilleure, dans les chambres, pour voir si c'est propre ; il arrange, classe tout, mais il est très juste. Cela marche très large pour les permissions. C'est beaucoup mieux. Je serais bien content de partir avec lui. Il parle peu, mais ne dit que ce qu'il faut, et c'est toujours bien : un excellent chef. Au revoir, mon bien cher papa, je t'embrasse bien tendrement comme je t'aime.

CHARLES.

Mayenne, 6 décembre 1914.

MA CHÈRE MAMAN,

... Papa, toi et Étienne vous occupez mes pensées et dès que mon service ne m'absorbe pas, c'est vers vous trois que se retournent toutes mes pensées.

Aujourd'hui je passe la journée à la caserne, ma section est de piquet et à 5 heures je vais prendre la garde à la grille jusqu'à demain 9 heures, c'est une distraction... heureusement que les caporaux ne sont pas sentinelles. Nous n'avons qu'à nous occuper des prisonniers et de la relève de la garde.

J'ai reçu ce matin une lettre de papa de Durazzo, il est très gai parce qu'il a vu un Français qui lui a raconté comment les choses marchaient véritablement alors que là-bas papa n'entendait que des nouvelles dénaturées et tendancieuses.

J'ai reçu aussi des nouvelles d'un de mes hommes parti avec le premier détachement. Ce n'est que maintenant qu'ils commencent à se battre.

J'ai encore un travail à faire sur la carte pour le peloton.

Au revoir, ma chère maman, ne t'inquiète pas, je t'embrasse bien tendrement.

CHARLES.



CHARLES DE FONTENAY A DIX-NEUF ANS

7 décembre 1914.

MA CHÈRE PETITE MAMAN,

J'espère que tu auras pu revoir papa à Rome, cela aura été une grande joie pour vous deux... *Peut-être...* mais ne *t'en fais pas de joie à l'avance*, il y aura des permissions à Noël...

20 décembre 1914.

MES CHERS PARENTS,

. . . .

Je suis chef de chambrée ; dans ma chambre trente-six poilus, un caporal et moi. Il y a eu beaucoup de travail cette semaine pour habiller, coiffer, etc., tous ces braves gens. Ils sont vraiment parfois trop bêtes et il faut hurler trente-six fois la même chose et avoir l'air très en colère, les conduire partout comme des gosses. Ils sont aussi très jeunes, mais assez forts pour leur âge ; la tâche d'instruction est assez absorbante mais j'espère que nous ferons de tout ce monde des soldats convenables en tout car ils se montrent pleins de bonne volonté...

Au revoir, mes chers parents, je vous embrasse de tout mon cœur comme je vous aime.

Mayenne, 29 décembre 1914.

MON CHER PAPA,

Je t'envoie tous mes vœux les plus affectueux ; puisse l'année ne pas finir sans que nous nous revoyions tous. J'aurais voulu t'écrire plus tôt, mais en ce moment nous sommes tellement pris que nous avons juste le temps de souffler. D'abord parce que nos bleus, les nôtres surtout à la 29e, sont bien jeunes, qu'il faut être tout le temps sur leur dos et que nous sommes huit cents par compagnie, ce qui ne simplifie pas les choses. Malgré tout cela j'ai demandé

vingt-quatre heures pour Paris pour vendredi prochain : maman y sera, je pourrai la voir pendant douze à quinze heures. Cela me fera deux nuits en chemin de fer, mais cela vaut bien la joie de voir maman, ne serait-ce que quelques heures...

...*Ce que je hurle tout le temps !* « Droite, droite » *(tout* le monde fait à gauche). « Rassemblement » (personne). « Rompez vos rangs ! » (personne ne bouge). « Halte » (tout le monde part). « Marche ! » (personne n'avance), etc. Il y en a qui sont des phénomènes. Je déteste punir, alors, je rugis ; mais tout de même on arrive peu à peu avec beaucoup de patience et de la douceur.

Enfin je te quitte, mon cher papa, encore tous mes vœux bien affectueux. A bientôt, peut-être? Je t'écrirai dimanche en te racontant ma visite à Paris. Je t'embrasse bien tendrement comme je t'aime.

Mayenne, lundi 4 janvier 1915.

Mon cher Papa,

J'ai reçu juste avant de partir en permission ta bonne lettre avec tes souhaits. J'ai donc pu avoir vingt-quatre heures pour Paris. Après une bonne marche de vingt-quatre kilomètres sous la pluie et le brouillard, je suis parti jeudi soir, à 10 heures. Arrivé à Paris, vendredi 5 heures ; allé à pied à la maison, dormi un peu, baigné, etc. J'ai vu maman qui allait très bien et allait partir le lendemain pour Bourges. Nous avons beaucoup parlé de Rome, de toi, etc... J'ai fait des courses, je suis rentré déjeuner, j'ai été voir quelques amis, je suis rentré, la journée a bien vite passé. Enfin, j'ai repris le train à 8 heures et je suis arrivé à Mayenne à 4 heures du matin. J'ai dormi deux heures, et j'ai repris le boulot (marche, tir, etc.), pas du tout fatigué, et *si!* content d'avoir vu maman. Paris, cela m'est égal ; d'abord, tout était fermé, et puis je suis devenu très amoureux de la campagne. J'ai été aussi bien, bien heureux d'avoir vu maman, car il y a eu une nouvelle circulaire

ministérielle d'après laquelle tous les gradés caporaux et sous-officiers qui n'ont pas été au feu vont y partir sous peu pour être remplacés par ceux qui sont au front depuis le commencement, et remplacer ceux-ci. Maintenant les B. A. M. iront-ils aussi? je n'en sais rien, mais cela aurait le double avantage de faire revenir Étienne pour quelque temps et de me faire partir aussi. Enfin tout ceci n'est que probable et pas certain, mais on en parle et les compagnies ont dû fournir un état de ceux qui étaient allés au feu et de ceux qui n'y étaient pas encore partis. Bref, nous verrons.

En attendant, j'instruis la classe 15 ; elle commence à marcher et les poilus à se dégrossir, mais le soir, nous avons tous des voix de crapauds à force de crier toute la journée plusieurs fois la même chose. Il y a beaucoup de travail, et nous avons très peu de temps libre...

Je te quitte ; au revoir, mon cher papa, merci bien de tes vœux, et je renouvelle tous les miens en t'embrassant bien tendrement, comme je t'aime.

CHARLES.

Mayenne, 13 janvier 1915.

MON CHER PAPA,

J'ai reçu aujourd'hui ta dernière lettre recommandée de Durazzo, la dernière aussi puisque d'après les journaux j'ai su les événements et que maman m'écrit que tu es à Rome.

Que d'événements ! et ce n'est pas fini ! Dire que malgré que nous soyons dispersés au milieu de ces incertitudes, l'on arrive à se revoir ; si tu reviens à Paris je pourrai aller te voir, ou bien maman ira à Rome si tu ne viens pas.

Pour moi, rien de neuf, je t'écris assis sur mon lit, pendant un moment de repos. Nos bleus commencent à se dessaler. On se sent un peu isolé au milieu de ces gens qui ne sont pas de votre milieu. A ce sujet, celavous change bien des idées préconçues de régiment ! Heureusement que

j'ai quelques bons camarades et un sergent avec lequel je fais force parties d'échecs ; je le bats tout le temps mais de plus en plus difficilement. C'est une ressource car on n'a pas le temps de lire...

Au revoir, mon cher papa, je t'embrasse bien tendrement, comme je t'aime.

Mayenne, 22 janvier 1915.

Je vais bien mieux et pense ne plus rester que deux jours à l'infirmerie. Le capitaine Colin est venu me voir ainsi que Bertrand. On m'a mis de l'iode, puis des ventouses, puis de l'iode, c'est le traitement commun qui réussit très bien. J'ai eu une sorte de grippe et surtout de la laryngite (à force de hurler) et de la fatigue ; mais cela va bien mieux, ne vous inquiétez donc pas...

Mayenne, 25 janvier 1915.

Mon cher Papa,

Je ne peux pas assez te dire combien j'ai été heureux de te revoir ces quelques heures.

Me voici sur le point de sortir de l'infirmerie. Je pense être rétabli complètement et pouvoir reprendre mon service.

Le capitaine est venu me voir ce matin et m'a dit de me retaper complètement, ce que je vais faire...

Mayenne, 29 janvier 1915.

Je suis bien content de la belle conduite d'Étienne et des éloges de ses chefs. J'espère en faire autant.

Mayenne, 31 janvier 1915.

Mes chers Parents,

Je suis toujours à l'infirmerie bien que cela aille presque tout à fait bien, mais on me couve : j'ai un nouveau major,

un de mes bons camarades qui ne veut pas me lâcher parce que cette semaine la garnison de Mayenne attaque celle de Domfront, et qu'il ne veut pas que je prenne part à cette manœuvre quoique je l'eusse bien voulu. On couchera dehors, et il me dit que j'ai bien le temps. Alors, ordre supérieur, je reste. D'ailleurs, nous sommes gâtés : l'aimable dame chez laquelle j'ai été à la campagne avec le capitaine Colin est venue voir Bertrand (1) qui est toujours mon voisin de lit et lui a apporté confitures et rillettes, toutes deux excellentes. Je pense sortir vers le milieu ou la fin de cette semaine avec deux ou trois jours de repos à la caserne, de sorte que je ne reprendrai pas mon service avant la semaine prochaine. Cela fera trois semaines de repos et enfin, je vous le dis, cela va presque tout à fait bien. Le capitaine a donné des ordres et on a l'œil sur moi ; donc ne vous inquiétez pas.

J'ai reçu le paquet, le sac de couchage est très bien ; parfait le reste aussi : les semelles en peau de brebis sont excellentes ; quant aux chaussettes de papier, la grandeur est bien. J'en mettrai une fois pour voir ce que cela donne ; si cela s'use vite, et si j'en ai besoin d'autres, je vous enverrai un mot. Enfin, je vous remercie bien de tout cela, c'est parfait et sera très utile. Sans cela rien de neuf ; on est très bien à l'infirmerie : je dévore des livres, je mange, dors, lis, dors, mange, etc. C'est fatigant à la fin et manque d'imprévu. Je fais des partis d'échecs, mais je roule tout le monde, ce n'est pas intéressant !... Je vous embrasse, mes chers parents, bien tendrement et comme je vous aime.

4 février 1915.

MA CHÈRE BONNE MAMAN,

... J'ai été bien heureux aussi de revoir papa l'autre dimanche et juste pour son arrivée j'ai eu mes nouveaux

(1) Gabriel Bertrand, mort au champ d'honneur ; il était le fils du commandant Bertrand.

galons ; cela a été une surprise pour lui. J'espère qu'un de ces dimanches je pourrai aller à Paris les montrer à maman... Ma chère bonne maman, je t'embrasse bien tendrement comme je t'aime, ainsi que tous.

11 février 1915.

MES BIEN CHERS PARENTS,

Un mot à la hâte. J'ai fait les 35 kilomètres qui séparent Domfront de Mayenne sans fatigue, à pied avec tout le chargement ; nous en ferons 24 autres aujourd'hui. Je me porte très bien. Très occupé ici mais bien portant. C'est le principal. Qui vois-je ici comme commandant? Celui (1) qui m'a félicité devant papa !

Quant au départ, ignorance complète !

Je pense que nous sommes ici encore pour quinze jours. Papa pourrait venir me voir, ce serait trop fatiguant pour maman.

Domfront, 14 février 1915.

MES BIEN CHERS PARENTS,

Enfin ! J'ai un peu de temps pour vous écrire. C'est effrayant ce que nous avons à faire ici.

D'abord, nous avons fait 35 kilomètres, avec tout le chargement, à pied pour venir ici. J'ai fait cela très bien, presque sans fatigue. Le lendemain 24 kilomètres, vendredi 20 kilomètres et service en campagne. Hier, à peu près autant ! Demain, nous partons pour deux jours et nous couchons dehors. C'est là où le sac de couchage me sera bien utile. Je suis bien couvert, donc *pas d'inquiétudes à ce sujet*. Impossible d'avoir la permission pour dimanche, n'y comptez pas, car je partirai au premier départ qui aura lieu cette semaine ou l'autre. *J'en suis enchanté.*

(1) Le chef de bataillon Septant.



CHARLES DE FONTENAY ET SON PÈRE

(Domfront — 1915)

Nous devons partir mardi, mais on n'a pas assez de capotes ; on les attend. Je suis enchanté de partir. Je me suis bien reposé trois semaines et me porte parfaitement bien, donc *pas* de soucis pour cela. Comme je suis ravi de partir ! Le beau temps va commencer, le froid est presque passé. C'est le bon moment.

Nous sommes prêts et il paraît qu'en ce moment on fait une concentration formidable de troupes en arrière des lignes de première défense. Les dépôts en somme sont vides et rapprochés du feu.

Domfront, 25 février 1915.

Le commandant Septant m'a adressé l'autre jour un grand éloge devant tout le monde. Voilà au moins un chef bienveillant.

Mercredi 3 mars 1915

MES CHERS PARENTS,

Arrivés lundi à bon port, nous cantonnons dans un bois à quelques kilomètres du régiment qui est dans les tranchées. Naturellement, marmites un peu partout autour de nous. Nous couchons sous la tente, et demain, quand le régiment sera relevé des tranchées, nous serons affectés à des compagnies (c'est alors que je vous écrirai mon adresse). Nous sommes très bien, tout en abondance ; jusqu'ici c'est du « camping » moins la canonnade qui ne cesse pas. La moitié des marmites boches n'éclatent pas : on les entend très bien venir et nous n'y faisons même pas attention. Le moral reste excellent, c'est le principal. Je loge dans une petite tente juste assez large pour moi avec cinq camarades ; cela ne m'a pas empêché de bien dormir. Jusqu'à présent la vie est douce, nous en verrons de plus dures que cela. Enfin, je vous embrasse bien tendrement comme je vous aime, de tout mon cœur.

Vendredi 5 mars 1915.

Mes chers Parents,

Nous cantonnons à l'arrière, au repos pour quelques jours... J'ai vu des choses extraordinaires, et il paraît que dans les tranchées c'est encore plus inouï. Je note tout cela. Cette vie me fait du bien, je me porte admirablement...

Au revoir, je vous embrasse tendrement comme je vous aime.

Jeudi 11 mars 1915.

Mon cher Papa,

Reçu hier ta lettre du 8 annonçant la mort de l'oncle Georges (1). C'est surtout terrible pour ceux qui restent.....

Le lieutenant Prévost, mon commandant de compagnie, m'a dit qu'il me propose sous-lieutenant à la première occasion...

Mercredi 17 mars 1915.

... Nous sommes au repos pour quelques jours.

Ce matin, violente canonnade pour nous réveiller et ce soir en avant je prends le poste de police.

J'ai déjà rossé quelques ivrognes, et mes poilus me trouvent très « costaud ». Je ne me coucherai pas encore cette nuit !...

29 mars 1915.

Mes chers Parents,

Je viens d'apprendre la triste nouvelle par une lettre de maman (2). Je l'ai ouverte à côté d'un autel où un

(1) Le chef de bataillon de La Ferrière, du 95e régiment d'infanterie, mort au champ d'honneur.

(2) L'annonce de la mort de sa grand'mère, la vicomtesse de Fontenay.

prêtre-soldat dit la messe tous les matins et je vous assure que cela m'a bien ému. Je suis de tout cœur avec vous dans cette tristesse et je regrette d'être aussi loin de vous et de tout, comme je le suis en ce moment, et de ne pouvoir vous embrasser.

Je suis dans les tranchées depuis six jours, en arrière un tout petit peu depuis hier. J'y retourne — en avant — pendant quelques jours, et je n'irai au repos que dans dix-douze jours. Je vais bien, mais ces nuits sont occupées à divers travaux que seule la nuit permet. C'est toujours moi et un autre qui y sommes. Preuve de la confiance que l'on a en moi. Le jour on se repose. Le secteur est tranquille, plus que l'autre.

Je suis toujours en relations avec tonton Louis (1) et je vous embrasse bien tendrement comme je vous aime, de tout cœur.

31 mars 1915.

Ici on vit au jour le jour ; on se fait une mentalité spéciale. Tout cela change beaucoup un homme.

2 avril 1915.

Mon cher Papa,

Tu as dû recevoir mes lettres dans lesquelles je te disais combien j'étais triste de la mort de notre chère bonne maman et que j'avais prié notre aumônier de dire une messe pour elle.

Je comprends si bien ta tristesse, mon cher papa, que je ne cherche même pas des mots de consolation et que moi-même je suis dans le même chagrin.

Proche soit le jour où tous réunis à nouveau, Dieu le

(1) Baron Louis Pichon, son oncle, capitaine à l'état-major de la 7e division d'infanterie.

veuille ! nous pourrons rendre un dernier hommage d'affection à bonne maman en l'emmenant à Autun. Ce sera une dernière consolation, si c'est possible d'en avoir une pour une telle chose.

Je t'embrasse, mon cher papa, de tout mon cœur, comme je t'aime, ainsi que maman.

7 avril 1915.

Mes chers Parents,

Merci encore de vos paquets et de vos lettres. Je vais, toujours bien et je fais toujours des plans et des cartes chez mon colonel. Le général m'a félicité de mes talents de dessinateur, — nous sommes deux, il nous a donné 3 francs, ce qui a fait tordre mon lieutenant. « Le général qui donne 3 francs à Fontenay ! ! ! » Le colonel m'a offert un cigare, enfin tout le monde veut de mes plans de tranchées. Je reste toujours à ma compagnie et je vais chez le colonel, la journée seulement.

Nous allons au repos cinq jours, je pense que j'y verrai tonton Louis.

Je pense bien à vous et à vos tristesses que je partage *tant*. Heureusement que le temps passe vite et je vous embrasse de tout mon cœur, comme je vous aime, mes chers parents.

Dimanche 9 avril 1915.

Mes chers Parents,

... On dit que l'Italie va marcher avant le 12, que nous l'indemniserons pour cela, l'Angleterre aussi et que nous lui enverrons un corps expéditionnaire. Est-ce vrai? J'aimerais bien aller en Italie, cela ne manquerait pas d'intérêt, — nous avons reçu à la brigade des renforts qui sont restés en réserve en arrière. Mon ami Bertrand est du nombre, il est sergent. Comme il y aura deux régiments à renforcer, j'espère qu'il viendra ici et à ma compagnie.

Que de choses nous aurons à nous raconter ! Je crois



1 Charles de Fontenay avec son régiment en Champagne
2 3 Dans les tranchées — 4 Ses poilus

que les civils ne se font pas une idée très nette de ce que c'est, forcément, non pas qu'ils s'en fassent une idée meilleure ou pire mais c'est très différent de ce que l'on s'imagine avant de partir. Il y a de tout : des choses très laides et des choses sublimes. En tout cas, c'est rudement intéressant et cela vaut la peine de voir tout cela. Il faudra que j'écrive à Étienne. Il y avait des bruits de changement de secteur, mais je crois que ce ne sont que des bruits.

La campagne est ravissante maintenant ; l'autre jour, comme je vous l'ai dit, j'ai été voir tonton Louis et j'ai fait du cheval toute la journée. J'ai forcé un lièvre à la course, que j'ai donné à mon capitaine et comme il prend ses repas avec le commandant en première ligne et que nous y revenions, il m'a invité avec les officiers. Le lièvre excellent, repas très bon, causerie tranquille. Nous étions au café quand l'adjudant de bataillon se présente dans le gourbi — on entend des hurlements du côté de la 2e et l'on tire. Tout le monde se précipite, le capitaine, le lieutenant et moi, à toute allure vers la tranchée, fusillade intense ; je m'arme et m'équipe courant à la tranchée, tire quelques coups de fusil, puis rien : je me doute de la chose, je calme mes bonshommes, vais dans un poste d'écoute en avant, pour voir sur quoi l'on tire ; rien, des pas ; je croyais que le boche arrivait : position guerrière ; mais c'était un homme du petit poste qui n'était pas rentré (mes hommes courent en avant près des petits postes) ; donc il n'y avait rien, je rentre rendre compte. La fusillade cesse et c'est fini.

On n'a jamais voulu dire ce qu'étaient ces hurlements. Une attaque? ou un simulacre d'attaque comme nous en avons eu dernièrement à notre gauche, mais les hommes se sont un peu affolés pour rien. Petit épisode qui rompt la monotonie des journées tranquilles (moins les bombardements). Quand finirons-nous cette vie de tranchées qui va si peu avec notre caractère ! Enfin je vous raconterai tout ce qui m'est arrivé, en lisant mes notes. J'ai bien

envie au repos de les recopier et de vous les envoyer par petits paquets si j'ai le temps ; cela vous intéressera et elles risqueront de n'être pas perdues.

Au revoir, je tâche de faire mon devoir aussi bien que possible, je suis presque habitué à tout et ne m'étonne plus guère de quelque chose ; mais remarque : *il faut* payer de sa personne, alors les hommes suivent le premier parti, le dernier rentré : s'ils sentent un chef calme, cela va bien. Ils suivent mais beaucoup de chefs d'occasion ne savent pas faire cela, alors les hommes ne marchent pas.

Je vous embrasse, mes chers parents, bien tendrement, comme je vous aime.

18 avril.

Décidément, je ne change pas de régiment. On ne veut pas me lâcher et le colonel m'a presque fait une scène quand il a su que l'oncle Louis voulait m'avoir. D'ailleurs, j'ai un excellent nouveau capitaine qui s'intéresse à moi et mon commandant aussi. Tout va bien et je suis aussi bien ici que là-bas. J'ai décidé de rester.

29 avril 1915.

MES CHERS PARENTS,

Je n'ai pas eu le temps de vous écrire ces jours-ci, non pas que les temps fussent agités... tout au plus des incursions d'aéroplanes, nous versant à foison des balles de mitrailleuses, et les bombardements quotidiens — mais j'ai été très occupé le jour à faire et écrire des pancartes indicatrices de boyaux afin que l'on ne se perde pas dans ces abyrinthes et la nuit un petit travail qui consistait à aller dans la plaine et à faire un prisonnier... un boche bénévole... ce qui n'a cette fois pas réussi, car nous n'en avons pas vu.

On dit que nous allons changer de secteur, mais depuis le temps qu'on en parle !... Je me porte très bien.



1. 2. 3. DANS LES TRANCHÉES. — 4. TOMBES

Les arbres sont en fleurs partout. Ce matin le lieutenant de Johannès m'a fait appeler, disant qu'il était le beau-frère du commandant Martin et que sa sœur demandait de mes nouvelles.

Je vous envoie des photographies, vous me verrez dans les tranchées avec mes poilus.

J'ai un nouveau capitaine, homme charmant, M. de Coux, avec lequel je m'entends très bien. Il a fait la connaissance de tonton Louis et il se trouve que son beau-frère est, je crois, le neveu du colonel de la Noë... Le monde est petit.

Enfin tout va bien, — je pense bien à vous et je vous embrasse tendrement, comme je vous aime, mes chers parents.

Mardi 16 mai 1915.

Mes chers Parents,

Demain nous allons au repos, je crois, pour un certain temps. Je suis dans des bois tout près du feu, et j'ai fait plusieurs fois connaissance avec les tranchées mais non comme combattant, ma compagnie étant à peu près la seule qui par hasard ne s'est pas battue. Eh bien ! vous savez, vous n'avez pas d'idée de ce que c'est. Je note tous les jours ce qui m'arrive, et je vous lirai cela plus tard. Mais tout cela ne m'impressionne pas du tout : 1° parce qu'il ne le faut pas à cause de l'exemple ; 2° parce que cela m'est égal. Je conserve le petit éclat d'obus qui est venu dans mon pan de capote alors que mon lieutenant et moi nous avons été arrosés en allant reconnaître les tranchées. Il m'a emmené, je crois, pour m'éprouver à cause de mon grade futur...

Tonton Louis est tout près. Je me porte comme un prince, quoique romanichel de us et coutumes, et je vous embrasse tendrement.

22 mai 1915.

Mes chers Parents,

... Tranquillité absolue partout. Quand est-ce que nous donnerons? Cela finira-t-il en queue de poisson ou par un grand coup de torchon? Moi je crois que si ce dernier n'a pas lieu avant bientôt, cela durera encore assez longtemps. Mais s'il le faut pour que nous soyons vainqueurs, mieux vaut faire le sacrifice de l'espoir de se revoir bientôt, plutôt que d'être battu ou que la perspective d'une paix honteuse.

Je vous embrasse tendrement, comme je vous aime.

27 mai 1915

Aujourd'hui pour la première fois depuis trois mois de campagne, je me suis fait porter malade, exempt de service. On m'a très bien soigné. Je connais le major qui est très bon et demain ce sera fini.

Beaucoup de travail de cartes, je finis par devenir très fort dans ce genre de sport. Voilà l'Italie en train, j'espère que cela va hâter le dénouement. Nous l'attendons tous et aussi la venue de l'heure où nous nous reverrons enfin !

Je suis content que mes photos vous aient plu, je vous embrasse du fond du cœur, comme je vous aime, mes chers parents chéris et Dieu fasse « à bientôt ».

30 mai 1915.

Mes chers Parents,

... Maintenant nous allons aller au repos plus souvent et faire moins de jours de tranchées... Merci aussi des *Pensées* de Pascal qui m'ont fait grand plaisir et qui m'aideront à passer ces heures ennuyeuses. Je vois assez souvent ici les journaux illustrés de Paris, comme la *Vie parisienne*, *Fantasio*, etc. Comme on dit : Ils n'ont pas l'air de s'en

faire beaucoup à Paris ; la vie de plaisir semble avoir repris tout comme avant, comme si de *rien n'était,* et pendant ce temps, les poilus reçoivent des gaz infects et des balles. Ne trouvez-vous pas que cela donne à réfléchir? Je m'empresse de dire que ce n'est pas pour moi que je parle, ni pour nous qui sommes dans un coin tranquille, quoiqu'il y ait balles, obus, et leur sale poudre qui sent bien mauvais, tout comme ailleurs; mais quand on pense aux camarades qui sont dans les endroits terribles comme Arras ou Ypres; qui mènent une vie pénible au-dessus de tout ce que l'on peut s'imaginer, et que derrière on rit, chante, danse; quelle insouciance! Il faudrait au moins attendre que ce soit fini, après on pourra se rattraper... Enfin, prions pour que nous nous revoyions tous bientôt et victorieux... Je vous embrasse bien tendrement comme je vous aime, de tout mon cœur.

3 juin 1915.

Mes chers Parents,

Ayant assez de temps libre, ce qui est plutôt rare, j'en profite pour vous écrire plus longuement que les autres fois. D'abord je remercie bien maman de sa lettre. Je pense bien que Gampert a dû avoir une jolie exposition et je vous remercie du coussin que j'accepte comme dot! J'espère que La Fresnaye a pu s'arranger, tout en restant en première ligne, pour entrer dans le bureau de sa compagnie ou de son bataillon : ce sera moins fatiguant pour lui. Quant à Miré (1), sa santé est délicate.

(1) « Le Planet-sur-Argentières, février 1916

« Madame,

« Je viens d'apprendre le terrible malheur qui vous frappe et je tiens à vous dire quelle part je prends à votre douleur.

« La mort de mon pauvre ami Charles m'a causé un grand et profond chagrin. Nous avions passé ensemble le premier jour de la mobilisation et son enthousiasme et sa gaieté avaient été pour tous un magnifique exemple.

« Depuis, nous avons été séparés, mais j'ai su quel admirable et

C'est très triste la mort de Guy Drummond (1). Les Allemands tirent bien et il était trop grand ; cette guerre est une guerre de taupes, il vaut mieux être petit. Pour moi, ne vous effrayez pas.

Je n'ai pas eu le temps cette fois-ci de voir tonton Louis, car j'ai demandé d'aller dans un village à côté où Bertrand est arrivé avec un bataillon de marche, il est sergent, se porte bien et m'a demandé de vos nouvelles.

Il m'a dit qu'il y avait une prédiction — ici on parle beaucoup des prédictions ; — tout le monde voudrait que la guerre finisse, c'est bien naturel, alors on raccroche son espoir aux prédictions. Cela a été d'abord pour la fin d'avril puis pour le 22 mai, que la date de la fin de la guerre était fixée ; en effet l'Italie est entrée en action le 23 ; est-ce le commencement de la fin ou la fin du commencement? mais Bertrand m'a dit qu'il y avait une prédiction disant qu'à partir de la fin de mai, plus de grands combats — la suspension des hostilités vers le 10-11 juin et la fin de la guerre pour la mi-juillet — c'est trop précis et je crois que le 10 juin, nous serons encore ici. On parle bien d'offensive générale et autres choses mais rien ne prouve que cela sera ou pourra être.

Maintenant une autre prédiction veut que la paix soit signée le 11 novembre : enfin tout cela sont des jalons que l'on pose devant le temps.....

Les poilus, pour la plupart cultivateurs, s'inquiètent de leurs récoltes. Enfin, quoi qu'il en soit, comme je vous le disais, je ne crois pas que cette guerre puisse durer encore

courageux soldat il a été, affrontant le danger avec cette audace, cette ardeur qu'il mettait en toutes choses.

« Je vous serais reconnaissant de bien vouloir dire à Étienne que je ne l'oublie pas et que je m'associe, de tout cœur, à sa peine.

« Croyez, je vous prie, Madame, à ma bien triste et respectueuse sympathie.

« R. de Miré. »

(1) Le lieutenant Guy Drummond, officier de l'armée canadienne, mort au champ d'honneur en avril 1915.

longtemps, bien que Tonton Louis et mon commandant parlent d'une campagne d'hiver ! Je crois qu'au fond personne n'en sait rien. Si vous avez des tuyaux intéressants, écrivez-les moi. Il doit y avoir des dessous que nous ignorons ici et dont les journaux ne parlent pas. En ce moment, je suis au repos, puis nous irons douze jours aux tranchées et six jours de repos, et ainsi de suite, jusqu'à ce que cela change, que nous allions autre part, à droite, à gauche ou en avant. Tous disent que si on avançait ils iraient de bon cœur, parce que cela serait la fin, mais il faut pouvoir avancer : chaque tranchée allemande est une fortetesse à prendre.

. . . .

Je pense déjà aux gravures (1) que je pourrai faire après la guerre ; non seulement il y aura beaucoup de choses à dire et à raconter, car si l'on se fait une idée de la guerre d'après les journaux, c'est faux, en mieux et en pire. Nous rions souvent en les lisant, ce n'est pas cela du tout ; forcément puisque c'est fait par des gens qui sont en arrière et les récits de combats sont certainement vrais pour la moitié seulement, puisqu'on ne raconte pas tout, et puis aussi j'aurai beaucoup de choses à dessiner : ces caricatures sur les poilus, leurs plaisanteries sont horripilantes.

(1) Lettre de M. Jean Variot :

« Madame,

« Je viens de recevoir le billet de part de mon cher camarade dont j'ai appris la mort il y a un mois, avec la douleur la plus vive. Quel déchirement que cette disparition d'un homme si brave, si droit, si français, artiste consommé à un âge où l'on est en général un apprenti !

« J'ai cherché et trouvé ce matin l'ensemble de ses dessins de *Candide*, qu'il m'avait confiés avant la guerre, et que ma mère avait cachés soigneusement au moment de l'approche ennemie sur Paris. Je vous ferai remettre ce délicieux album demain matin.

« Et si vous le désirez, je pourrai demander à un groupe d'amis de faire paraître ces dessins en éditions *In memoriam*, car il faut faire quelque chose.

« Veuillez accepter, Madame, l'assurance du douloureux respect de

« Jean Variot. »

Les gens, croyez-le bien, sont sérieux au feu et l'on ne pense pas tout le temps à blaguer ; il y a bien des loustics, mais les gens de l'arrière sont étonnants ! nous sommes gais, c'est entendu, souvent, mais pas comme cela du tout. Qu'habitués, nous recevions balles, marmites avec calme et indifférence, c'est tout naturel : question d'habitude ; et puis la balle ou l'éclat d'obus que l'on reçoit, on ne l'entend pas venir ; c'est subit, quand c'est pour vous. Ce que l'on entend *n'est jamais pour vous ;* c'est forcé puisque les projectiles vont plus vite que le bruit qu'ils font et quand on les entend passer ou éclater ils sont loin : d'où le calme pour qui veut bien raisonner, mais je vous assure que le poilu tel que les journaux illustrés le montre est faux.

Je vous raconterai tout cela ; mais encore une fois c'est une idée à côté que l'on se fait et certainement vous devez vous figurer ces choses épouvantables alors qu'elles ne le sont pas. Quant aux paquets ne m'en envoyez plus, mes chers parents ; ici au repos nous trouvons tout très bien comme épicerie, tabac, etc... La poste marche très bien et nous sommes aussi très bien ravitaillés et nourris aussi bien que possible ; cela est une chose très bien organisée et depuis trois mois que je suis au front, cela a toujours été comme cela. Quand on pense à ce que cette guerre coûte !.....

Enfin, mes chers parents, je vous embrasse de tout mon cœur, comme je vous aime. Je pense bien souvent à Paris et de temps en temps je rêve que je suis rue Saint-Simon, — car on dort chaque fois que l'on peut, — et souvent réveil brusque, — rassemblement ou pétarade ou autre chose à faire, — changement de décor, mais ces rêves deviendront, Dieu le fasse, réalité bientôt.

Je vous embrasse comme je vous aime.

CHARLES.

Avez-vous de nouvelles de Christian de Lorgeril?



CHARLES DE FONTENAY

(1915)

Le 27 juin 1915.

MES CHERS PARENTS,

Je vous envoie ci-joint trois nouvelles notes (Tombes. Les cuisiniers et visite au nouveau secteur) (1). Dites-moi si vous les avez bien reçues. Bien entendu toutes ces notes ont besoin d'être relues et corrigées à tête reposée — et illustrées, cela pourrait faire un beau livre.

Pour moi, j'ai une température effarante. Hier 36, ce matin 35-5, on me fait une piqûre quotidienne de cacodylate de soude, mes jambes sont en coton ; on me prend deux fois la température, on me donne du quinquina, du lait, du thé. Je me procure des œufs. Le médecin m'ausculte soigneusement tous les jours. Enfin je me repose, je suis encore fatigué et pas très solide, mais ne vous *inquiétez* pas, mes chers parents, et ayez confiance en mes majors, ils feront le nécessaire pour moi et me soignent très bien.

Je n'ai pas prévenu tonton Louis, quoiqu'il ne soit pas bien loin de moi, mais je le sais très occupé en ce moment et ne veux pas le déranger. J'ai tous les jours les journaux et je lis les *Pensées* de Pascal ; j'écris ; restant étendu toute la journée je dors, car la nuit passent toutes sortes de choses dans la rue (secret militaire) qui font un potin du diable.

Enfin, à bientôt de vos nouvelles, je vous embrasse de tout mon cœur comme je vous aime, mes chers parents.

28 juin 1915.

MES BIEN CHERS PARENTS,

J'ai reçu coup sur coup vos si chères lettres avec les photos. Elles m'ont fait d'autant plus de plaisir que je suis en ce moment à l'infirmerie du 130e. Il y avait déjà plus de quinze jours que cela n'allait plus et grâce à la gentillesse d'un lieutenant avec lequel je travaille aux

(1) Voir page 76.

tranchées et du médecin-major de mon bataillon, je suis ici depuis trois jours (1). Je suis bien soigné par le commandant Labadie, médecin-major du 130, homme très bon. *Donc, ne vous inquiétez surtout pas de moi.* Je suis bien soigné ; rassurez-vous.

Je vous embrasse de tout mon cœur comme je vous aime.

29 juin 1915.

On me fait des piqûres ; je suis encore très fatigué, mais je ne veux rien demander pour moi. Je dors mal, je ne puis rien manger et je me sens faible ; enfin j'espère que cela va aller mieux.

Je pense à bien des choses..., mes parents chéris, à vous tous... Quand nous reverrons-nous !...

Je vais me soigner aussi bien que possible, *surtout ne vous inquiétez pas.*

Je vous embrasse tendrement comme je vous aime de tout mon cœur.

1er juillet 1915. Ambulance près du front.

MES CHERS PARENTS,

Mon oncle Louis est venu me voir, a arrangé l'affaire avec le major. On continue mon traitement jusqu'à la fin de la semaine et puis on m'enverra au repos à l'arrière, où... je n'en sais rien.

J'espère que je serai envoyé assez loin au repos, pour vous voir. *Quelle joie ce serait!* Mon état est stationnaire.

Priez pour que je sois envoyé en dehors de la zone des armées, pour qu'ainsi je puisse vous voir ! Je repasserai par Mayenne avant de revenir au front. J'ai des projets

(1) Fièvre typhique, après les combats qui lui valurent la croix de guerre.

à ce sujet... et j'ai fait un vœu *que j'accomplirai avec* maman, cela me fera plaisir aussi.

Je vous embrasse bien tendrement comme je vous aime.

5 juillet 1915.

Dire que j'ai dormi dans un lit ! Je suis toujours bien fatigué.

Pourvu que nous puissions nous voir bientôt, mes chers parents chéris.

6 juillet 1915.

Je serai bien heureux de vous revoir. Je vous attends avec impatience. Venez vite... Je vous embrasse bien tendrement, comme je vous aime.

Hôpital Saint-Augustin. Sézanne, 8 juillet 1915.

MON CHER PAPA,

J'ai été vraiment bien heureux de revoir maman. Quelle joie ! Maman te dira combien je suis bien soigné (1). Je me sens encore assez fatigué ; mais de jour en jour cela va mieux et j'espère aussi te revoir bientôt.

11 juillet 1915.

Ce matin je suis sorti pour aller à la messe, je ne marche encore que très lentement, comme un vieux, ce qui me désole, mais j'espère que la jeunesse reviendra vite.

(1) Par l'infirmière-major de l'hôpital Saint-Augustin à Sézanne, Mlle Marthe Legendre qui, après la mort de Charles, écrivait : « Nous avions su apprécier cette nature généreuse, simple avec les petits et sachant se faire aimer de tous. »

Hôpital Saint-Augustin. Sézanne, 14 juillet 1915.

Je vous remercie bien de vos deux bonnes visites qui m'ont fait tant de plaisir et me réjouissent encore. J'espère que notre brave Étienne est bien arrivé. Quelle joie pour nous tous et quel regret que je ne sois pas là aussi.

Merci encore, mes bien chers parents, je vous embrasse de tout cœur.

Hôpital Saint-Augustin. Sézanne.

Je pense qu'Étienne doit être avec vous et bien heureux. Surtout je ne voudrais pas, s'il a peu de temps à passer à Paris, qu'il en perde pour venir ici.

Je lis avec grand plaisir Rabelais. C'est vraiment drôle et bien français. Merci encore de me l'avoir envoyé.

2 août 1915.

MES BIEN CHERS PARENTS,

J'ai été vraiment bien content de revoir papa et Étienne. C'est une bonne chose après une si longue séparation.....

Paris, octobre 1915.

J'ai été *si content* de passer ce mois avec vous (1), mes bien chers parents. Paris me semble très normal. Il y a beaucoup de civils, peu de militaires, et on oublie parfois que l'on est en guerre, tant les choses se passent naturellement.

4 octobre 1915.

Je viens d'apprendre la mort de mon lieutenant, cela me rend très triste car je l'aimais beaucoup.

(1) Charles passa le mois de septembre en convalescence auprès de ses parents au château de Neuilly (Côte-d'Or).



1 — Environs de Mondement
2 — Charles et Etienne avec leur père à l'hôpital de Sézanne
3 — Charles de Fontenay quitte Sézanne
4 — Charles de Fontenay, au travail, dans la tranchée.

5 octobre 1915.

J'ai reçu une lettre d'Étienne qui est encore vivant et se demande comment, après ces journées de bataille de Champagne. Il est commandant de compagnie, il a l'air très content.

15 octobre 1915.

Mes chers Parents,

J'ai commencé hier l'instruction de mes pionniers. Cela m'occupe toute la matinée. L'après-midi je fais l'exercice.

Je suis content que vous alliez bien et que vous vous plaisiez à Neuilly. Je pense bien souvent à ces bonnes et trop courtes journées passées ensemble là-bas.

Que papa me dise ce qu'il pense des affaires balkaniques. J'espère que nous pourrons apporter une aide efficace à ces braves Serbes.

Pourquoi Delcassé a-t-il donné sa démission? La première idée naturellement est celle-ci : cela ne va donc plus !

Je vous embrasse tendrement comme je vous aime.

27 octobre 1915.

Je suis bien heureux de recevoir souvent de vos nouvelles. Je pense bien souvent à vous et au bon séjour de Neuilly.

Je vois très bien Étienne défilant à la tête de sa compagnie.

Je pense bien souvent à vous, à ces bonnes et trop courtes journées passées ensemble.

J'espère partir bientôt, car je commence à en avoir assez du dépôt.

Mayenne, 2 novembre 1915.

Mes bien chers Parents,

J'ai reçu ce matin vos deux lettres et je vous en remercie de tout cœur ainsi que de vos vœux pour la Saint-Charles.

L'année dernière déjà j'étais ici à la même époque ; le temps passe vite mais je pense toujours aussi à votre inquiétude de nous savoir loin tous deux.

J'ai lu un livre qui m'a beaucoup intéressé et qui me semble plein de justesse, il est fort bien écrit, c'est *l'Histoire de deux peuples*, par J. Bainville. Il intéressera papa.

J'ai tous les jours de nouveaux détails sur l'offensive de Champagne par les blessés qui rentrent en quantité, tous légèrement atteints seulement : cela a dû être épatant ! J'ai bien des regrets de n'y avoir pas été.

Peut-être viendrai-je dimanche prochain au cas où mon départ serait proche, sinon j'aimerais mieux me réserver pour Noël où j'aurais quelques chances de revoir Étienne.

En tout cas, merci mille fois pour vos lettres et vœux, mes très chers parents ; je vous embrasse tendrement comme je vous aime, de tout mon cœur.

Mayenne, 5 novembre 1915.

MES BIEN CHERS PARENTS,

Je pars dimanche (1). Voici comment cela est arrivé. Je cherchais déjà à partir, car la vie de dépôt est fameusement ennuyeuse. L'autre jour, le lieutenant Picard est venu en permission de six jours ; j'ai demandé à partir avec lui ; on m'a dit que c'était impossible, mais d'attendre un peu car sous peu, il y aurait un départ. J'aurais tant voulu aller vous embrasser avant, mais je n'en ai, hélas ! pas le temps matériel. Puis consolons-nous de ceci en pensant que nous nous sommes vus plusieurs fois à l'hôpital et pendant tout un mois, bonheur que beaucoup d'autres n'ont pas pu avoir : Étienne par exemple.

Excusez-moi, mes parents chéris, de vous annoncer mon départ un peu brutalement, mais je ne *pouvais* pas faire

(1) Charles part pour la deuxième fois pour le front bien que incomplètement guéri.

autrement (1) et au fond c'est une chose si naturelle que de vouloir repartir (surtout pour moi après cet heureux et bon mois de repos) que je ne doute pas, mes chers parents, que vous la considériez comme telle. Seule la joie de nous revoir aura fait défaut ! Mais espérons que plus tard, quand le régiment sera au repos, je pourrai m'arranger pour venir vous voir ou pour que nous nous rencontrions dans une ville voisine comme vous l'avez fait pour Étienne. Et puis enfin c'est un devoir à accomplir.

Je suis enchanté de partir.

Je retrouverai l'oncle Louis et d'autres encore au régiment. C'est le bon moment d'y retourner.

Enfin je pars en bonne santé et bien muni des choses nécessaires.

Encore une fois, pardon, mes parents chéris, de ce départ précipité qui me prive de la joie de vous embrasser, mais cela a été plus fort que moi et j'ai saisi l'occasion par les cornes. Et puis tout a si bien réussi jusqu'à présent qu'il n'y a pas de raison pour que cela ne continue pas.

Au revoir, mes parents chéris, je vous embrasse bien tendrement comme je vous aime, de tout mon cœur.

Mayenne, 6 novembre 1915.

Je me porte bien et je pense bien à vous, mes très chers parents ; bien désolé que nous n'ayons pu nous revoir ; je vous embrasse.

Dès que j'arriverai, j'irai voir l'oncle Louis.

(1) Lettre de la marquise de L'Enferna à la vicomtesse de Fontenay.

« Saint-Martin, 10 novembre 1915.

« Nous avons su hier par une carte de Charles qu'il retourne sur le front. C'est lui qui l'a voulu. Quand à côté de cela on en voit tant d'autres qui se cramponnent aux dépôts et estiment avoir fait leur devoir après une première période de fatigues et de dangers, on ne peut s'empêcher de se dire que parmi ces petits il y a en tout de même qui sont plus chics que les autres, et que les nôtres sont de ceux-là !... »

En route, 7 novembre 1915.

Mes bien chers Parents,

Je profite d'un arrêt pour vous écrire. Je suis en route avec cinquante-quatre poilus, chef de détachement. Nous aurons rejoint le régiment dans quelques jours. Je vous écrirai aussitôt et en attendant, je vous embrasse tendrement comme je vous aime, de tout mon cœur.

9 novembre 1915.

J'ai eu la grande tristesse d'apprendre aujourd'hui la mort de Gabriel Bertrand, tué par une marmite sans avoir eu la joie d'attaquer. C'était un de mes meilleurs amis de régiment.

11 novembre 1915.

... Le régiment est épatant, quoique délabré, gentils camarades, très bon moral, c'est la *vraie vie* ici.

14 novembre 1915.

Je vais toujours très bien, j'ai un casque épatant et je suis très heureux d'être aux armées.

17 novembre 1915.

Nous venons de faire une expérience de protection contre les gaz. Je suis resté lunetté et masqué vingt minutes dans une salle saturée de vapeurs de chlore et je n'ai rien senti. Épatant !

A part cela, je vais très bien, si heureux d'être de nouveau ici. Que pense papa de la situation balkanique?



J'ai un casque épatant
je suis très heureux d'être aux ar

MASQUE DE PROTECTION CONTRE LES GAZ

20 novembre 1915.

Le capitaine m'a fait part de la mort de Bertrand, chargé par le père de celui-ci de me l'annoncer. Papa voudrait-il aller voir le commandant Bertrand, à Neuilly, et lui dire toute ma tristesse et tout le chagrin que j'ai eu de la mort de son fils que je considérais comme mon meilleur ami de régiment.

Que papa m'envoie des tuyaux sur la situation générale. Cela m'intéressera. Cela me paraît bien embrouillé.

21 novembre 1915.

Nous avons passé une nuit agitée. A peine venais-je de me coucher que l'alerte a sonné et des cris « au feu » ont éclaté. Nous sommes restés jusqu'à 11 heures à éteindre un incendie allumé par accident, dans une grande bourrée de foin et ce matin à 7 heures tout était fini, mais un certain nombre de poilus sont sans sacs, ni souliers, ni fusils, etc. Petit incident. Dieu merci, personne n'a péri et c'était heureusement une maison en dehors du village, sinon, avec le vent violent, le village ne serait qu'un tas de cendres à l'heure actuelle.

22 novembre 1915.

Je suis nommé sous-lieutenant. Tout à l'heure j'étais en train de déjeuner à la popotte des sous-officiers lorsqu'on est venu m'apporter cette lettre de tonton Louis et m'annoncer que le commandant me demandait. Je vais passer paraît-il à un autre bataillon, mais j'espère tout de même rester à celui-ci avec le commandant Martin-Laprade.

24 novembre 1915.

Ce matin, nous avons été passés en revue par le général de Castelnau, un des plus grands de France ; il a réuni les officiers et leur a adressé des paroles excellentes.

J'ai une chambre, une ordonnance, je prends mes repas à la popote avec le commandant de Lattre. La vie est plus tranquille et plus propre. On est mieux évidemment que sous-officier.

29 novembre 1915.

MES CHERS PARENTS AIMÉS,

Je suis bien arrivé et sans encombre, content d'avoir pu passer ces quelques bonnes heures avec vous et regrettant qu'elles ne fussent pas plus longues. Mais comme je vous le disais, j'espère que d'ici à quelques semaines, je pourrai revenir et avoir la joie de vous revoir.

J'ai trouvé en rentrant vos bonnes lettres et une boîte de chocolats de ma tante François de Miramon.

2 décembre 1915.

J'ai reçu ce matin vos deux bonnes lettres. Je vous en remercie bien. Vous avez dû savoir par les miennes que j'étais bien arrivé.

Moi aussi je repense aux bonnes heures trop courtes passées avec vous à Paris. Ici, j'ai repris le train habituel de vie et tout va bien.

C'est vraiment bien dommage que les L'Enferna soient passés quelques jours trop tard à Paris. Enfin j'espère les revoir à mon futur retour.

Je vois souvent Guiard (1), très gentil. Il a dû écrire à papa.

(1) Lettre du lieutenant Marcel Guiard, secrétaire d'ambassade, à M. Paul Gauthier, sous-directeur au ministère des Affaires étrangères :

« 19 janvier 1916.

« J'ai retrouvé mon régiment très éprouvé, l'attaque boche sur notre front de Champagne a été extrêmement dure ; un bon nombre de mes camarades y sont restés.

« Parmi eux, l'un des plus sympathiques était le fils de notre collègue de Fontenay, un charmant garçon de vingt-cinq ans,



CHARLES DE FONTENAY AVEC SES PARENTS
A SA DERNIÈRE PERMISSION

(Novembre 1915)

4 décembre 1915.

Hier nous avons fait tourner une table ! qui prédit la fin de la guerre pour dans un mois ! C'est une distraction.

Je commence à mordre au bridge, non point que cela m'intéresse énormément, mais le colonel du 130e et celui commandant la brigade sont passionnés de bridge et les bons bridgeurs sont souvent invités chez eux : je deviendrai donc bon bridgeur ! et c'est aussi un passe-temps.

Tout à l'heure je vais aller faire une partie d'échecs avec Guiard.

16 décembre 1915.

J'ai reçu ce matin votre lettre m'annonçant la mort de ma tante de Sampigny. C'est très triste pour ses pauvres enfants qui se trouvent sans parents.

Me voici en ce moment commandant de compagnie, tout simplement parce que le lieutenant qui était avec moi est parti faire un stage aux mitrailleurs et que mon capitaine est en permission.

24 décembre 1915.

Mes très chers Parents,

Je n'ai pas pu vous écrire avant. Quelques minutes de repos me le permettent. Je suis toujours commandant de

nommé sous-lieutenant après l'offensive de septembre. Il a été tué net au moment où il sortait de la tranchée, conduisant sa section à l'assaut. Je viens de passer mon après-midi à l'enterrer, dans les intervalles de répit que nous laissait un bombardement presque continuel, à rassembler ses menus objets personnels que je ferai parvenir à sa famille et à écrire à son père pour le préparer à recevoir la douloureuse nouvelle.

« Il n'est d'ailleurs pas le seul bon camarade que j'aie perdu en cette affaire ; aussi mon retour au corps n'a-t-il pas été extrêmement gai, encore qu'il soit évident qu'après dix-sept mois de campagne l'on est devenu peu sensible à ce genre d'émotion ; mais le jeune Fontenay était d'une nature tout à fait charmante. Et il semblait si heureux de vivre ! »

compagnie, ce qui me donne beaucoup de mal et de préoccupations, surtout à l'heure actuelle. Mais à part cela, je vais bien.

J'ai reçu vos boîtes de cigares que je vais distribuer à mes poilus ce soir.

Je pense bien à vous, surtout en cette veille de Noël ; que le prochain nous trouve tous réunis !

Je vous embrasse de tout mon cœur, mes bien chers parents aimés.

25 décembre 1915, Noël aux tranchées.

MES BIEN CHERS PARENTS,

Je viens de recevoir votre envoi et je vous en remercie beaucoup. Tout m'a fait grand plaisir et j'ai trouvé tout excellent, d'autant plus qu'on ne trouve rien ici, que de la boue, et au repos je crois que nous serons loin de tout ; je ne sais où nous irons. Il y a bientôt huit jours que nous sommes ici.

J'ai écrit à Étienne et à tonton Louis ; j'aimerais bien le voir et lui parler de différentes choses.

J'espère recevoir bientôt de vos nouvelles et je vous embrasse, mes très chers parents, aussi tendrement que je vous aime.

P.-S. — Merci pour les cigares, cela a fait beaucoup de plaisir à mes poilus.

31 décembre 1915.

MA CHÈRE PETITE MAMAN CHÉRIE,

Je pense bien à toi, à papa, en cette veille de jour de l'an et je vous envoie à tous deux mes plus tendres vœux.

J'ai reçu une carte de papa de Berne. Je lui écrirai bientôt, mais ne m'en veuillez pas de mon silence ; j'écris autant que je peux.

Noël aux tranchées. Jour de l'an aussi !...

J'espère voir l'oncle Louis lorsque nous irons au repos.

Je t'embrasse bien tendrement, comme je t'aime, ma petite maman chérie, de tout mon cœur.

7 janvier 1916.

MA PETITE MAMAN CHÉRIE,

Je vais toujours très bien. Merci bien de ta dernière lettre.

Je t'embrasse du fond de mon cœur, comme je t'aime, ma petite maman chérie.

CHARLES.

Trois jours après, le 10 janvier, Charles de Fontenay tombait au champ d'honneur à Massiges (Champagne).

LETTRES

ÉCRITES APRÈS LA MORT DE CHARLES DE FONTENAY
PAR SES CHEFS ET SES CAMARADES

18 janvier 1916.

Monsieur le Ministre,

J'ai le douloureux devoir de vous faire connaître que votre fils a été grièvement blessé d'une balle à la tête le 10 de ce mois.

Rentré de Paris cette nuit, j'ai appris la triste nouvelle en arrivant. Voici exactement, touchant votre fils, ce que j'ai pu savoir :

Notre régiment était, quand je l'ai quitté le 8 au soir pour venir en permission, au repos au petit village de C..., situé à 12 kilomètres au sud des tranchées d'où je vous écris. Le 10, il etait rappelé ici en toute hâte : l'attaque générale allemande qu'ont mentionnée nos « communiqués » du 11 et du 12, venait de nous faire perdre ici deux éléments de tranchée qu'on demandait au régiment de reprendre immédiatement. La conduite de votre valeureux fils a bien été celle que l'on devait attendre de lui. Très brave, très ardent, il s'est élancé en avant de ses hommes sous un feu terrible... Il est tombé au bout de quelques mètres.

Demain, sans doute, je l'aurai vu et serai en mesure de vous écrire plus longuement. Je vous prie de vouloir bien excuser aujourd'hui la brièveté de cette lettre et ne puis que vous dire toute la part que je prends à cette cruelle épreuve. Demain, je vous communiquerai tous les détails

que je vais m'efforcer de recueillir tantôt touchant votre glorieux enfant.

Veuillez agréer, Monsieur le Ministre, l'hommage de mes sentiments très respectueux.

M. GUIARD,
Sous-lieutenant au 130e régiment.

20 janvier 1916.

MONSIEUR LE MINISTRE,

Dans ma lettre d'hier je n'ai pas eu le courage de vous dire toute l'affreuse vérité, que j'ai maintenant le devoir de ne pas vous laisser ignorer plus longtemps : votre pauvre fils a été tué dans la soirée du 10 janvier d'une balle qui l'a frappé à la tempe. Ceux qui se trouvaient à ses côtés l'ont entendu murmurer simplement : « Ah !... maman !... » Quand ils se sont penchés sur lui, il était déjà mort. Il n'a pas eu le temps de souffrir... Les vingt hommes à la tête desquels il se trouvait quand il a été atteint, ayant peu après dû reculer quelque peu, son corps est resté plusieurs jours en terrain occupé par les Allemands. Il n'a pu être repris par les nôtres que dans la nuit du 17 au 18. Revenu de Paris cette même nuit, j'ai aussitôt fait rechercher le corps de votre pauvre enfant ; j'avais, en arrivant, appris sa fin héroïque. Le 18 au matin, je suis arrivé en sa présence : sa figure était calme et belle, il semblait reposer et dormir. Je l'ai fait enterrer au pied du « pouce » de la main de Massiges, en un point où se trouvaient déjà une trentaine de nos tombes. Un prêtre brancardier que j'étais allé chercher, dit alors les suprêmes prières. J'ai fait faire une croix de bois sur laquelle j'ai inscrit :

LIEUTENANT DE FONTENAY
130e RÉGIMENT D'INFANTERIE
MORT POUR LA FRANCE
LE 10 JANVIER 1916

Comme cette croix pourrait, à la rigueur, être emportée durant un bombardement, j'ai d'autre part, suivant l'usage

9 mars 16

Monsieur

Je suis très touché de votre lettre, par le souvenir de mon frère que vous évoquez.

Il n'y avait qu'un cri dans la division pour votre héroïque fils. Et votre douleur ne doit pas exclure la fierté. Quoi de plus douloureux, mais

de plus grand et de plus beau
que de donner un fils à la
patrie dans cette guerre
sacrée.

Veuillez offrir à Madame
de Fontenay mes respectueux
hommages et agréez mes
sentiments les plus distingués

Gal Gouraud

LETTRE

DU GÉNÉRAL GOURAUD

souvent adopté pour nos soldats, fiché en terre, sur la tombe même, dont je ne manquerai pas de vous faire connaître exactement l'emplacement, une bouteille contenant une enveloppe où sont reproduites les mêmes indications. Je me ferai, d'autre part, un devoir de vous remettre aussitôt que possible les portefeuilles, papiers et objets divers trouvés sur le corps de votre pauvre enfant. Je ne manquerai pas de vous redire alors, mieux que je ne pourrais le faire en ce moment où m'étreint ce grand chagrin d'avoir dû rendre les derniers devoirs à un ami si cher, combien ici, Charles de Fontenay était aimé de tous ceux qui ont pu le bien connaître ; et tout ce que je pourrai vous exprimer ne fera que traduire bien faiblement la douleur de ceux qui lui survivent, de tous ses frères d'armes qui pourtant, dans cette guerre atroce, ont déjà tant vu mourir.

Veuillez agréer, Monsieur le Ministre, l'hommage de ma sympathie bien douloureuse.

M. Guiard,
Sous-lieutenant au 130e régiment d'infanterie.

Le colonel de la Noé au commandant Pichon.

Paris, 15 janvier 1916.

Mon bien cher Ami,

J'ai reçu hier soir votre télégramme me chargeant d'annoncer la douloureuse nouvelle rue Saint-Simon. Je me suis assuré immédiatement que M. de Fontenay était encore à Paris et j'ai envoyé un petit mot à votre beau-frère le priant de venir me voir ce matin, une crise de rhumatismes me forçant à garder la chambre.

Fort heureusement, Madame votre sœur n'a pas su que son mari avait une lettre de moi. Quant à lui, son premier mot en entrant chez moi a été : « Charles est mort ! » et il m'a dit qu'il n'avait pas eu un doute depuis la veille au soir parce que son fils Charles n'avait pas écrit depuis huit

Il est tombé héroïquement, en pleine action, avec la conscience du devoir accompli, magnifiquement accompli.

J'ai vu son commandant, ses camarades, ses subordonnés, il n'y a qu'une voix pour louer son esprit de devoir, son allant, son dévouement, sa bonté, il était adoré de tous et tous le pleurent avec nous...

25 février 1916.

Monsieur le Ministre,

Le corps de votre fils, le sous-lieutenant de Fontenay, a été inhumé le 23 février au cimetière de Valmy.

Veuillez agréer, Monsieur le Ministre, l'expression de mes bien vives condoléances pour la perte d'un vaillant glorieusement tombé.

Degoutte.

Colonel, chef d'état-major de la 4e armée.



DIPLOME D'ETIENNE DE FONTENAY

LETTRES

ÉCRITES PAR ÉTIENNE DE FONTENAY A SES PARENTS DU 2 JUILLET 1914 AU 23 SEPTEMBRE 1916, DEUX JOURS AVANT SA MORT.

Au Vicomte de Fontenay, ministre de France à Durazzo (Albanie).

Compiègne, 2 juillet 1914.

MON CHER PETIT PAPA,

... Dix hommes par tente (1). Elles sont rondes et dix lits sont disposés à l'intérieur.

Je dis lit par habitude, car ce sont des isolateurs sur lesquels on met des paillasses avec un sac à couchage, un couvre-pieds et une couverture. Mais le grand air, la fraîcheur de la nuit font dormir d'une façon merveilleuse.

J'avais mis quelques petits objets dans une boîte en fer-blanc que je nommais mon armoire à glace et sur laquelle je m'asseyais le soir pour prendre le frais devant ma tente !

Quand il pleut, la toile est tellement tendue que l'eau filtre au travers, si par malheur tu appuies ton doigt contre la toile, immédiatement l'eau pénètre d'une façon lente et régulière. Hier matin, je me suis réveillé tout à fait trempé ; je dormais si bien que je ne m'étais aperçu de rien ! Quand il fait chaud et que le soleil tape sur la tente, il fait tellement étouffant qu'on est mieux dehors que dedans ! Malgré tout cela on est content, joyeux, on chante et toutes ces petites choses sont autant de sujets de plaisanteries et de joyeusetés. Tu connais d'ailleurs, mon cher papa, notre caractère et en particulier celui du soldat français qui est

(1) Étienne de Fontenay avait devancé l'appel et s'était engagé pour trois ans, le 25 septembre 1913, au 54e régiment d'infanterie, 7e compagnie, à Compiègne. Il avait été nommé caporal le 25 avril 1914 et, comme tel, partit pour le front.

splendide; puis le temps passe vite et cette période au camp est aussi intéressante qu'instructive pour celui qui veut se donner la peine de regarder.

Pour revenir la route a été excellente, il faisait seulement terriblement chaud — mais là encore on plaisante, on rit et... on avance, c'est le principal. Je t'embrasse de tout mon cœur. comme je t'aime, mon bien cher papa.

Compiègne, 28 juillet 1914.

Mon cher Papa chéri,

Il paraît que nous allons bientôt partir pour nous battre. En pareilles circonstances, l'on ne sait jamais si l'on revient !

En tout cas, je t'envoie ce mot pour te dire ceci, puisque je n'aurai peut-être plus le bonheur de te l'exprimer de vive voix.

Je te remercie *de tout mon cœur* de tout ce que maman et toi avez fait pour moi jusqu'ici. Croyez bien que je vous en suis profondément reconnaissant. J'aurais voulu vous rendre toutes les bontés que vous m'avez prodiguées. J'ai toujours eu pour vous deux, mes chers parents bien-aimés, et pour Charles, la plus profonde affection.

Peut-être est-ce triste de mourir quand on a vingt et un ans et toute la *belle vie* que vous m'avez préparée devant soi ! mais l'intérêt particulier n'existe plus devant l'intérêt général. Et si ma mort doit contribuer dans une part infime à la grandeur de la France, eh bien ! tant mieux, et réjouissez-vous-en avec moi, mes parents chéris.

Je voulais vous dire ceci avant de partir puisque qui sait si jamais j'aurai le bonheur de vous revoir ou même seulement d'être enterré en France ! Embrassez bien bonne maman, Charles et tonton Louis, dites-leur bien que jusqu'au dernier moment mes pensées auront été pour vous comme pour eux.

Je vous embrasse de tout mon cœur, comme je vous aime



ÉTIENNE DE FONTENAY ET SON PÈRE
(1897)

ÉTIENNE DE FONTENAY ET SON PÈRE
(1898)

et comme je vous ai toujours aimés, mes parents chéris, et dites-vous bien que si nous ne nous revoyons plus ici-bas, nous sommes de ceux qui croyons et espérons fermement à un revoir après la vie.

Compiègne, 30 juillet 1914 (1).

MA PETITE MAMAN CHÉRIE,

Un mot pour te dire toute mon affection *la plus tendre*. Je t'embrasse de tout mon cœur comme je t'aime. Il est probable qu'avant peu je serai parti. Et je veux encore une fois, ma maman chérie, t'embrasser du fond de mon cœur.

5 août 1914.

BIEN CHÈRE MAMAN CHÉRIE,

Un mot encore pour t'embrasser. Nous avons quitté Compiègne pour destination inconnue...

Je t'embrasse de tout mon cœur. Sois tranquille, ma petite maman chérie, je ferai mon devoir *tout entier*. Je ne regrette qu'une chose, c'est de ne t'avoir pas embrassée encore une fois.

Papa doit recevoir une lettre de moi à Durazzo. Dis-lui encore toute ma tendresse.

J'embrasse Charles et bonne maman et toi, ma petite maman chérie, *bien bien* tendrement.

28 août 1914.

MA BIEN CHÈRE PETITE MAMAN CHÉRIE,

Merci de tes lettres. Jusqu'ici tout va bien. Prie bien pour moi. Je n'ai *pas* besoin d'argent. J'en ai encore bien suffisamment.

(1) Au moment de quitter Compiègne pour le front.

Quand tu écriras à papa, remercie-le de ses lettres et dis-lui combien je pense à lui.

Je crois que le pauvre capitaine de Toulgoët a été tué (1). Cela me fait beaucoup de peine. J'en ai même pleuré. Pauvre homme, il avait été si bon pour moi.

Je t'embrasse bien bien tendrement, ainsi que Charles, ma petite maman chérie.

4 septembre 1914.

MA BIEN CHÈRE MAMAN CHÉRIE,

Merci de tout cœur de tes nombreuses lettres et des bons paquets ; cela me paraît délicieusement bon. Comme tu es bonne de penser ainsi toujours à moi !

Quant à moi, je suis toujours vivant (2) ! Espérons que cela continuera. Quoiqu'il arrive, sois bien certaine que si je tombe, ma dernière pensée sera pour vous quatre, toi, papa, Charles et bonne maman. Tout le temps, je pense à vous tous ; toutes mes pensées sont dirigées vers vous. Prie bien pour notre prochaine réunion, ce sera si bon !

J'ai reçu deux charmantes lettres de papa. Je lui écris souvent, mais c'est tellement loin Durazzo, que Dieu sait quand cela pourra lui arriver.

Au revoir, ma bien chère petite maman chérie, je t'embrasse de tout mon cœur, comme je t'aime.

29 septembre 1914.

MA BIEN CHÈRE MAMAN CHÉRIE,

Comme tes lettres de Lyon m'ont fait plaisir ! Moi non plus je ne t'oublie pas et chaque instant mes pensées se portent vers vous tous !

(1) Après les batailles de Cons-la-Granville, Longuyon, Arrancy (21-23 août).

(2) Après les combats de Gercourt (1-3 septembre).

Te savoir au milieu de ces excellents Bovis et à côté de cette bonne tante Edith me fait infiniment de plaisir. Tous tes envois me paraissent délicieux. J'ai reçu une lettre de Charles qui m'a fait bien plaisir ; il est plein d'entrain et de gaieté.

Je t'embrasse de tout mon cœur bien bien tendrement, comme je t'aime, ma petite maman chérie. Les bonnes lettres de papa me font une joie réelle.

4 octobre 1914.

MA BIEN CHÈRE BONNE MAMAN,

Merci de ta bonne lettre, j'ai un moment de libre, j'en profite pour t'écrire un mot qui te dira toute ma tendresse et mon affection.

Comme tu le vois, je suis encore en vie !... Et j'aspire à notre prochaine réunion. Je t'embrasse de tout mon cœur, comme je t'aime.

4 octobre 1914.

MON CHER PAPA CHÉRI,

Merci bien de tes deux lettres qui m'ont fait tant de plaisir.

Comment vas-tu? Je pense que tu as dû passer des moments bien intéressants à Durazzo. Il paraît que le prince a fait le... vide. Puissions-nous nous revoir tous ! Que de choses à nous raconter. Ici, la guerre continue et bonne pour nous heureusement. Je pense bien à toi, mon cher papa chéri.

Ce matin, nous étions en cantonnement, j'ai été à la messe que l'on disait pour les soldats, j'ai bien prié pour notre réunion prochaine désirée.

Au revoir, mon cher papa chéri, je t'embrasse *bien tendrement.*

4 octobre 1914.

Ma bien chère Maman chérie,

Comment assez te remercier des magnifiques et nombreux envois si bons.

Je me dis que tu rentres à Paris ! Surtout pas d'imprudences. S'il y avait encore le moindre danger, reviens à Lyon.

Merci *encore, ma bonne mère chérie, tu es si bonne pour moi.* Je t'embrasse du fond de mon cœur, comme je t'aime.

Étienne.

P.-S. — Cela m'a fait plaisir de savoir l'oncle de la Ferrière cité à l'ordre du jour. Demain j'irai à la messe et je prierai bien pour vous.

Que de choses à vous dire, si nous nous revoyons !

14 octobre 1914.

Ma bien chère Maman chérie,

Prends bien note de tout ce que je te demande pour Charles, quand il partira, afin qu'il emporte la même chose. Le sac est un peu lourd, mais c'est si utile que l'on n'y fait pas attention. Merci encore de tes envois, qui *sont parfaits* comme d'habitude.

Je t'embrasse *bien bien bien* tendrement, ma petite maman chérie.

Étienne.

P.-S. — Voici ma nouvelle adresse pour les envois : Sergent-fourrier de Fontenay, 7e compagnie, 2e bataillon, 54e régiment d'infanterie, 6e corps d'armée. Bureau central militaire de Paris.



CHARLES ET ÉTIENNE DE FONTENAY
AVEC LEUR PÈRE (1897)

15 octobre 1914.

MA BIEN CHÈRE MAMAN CHÉRIE,

Ce matin j'ai reçu tes six paquets. Quelle joie! Quelle émotion! Comme tu es bonne. Tu as tout prévu...

Puissions-nous nous revoir, ma petite maman chérie. Quelle joie alors! Quel bonheur! Je pense tant à toi, à papa, à Charles!

Nous sommes une famille tellement unie et j'aspire à notre prochaine réunion. Quelle joie ce sera!

Merci encore, cela m'a donné une émotion profonde de voir comme tu penses à tout.

Quand tu écriras à papa, dis-lui bien tout cela et embrasse-le de tout cœur.

Je t'embrasse bien bien tendrement.

ÉTIENNE.

P. S. — J'ai été nommé caporal-fourrier le 12 septembre. C'est un grade intermédiaire entre sergent et caporal. Aujourd'hui je viens d'être nommé sergent-fourrier. Fourrier est un emploi, mais sergent est un grade. Me voilà sous-officier. Écris-le à papa, en attendant que je le fasse. Cela lui fera plaisir.

17 octobre 1914.

Hier, j'ai reçu un excellent gâteau fait par Eugénie, tu peux te douter, ou du moins tu ne peux te douter de ma joie. Quelle bonne et brave fille!

Je serais presque heureux ici, si ce n'était la tristesse de vous savoir tous loin de moi. Mais du moins en pensées et par le cœur je suis avec toi, ma petite maman chérie, papa et Charles, à chaque instant.

21 octobre 1914.

MA BIEN CHÈRE PETITE MAMAN CHÉRIE,

...Quant à ma santé, elle est *bonne*, la vie au grand air m'a fait du bien ; sous ce rapport, tu n'as pas à *t'inquiéter*.

Tes petits paquets *me sont toujours une joie attendrissante*, comme tu es bonne de penser à moi toujours et sans cesse.

Cette bonne Eugénie m'avait glissé un délicieux gâteau dans une excellente flanelle qui me tient très chaud.

Veux-tu demander aux Bovis d'aller à Lyon à l'hôpital, 24, rue des Charmettes, voir mon camarade, le sergent Gabriel Faucher (1), lui demander s'il n'a besoin de rien, lui apporter ce dont il a besoin, écrire à sa famille et s'occuper de lui. C'est un charmant garçon avec lequel j'étais très lié. Merci.

Quand nous reverrons-nous? Enfin, il faut avoir confiance et espoir !

Merci encore, ma petite maman chérie, de toute ta tendresse pour moi.

Tu ne me donnes jamais des nouvelles de ta santé, je présume donc qu'elle est bonne, mais j'aimerais bien à en avoir confirmation.

Remercie tante Edith de t'avoir ainsi entourée, cela m'a tranquillisé et fait plaisir. S'il y avait le moindre danger à Paris, retourne vite à Lyon ou va à Bordeaux chez Mme de Sillac.

24 octobre 1914.

Merci encore du nouvel envoi, ma petite maman si chérie ; tu penses à tout, c'est merveilleux.

(1) Lettre du lieutenant Faucher :

« 3 décembre 1916.

« Au moment où je suis si seul, si triste, si malheureux de la perte de mon cher ami et chef, ce m'a été d'une douceur incomparable d'avoir votre lettre.

« Vous ne savez pas assez, madame, quelle tendre amitié j'avais pour lui depuis le jour où, simple soldat, il est arrivé à Compiègne, puis j'ai été sans cesse avec lui et plus intimement depuis le 25 seprembre 1915, jour où il prit le commandement de la compagnie ! Nous avons tant travaillé ensemble à *faire* cette compagnie, à en faire un modèle pour le régiment et elle l'était devenue et faisait l'admiration de tous. Hélas! avec lui disparaît son œuvre. Que Dieu veille sur votre mari, chère madame, et croyez à la grande part que je prends dans cette douloureuse perte.

« FAUCHER. »

Quant à ma santé, tant que je ne serai ni mort, ni blessé, ni malade, je resterai dans mon régiment. Je ne suis pas malade, ne crains rien à ce sujet et ne t'inquiète pas, je t'en prie, ma petite maman ; je t'embrasse *bien bien* tendrement.

26 octobre 1914.

MA BIEN CHÈRE PETITE MAMAN CHÉRIE,

Quelle joie pour moi de recevoir des lettres de toi. J'ai reçu une lettre de Charles. Brave garçon ! Je pense toujours tant à vous et surtout à notre réunion si jamais Dieu le permet. Je prie bien pour vous. Je t'embrasse, ma petite maman, *bien bien tendrement.*

4 novembre 1914.

Enfin, espérons toujours en la grande réunion de famille, tant désirée ! Prends bien garde à ta santé, ne te refroidis pas, tu sais combien papa y tient.

Je continue à recevoir de bien affectueuses et bien intéressantes lettres de papa.

Je vois que ton voyage à Mayenne avec tante Edith s'est fort bien passé. Que Charles (1) a dû donc être heureux de te revoir !

Remercie bien Isabelle et Marie de leurs délicieux gâteaux.

6 novembre 1914.

Merci encore de tout cœur, ma petite maman chérie, de penser ainsi toujours à moi.

7 novembre 1914.

MON CHER PETIT PAPA CHÉRI,

Merci beaucoup de tes bonnes lettres que je lis avec *tant d'intérêt.*

(1) Son frère aîné.

L'histoire de Socrate m'a bien amusé. Quant à tes deux petits chats, ils doivent te tenir compagnie d'une façon bien agréable. Il ne te manque plus qu'un chien. Rapporte donc un chien albanais.

Ici, j'ai de vagues échos de la situation en Orient qui, au sens propre, a l'air de se « gâter ». Mais espérons que tout, là-bas, s'arrangera par la *victoire*.

Borel, ton collègue, a perdu deux fils. Un la Tour du Pin est mort aussi. Le fils de Hugues Le Roux également. Pauvre Hugues Le Roux, le voilà sans fils !

Je ne puis assez te dire combien je suis bien soigné par notre chère mamiche chérie ! Maman pense *à tout*. Et m'envoie tout. Chaque fois que je reçois un envoi, j'en ai les larmes aux yeux tellement j'en suis touché. C'est vraiment précieux, dans les circonstances actuelles surtout, d'avoir une mère aussi bonne et qui pense à tout !

Quand tu reviendras de Durazzo, mon cher papa, rapporte-moi donc une guitare albanaise et un poignard comme coupe-papier. Rapporte-moi aussi un de ces chapelets que les Musulmans égrènent pour passer le temps en pensant à Allah ! J'ai toujours désiré en avoir un.

Au revoir, mon bien cher papa chéri, je t'embrasse bien bien tendrement, comme je t'aime.

7 novembre 1914.

MA BIEN CHÈRE PETITE MAMAN CHÉRIE,

Un mot pour t'embrasser et te dire que je pense toujours tant à toi !

11 novembre 1914.

MON BIEN CHER PETIT PAPA,

Je crois que le service postal avec l'Albanie est assez défectueux car tu peux bien te douter que je ne t'oublie pas et que je t'écris souvent. Hier encore, j'ai fait partir une lettre pour Durazzo. Comme je te le disais, je vais



ETIENNE DE FONTENAY A L'ÂGE DE SIX ANS

très bien. Jusqu'ici, quels que fussent les événements, le ravitaillement s'est toujours fait d'une façon remarquablement exacte, ce qui est tout à l'honneur de notre administration militaire.

Notre bien chère maman chérie continue à *penser à tout* et je pourrai passer victorieusement l'hiver avec des sous-vêtements bien chauds... si je ne suis pas « décollé » par une marmite ou une balle ! ! ! Mais enfin, il faut toujours espérer la grande réunion de famille tant désirée !

Jusqu'ici, nos affaires vont bien heureusement et la victoire finale n'est pas douteuse pour nous. Tout va bien, que te dire de plus? Fais bien attention de ne pas prendre froid avec toutes ces pluies dont tu me parles.

Au revoir, mon bien cher petit papa chéri, je t'embrasse *bien bien* tendrement, comme je t'aime.

22 novembre 1914.

Repose-toi bien en Suisse et gare au froid, ma petite maman chérie.

Je vais toujours très bien. J'attends toujours tes petits envois avec impatience. C'est avec une joie énorme que j'ouvre ces paquets si gentiment envoyés

Bon voyage, *ne te fatigue pas*, ma chère petite maman.

19 novembre 1914.

Ma bien chère Maman chérie,

Ta lettre de Genève m'a fait le plus grand plaisir.

Justement la veille, c'est-à-dire hier soir avant de m'endormir, je revoyais encore notre charmant séjour au Pont-sur-Joux, en pensant à toi et à ton séjour à Genève.

Je suis heureux qu'il fasse beau car rien ne vaut le soleil.

Pour Charles, je suis enchanté que son départ soit remis au mois de février, car si jamais je mourais, au moins, il en resterait toujours un. Trouve-t-on des vieux livres en

Suisse? Si oui, pense à moi, tu sais le genre de livres que je recherche. Tu les mettras dans la bibliothèque de ma chambre, cela me fera plaisir de les trouver.

Si je suis tué, ce sera pour Charles !

Vois aussi si tu trouves quelques bibelots, ma chère petite maman, tu sais combien je les aime.

Veux-tu remercier le père Métayer (1) de sa lettre et lui dire que je ne l'oublie pas.

1er décembre 1914.

Comme tu es bonne de toujours penser à moi, ma petite maman chérie. Le lait condensé est *exquis*, je me régale. Quand je bois mon café, j'en mets un peu et en fermant les yeux, je me revois encore rue Saint-Simon, quand, le matin, je prenais mon café au lait dans mon lit et que j'avais le bonheur que tu viennes m'embrasser, ma petite maman si chérie.

Cet heureux temps reviendra-t-il jamais? Espérons-le !

L'autre jour, j'ai reçu une lettre de papa avec sa photographie. Papa plus jeune que jamais ! toujours le même, je l'ai embrassé !

Veux-tu récrire aux Bovis pour leur demander s'ils ont été voir à l'hôpital mon camarade Faucher.

Au revoir, ma très chère petite maman chérie, je t'embrasse bien tendrement, comme je t'aime.

(1) Lettre du Père Métayer, dominicain :

« 21 octobre 1916.

« ... Il faisait un peu partie de ma vie, car je m'étais attaché à lui avec la tendresse presque d'un père. Je l'avais connu encore jeune, à l'âge où son âme et son cœur se développaient dans une splendide efflorescence. A tous ceux qui l'approchaient, il ravissait l'affection parce qu'il donnait la sienne. Bon, il le fut autant qu'on peut l'être et ses hommes des tranchées pourront le dire. Dans une longue carrière, j'ai connu peu de jeunes hommes qui fussent si sympathiques et je ne me suis attaché à aucun comme à lui.

« Quelle belle conscience que la sienne ! Elle était droite comme la route de son devoir qu'il ne cessa de faire toute sa vie. Il portait son âme sur sa figure, dans ses yeux si fulgurants. »



ÉTIENNE DE FONTENAY A L'AGE DE 15 ANS

En Serbie au monastère de « Dratsch » le 6 août 1908, entre les capitaines Panta Djouketch et Miloutine

5 décembre 1914.

MA BIEN CHÈRE MAMAN CHÉRIE,

Merci de ta lettre de Genève qui, comme toutes les autres que je reçois de toi, me fait toujours *tant* de plaisir et de joie.

La façon dont mes lettres sont rédigées et les quelques taches qui les accompagnent te diront que je n'ai pas tous les jours un bureau ou même une table propre pour écrire. La plupart du temps, je n'ai que mes genoux avec ma paperasse de la compagnie comme bureau. (Et c'est encore le cas aujourd'hui.)

La mort d'Élie de Ganay (1) est bien triste pour Nadèje. J'ai rencontré ici un Vibraye qui est vaguemestre de mon bataillon et qui a connu Ganay en Tunisie. Il a aussi comme médecin notre excellent docteur Gaillard. Je rencontrais son frère chez Sauniac ; il était un escrimeur de premier ordre.

Bonne maman m'a envoyé une boîte de chocolat, elle est bien bonne de penser aussi toujours à moi.

Le temps passe vite, voilà déjà quatre mois que nous sommes en guerre. J'ai reçu une bonne lettre de papa du 7 novembre, elle m'a fait bien plaisir. Il y a longtemps que je n'ai des nouvelles de Charles, il est vrai que j'ai été bien involontairement un peu négligent à son égard ; ce qui ne m'empêche pas de penser souvent à lui. Mais depuis que je suis guerrier, je suis bien occupé.

Que pense-t-on de la guerre en Suisse?

Au revoir, ma chère petite maman chérie, je t'embrasse *bien bien tendrement.*

ÉTIENNE.

P.-S. — Ici, nous avons assez mauvais temps, et nous attendons le froid avec impatience pour que cela nous évite de patauger.

(1) Son cousin le comte Élie de Ganay, mort au champ d'honneur. Il avait épousé Mlle Nadèje de Fontenay.

11 décembre 1914.

MON BIEN CHER PAPA CHÉRI,

Ce petit mot t'apportera pour 1915 tous mes vœux les plus tendres et les plus affectueux. Dieu sait si jamais 1915 nous réunira encore ! En tout cas, quoi qu'il arrive, sache bien *toute l'immense affection* que j'avais et que j'aurai jusqu'à mon dernier souffle pour toi et maman chérie. Affection reconnaissante et émue en pensant à tout ce que tu as fait pour moi, tant au point de vue matériel, qu'au point de vue moral et intellectuel. J'ai profondément apprécié vos bienfaits.

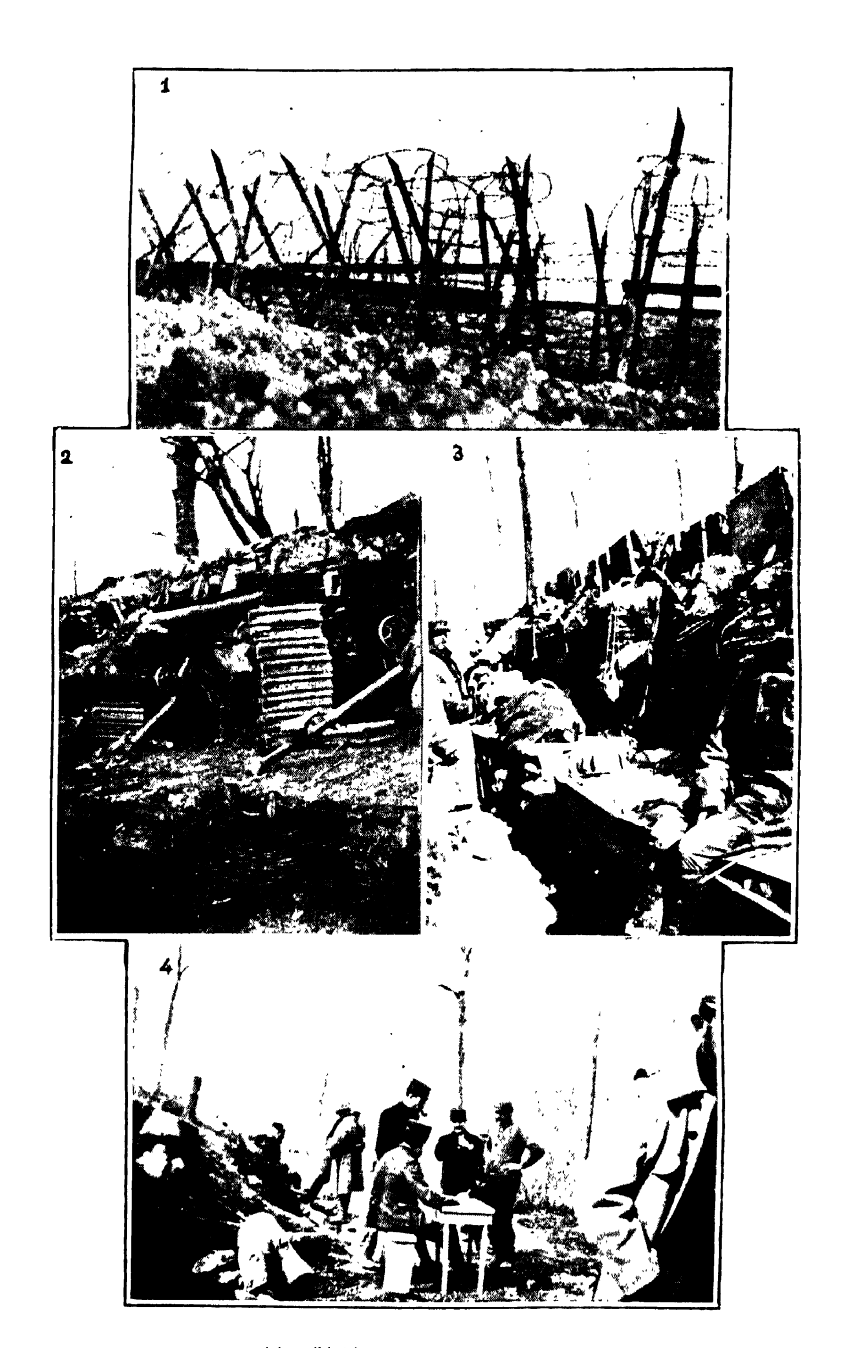
La vie a bien souvent des épreuves cruelles ! mais que veux-tu, *il faut* savoir les supporter ! Comme je te l'ai dit, mon bien cher papa, si je mourais, ma plus grande tristesse serait de n'avoir pu vous embrasser, mais il faut bien se dire aussi que c'est pour le bien général !

Notre bonne mamiche chérie m'envoie régulièrement d'excellentes choses et je t'assure que c'est une bien grande joie d'ouvrir chaque fois ces envois.

Ta photographie m'a fait un immense plaisir et j'ai vu avec joie que tu n'avais pas du tout changé et que tu étais toujours aussi jeune. En même temps, je t'annonce que je viens d'être nommé sergent-major, me voici donc « Doublard » ! Non pas que j'aie fait une action d'éclat ! mais j'étais fourrier depuis un certain temps, sans sergent-major, le nôtre ayant été évacué. Alors le lieutenant m'a fait nommer sergent-major, cela m'a fait plaisir.

14 décembre 1914.

J'ai vu ici, dans le pays où nous sommes, des choses intéressantes au point de vue antiquités, des cheminées remarquables. Si je ne suis pas mort, après la guerre, nous viendrons ici ensemble chercher des vieilles choses pour Neuilly.



LES TRANCHÉES DE CALONNE

15 décembre 1914.

MA PETITE MAMAN CHÉRIE,

Tes paquets et tes lettres sont une joie pour moi et sont toujours reçus avec un *vrai* bonheur. Si je suis tué, sache bien que ma dernière pensée aura été pour toi, papa, Charles et bonne maman. Je t'embrasse du fond du cœur, ma petite maman chérie.

25 décembre 1914.

MA BIEN CHÈRE PETITE MAMAN CHÉRIE,

Ces quelques mots t'apporteront pour 1915 l'expression de ma plus vive tendresse et affection. Puisse 1915 nous réunir !

Comme je le disais à papa dans ma lettre que je lui ai envoyé à Durazzo, quoi qu'il arrive (1), si je ne reviens pas, sois bien certaine que je vous ai toujours porté une affection reconnaissante des plus vives.

Je me suis toujours parfaitement rendu compte de tout ce que vous avez fait pour moi, tant au point de vue moral, qu'au point de vue matériel.

Si je ne revenais pas, la plus grande consolation que vous puissiez avoir et réciproquement, c'est la certitude que nous devrons nous retrouver plus tard.

Enfin, je voudrais que vous gardiez de moi le souvenir d'un fils reconnaissant et affectueux.

Merci encore de tout mon cœur, ma bien chère petite maman chérie, je t'embrasse bien bien tendrement.

24 janvier 1915.

MA PETITE MAMAN CHÉRIE,

Je pense maintenant que papa doit être à Paris et que vous goûtez ces bonnes réunions familiales qui étaient notre joie.

(1) Le régiment tenait à ce moment les tranchées de Calonne.

Vous savez qu'en général les nouvelles sont bonnes, — les Russes vont bientôt aller cantonner chez les Haller en Transylvanie ! !

C'est tout de même épatant qu'ils soient arrivés à pénétrer en Hongrie.

Pauvre Alexandre Apponyi ! il doit trembler pour sa bibliothèque et pour Lengyel. Vous souvenez-vous, mes bien chers parents, de nos charmants séjours à Lengyel, avec les Borghèse et Vilmos Festetics ! Je pense bien souvent à tout cela ; pour nous autres (pour moi du moins), je vis mentalement dans le passé qui a été si beau et si bon, grâce à vous, mes parents chéris, — le présent étant instable et l'avenir !...?

L'autre jour, j'ai reçu une gentille carte de Germaine de L'Enferna m'annonçant la mort ou disparition de plusieurs membres de la joyeuse bande de Saint-Martin ; je pense que pour beaucoup de ces petits groupes d'amis que j'avais il en est de même, mais que vous me cachez leurs morts pour ne pas me faire de peine. Avez-vous des nouvelles des Sercey, de Bourgoing? Papa sait-il ce qu'est devenu Flandin? Je n'ose écrire à sa femme pour lui demander des nouvelles de son mari. C'est trop délicat et souvent douloureux.

A ce propos, ma chère maman, voudrais-tu t'occuper de Mme Campion, 46, avenue Félix-Faure, à Enghien. Voici ce dont il s'agit :

Son mari qui *m'était très dévoué*, a été tué, il y a peu de temps, je ne sais si sa femme a été prévenue. Il faudrait donc lui annoncer cette triste nouvelle avec ménagement. Je crois qu'ils ont une petite fille. Il faudrait s'occuper de la mère et de l'enfant. Vois si elle manque de quelque chose. Enfin, ma petite maman chérie, comme je te l'ai dit, si tu veux bien t'occuper d'elle, tu me feras plaisir, car son mari qui m'était très dévoué et un bien brave homme, était notre cuisinier. Il y en a encore un autre qui a été tué le même jour et qui lui aussi m'était très dévoué, il laisse quatre petits enfants, mais il faut que je m'informe

de l'adresse de sa femme que je te demanderai d'aller consoler.

Je vois que Paris a repris un peu de sa physionomie habituelle ! C'est étonnant, les théâtres sont rouverts ! et nous nous étonnions que les Russes aillent au théâtre et au bal pendant la guerre russo-japonaise ! Qu'il y a donc des gens oublieux ! J'ai vu également que la Côte-d'Azur rouvrait ses hôtels, tennis, théâtres, etc. Il est vrai que Monte-Carlo c'est l'étranger, mais tout de même quels sont les gens qui peuvent aller au théâtre en ce moment ! ! ! C'est un peu triste quand on y pense froidement.

Quand la guerre sera terminée, je crois qu'il y aura une âpreté inouïe aux plaisirs, comme d'ailleurs après toutes les périodes critiques, — comme après et même pendant la fin de la révolution !

Voulez-vous m'envoyer *le Temps*, les *Revues de Paris*, *le Cri de Paris*, cela me ferait plaisir. Donnez-moi l'adresse de l'oncle Louis, je voudrais bien le voir et celle de l'excellent docteur Gaillard.

Espérons que nous nous retrouverons tous, rue Saint-Simon, quel beau rêve ! ! !

Je vous embrasse tous, bien tendrement, comme je vous aime, mes très chers parents.

2 février 1915.

Je regrette que papa n'ait pas pu voir M. de Lagatinerie à Laval, je l'aimais beaucoup ; c'était un chef merveilleux à qui j'ai dû la vie en beaucoup de circonstances par la sûreté de son commandement ; aussi lorsqu'il a été blessé, j'ai pleuré comme un gosse, cela n'a duré qu'un instant, je me suis vite ressaisi, mais cela m'a fait tout de même de la peine de le voir partir.

J'ai en ce moment-ci un commandant de compagnie, auquel je suis aussi très attaché, M. Chauveau des Roches (1) ;

(1) Mort au champ d'honneur en juillet 1916.

c'est un homme très intelligent et tout à fait charmant, homme du monde.

Papa sait-il le nom du sergent qui lui a parlé de moi à Laval?

Quant à ce qu'on a proposé à papa pour moi, je n'y tiens nullement. Je suis très heureux comme sergent-major.

Excusez-moi si ce papier est sali, mais il dégèle et l'eau goutte dans mon abri, mais cela ne m'empêche pas de dormir ! et de manger.

4 février 1915.

Pour l'instant, il faut écarter toute idée de réunion; nous ne pouvons faire qu'une chose, c'est de prier Dieu qu'Il nous conserve en vie tous les quatre et que nous puissions nous retrouver sains et saufs rue Saint-Simon et espérer que ce sera bientôt ! En attendant, prenons le mal en patience et disons-nous qu'il y en a de plus malheureux que nous, puisqu'ils ont perdu ceux qui leur étaient chers.

9 février 1915.

... Bref, tout est pour le mieux, je ne dirai pas dans le meilleur des mondes, car le monde n'est pas des meilleurs, mais enfin tout est pour le mieux et je vous remercie encore de tout cœur, mes bien chers parents, de penser à moi tout le temps et d'une façon aussi généreuse. Je vous assure que je pense bien à vous aussi et si Dieu me prête encore vie longtemps, j'espère pouvoir vous montrer encore mieux ma tendresse et ma reconnaissance.

J'ai reçu un charmant mot de l'oncle Louis, j'espère le voir bientôt.

Je ne saurai assez vous dire, mes bien chers parents, la joie que vous m'avez faite en allant voir la femme de ce pauvre Campion. Que maman veuille bien continuer à s'en occuper. C'est tout ce que je demande.

10 février 1915.

J'ai pu faire une petite fugue et aller embrasser cette bonne Marie qui vraiment a été on ne peut plus gentille. Aussi pourrez-vous avoir de bonnes et fraîches nouvelles de moi.

Merci de tout cœur de ce que maman fait pour la vieille mère Bouchelet, combien cette brave femme va être heureuse.

Ci-joint une charmante lettre du capitaine Blanc (1), gardez-la *pour vous*.

10 février 1915.

Quant à Charles, qu'il se soigne bien, il vaut mieux pour l'instant qu'il se soigne sérieusement. Je crois que la vie que nous menons ne lui vaudrait rien du tout, puisque même à Mayenne, où il a un lit et peut se soigner, il tombe malade.

Pour moi, ce n'est pas la même chose, car en plus de l'entraînement que j'ai eu pendant mon service militaire avant la guerre, les six mois de campagne m'ont bien aguerri et je supporte bien toutes les intempéries (surtout maintenant avec mon caoutchouc et mes gants en peau, sans compter le porte-plume réservoir et la lampe électrique ! ! !).

Et puis, vous savez, l'on ne sait jamais ce qui peut arriver et qu'il vous en reste *au moins un!* Donc pour Charles, voyez à ce que, s'il part, il ne parte pas trop tôt ! Papa me demande des nouvelles de ma santé, elle est bonne et puis maintenant, à ce point de vue, je suis caparaçonné, si l'on peut dire, car si je suis encore là après six mois de campagne comme celle-là et qu'au point de vue santé, il ne m'est rien arrivé (car pour le reste, c'est à la grâce de Dieu !), je crois que je pourrai encore supporter le reste.

(1) Capitaine Blanc, ancien commandant de la 7e compagnie.

13 février 1915.

Papa me dit « on n'a pas de mauvaises nouvelles de Flandin » (1), qu'est-ce que cela veut dire? Est-il blessé ou mort, dites-le moi, je vous en prie.

20 février 1915.

Maman voudrait-elle de nouveau s'occuper d'une famille? Le fils qui a été un de mes caporaux a été tué. Sa mère a été prévenue, mais il laisse une femme et un petit bébé, son frère est un alcoolique invétéré et c'était ce brave garçon qui faisait vivre sa mère, ses sœurs, sa

(1) Lettre de M. Flandin, vice-consul :

« Le 28 décembre 1916.

« MADAME,

« J'ai trouvé votre carte du 5 quand je suis revenu de permission pour faire avec le régiment dix étapes et trente heures de chemin de fer.

« Et je regrette bien de vous remercier si tard de m'avoir donné de vos nouvelles alors que je voulais déjà vous remercier de m'avoir fait préparer le livre de Charles que m'a remis Mlle Houdelet. J'ai eu une bien triste douceur à me retrouver chez vous comme si j'y avais attendu Charles ou Étienne, à reconnaître après trois ans tant de choses d'Étienne qui m'étaient familières : les charmants dessins de Charles, la suite de petites gravures qu'Étienne avait achetées dans ses premières courses sur les quais chez les antiquaires, la lampe qu'il s'était fait arranger, la bibliothèque qu'il commençait avec amour, comme sous la protection du beau portrait de son aïeul le baron Pichon.

« Mlle Houdelet m'a montré une photographie d'Étienne en officier que j'aime beaucoup et dont je vous demanderai peut-être plus tard un exemplaire quand je pourrai l'avoir en lieu sûr avec moi. C'est Étienne tel que je l'ai connu, mais embelli d'une expression qui m'a fait regarder avec un singulier respect ce pauvre petit dont je garde un souvenir plus qu'affectueux. Assurément, au moins autant que Charles, il a été exemplaire. A cet égard, je puis vous dire que je suis heureux d'après les nouvelles que vous voulez bien me donner de vous et de M. de Fontenay, de l'énergie, du courage, auxquels vous vous forcez et que vos fils auraient certes attendu de vous dans le malheur. Je sais la tendresse, et aussi *l'admiration* qu'ils avaient pour vous et c'est en y pensant qu'après cette année affreuse, je veux vous adresser, madame, pour vous et M. de Fontenay, mes vœux les meilleurs que je vous prie de vouloir bien agréer avec mes hommages les plus respectueux.

« FLANDIN. »

femme, son petit bébé. Que maman veuille bien s'occuper de cette famille et comme toujours, faire pour le mieux. Je m'intéresse à ces pauvres gens, car ce soldat était un *brave*, je sais combien il m'était dévoué. Tout ce que vous ferez me fera plaisir. Il a été tué par un éboulement de terrain.

Voulez-vous m'envoyer deux livres de vers, *le Chariot d'or* et *le Jardin de l'Infante*, d'Albert Samain.

Si maman peut me trouver quelques publications de *la Bonne Presse!* Je serai heureux d'en recevoir.

2[4] février 1915.

MES BIEN CHERS PARENTS,

Quand pourrons-nous nous revoir enfin ! Quand je vois qu'on parle de juin ou de juillet, je trouve cela long, bien long ! mais enfin cela fait moins que la moitié.

Comment, Charles part, déjà ! sans s'être reposé après sa convalescence ! Sa photo que papa m'a envoyée est épatante. Papa est splendide de jeunesse et n'a pas changé du tout.

Quelle est l'adresse de Sercey, Rambouillet? Imaginez-vous que j'ai trouvé ici un ancien camarade des Sciences politiques, Fleury, qui connaît maman et l'oncle Louis. Son père était colonel du régiment de cuirassiers de Rambouillet dont l'oncle Louis faisait partie. Il est maréchal des logis au 25e d'artillerie, il est avec moi depuis le commencement de la guerre et je l'ai vu pour la première fois l'autre jour. Vous pouvez vous douter de ma joie de revoir quelqu'un de Paris, des Sciences politiques (1) ; quelqu'un

(1) Lettre de M. Caudel, secrétaire général de l'École des Sciences politiques :

ÉCOLE LIBRE
DES SCIENCES POLITIQUES,
27, rue Saint-Guillaume.

« Paris, le 2 septembre 1916.

« CHER MONSIEUR,

« Je viens d'apprendre le second deuil qui vous frappe dans vos glorieux enfants, et je veux vous dire, sans tarder, combien je ressens

de Paris !... Paris ! C'est pour moi comme un rêve.

Je ne sais qui vous a raconté des histoires extraordinaires sur « mon héroïsme », mes chers parents, je n'ai jamais fait que ce que je devais faire, rien de plus, je n'ai jamais fait d'actes d'héroïsme extraordinaire !

Au revoir, mes chers parents chéris, il n'y a plus que quatre mois ! Je vous embrasse *bien* tendrement, comme je vous aime.

4 mars 1915.

L'autre jour, j'ai dîné avec Fleury qui m'avait invité. Ici, nous nous faisons des visites ; comme cela, c'est très amusant. Imaginez-vous que dernièrement, nous avons *soupé!* dans les tranchées ! huîtres, champagne, frites ! ! Ce sont là ces pauvres distractions de la vie de tranchées ! !

Avez-vous pu vous occuper de la pauvre famille?

7 mars 1915.

Après une bataille, mes bien chers parents, un petit mot pour vous dire que je suis toujours vivant ! et pour vous embrasser.

Je viens encore vous demander quelque chose. Voudriez-vous m'envoyer un appareil photographique? Je pense

profondément ce dernier. J'ai conservé le souvenir le plus précis de votre fils, dont je suivais avec un vif intérêt les études à notre école. Nous avions souvent parlé ensemble de ses buts d'avenir. Il me donnait sa confiance et je lui portais toute l'affection que méritait sa nature sérieuse et droite, sa volonté de bien faire, son souci viril de donner toute sa mesure. Je ne saurais vous dire combien a perte m'est sensible. Il n'y a point de consolation aux chagrins comme le vôtre et je ressens trop votre peine pour tenter même de vous en donner. Sachez du moins que la mémoire de votre glorieux enfant ne périra pas parmi nous et que nous conserverons pieusement son nom, qui nous était déjà cher à d'autres titres.

« Veuillez agréer, cher monsieur, l'expression de mes plus profondes sympathies.

« CAUDEL. »





ÉTIENNE DE FONTENAY
ET SES PARENTS À BAR-LE-DUC
(11 août 1915)

LA MESSE EN PLEIN AIR



JEU DE BIVOUAC

NOS PETITES DISTRACTIONS

que plus tard, que je revienne ou non, ce sera toujours intéressant d'avoir des instantanés pris sur le vif.

9 mars 1915.

Je pense à la bonne réunion de famille en ce moment à Bourges. Quand est-ce que ce sera notre *grande* réunion, rue Saint-Simon?

Que papa se soigne bien à Évian, il y trouvera un excellent médecin, le docteur Bordet; il est le père d'un ami à moi des Sciences politiques, Charles Bordet. Je ne sais plus rien de lui (1). Demandez-lui de ses nouvelles et donnez-m'en. Le docteur Bordet est connu comme le loup blanc à Évian. Il habite une jolie vieille maison près du lac. Pendant mon séjour si charmant en Suisse avec maman, fin 1912, je suis allé déjeuner chez eux ; ils m'ont reçu de la façon la plus exquise.

20 mars 1915.

Nous nous entendons très bien avec Charles Dumont (2). J'ai chaque jour plus de sympathie pour lui. Il est très

(1) Charles Bordet, tombé au champ d'honneur.

(2) Passages d'une lettre de M. Dumont à sa mère au sujet d'Étienne après sa mort :

« 31 octobre 1916.

« Tu ne peux pas savoir combien je m'étais attaché et habitué à ce gosse ; combien de fois je lui ai dit en riant : « Mon lieutenant, tu « n'es qu'un gosse. » Gosse parce qu'il avait près de dix ans de moins que moi ! Mais il voyait droit, il raisonnait juste et avec son intelligence et l'amour de son métier, il en remontrait en un rien de temps à des professionnels ; on eût dit par moment qu'il était officier de carrière avec des années d'expérience. Nous faisions des projets pour nous retrouver plus tard et nous causions de longs moments de tout, de tous. Quand il venait et que je n'y étais pas, il buvait mon porto quand j'en avais et me laissait un mot de sottises gentilles quand la provision était épuisée. Il savait qu'il pouvait prendre tout ce qu'il voulait et, entre nous deux, il n'y avait pas la plus petite gêne : nous n'avions rien qui ne fût à nous deux et que l'un de nous ne puisse prendre à l'autre sans le lui dire. Tu comprendras

intelligent. Papa me recommande d'être prudent, je le serai dans la mesure du possible.

25 mars 1915.

Avez-vous pu vous occuper de la femme du pauvre Thomasseau?

30 mars 1915.

MON BIEN CHER PAPA CHÉRI,

J'ai reçu coup sur coup la lettre de maman et la tienne. Je lis et relis et franchement, je ne peux me figurer le malheur qui nous a frappés !

Je ne puis penser qu'à cette *grande* réunion de famille que nous attendons tous avec *tant* d'impatience ; il nous manquera cette chère et vénérée bonne maman (1) que nous aimions tant, qui était le centre, tant au point de vue moral et spirituel, de notre heureuse vie de famille.

Pauvre chère bonne maman ! elle n'a pu résister au grand malheur qu'était pour nous et surtout pour tante Mimi, la mort de l'oncle Georges (2) !

Sa vie a été pour nous un grand et bel exemple de bonté, de fierté et d'affection que nous devons nous efforcer d'imiter, car elle a vécu noblement sa vie. J'ai bien pensé à toi, mon bien cher papa chéri, qui aimais si tendrement bonne maman. Quel vide cela va être dans notre famille ! Dès que je serai au cantonnement, ce qui ne va pas tarder, je ferai dire une messe pour le repos de son âme. Ce sera plutôt une messe pour la remercier de tout ce qu'elle a fait de bon et de bien pour nous, comme pour les autres, pendant son passage sur cette terre, car je suis certain qu'elle

peut-être que ce soit pour moi comme si j'avais perdu un frère que je n'aurais jamais quitté, et avec lequel je n'aurais jamais eu un mot désagréable. Il était bon au dernier degré et si on l'avait laissé faire, il n'aurait jamais rien eu pour lui ! »

(1) Sa grand'mère, la vicomtesse de Fontenay, née de Fontenay, veuve du ministre plénipotentiaire.

(2) Le chef de bataillon de La Ferrière, du 95e d'infanterie, mort au champ d'honneur le 5 mars 1915.

repose en paix après une vie aussi pieuse et aussi bonne. Si dans ces derniers temps, j'ai été peu loquace, c'est que les événements m'en ont empêché. Au dernier jour, nous avons eu un petit coup dur (1). Nos hommes et nos gradés ont été *admirables*. Mon lieutenant qui commande la 7e compagnie depuis six mois, a été nommé capitaine. C'est un chef parfait, calme et bon pour moi ; il est charmant et je l'aime beaucoup. J'ai en lui toute la confiance que l'on peut avoir pour un homme qui en est aussi digne que lui. Nos résultats ont été assez beaux ; ils seront encore meilleurs bientôt, je l'espère, et l'on finira par non seulement mettre à la porte ce fléau qui nous ravage, mais même par aller chez eux et leur faire *payer chèrement*, je le souhaite.

J'ai rapporté ou du moins je rapporte deux casques et un calot boches.

Cette fois encore, j'ai échappé....Espérons que cela sera toujours de la sorte.

J'ai beaucoup craint pour Charles, car j'ai vu que de son côté aussi on s'était bien battu ; aussi ce fut une grande joie pour moi de le savoir toujours solide au poste et possédant le même splendide esprit et entrain malgré son peu d'entraînement pour cette vie guerrière. D'ailleurs, cela ne m'étonne nullement de lui, car c'est un *brave* dans toute l'acception du mot.

Ce fut pendant ces quinze derniers jours une triste période pour moi. D'abord la mort de l'oncle Georges, puis celles de pas mal de mes camarades, sous-officiers et hommes de ma compagnie pour lesquels j'avais autant d'estime que d'affection. Puis enfin et surtout la mort de cette pauvre bonne maman ! Mais nous travaillons tous pour un but, auquel nous parviendrons tôt ou tard, chacun, malgré les malheurs qui nous frappent. Mais nous y parviendrons et c'est ce qui me console.

(1) C'est ainsi qu'Étienne de Fontenay parlait des terribles combats des Éparges.

Je remercie papa de ce qu'il m'envoie, car dans « la bagarre », j'ai, comme beaucoup d'autres d'ailleurs, perdu mon sac et son contenu. Mais ce n'est pas la première fois depuis le début de la campagne et je commence à m'y habituer ; d'ailleurs, ce n'est pas la dernière non plus ! ! ! Espérons-le !

Merci de vous occuper de Delacroix, Thomasseau, Mater et Astolfi.

Au revoir, mes chers parents aimés, je vous embrasse bien bien tendrement, comme je vous aime.

3 avril 1915.

Mes bien chers Parents,

Je suis bien content de savoir que Charles est au repos pour un certain temps ; cela l'habituera ainsi petit à petit aux rigueurs de la guerre.

Papa me demande toujours ce dont j'ai besoin, mais tout ce que vous m'envoyez est parfait.

Après une période de chaleur, c'est le mot, ne voilà-t-il pas qu'il a recommencé à neiger ! à pleuvoir, à faire froid !

Pour ma part, après « la petite affaire » de l'autre jour, ce froid soudain m'a valu une bonne grippe ; j'avais de la peine à me réchauffer, mais je me suis enduit d'iode et, maintenant, cela va beaucoup mieux. Je vous enverrai, d'ici quelques jours, un extrait de la citation du régiment où ma compagnie est citée, vous verrez que j'appartiens à une bonne compagnie. (1)

Quelle triste nouvelle pour moi, que la mort de ce pauvre

(1) Citations des 7e et 8e compagnies du 54e régiment d'infanterie et de la 12e division d'infanterie :

54e RÉGIMENT
D'INFANTERIE

ORDRE DU RÉGIMENT N° 97

Brillant combat des 7e et 8e Compagnies aux Éparges.

« Les 7e et 8e compagnies du 54e régiment d'infanterie, formant un détachement sous les ordres du capitaine Chauveau des



NUAGE DE GAZ

RAVIN DES ÉPARGES

AVANT L'ATTAQUE

× Lieutenant Étienne de Fontenay

Bordet ; il a été pour moi un si excellent ami et bon camarade. Dites bien à ses parents combien je pense à lui et à eux.

ROCHES, sont chargées d'enlever des tranchées allemandes le 27 mars.

« L'attaque doit déboucher à 16 heures, après une préparation de notre artillerie.

« A 15 h. 15, malgré une vive canonnade ennemie, les deux compagnies gagnent les parallèles dont elles doivent déboucher. Le mouvement s'exécute dans le plus grand ordre et avec un calme absolu. Le moral des gradés et des hommes est excellent, leur chef sent chez eux la volonté de réussir.

« A 16 heures, suivant les ordres donnés, deux sections de la 8e compagnie, sous la conduite des braves adjudants MORA et GRANIER, se précipitent en avant sans même utiliser les passerelles préparées par le génie.

« L'adjudant GRANIER, blessé presque immédiatement, n'en continue pas moins à entraîner ses hommes en avant.

« Le soldat PAYRE, chargé de porter un fanion destiné à signaler notre progression à l'artillerie amie, s'en sert comme d'un drapeau et toujours debout précède plutôt qu'il n'accompagne les progrès de la chaîne.

« L'ennemi garnit ses tranchées et sort des mitrailleuses d'abris souterrains. L'instant est critique ; le colonel commandant la 24e brigade qui suit l'action croit que les troupes d'attaque vont être anéanties.

« Les deux sections de la 8e subissent en effet des pertes assez fortes, lorsque le sous-lieutenant PRIVAT s'élance avec les deux autres sections. Il est presque aussitôt frappé d'une balle qui lui fracasse l'épaule. Insensible à la douleur, il continue à entraîner ses hommes à l'assaut.

« Les patrouilleurs volontaires, qui ont reçu une mission particulière, sortent à leur tour et d'un seul élan se portent à la hauteur de la chaîne.

« La 8e compagnie a pu atteindre son objectif, mais les pertes augmentent. Le capitaine DES ROCHES la fait renforcer par deux sections de la 7e compagnie. Conduites par leurs chefs, le sous-lieutenant ASTOLFI et l'adjudant-chef GEOFFROY, ces deux sections se portent en avant dans un ordre parfait et doublent rapidement la 8e compagnie qu'elles entraînent en avant.

« La tranchée allemande est conquise ; tous ses défenseurs, environ cent cinquante, qui ont échappé au tir d'artillerie, sont cloués à la baïonnette.

« L'adjudant MORA tombe mortellement frappé au moment où il pose le pied sur le parapet ennemi.

« Pendant ce temps, la 3e section de la 7e compagnie, commandée par l'adjudant DURAND, balaye à la baïonnette le long boyau qui conduit de nos tranchées à la tranchée ennemie, but de notre attaque.

« La 4e section, sous la conduite du sous-lieutenant MERY, se

Pas de nouvelles des Sercey? Seraient-ils eux aussi déjà fauchés? Je pense que quand je reviendrai, je ne retrouverai pour ainsi dire plus personne de ma génération, c'est vraiment épouvantable!

rapproche de la ligne, prête à intervenir au premier signal. Le sous-lieutenant Mery est frappé d'une balle qui lui fait une longue blessure à la nuque. Cet officier tombe terrassé, mais il se remet rapidement et reprend son commandement qu'il ne quittera pas pendant toute l'action.

« Une deuxième tranchée ennemie située sur la crête reste à conquérir. La marche en avant est reprise, tandis qu'un petit groupe, parmi lesquels se font remarquer le sergent Mazeau et le soldat Picavet, visite les nombreux abris-cavernes pratiqués sous les parapets où se sont réfugiés les survivants, et tue un grand nombre de soldats ennemis, tout le monde, entraîné par les sergents Bruzeau (admirable de courage calme et de sang-froid), Chapon (tué au bout de quelques mètres) et Biteau, poursuit la marche vers la deuxième ligne de retranchements. Malheureusement, les chasseurs qui mènent l'attaque à notre gauche ont été arrêtés par un feu très meurtrier. Découverts ainsi sur la gauche, les nôtres, qui déjà atteignent la deuxième ligne, aperçoivent une contre-attaque allemande en marche sur leur flanc. Un léger mouvement de recul se produit, les sergents Hurel et Girard rétablissent l'ordre et font face à l'ennemi qui, devant cette attitude résolue et sous un feu violent, bat en retraite. Ces deux vaillants sous-officiers sont malheureusement mis hors de combat, Hurel grièvement blessé, Girard tué.

« Le capitaine Chauveau des Roches trouvant la situation de ses deux compagnies trop en l'air, donne l'ordre de s'en tenir à la conquête de la première tranchée et d'en organiser solidement le retournement contre tout retour offensif de l'ennemi. Vers 19 heures, nous recevons un renfort d'un peloton de chasseurs à pied et d'une petite fraction du 132e. Les hommes travaillent avec acharnement à rétablir la tranchée qui est complètement bouleversée et encombrée de cadavres ennemis. Gradés et soldats rivalisent d'ardeur pour l'accomplissement de cette tâche.

« Vers 21 heures, une forte contre-attaque allemande se précipite en plusieurs colonnes de front et sur les deux flancs.

« Nos hommes tiennent tête à l'attaque et par leur feu arrêtent les assaillants à 15 mètres. Mais devant la menace d'un encerclement, ils doivent bientôt évacuer la tranchée, ils se replient facilement, l'ennemi n'ose pas poursuivre.

« La section de l'adjudant Durand de la 7e compagnie qui occupe le boyau, résiste à toute attaque et ne cède pas un mètre de terrain, secondé par l'adjudant Tricot de la 7e compagnie et par le sergent Portheault qui commande les hommes du 132e restés avec nous, l'adjudant Durand fait construire un barrage en sacs à terre; devant l'attitude résolue des défenseurs, l'ennemi renonce à toute

J'ai fait dire une messe pour notre chère bonne maman, je ne puis encore me figurer que je ne la reverrai plus jamais ici-bas !

tentative : le boyau qui, grâce à sa disposition et son tracé, forme une vraie tranchée de tir, reste à nous.

« La nuit se passe sans nouvelle attaque de la part de l'ennemi. La 8e compagnie, assez éprouvée, est mise en réserve. La 7e compagnie reste seule chargée de conserver le terrain conquis enlevé à l'ennemi. Malgré les fatigues de la journée, les hommes rivalisent d'ardeur pour organiser solidement leur position. Pendant trois jours et trois nuits, ils remplissent leur mission sans défaillance, malgré obus et torpilles qui démolissent les parapets et bouleversent les ouvrages.

« Les officiers et soldats des différents corps de la division présents au combat ont eu un beau spectacle ; ils garderont un souvenir impérissable de ces deux compagnies manœuvrant sur le coteau des Éparges comme sur le terrain d'exercice ; ils ont vu cette ligne d'attaque progresser sous une mitraille qui avait arrêté de très braves ; les soutiens venir combler les vides ; la ligne s'arrêter pour faire face aux contre-attaques et les repousser, puis reprendre la marche en avant ; enfin conquérir dans l'éclat des baïonnettes les tranchées ennemies. Ils ne savent pas ce qu'ils doivent le plus louer ou la bravoure des combattants ou le sang-froid et la valeur militaire du chef qui les commandait, le capitaine CHAUVEAU DES ROCHES.

« Le lieutenant-colonel commandant
le 54e régiment d'infanterie.

« *Signé :* GUY.

« Aux armées, le 2 avril 1915. »

VIe CORPS D'ARMÉE

LES ÉPARGES

Septembre 1914-avril 1915.

ORDRE DU CORPS D'ARMÉE No 68

« Pendant cinq mois, avec un courage et une ténacité dont les guerres précédentes n'avaient pas encore fourni d'exemples, les troupes de la *12e division d'infanterie* ont poursuivi le siège de la formidable forteresse que nos ennemis avaient établie sur la hauteur des Éparges.

« En dépit des obus, des mitrailleuses et des torpilles, ces troupes héroïques, libérant chaque jour au prix de leur sang quelque nouvelle parcelle du sol national, ont gravi pas à pas les pentes escarpées de la hauteur.

« Soutenues par une artillerie admirable dont la vigilance n'a jamais été surprise, elles ont repoussé dix-huit contre-attaques,

J'espère que l'influenza de maman est bien finie maintenant. Au revoir, mes très chers parents, je vous embrasse bien, bien tendrement, comme je vous aime.

5 avril 1915.

MES BIEN CHERS PARENTS,

Vous recevrez bientôt à Paris la citation de toute ma compagnie. Je vous ai dit combien gradés et hommes avaient été splendides. Mon capitaine, M. Chauveau des Roches, a été nommé capitaine et a reçu la Légion d'honneur. C'est un homme charmant, auquel je suis très attaché, et dans lequel j'ai la plus grande confiance !

infligeant aux troupes opposées des pertes si sanglantes qu'elles durent être entièrement relevées.

« Hier enfin, le succès définitif est venu couronner leurs efforts.

« Combattants des Éparges, vous avez inscrit une page glorieuse dans l'histoire. La France vous en remercie.

« Général HERR. »

ORDRE GÉNÉRAL DE L'ARMÉE N° 117

« Le général commandant l'armée cite à l'ordre de l'armée :

La 12e division d'infanterie et le 25e bataillon de chasseurs.

« Ont donné depuis le début de la campagne de nombreuses marques de haute valeur qu'ils viennent encore d'affirmer en s'emparant, après une lutte qui a duré plus d'un mois, de la position fortifiée des Éparges, dont ils ont complètement chassé l'ennemi.

« Parmi les actions brillantes de la Ire armée, ce combat est le plus brillant. Il a valu à la Ire armée un radiotélégramme du général commandant en chef, qui a été communiqué à toutes les armées et qui est ainsi conçu :

« Le général commandant en chef adresse l'expression de sa « profonde satisfaction aux troupes de la Ire armée qui ont définitivement enlevé la position des Éparges à l'ennemi. L'ardeur « guerrière dont elles ont fait preuve, la ténacité indomptable « qu'elles ont montrée, lui sont un sûr garant que leur dévouement « à la patrie reste toujours le même, il les en remercie. »

« Général ROQUES. »

Délivré au sergent-major DE FONTENAY (Étienne), matricule 4416, combattant des Eparges.

25-27 mars 1915.

BELRUPT

MORTIER DE 220

Secteur

de Saint-Hilaire-le-Grand

Il joint aux qualités d'un grand et bon chef, celles d'un parfait homme du monde (1).

(1) Lettre du capitaine Chauveau des Roches au vicomte de Fontenay. Le capitaine des Roches est mort au champ d'honneur.

« 15 mai 1915.

« MONSIEUR LE MINISTRE,

« Je suis vraiment confus d'avoir si longtemps tardé à répondre à votre trop aimable et trop indulgente lettre, mais j'ose espérer que vous m'aurez excusé, sachant l'existence agitée que nous menons depuis un mois.

« J'ai grondé votre fils, mon brave sergent-major, pour ce qu'il vous a écrit à mon sujet, ses louanges étant parfaitement imméritées. Néanmoins, je suis bien touché, je vous assure, de toutes les belles choses que vous m'avez écrites ; elles sont pour moi un précieux encouragement au milieu des épreuves que nous avons à subir, car savoir d'une façon certaine qu'il possède la confiance de ses subordonnés est la plus belle récompense que puisse souhaiter un officier français, cette confiance étant le gage le plus certain du succès.

« Par exemple, ce que votre fils ne vous dit pas, c'est toute la part qu'il a prise dans toutes les affaires que nous avons eues depuis huit mois que nous sommes ensemble. Modestement, il a voulu rester sergent-major, alors que son dévouement à toute épreuve, son courage simple et souriant le désignaient tout spécialement pour être nommé sous-lieutenant. Quand j'ai voulu le proposer pour officier, ce brave garçon a tout simplement refusé... et pourquoi? pour ne pas me quitter. Comment ne serais-je pas touché d'un semblable attachement? Mais, en revanche, monsieur le ministre, il ne s'en aperçoit peut-être pas, je lui porte une fraternelle affection doublée d'une gratitude et d'une admiration *sans bornes* pour les services incomparables qu'il m'a rendus. Dans les circonstances les plus difficiles comme dans la vie normale de campagne, je l'ai toujours trouvé prêt à se dévouer du même air souriant et tranquille, ne semblant pas se douter des actions *admirables* qu'il faisait. Le 26 décembre dernier, il assurait de lui-même, sans que j'aie eu le besoin de lui en donner l'ordre, la liaison entre une section séparée du gros de la compagnie et moi, traversant à plusieurs reprises un terrain balayé par les balles. Aux Éparges, il s'offrait à chaque instant pour remplir les missions les plus difficiles et les plus délicates, ne craignant ni danger, ni fatigue, et je puis affirmer que si nous avons réussi, c'est bien grâce aux renseignements qu'il est allé spontanément porter vers l'arrière, et rapporter à l'avant, assurant ainsi le service aussi délicat qu'indispensable des liaisons.

« Aux derniers combats, le mois dernier, il ne m'a jamais quitté une minute, toujours prêt à prévenir mes désirs et à affronter le péril. Je voudrais pouvoir vous dire en détail, monsieur le ministre, ce que votre Étienne a fait pour moi, et comment il a toujours bril-

L'autre jour, il voulait me proposer pour sous-lieutenant, mais j'ai refusé ; deux jours après, il me l'a encore proposé, mais j'ai de nouveau décliné et à cela plusieurs raisons ; d'abord la principale, je n'aurais pu rester avec lui et aurais été forcé de changer de compagnie ; or, comme il y a plus de six mois que je suis auprès de lui, que j'ai pu l'apprécier et que, d'autre part (je le crois du moins), il a pour moi de l'affection, je lui ai dit franchement que je préférais rester son sergent-major pour ne pas le quitter. Puis, comme depuis le début de la guerre, j'ai toujours été agent de liaison, c'est-à-dire que je n'ai jamais commandé de section, je trouve qu'il est préférable de donner ce poste à quelqu'un qui en a l'habitude qu'à quelqu'un qui ne l'a pas.

Naturellement, si après un coup dur, il le fallait, je ne refuserais pas, mais il a un bon choix devant lui, et il vaut mieux prendre quelqu'un de plus habitué au commandement de la section. D'ailleurs, il m'a dit qu'il en était très touché et que s'il m'avait proposé, c'était pour moi, pour me récompenser, mais qu'il était enchanté de ne pas se séparer de moi. C'est vous dire à quel point c'est un homme aimable.

J'espère, mes chers parents, que vous m'approuverez ; d'ailleurs si jamais j'ai le bonheur de revenir de cette guerre, comme j'ai la bien ferme intention de me présenter aux Affaires étrangères, et de ne pas rester dans l'armée, un galon de plus ou de moins, cela n'a pas d'importance.

Enfin, je tenais à vous expliquer cela, car je crois que

lamment rempli son devoir, plus que son devoir ; mais vous connaissez mieux que moi ses qualités et vous ne doutiez certainement pas qu'il pût faire moins ; aussi, monsieur le ministre, tenais-je surtout à vous faire connaître d'une manière générale la belle conduite de notre trop modeste sergent-major, et à vous dire l'estime profonde et toute l'affection que j'ai pour lui.

« Avec tous mes remerciements, monsieur le ministre, pour vos si aimables félicitations, veuillez agréer, je vous prie, l'assurance de mes sentiments très respectueux.

« A. des Roches.

« Capitaine commandant le 2e bataillon du 54e régiment d'infanterie. »

papa aurait aimé à ce que je sois sous-lieutenant, mais je pense qu'en voyant ce qui est, il sera de mon avis.

D'ailleurs, la guerre n'est pas terminée et on ne sait jamais ce qui peut arriver d'ici là.

Il me semble que lorsque je rentrerai, je deviendrai tout à coup aussi ordonné que papa ! ! Vous ne me reconnaîtrez plus pour votre fils ! !

Je pense qu'on pourrait mettre le petit La Ferrière chez le père Métayer à Lausanne, car il faudra bien penser à aider cette pauvre tante Mimi à finir l'éducation de ces petits orphelins. Pour l'instant, tante Mimi doit avoir besoin d'être entourée d'affections.

Aujourd'hui, c'est Pâques, j'ai bien pensé et prié pour vous et surtout pour cette chère bonne maman.

Je me suis souvenu aujourd'hui, plus que jamais, des bonnes vacances de Pâques que nous passions autrefois chez bonne maman à Autun, Charles et moi !

Que tout cela est donc loin ! Hélas !

Au revoir, mes très chers parents, je vous embrasse bien bien tendrement, comme je vous aime.

8 avril 1915.

MES BIEN CHERS PARENTS,

Merci d'avoir été chez le docteur Bordet. Comme papa a pu s'en rendre compte, ce n'est pas un agité ; au contraire, il est calme et c'est un excellent médecin. Enfin le principal est que papa se repose, se soigne bien et soit frais et dispos pour reprendre son travail et faire selon son habitude du bon « boulot ».

Ici (1), comme vous le verrez, nous aussi, nous faisons du bon boulot, et il faudra bien que les Boches continuent à prendre la poudre d'escampette.



J'ai envoyé un mot à l'oncle Louis (2) et à Charles.

(1) Tranchées de Calonne.

(2) Baron Louis Pichon son oncle, alors capitaine à l'état-major de la 7e division d'infanterie.

Celui-ci comme moi d'ailleurs n'est écrivain que par crise !

Enfin, je pense, mes bien chers parents, que pendant ces derniers jours, vous aurez reçu plusieurs missives de moi... longues ou courtes, peu importe, du moment qu'elles apportent de bonnes nouvelles, n'est-ce pas?

Aujourd'hui, j'ai eu vingt-deux ans ! déjà ! Il me semble que je commence déjà à avoir des cheveux blancs !

Aujourd'hui, j'ai bien pensé à notre chère bonne maman, j'étais toujours chez elle à Autun, vers cette époque, puisque c'était le congé de Pâques et je me souviendrai toujours de sa bonté et de ses attentions pour moi.

Voulez-vous m'envoyer encore un porte-cigarettes?

Je pense que papa doit être étonné que je fume tant !

Eh bien ! franchement, je fume et ne fume pas, car il y a des journées entières pendant lesquelles je ne fume pas, d'autres, au contraire, pendant lesquelles je me rattrape.

Mais que voulez-vous, c'est souvent une consolation et toujours un passe-temps. Je constate avec plaisir que papa est bon connaisseur en pipes et en tabac. La pipe que papa m'a envoyée de Paris, achetée chez Kirby, est épatante.

Et ces bons Meserve, comment vont-ils? et nos amis Colombiens? Quant au pauvre « non mais je dis »..., il doit fulminer et penser avec regret aux plantureux mais inutiles repas de la Haye ! Et Sillac, qu'est-il devenu dans la bagarre? et Mme X..., soigne-t-elle les blessés? c'est-à-dire se rend-elle inutile et encombrante auprès des gens du métier? Enfin, même mal soigné, c'est peut-être un médicament guérisseur que d'être soigné par des jolies femmes.

En tout cas, cela vous change certainement du tohubohu des obus et des balles !

Au revoir, mes bien chers parents, je vous embrasse de tout mon cœur, comme je vous aime.

11 avril 1915.

Mes bien chers Parents,

Vous recevrez probablement la visite de Mme Dumont. Je vous ai dit que son fils m'avait rendu un très grand ser-



AU BIVOUAC, APRES LA BATAILLE

1. Chez le coiffeur. 2. Lieutenant de Fontenay assis, de face.
3. Lieutenant de Fontenay debout. 4. Baraque des officiers (2e bataillon).

vice ; grâce à lui, j'ai pu coucher dans un lit, ce qui m'a à peu près guéri de ma grippe et je suis arrivé ainsi à me réchauffer, car pendant quarante-huit heures j'étais resté gelé sans pouvoir arriver à faire la réaction. J'avais la bonne et vilaine grippe ! Chez soi, cela va, mais à la guerre... dame, c'est gênant ! Bref, après douze heures d'excellent sommeil, je me suis retapé et maintenant ce n'est plus qu'un mauvais souvenir. Je trouve ce service appréciable ; d'ailleurs Dumont est un excellent ami et un charmant garçon.

J'ai écrit au docteur Bordet pour la mort de son fils. A ce sujet, j'ai bien recommandé à mes amis de vous prévenir tout de suite, mes parents chéris, s'il m'arrivait quoi que ce soit. En effet, je trouve qu'il vaut mieux être fixé immédiatement, car c'est épouvantable de rester sinon dans l'attente, du moins dans l'espérance !

J'ai ici comme adjudant de la 8e le jeune neveu du docteur Foveau de Courmelles que vous avez reçu à Budapest et qui, paraît-il, parle toujours en termes enthousiastes de la réception que vous fîtes aux médecins français du Congrès à Budapest.

Au revoir, mes très chers parents, je vous embrasse bien tendrement, comme je vous aime.

ÉTIENNE.

P. S. — Ne vous effrayez pas du retard des lettres, c'est général et je vous écris constamment.

16 avril 1915.

MES TRÈS CHERS PARENTS,

J'ai reçu hier vos deux lettres, d'abord ce llede papa. Merci bien pour vos bons vœux.

Je pense, en effet, comme vous, que le 8 avril 1915 (1) fut un anniversaire mouvementé. Merci également de la lettre de ma chère maman ; ne lâchez pas, je vous en prie,

(1) Anniversaire de la naissance d'Étienne.

l'affaire Thomasseau, maintenant que c'est en train. Pauvres gens ! ils sont si malheureux ! Quand vous verrez la veuve de mon brave Campion, dites-lui que la tombe de son mari est bien entretenue, c'est-à-dire aussi bien entretenue que les circonstances le permettent. J'ai été aujourd'hui au cimetière où Campion et beaucoup d'hommes de ma compagnie sont enterrés et je veille à leur entretien.

Au revoir, mes très chers parents, je vous embrasse bien tendrement, comme je vous aime.

4 mai 1915.

MES BIEN CHERS PARENTS,

L'autre jour, je vous ai envoyé un mot pour vous dire que j'allais bien, car j'ai pensé que les journaux vous auraient inquiétés. Mais cette fois encore... je m'en suis tiré !... Comme me le disait un de mes poilus, « nous avons passé entre deux gouttes d'eau » ! Mais malheureusement, nous y avons laissé beaucoup des nôtres et des meilleurs ! Entre autres, Ramon, mon fourrier, un brave garçon s'il en fût, bon, courageux. Cela m'a fait beaucoup de peine. Je vous donnerai l'adresse de sa mère à Paris, vous irez la voir, n'est-ce pas ? et lui direz toute l'affection et l'estime que nous avions tous pour son fils.

Un autre, le maréchal des logis Grandry, agent de liaison monté du chef de bataillon, père de cinq enfants, homme aimable et charmant, qui m'était très attaché, tué également, lui et tant d'autres ! C'est affreusement triste. Ici, nous avons comme vaguemestre, un Vibraye, grand ami de la comtesse Hélène de Reinach-Foussemagne, à laquelle nous envoyons la carte ci-jointe que je demande à papa de lui faire parvenir. M. de Vibraye est un homme charmant, déjà âgé. Je suis très lié avec lui.

Je reçois la lettre de papa du 1er mai. J'ai commencé un journal que je n'ai pas continué. On risque toujours d'être fait prisonnier ou d'être tué et alors cela est pris par les ennemis.

D'autre part, pour mettre des idées banales, c'est du

temps perdu. J'ai vu et entendu beaucoup de choses intéressantes, si jamais j'en reviens, je m'en souviendrai. Car, en tout cas, les grandes choses ne s'oublient pas !

Je vous envoie le motif de décoration de mon capitaine, c'est très chic. Je vous embrasse du fond de mon cœur, mes bien chers parents.

15 mai 1915.

Mes bien chers Parents chéris,

Toutes vos lettres m'arrivent parfaitement bien.

Quant à ce que papa m'a dit pour l'avenir, je trouve que c'est parfait. Peut-être même que si la guerre finissait plus tôt, je serais libéré, ce qui me ferait à peine deux ans, à la condition que j'en revienne, c'est entendu. C'est une chose avec laquelle il faut toujours compter.

Mon commandant, le capitaine Des Roches, a quitté momentanément le commandement de la 7e pour prendre celui du bataillon, notre chef de bataillon ayant été évacué. C'est une grande marque de confiance de la part du colonel, car il y avait d'autres capitaines plus anciens que lui ; mais dès que nous aurons un nouveau chef de bataillon, il reviendra à la compagnie. La compagnie est commandée maintenant par un lieutenant qui a été autrefois à la 7e, M. de Saint-Pern (1), un charmant garçon que j'aime beaucoup. C'est un Saint-Cyrien très intelligent et très courageux.

Les nouvelles que vous me donnez de notre brave Charles me font bien plaisir et je suis heureux que son colonel l'estime à ce point qu'il ne veuille pas qu'il le quitte.

Que dites-vous du torpillage du *Lusitania?* Quelle bande de brigands !...

Aujourd'hui j'ai mangé des épinards et des asperges exquises ! C'est à cette brave Mme Mangin qui a été les cueillir dans son jardin pour nous en donner que nous les devons. Ce sont d'excellentes gens chez lesquels je prends

(1) Mort au champ d'honneur.

mes repas depuis cinq mois et qui ont été pour moi pleins d'attentions à tous les instants. La vieille grand'mère Bouchelet (1), mère de Mme Mangin, a quatre-vingt-sept ans et nous aime comme ses enfants. Elle est fort amusante à entendre parler de l'ancien temps. Ce sont d'excellentes gens et je vous demande d'en retenir les adresses, car si jamais je ne devais pas revenir de la guerre, vous ne ferez jamais assez pour eux qui ont été si bons pour moi.

Je pense qu'on donnera bientôt à papa une mission quelconque, peut-être signer la paix ! ce qui ferait que j'aurais la joie de vous revoir tous. Mais tout cela, je le crains, n'est que chimères ! Quoiqu'il faille se mettre dans l'idée d'une façon bien nette que la grande victoire pour nous une fois la guerre terminée, sera de retomber promptement sur nos pattes et alors de faire servir à notre profit tout ce que l'Allemagne avait fait servir au sien avant la guerre, tant au point de vue financier qu'économique : la conquête des marchés étrangers. Ceci sera long, bien entendu, vingt, trente ans, peut-être !

(1) Lettre de Mme Bouchelet à la vicomtesse de Fontenay, qui, surmontant sa propre douleur au lendemain de la mort de son fils Étienne afin d'éviter à cette brave femme, âgée et souffrante, une trop grande émotion, n'avait pas voulu lui apprendre l'affreuse vérité et lui avait dit qu'Étienne était blessé.

« Ivry, mercredi 1er octobre 1916.

« MA BONNE MADAME DE FONTENAY,

« Vous m'avez saigné le cœur en m'apprenant cette grande douleur que vous éprouvez encore aujourd'hui, que vous ne méritez pas, vous si bonne pour tous. Je prends une grande part à vos peines. Mon pauvre petit chéri que j'espère que Dieu le guérira ! car je ne cesse de prier pour sa guérison et la sainte Vierge ne sera pas insensible à ma prière.

« Ma bonne madame la comtesse, je vous prie de me donner des nouvelles de mon petit chéri sitôt que vous en aurez, car je suis peinée, pour vous, madame, vous si bonne, vous qui faites tant de bien à tous ceux qui sont dans la peine. Vous m'excuserez, voilà six jours que je suis bien souffrante, je n'ai pas pu vous écrire, ça va un peu mieux.

« Toutes mes meilleures amitiés.

« Veuve BOUCHELET. »



CHARLES DE FONTENAY
ET SA COUSINE NADEJE DE FONTENAY



ETIENNE DE FONTENAY
ET SA COUSINE HERMINIE DE FONTENAY

Mais l'important sera de le faire *avant* nos ennemis, et à notre profit. C'est là où la diplomatie française aura beau jeu et si j'en reviens, nous pourrons, papa et moi, y travailler (1).

Mais pour cela, il faudra aussi un peu se disputer avec nos alliés ! et je crains fort que la prise de Constantinople — si jamais on la prend ! ! ! — ne soit un élément de discorde, au moins entre l'Angleterre qui voudra l'internationalisation et la Russie qui voudra la prendre pour elle.

Enfin, comme on dit, ce seront là les grandes questions de demain.

Si je souhaite de revenir de la guerre, en dehors de beaucoup de raisons d'ordre personnel et familial, celle de voir l'Europe nouvelle en est une grande et non moins intéressante.

Au revoir, mes biens chers parents, je vous embrasse tendrement, comme je vous aime.

ÉTIENNE.

(1) Lettre de son oncle le capitaine Roger de Fontenay :

« 9 octobre 1916.

« MA CHÈRE RENÉE,

« J'ai eu par Sacha de vos tristes nouvelles et j'ai su par quelle cruelle ironie, une lettre du général que vous croyiez une simple réponse vous a appris la fatale nouvelle... J'ai su aussi par elle que votre mari à qui j'avais écrit à Salonique était revenu auprès de vous et sans doute ne recevra-t-il que dans longtemps cette lettre où je lui disais combien je prenais part à ce second malheur qui, plus encore que le premier, brise sa vie en lui ôtant cette raison de vivre que bien davantage que d'autres il avait, puisque c'était la quatrième génération de diplomates que notre pauvre Étienne devait représenter et que les succès du père devaient en quelque sorte « faire le lit » du fils... Quand le malheur atteint pareille plénitude, on ne sait vraiment quelle consolation chercher ni offrir... Le sacrifice fait au pays donne droit à une légitime fierté : mais il ne fait pas la plaie moins saignante.

« Ce sont de tristes temps que nous traversons, ma pauvre amie, et vraiment la famille paie plus que sa dette... Dites encore à votre mari combien je pense à lui, à vous, et aux deux chers disparus, ces contemporains de mes deux filles et dont j'étais — et suis plus que jamais — fier.

« Roger DE FONTENAY. »

6 juin 1915.

MES TRÈS CHERS PARENTS,

Merci de vos bonnes lettres, continuez à m'écrire bien souvent. Cela me fait tant de plaisir, racontez-moi tout ce que vous faites, car les moindres détails m'intéressent.

Même quand maman se commande un chapeau ou une robe... pour m'en faire la description.

Merci de votre nouvel envoi d'argent. Les temps sont durs pour certains que je connais et quand on peut soulager des misères à droite ou à gauche, cela fait un tel plaisir (1) !

Mes hommes ont confiance en moi, me demandent des conseils et me confient leurs peines.

En ce moment la nature est splendide. C'est vraiment dommage de mourir par un si beau temps et dans un si beau cadre !

Le frère du capitaine des Roches a été fait prisonnier à Carrency. Il a eu une très belle conduite. Les revues de Paris sont des plus intéressantes, que papa m'envoie la suite.

Si maman reçoit quelques journaux de modes, qu'elle veuille bien me les envoyer, tout m'intéresse. Je viens de dessiner un manteau et un chapeau pour maman ! Je les lui envoie. C'est pour l'été.

J'ai écrit à la bonne Eugénie qu'elle vienne se soigner par ici dans les tranchées, l'air est excellent...

(1) « Janvier 1916.

« MADAME LA VICOMTESSE,

« Il vient de venir un ami de M. Étienne du 54ᵉ, il m'a répété les immenses regrets laissés à tous par M. Étienne. Ce jeune homme m'a demandé l'adresse de madame pour lui parler d'un prêt de... francs que M. Étienne lui avait fait.

« Voilà à quoi passait tout l'argent de ce pauvre M. Étienne, toujours pour le donner ou le prêter. Ce jeune homme a tenu à ce que vous voyiez une fois de plus combien M. Étienne était toujours bon et généreux pour tous.

« Je vous adresse, madame la vicomtesse, mes respectueuses salutations.

« Eugénie HOUDELET. »

DESSINS DE ROBE ET DE CHAPEAU

Les nuits admirables. Mais il commence à faire chaud. Avez-vous des nouvelles de Montmorin? Qu'est-il devenu? Comment vont les L'Enferna?

Mme Dumont a beaucoup admiré le portrait de maman par Laszlo.

Au revoir, mes bien chers parents, je vous embrasse très tendrement, comme je vous aime.

7 juin 1915.

Ci-joint, des dessins de blouses, manteau et chapeau pour maman.

8 juin 1915.

MES BIEN CHERS PARENTS,

Je vais vous charger d'une bien triste commission. Voici ce dont il s'agit : Vous vous souvenez peut-être d'un petit jeune homme avec lequel Charles avait fait le voyage de Paris à Mayenne, et tandis que Charles allait au 130e, lui partait pour le 54e et était précisément affecté à ma compagnie. Son nom était Robert Grieu. Il était orphelin de père et de mère et n'avait plus, je crois, que sa sœur qu'il aimait beaucoup et deux grand'mères âgées. Il a été tué le 27 avril. Ses papiers ont été remis par moi-même au secrétaire de l'officier-payeur de notre régiment qui est spécialement chargé de cela et ces papiers parviendront à sa sœur tôt ou tard par la voie administrative. Ce sera probablement long. Mais il m'avait fait remettre la photographie de sa sœur et un reçu de mandat. Je voudrais que maman porte ce souvenir à sa sœur, Mme Cazier-Charpentier, car il l'aimait énormément.

Il était extrêmement brave et courageux et m'aimait beaucoup. Il me le répétait souvent. Je l'ai toujours soutenu et quelquefois consolé, car il était très jeune, dix-sept ou dix-huit ans je crois, et se faisait du chagrin car il avait un chef de section qui ne l'aimait pas. Bref, j'ai sou-

vent apaisé les choses, et je vous serais bien reconnaissant, mes très chers parents, que vous vouliez bien porter les derniers souvenirs à sa sœur. Au moins, serai-je certain qu'elle aura un souvenir de son frère.

Peut-être pourriez-vous voir son mari avant et la faire prévenir le plus doucement possible. Papa pourrait demander un rendez-vous à son mari et lui expliquer ce qui s'est passé. Il est mort très courageusement, tué par une balle. Avant sa mort, il a encore parlé de sa sœur et de la France. Il est enterré dans les bois.

Je serais heureux que vous fassiez cela, mes bien chers parents, car je l'ai souvent protégé, consolé, le pauvre petit était seul sur la terre !

Il fait aujourd'hui « a glorious day », comme au Canada, maman doit se le rappeler ! *Quel beau*, *beau* souvenir, que celui de notre voyage là-bas (1) !

Maintenant je vis dans mes souvenirs de si belle et intéressante jeunesse que j'ai eue, grâce à vous, grâce à votre bonté, mes parents chéris !

C'est une grande joie pour moi d'avoir tous ces beaux souvenirs, le présent étant souvent terrible..., quant au lendemain et à l'avenir, il est si incertain !

Bref, c'est la vie au jour le jour, agrémentée par mes beaux et intéressants souvenirs, aussi quand je reçois de vos lettres, mes parents chéris, est-ce une joie !

Les revues sont intéressantes et sont lues et relues ; tout ce qui me rappelle de près ou de loin ma vie heureuse d'autrefois est une grande joie pour moi !

J'ai reçu une charmante carte de Charles, il me dit que le temps passe vite, et c'est bien vrai ; dire que juin est déjà entamé !

Je vous quitte, mes bien chers parents, en vous embrassant du fond du cœur.

(1) Étienne de Fontenay avait été de janvier à mars 1912 au Canada avec sa mère et ensuite dans la Caroline du Sud à Summerville chez ses cousines Mlles Brownfield, petites-filles du général Sumter, un des compagnons de Washington et aïeul d'Étienne.

9 juin 1915.

Mon bien cher Papa,

Je viens de recevoir ta lettre du 5 juin me reparlant de la lettre de mon capitaine. D'abord avant tout, je t'en prie, dis à l'oncle Louis, en le remerciant de ma part, *de ne rien faire pour moi, de ne rien susciter.* Je veux rester où je suis, avec mes hommes qui m'aiment et ont confiance en moi.

Tout ce qu'on t'a dit est vrai, mais ces actes, pour nous autres, n'ont rien que de très naturel. J'ai vu bien des gens en faire tout autant et même plus que moi.

Vus de l'arrière, ces actes peuvent sembler extraordinaires, mais de près c'est si naturel. J'ai horreur de la réclame et de tout ce qui y touche de près ou de loin. Les honneurs, les galons, tout ça c'est futilité.

On fait ce qu'on doit faire et puis c'est tout.

Toute autre chose n'est qu'un souvenir.

Dites bien, je vous en prie, à l'oncle Louis, de ne rien faire pour moi. J'ai beaucoup réfléchi à ce sujet, mais une fois de plus je reste inexorable. Je suis sûr que vous avez dû avoir une grande joie à le revoir et à l'entendre vous donner de bonnes nouvelles de notre brave Charles. Quant à la nourriture, cela dépend de la sous-intendance. Je sais qu'ici on est surtout gavé de riz ; aussi les bons repas de la mère Mangin sont-ils des régals.

10 juin 1915.

Je compte sur l'affection que vous avez pour moi, mes bien chers parents, pour vous rallier à ma manière de voir, qui est la meilleure, je vous assure, puisque je suis sur place. Et *je supplie* l'oncle Louis de ne rien faire pour moi.

Dumont m'a dit que sa mère avait été émerveillée de l'hôtel Lauzun.

Continuez à m'écrire très souvent. Le moindre mot de

vous me fait la *plus grande* joie. Qu'a dit maman de mes modèles de corsage et de chapeau d'été?

Je vous embrasse du fond du cœur, comme je vous aime, mes bien chers parents.

ÉTIENNE.

P. S. — Écrivez-moi un mot me disant que tout est bien entendu ainsi et tout sera pour le mieux dans ce monde qui pourrait « être meilleur »...

Que devient Mrs Hughes-Hallett?

19 juin 1915.

MES BIEN CHERS PARENTS,

Ci-joint l'adresse du frère prisonnier du capitaine des Roches. Voyez si pouvez faire quelque chose pour lui. Voici aussi l'adresse de ses vieux parents. Il m'a dit qu'il serait enchanté si vous pouviez aller les voir. Ci-joint également l'adresse des parents de Kinnen (Quiévrain, Province de Hainaut). Petit caporal de chez moi, qui n'a pas de nouvelles de ses parents depuis longtemps. Ne pourriez-vous pas en avoir? Ce serait une grande joie pour moi, si vous pouviez arriver à un résultat quelconque. Merci et faites pour le mieux, comme toujours.

Je lis la *Revue de Paris* avec beaucoup d'intérêt.

Vous recevrez la visite du caporal Vernier qui m'est excessivement dévoué. C'est un très brave homme qui est parti pour Laval faire l'instruction de la classe 16.

Au revoir, mes très chers parents, je vous embrasse bien tendrement, espérons et prions pour que nous nous revoyions.

23 juin 1915.

MES BIEN CHERS PARENTS,

J'ai reçu la lettre de maman datée du 19 juin, j'ai bien pensé à vous le 10 juin, date du jour des obsèques à Autun de cette chère bonne maman. Quel grand vide que la dis-



MOURMELON-LE-GRAND



SUIPPES (MARNE)

parition d'une personne qui tenait tant de place dans l'affection et la vie de ceux qui lui étaient chers ! Je ne puis encore me faire à l'idée que je ne la reverrai plus ici-bas, si jamais je devais revenir !

J'ai été bien heureux d'apprendre que notre brave Charles a été cité ; cela ne m'étonne d'ailleurs point de lui. Je vais lui écrire. C'est une grande satisfaction d'avoir conscience du devoir accompli et surtout bien accompli. J'ai reçu une carte de tante de La Ferrière qui m'a rappelé tous les souvenirs d'Autun. La bonne vie de famille. La liqueur d'orange que me donnait bonne maman ! J'espère bien que les La Ferrière garderont Sérigny ; d'abord c'est une terre de famille et puis ensuite ce sera une occupation pour Jacques et Jean (1). Pourquoi ne suivrait-il pas les cours d'une école d'agriculture? Il a bien le tempérament pour ce genre d'études. Sérigny est charmant et ils y sont très aimés.

Je n'ai encore rien de précis au sujet de ma permission, dès qu'il y aura quelque chose de décidé, je vous l'écrirai. Quelle joie cela sera ; j'y pense jour et nuit. Si j'ai la peau encore assez dure pour exister quarante jours, cela fera *un an* que je serai dans « le Business ». Mais onze mois c'est déjà un chiffre !

Je vous embrasse du fond du cœur, mes bien chers parents.

28 juin 1915.

Mes bien chers Parents,

J'ai reçu avec bonheur vos deux lettres du 24 ; inutile de vous répéter la très grande joie qu'elles me causent.

(1) Ses cousins germains Jacques et Jean de La Ferrière qui tous deux, dès qu'ils eurent dix-sept ans, s'engagèrent au 95e régiment d'infanterie afin de venger leur père mort au champ d'honneur le 5 mars 1915, alors qu'il était chef de bataillon dans ce même régiment. Jacques, devenu sous-lieutenant, fut tué également au champ d'honneur, dans une attaque, le 25 octobre 1918. Jean, sous-lieutenant, ne fut que blessé à la même époque.

Je viens encore vous demander quelque chose. Le caporal au sujet duquel je vous ai demandé de savoir si l'on pouvait avoir des nouvelles de sa famille, qui se trouve en Hainaut, s'est enfui de Belgique avec son oncle dont l'adresse est ci-jointe et qui est très misérable. Il a été deux fois à l'hôpital et vient d'en sortir. Pas de travail; bref la misère. Voulez-vous, mes bien chers parents, vous charger de le secourir, de vous occuper de lui, lui trouver une place, lui donner quelque argent. Merci, mes bien chers parents. Avez-vous vu les parents du capitaine des Roches? Racontez-moi cela.

Ci-joint quelques photos qui vous amuseront. Gardez-les moi précieusement.

Ne perdez pas de vue Mme Ramon ni Mme Campion.

Au revoir, mes très chers parents, je vous embrasse du fond du cœur, comme je vous aime.

ÉTIENNE.

Monsieur le Vicomte de Fontenay, Ministre de France 15, rue de Saint-Simon, Paris. — (Personnelle.)

5 juillet 1915.

MON BIEN CHER PAPA,

Ci-joint quelques photos que je t'adresse à *toi*, pensant que quelques-unes — celles des morts — feraient pleurer maman. Tu ne les lui montreras pas. Garde-les moi précieusement. Elles ont été prises le jour « d'une affaire »...

La question permission semble prendre tournure. Dès que j'aurai des précisions, je t'écrirai, car si j'en ai une, il faudra naturellement la passer à Paris. Quelle joie cela serait!!! Je n'ose y penser et me le figurer, *après un an* de séparation! Enfin patience encore et laissons venir les événements. Je t'embrasse très tendrement, mon cher petit papa, ainsi que maman.

P. S. — Les généraux qui sont sur les photos sont les généraux Paulinier, Herr, Roques.



ETIENNE DE FONTENAY

Caporal (1915)

9 juillet 1915.

Mes chers Parents chéris,

Ça y est pour la permission ! Donc attendez-moi à Paris, il faudrait tâcher que Charles s'y trouve en même temps que moi ! *Quelle joie* de vous revoir, mes parents chéris. Je n'ose y penser.

10 juillet 1915.

Mes bien chers Parents,

Enfin, je pense que nous parviendrons tout de même à nous revoir, comme je vous le disais hier, dans un mot hâtivement crayonné, on a demandé un état par ordre d'ancienneté sur le front. Quand aurai-je ma permission? Je ne le sais. Mais quoi qu'il en soit, ne quittez pas Paris pour l'instant, afin qu'au cas où je ne pourrais vous prévenir à temps, je sois tout de même certain de vous y trouver. Prévenez Sillac (1), je serai très heureux de le

(1) « New-York, 16 octobre 1916.

« Chère madame,

« Je viens seulement d'apprendre par une lettre de Madeleine l'affreuse nouvelle à laquelle je ne peux pas m'habituer.

« D'après la peine poignante que je ressens, je comprends quelle doit être votre immense douleur. Pour la seconde fois, vous êtes frappée durement par l'horrible guerre. Après le magnifique Charles, voilà que vous est enlevé ce fils non moins admirable qui combattait depuis le premier jour avec un courage et un entrain qui ne pouvaient pas être surpassés. Combien il faisait avec simplicité la chose la plus noble et la plus grande qui peut être faite ici-bas : se battre pour son pays dans une guerre qui met en jeu l'indépendance et l'avenir du monde.

« La pensée du but à atteindre, la cause si glorieuse de ce sacrifice est, du moins, une grande consolation ; vous ne pourrez pas penser à vos fils sans associer leur image et leur souvenir au salut de la France et de la civilisation. Jamais on n'a combattu pour un plus noble idéal et la pensée que vos deux fils sont des héros et des martyrs bercera à jamais votre pensée douloureuse.

« Permettez, ainsi que votre cher mari, que je m'associe à l'hommage que vous leur rendez et que je les pleure du fond du cœur avec vous.

« M. de Sillac. »

revoir. Je pense que les La Ferrière y seront encore. Les Bovis viendront-ils? J'irai voir la bonne Marie et *surtout*, nous resterons le plus ensemble, afin de bien nous voir, — car ce sera très court ! — mais cela vaut mieux que rien !

Depuis que c'est une chose qui va se réaliser, j'y pense *tout le temps*. Je me vois entrant dans l'antichambre, puis dans ma chambre, mes chers livres ! mes bibelots ! Dans la salle à manger ! Tout propre, tout élégant et soigné !

La bonne crème au chocolat ! Le joyeux et cher « home ». La jolie chambre de maman !..., etc... Cette nuit j'en ai rêvé !

Je pense passer par Dijon, revoir notre vieille Bourgogne à toute vitesse de chemin de fer !

Vous direz à la bonne Mme Erard de venir me voir.

Les nouvelles que maman m'a données de Charles m'ont fort peiné, mais puisqu'il est maintenant en route vers l'intérieur, c'est le principal. Il pourra aisément se reposer et se « refaire la cerise ». Pendant longtemps, le principal est qu'il soit évacué.

Ici, je vois souvent Fleury, dont je vous ai déjà parlé. Il est si gentil. J'ai vu son père l'autre jour, il est colonel d'état-major à Rouen et m'a bien demandé de vos nouvelles.

Je ne veux plus vous dire grand'chose, car je ne pense plus qu'à la joie de la revoyance prochaine !

Pensez-vous que les L'Enferna viendraient? Cela me ferait plaisir. Je vous embrasse bien tendrement, mes très chers parents.

12 juillet 1915.

MON BIEN CHER PAPA,

Je suis enchanté que Charles soit évacué, bien soigné à l'arrière. Quant à ma permission, je ne pense pas partir avant le 20 ; car comme de juste, parmi les sous-officiers, on fait d'abord partir ceux qui sont mariés (parmi ceux qui sont là depuis le début).

Quelle joie de vous revoir, chers parents aimés ! j'y pense tout le temps, j'en *suis fou de joie!* Dire qu'après douze

mois et *tant* de tribulations, je vais enfin avoir le bonheur de vous revoir.

Je vous embrasse du fond du cœur.

15 juillet 1915.

Quelle joie de vous revoir tous les trois ensemble. J'en *rêve toutes les nuits*. Je vous embrasse tendrement.

17 juillet 1915.

MON BIEN CHER PAPA,

Si tout va « normalement », je pense partir le 25 prochain et arriver à Paris le 26 au soir, tard dans la nuit. Mais à condition que tout se passe normalement, car nous sommes en temps de guerre, c'est-à-dire incertains, non seulement du lendemain, mais même de l'heure qui va suivre le présent.

Je sais tout à fait par hasard que Charles est soigné à la maison. Quelle joie de se retrouver *tous les quatre!* Je n'en vis plus de joie et d'espoir !

Dire que je vous embrasserai et vous reverrai après douze mois de cahotements si bizarres, si inattendus ! C'est pour ainsi dire incroyable ! Enfin, mes parents chéris, je vous embrasse tous les trois, bien bien tendrement.

8 août 1915.

MES BIEN CHERS PARENTS,

Le voyage de retour s'est parfaitement exécuté sans le moindre incident. Je suis arrivé, où j'ai retrouvé mon régiment.

Maintenant, mes chers parents aimés, je pense qu'il est inutile de vous dire *toute l'immense joie* que j'ai eue en vous revoyant après une si longue et si troublée absence. Je ne sais comment vous remercier, mes parents chéris, de

tout ce que vous avez fait pour moi pendant ce petit séjour. Cette bonne vie de famille m'a retrempé et je vous assure que je n'ai pas eu « le cafard ». Je suis revenu ici plus gai et plus en train que jamais ! et ce n'est pas douteux que toute l'affection et la tendresse que vous m'avez témoignées ne soient la cause de cet excellent état moral.

Merci encore du fond du cœur, mes bien chers parents chéris, du délicieux séjour que vous m'avez fait passer ; je vous embrasse *bien bien* tendrement, comme je vous aime.

11 août 1915.

MA CHÈRE PETITE MAMAN CHÉRIE,

Je confie ce mot à un camarade qui part pour Paris, ne t'étonne donc pas s'il ne porte le timbre. Donc, c'est toujours entendu pour le 15, vos chambres sont retenues à Bar-le-Duc et je me réjouis énormément de la « revoyance ».

Je t'embrasse de tout mon cœur, comme je t'aime, ma petite maman chérie, ainsi que papa, et merci encore à tous les deux du si agréable séjour que vous m'avez fait passer à Paris.

17 août 1915.

MES BIEN CHERS PARENTS CHÉRIS,

Comment vous dire toute la joie que j'ai eue à passer avec vous ces quarante-huit heures à Bar, qui se sont si vite écoulées pour moi.

Je suis bien heureux d'avoir pu vous embrasser encore une fois avant de repartir pour le front, mes chers parents aimés. Je vous remercie bien de tout ce que vous avez fait pour moi pendant ce temps.

Mon retour s'est parfaitement effectué. Le soir, j'ai été voir le colonel, je lui ai donné la lettre du capitaine, il a été tout à fait charmant pour moi et m'a dit que non seulement je serai proposé pour sous-lieutenant mais encore



ÉTIENNE DE FONTENAY ET SA MÈRE
A SA PREMIÈRE PERMISSION

(Juillet 1915)

que je resterai avec le lieutenant de Saint-Pern. Vous devinez ma joie !

Le capitaine Guérin (1) m'a dit qu'il avait eu bien envie d'aller vous voir, mais qu'il n'avait pas osé !

Enfin, mes bien chers parents, je ne sais comment vous dire encore toute ma reconnaissance pour tout ce que vous avez fait pour moi. Racontez-moi bien vite votre soirée après mon départ, et la matinée du lendemain ainsi que votre voyage avec ces gentils Dumont. Tout m'intéresse. Je vous embrasse *bien bien bien* tendrement, comme je vous aime, mes parents chéris, et merci encore de tout cœur.

4 septembre 1915.

MES BIEN CHERS PARENTS CHÉRIS,

Maintenant que les circonstances le permettent, je vous écris tous les jours, et croyez que toute la joie est pour moi. Dumont m'a raconté que le premier soir de la bataille, ayant reçu la liste de tous les tués, blessés, disparus, le général Paulinier a appelé Dumont et lui a dit : « Charles, le petit Fontenay n'a rien ? » Pour quelqu'un qui a d'aussi immenses préoccupations et de telles responsabilités, vous m'avouerez que c'est vraiment charmant. Au revoir, mes bien chers parents, je vous embrasse très tendrement comme je vous aime.

24 septembre 1915.

MES BIEN CHERS PARENTS,

J'ai reçu vos bonnes lettres de Neuilly. Je pense que vous serez encore longtemps sans avoir de mes nouvelles, mais ne vous inquiétez pas. D'ailleurs si jamais il arrivait quoi que ce soit, Dumont vous écrirait, mais puisque nous devons nous retrouver, j'espère qu'il n'en sera rien !

(1) Capitaine Guérin du 54e régiment d'infanterie, mort au champ d'honneur.

Avant peu, nous ferons, je l'espère et j'en suis certain, de belles et grandes choses. Priez pour le succès et pour que nous nous retrouvions après cela tous réunis.

Je vous embrasse bien bien tendrement ainsi que Charles, chers parents chéris.

28 septembre 1915.

MES BIEN CHERS PARENTS CHÉRIS,

Jusqu'ici tout va bien, heureusement. Je vous embrasse *bien bien* tendrement. *En plein combat* (1). *Moral excellent.*

2 octobre 1915.

MES BIEN BIEN CHERS PARENTS,

Me voilà encore rescapé une fois ! miraculeusement, c'est le mot. Vous pourrez faire dire des messes pour remercier le ciel, car pendant sept jours, j'ai cru à chaque minute que je ne vous reverrais plus ! Enfin ! c'est passé. Je vous raconterai cela plus longuement demain. Pour l'instant, nous nous reposons un peu. Je viens de voir Dumont et je

(1) Lettres de M. Charles Dumont, après plusieurs jours de bataille en Champagne :

« 29 septembre 1915.

« Un mot à la hâte, chère madame. J'ai vu Étienne au moment où il partait en avant le matin du 25 septembre. Depuis, je n'ai pu le voir, mais je sais que, hier soir, il n'était pas sur la liste des disparus. Je pense donc qu'il est bien. *Son régiment a été et est merveilleux.* Le général Paulinier s'informe de lui chaque fois qu'il le peut, pour être sûr qu'il ne lui est rien arrivé.

« Excusez ce mot griffonné au galop dans un trou.

« Ch. DUMONT. »

« 1er octobre 1915.

« CHÈRE MADAME,

« Étienne en parfaite santé. *Très dure* secousse, mais il s'en est sorti indemne et actuellement se repose un peu. Je ne l'ai pas vu moi-même, mais je sais où il est et je vais tâcher de le joindre.

« Votre bien respectueusement.

« Ch. DUMONT. »

dîne ce soir avec lui. Je viens de recevoir la lettre de maman et celle de papa du 28 septembre. Inutile de vous dire ma joie.

Imaginez-vous que mon pauvre lieutenant de Saint-Pern a été blessé, la cuisse traversée. Les deux autres sous-lieutenants, l'un blessé, l'autre évacué. Me voilà donc commandant de compagnie (1) ; je viens de l'être pendant ces cinq jours de combat, mes officiers ayant été blessés au début de l'action ; et je vous certifie que mes poilus ont été épatants de calme, de courage : chic type que le soldat français.

Enfin voilà ; à demain ; quand mes idées seront un peu plus en ordre dans ma cervelle, je vous écrirai plus longuement.

Je vous embrasse bien bien tendrement, comme je vous aime, mes parents chéris.

3 octobre 1915.

MES BIEN CHERS PARENTS,

Je vous envoie ci-joint deux lettres et une carte. La carte est du lieutenant de Saint-Pern. Gardez-la. Il y a une lettre de Martin Ribon et l'autre de mon ordonnance, vraiment touchantes. Gardez-les, ce seront des souvenirs.

Comme je l'écrivais hier à Charles, on est tout étonné de se retrouver indemne et surtout vivant ! On se tâte,

(1) Lettre du lieutenant de Saint-Pern : blessé, réformé pour l'infanterie passe dans l'aviation, meurt au champ d'honneur :

« 28 septembre 1915.

« MON CHER FONTENAY,

« Lorsque je vous disais en blaguant que d'ici huit jours, vous commanderiez la compagnie, je ne croyais pas que cela se réaliserait. Aussi, soyez sûr que mon plus grand regret a été de quitter la 7e au moment où elle allait à l'honneur. Dites-le bien à tous les poilus qu'ils sont sûrs que de mon lit, je suis toujours leurs faits et gestes. Renseignez-moi bien sur tout ce qui touche la compagnie. Je sais que vous l'avez brillamment conduite et je suis sûr, mon cher ami, que vous continuerez à le faire. Cordialement et bonne chance.

« SAINT-PERN. »

mais le coffre est encore bon ; quant au moral, inutile de vous dire que, malgré tout, il est et sera toujours *épatant!* Si cela n'était pas, on ne serait pas digne d'être Français. J'ai dîné hier avec Dumont et redîne ce soir avec lui ; il m'a promis de s'occuper de la pauvre mère Bouchelet et va répondre à ce sujet à maman. Dès qu'il le pourra, car pour l'instant, il ne peut que griffonner quelques mots sur une carte et c'est déjà beaucoup.

Mon pauvre et cher capitaine Guérin a été tué. Une balle en plein cœur, au moins il n'a pas souffert. Faites dire une messe pour lui. Si mon ordonnance va à Paris, il ira vous voir ; c'est un si brave garçon ; il faudra lui donner de l'argent et du tabac. Il a attrapé une blessure à la tête à mes côtés et vient d'être évacué. J'ai revu Fleury qui est en bonne santé et qui s'est très bien conduit ; vous pourrez le dire à sa mère et à sa sœur quand vous les verrez.

Je vous embrasse bien bien tendrement, comme je vous aime, mes parents chéris.

ÉTIENNE.

P. S. — Je demande à papa de m'envoyer un caoutchouc, le mien est une passoire, tant il a été criblé de balles.

6 octobre 1915.

MES BIEN CHERS PARENTS,

Reçu les lettres de papa et de maman, je pense que maintenant vous savez que je suis miraculeusement sain et sauf !

Je suis bien content de penser que notre brave Charles est encore au repos. Je vais vous renvoyer mon vieux caoutchouc ; vous verrez cet écumoir, il sera amusant à garder.

Je vais vous envoyer le modèle d'une capote que je ferai faire à Paris, la mienne étant trop usée..., vous y verrez quelques trous faits par des balles qui m'ont frôlé !...

Je vous embrasse bien bien tendrement, mes chers parents.

9 octobre 1915.

Nous sommes ici consternés des nouvelles des pauvres Serbes ! Puissent-ils être sauvés ! Et voilà que les Grecs ont l'air de vouloir se mettre contre nous. C'est le comble. Que papa dit-il de tout cela?

Ici nous en avons des cauchemars... nous rêvons. Notre corps de débarquement jeté à l'eau, les Serbes écrasés, etc...

12 octobre 1915.

Vous savez ce que je vous ai répondu pour le général de tonton Louis. *Non.* Quand vous verrez Charles à Paris, vous pourrez lui poser la question pour lui-même. Je n'accepte absolument rien pour moi et ne veux *pas quitter mes hommes.*

13 octobre 1915.

MES BIEN CHERS PARENTS,

Je vois avec joie que vous prenez goût à Neuilly qui va devenir très joli. Vous me demandez de vous parler de moi, mais que voulez-vous... Faut-il vous dire que j'ai traversé sept journées exactement de batailles et de bombardements intenses et que je suis encore vivant, solide au poste, je crois que c'est vous dire que je suis pour le moment en bonne santé. D'autant plus que, pour l'instant, nous nous reposons, ce dont je vous assure nous avons grand besoin tous après ces huit jours formidablement fantastiques, comme jamais je n'en avais vu depuis le commencement de la guerre.

D'ailleurs ce que j'ai fait n'a rien que de très naturel.

Je suis toujours commandant de compagnie.

Au revoir, mes bien chers parents, je vous embrasse très très tendrement, comme je vous aime.

ÉTIENNE.

P. S. — Tout est arrivé en excellent état, même le pain

d'épices dont la popote s'est régalée et comme on me remerciait, j'ai dit que cela venait de vous, alors on m'a prié de remercier « le papa et la maman Fontenay » ! Notre pauvre popote — nous étions dix, nous restons quatre !

15 octobre 1915.

Je suis toujours commandant de compagnie et aujourd'hui, dans une revue passée par notre nouveau général de brigade, je me suis trouvé tout étonné de défiler à cheval à la tête de cette même compagnie où, il y a un an, j'étais simple soldat (1) ! Drôle de chose que la vie...

Je fais de longues et ravissantes promenades à cheval. Vu tout le temps des lièvres superbes et de non moins superbes perdreaux qui feraient mieux dans nos casseroles que dans ces bois. Enfin ! ce sera pour plus tard.

Vos lettres me font toujours la plus grande joie et je vous remercie de m'écrire tous les jours. J'ai reçu des nouvelles de Charles, de Mayenne. Je vous embrasse bien tendrement, après les batailles de Champagne.

17 octobre 1915.

Pour la pauvre mère Bouchelet, faites comme toujours pour le mieux quand vous irez à Bourges. Je suis enchanté que vous ayez déjà pu vous occuper de cette pauvre femme et que, grâce à vous, elle se sente entourée et pas abandonnée.

(1) Lettre de son cousin le capitaine Calixte de Montmorin de Saint-Herem :

« Ma chère tante,

« Je vous remercie de m'avoir envoyé les citations et les états de service d'Étienne qui sont *épatants*. De caporal commander une compagnie, c'est merveilleux et cela promet. Cela ne m'étonne pas d'ailleurs. Croyez, ma chère tante, à ma respectueuse affection.

« E. M. de la 4e D. C. — S. P. 37. »

18 octobre 1915.

Mes bien chers Parents,

Avant-hier, le général Paulinier (1) m'a fait appeler et m'a dit : « Je tenais à vous voir en chair et en os avant de répondre à monsieur votre père », il a été bien charmant et m'a dit en partant : « Mes hommages à madame votre mère. »

Ci-joint plusieurs photos dont celle de notre médecin de bataillon, le docteur Bonnefoy. Homme charmant et amusant avec lequel je me dispute tout le temps, pour nous amuser bien entendu. Je l'appelle « Sacre to-bib » (to-bib signifie médecin en termes militaires), et lui m'appelle « Sacré Vicomte ».

A propos de médecin, maintenant je vais on ne peut mieux. La vie au grand air me fait un bien énorme. J'emmène ma compagnie deux fois par jour à l'exercice ; j'y vais tantôt à pied, tantôt à cheval. Je fais également de grandes promenades à cheval, les jours où mes hommes ont corvée de lavage et travaux de propreté. Maintenant je suis dans un état florissant, d'ailleurs vous avez pu en juger d'après mes photos.

21 octobre 1915.

Comme ravitaillement, nous avons à peu près tout ce qu'il nous faut.

J'ai cédé ma place de chef de popote au dernier arrivé

(1) Lettre du général Paulinier au vicomte de Fontenay :

« 18 octobre 1915.

« Monsieur,

« J'ai tenu à aller voir moi-même en son bivouac sous bois votre jeune sous-lieutenant, et je suis tout heureux de pouvoir vous en donner d'excellentes nouvelles. Il a passé sans le moindre accroc les dures journées de fin septembre, au cours desquelles il a comme toujours fait brillamment son devoir de chef et de soldat.

« Mes très respectueux hommages à Mme de Fontenay, et à vous l'expression de mes sentiments les plus distingués et les plus cordialement dévoués.

« Général Paulinier. »

(au grand regret de tous, m'a-t-on dit !), d'ailleurs, c'est l'usage et comme je suis très occupé, j'aime mieux cela.

Tonton Louis est venu passer deux heures avec moi, excellente mine, très chic. J'ai été bien heureux de le revoir, il m'a promis de venir déjeuner ou dîner avec moi un de ces jours.

ÉTIENNE.

P. S. — N'oubliez pas d'aller voir ce brave Saint-Pern, 17, rue du Mont-Thabor.

27 octobre 1915.

Quant à ce que maman m'a demandé pour le général de l'oncle Louis, l'ancien colonel de l'*oncle La Ferrière, je vous prie instamment de ne rien demander*, j'aime mieux rester avec mes hommes.

30 octobre 1915.

MES BIEN CHERS PARENTS,

Vous savez ce que je vous ai répondu pour le général de l'oncle Louis : *non*. Quand vous verrez Charles à Paris, vous pourrez lui poser la même question ; je préfère que cela soit lui qui en bénéficie.

10 novembre 1915.

Pour la femme du soldat Vernier (1), donnez-lui des vêtements chauds, ne l'abandonnez pas, car son mari était un bien brave homme et je les crois dénués de tout argent. Merci de tout cœur.

(1) Le soldat Vernier, de la 7e compagnie. Ordre du régiment du 2 avril 1915 : « S'est fait remarquer au combat du 27 mars par son courage pendant l'assaut. Son chef de section, après un recul provoqué par une forte contre-attaque allemande, ayant voulu tenter de chasser l'ennemi à la baïonnette, comme ses camarades hésitaient, s'écria : « Eh bien ! mon lieutenant, nous irons tous les « deux tout seuls. »

12 novembre 1915.

Je suis content que vous ayez été voir ce brave Saint-Pern que j'aime beaucoup. Il n'est pas mauvais quand il vous dit que « je suis imprudent » et que « je m'expose trop » ! Lui qui était le courage et la témérité personnifiés.

Je suis enchanté que Charles ait pu venir vous voir. Ne m'envoyez pas les gants du Canada. C'est un souvenir de mon ami Drummond et j'y tiens.

14 novembre 1915.

Ci-joint la citation de ce pauvre Ramon, voulez-vous la faire parvenir à sa mère par lettre recommandée.

Mon ordonnance va aller à Paris vous voir. Donnez-lui argent et cigarettes. S'il a besoin de quelque chose comme vêtements chauds, achetez-les-lui. C'est un très brave homme qui m'est très dévoué et que j'espère bien avoir chez moi après la guerre. Il est l'honnêteté même.

Voulez-vous retourner voir Saint-Pern ; il aime beaucoup les sucreries, chocolat, bonbons, voulez-vous lui en apporter.

J'aimerais bien à recevoir quelques vêtements chauds' chandails, chaussettes et joignez quelques crayons, papier à lettre, paquets de tabac, pour distribuer le tout à mes hommes. Merci de tout cœur.

22 novembre 1915.

Merci, mes bien chers parents, d'avoir été gentils pour mon fourrier Chauvigneau, c'est un très brave garçon. Il a été enchanté de votre accueil et m'a bien remercié.

Je compte venir à Paris vers le 15 janvier en permission. Quelle joie !

9 décembre 1915.

Je viens encore avoir recours à votre bonté et à votre générosité pour mon brancardier Ernotte (1).

12 décembre 1915.

Avez-vous vu mon camarade Arnaud (2)? C'est un garçon charmant, très intelligent. Dumont a été ravi de votre charmant accueil.

(1) Lettre du soldat Ernotte à sa marraine Mme la vicomtesse de Tristan :

« 4 octobre 1916.

« Nous avons été très douloureusement affectés par la mort du lieutenant de Fontenay et j'en suis à peine remis. Depuis le début de la guerre, j'avais toujours été très attaché à lui et je lui gardais une reconnaissance toute particulière, puisque c'était lui qui avait eu l'obligeance de me recommander à vos bontés. D'ailleurs, M. de Fontenay avait su s'attirer toutes les sympathies du régiment et tous officiers et soldats le regrettent sincèrement. Non seulement il était bon et toujours prêt à rendre service mais il avait pleine conscience de son devoir et ses hommes aimaient à marcher au feu avec lui !

« La pluie ne cesse de tomber et nous sommes dans un état lamentable.

« Croyez, ma chère marraine, à toute la reconnaissance et aux meilleurs sentiments de votre filleul.

« *Signé :* H. Ernotte. »

(2) Lettre du lieutenant Arnaud, mort au champ d'honneur :

« Luzarches (Seine-et-Oise), le 21 octobre 1916.

« Madame,

« J'ai appris un peu en retard, à cause de mes changements d'hôpitaux, l'affreuse nouvelle qui vous arrache, madame, un fils justement adoré ; qui me prive à tout jamais d'un camarade dont j'avais si vivement apprécié le charme et la beauté morale que ma seule joie au milieu de nos efforts quotidiens était de m'attirer son amitié.

« L'annonce de la mort héroïque, mais si brutale, d'Étienne m'est venue de différents soldats du régiment. Et si j'ai tardé à vous écrire, encore, tout mon chagrin et l'expression douloureusement renouvelée de mon respect, c'est que j'ai violemment refusé, quelques jours durant, de me soumettre à la réalité.

« Les rares camarades d'Étienne qui restent aujourd'hui, et que

21 décembre 1915.

Merci infiniment d'avoir trouvé en la vicomtesse de Tristan une si bonne marraine à mon infirmier-brancardier Ernotte. Inutile de vous dire ma joie. Il est venu aujourd'hui me remercier et me prier de vous transmettre l'expression de sa reconnaissance.

Merci beaucoup, mes bien chers parents, pour les étrennes, vous êtes vraiment trop bons de penser ainsi tout le temps à nous.

30 décembre 1915.

MES BIEN CHERS PARENTS,

Ces quelques mots vous apporteront pour la nouvelle année mes vœux les plus tendres, les plus affectueux. Voilà encore un anniversaire que nous passerons séparés ! Mais que voulez-vous, ce sont là de petites choses qui n'ont pas à entrer en ligne de compte à l'heure actuelle et malgré ces longues séparations, nos sentiments mutuels d'amour et de tendresse n'en sont que plus vifs et plus forts.

Nous avons eu la chance, Charles et moi, de passer au travers de *tout*... jusqu'ici. Fasse Dieu que cela continue.

Et même nous arriverait-il quelque chose, à l'un ou à l'autre, *même aux deux*, ceci, mes bien chers parents aimés, n'aurait qu'une importance relative, étant donnée la gigantesque lutte que nous poursuivons depuis un an et demi

je souhaite rejoindre dans un mois, gardent de lui, j'en suis sûr, un souvenir également ému. J'évoque chaque jour pieusement son affectueuse mémoire.

« J'ose espérer que vous serez bientôt soutenue dans la plus cruelle des épreuves par le retour de M. de Fontenay qui, lui aussi, avait voulu dans le plus noble esprit de servir la France revendiquer la mission la plus périlleuse qu'on pût lui réserver.

« Et, me souvenant avec quelle sympathie spontanée vous avez bien voulu m'accueillir, je vous prie, madame, de bien vouloir agréer l'expression de ma très respectueuse émotion.

« Lieutenant Maxime ARNAUD. »

et dans laquelle des intérêts autrement supérieurs que les nôtres sont engagés.

3 janvier 1916.

MA BIEN CHÈRE MAMAN CHÉRIE,

Je viens te demander de m'envoyer plusieurs choses, car j'en ai perdu pas mal dans une « petite affaire » !

D'ailleurs, tu vois que malgré les balles et les obus je suis encore en vie. C'est le principal.

Mon régiment a été cité à l'ordre du jour pour cela (1) ; c'est te dire que c'est un bon régiment !

3 janvier 1916.

Reçu pour le 1er janvier votre généreux envoi qui a fait bien plaisir à mes poilus. Je vous en remercie de tout cœur. C'est arrivé juste le 1er janvier.

Quand je pense que dans quinze jours, je serai avec vous, mes chers parents aimés, vous ne pouvez vous imaginer ma joie !

8 janvier 1916.

MES BIEN CHERS PARENTS,

Merci d'avoir si bien reçu mon sergent-major, revenu enthousiasmé, charmé, ravi de votre accueil.

« Quelle jeunesse, quel charme », a-t-il dit en parlant de maman. De papa, « quel esprit, quelle gaieté, quelle intelligence » !

(1) « *Le 54e régiment d'infanterie, sous le commandement du lieutenant-colonel Guy :* a fait preuve, dans toutes les circonstances où il a combattu, depuis le 26 décembre dernier, d'une vaillance et d'une énergie au-dessus de tout éloge ; s'est particulièrement distingué pendant les opérations dirigées les 25 et 27 mars : opérations au cours desquelles il a repris un jour, dans un violent corps à corps à la baïonnette, des tranchées que l'ennemi venait d'enlever à un corps voisin. A chassé les Allemands le lendemain, dans un brillant élan, d'une partie de leurs tranchées très fortement organisées sur la crête. »

Je serai à Paris dans dix jours (1). J'en suis fou... J'aurai bien des choses à vous dire ; surtout que papa m'attende.

Je vous embrasse bien bien tendrement.

23 janvier 1916.

MES BIEN CHERS PARENTS,

Dans l'émotion du départ, j'ai oublié de vous remercier de tout ce que vous avez fait pour moi pendant le court séjour.

Surtout, ne vous inquiétez pas à mon sujet.

A 3 heures, j'ai reçu un mot de Dumont me demandant de venir le voir le plus tôt possible, car le général Paulinier désirait me parler (2). Immédiatement, j'ai enfourché un cheval et j'ai été le voir.

Inutile de vous dire qu'avec sa bonté habituelle, il a été charmant.

29 janvier 1916.

MES BIEN CHERS PARENTS,

J'ai reçu ce matin vos deux lettres. Pauvre cher Charles ! Quelle consolation de savoir que l'on a pu avoir son corps et que nous pourrons lui donner une sépulture digne de lui, où nous pourrons aller prier, non pas pour lui, car sa belle âme qui n'a jamais connu que le bien et le bon a dû certes aller droit au ciel, mais pour prier pour qu'il nous protège.

Son dernier mot, sa dernière pensée a été pour vous, mes

(1) A son arrivée, Étienne devait apprendre la mort de son frère Charles, tué le 10 janvier.

(2) Lettre de M. Charles Dumont :

« 24 janvier 1916.

« MONSIEUR,

« Étienne a dû vous écrire que le général Paulinier avait demandé à le voir. J'ai été très heureux qu'Étienne ait pu passer quelques minutes avec lui. Comme je suis heureux de voir le général éprouver pour Étienne une vraie sympathie ; vous savez d'ailleurs comme moi et mieux que moi qu'on ne peut pas approcher Étienne sans être gagné par lui. »

bien chers parents, c'est-à-dire que jusqu'au dernier moment il a eu présent à son esprit non seulement vous, mais tout l'amour et la tendresse que vous lui portiez... Quel beau cri d'amour filial et de reconnaissance.

J'ai reçu ce matin une bien gentille lettre de tata Mimi. Vous ne pouvez vous figurer combien j'ai eu de joie à la revoir aussi charmante et intelligente. Je pense, mes chers parents, que la poste vous apporte régulièrement mes petits mots, car tous les jours je vous envoie au moins une carte.

Au revoir, mes bien chers parents. Ayez bon courage et surtout confiance ; si cela n'était point, vous ne sauriez la peine que j'en aurais.

Je vous embrasse de tout cœur.

6 février 1916.

Quant à ce qu'a fait maman pour la vieille mère Bouchelet, merci de tout cœur. Combien cette pauvre femme va être heureuse !

18 février 1916.

Mes bien chers Parents,

Ce soir, je viens vous écrire sur mes genoux... Merci encore de tout cœur de tout ce que vous faites pour moi. Je vous écrirai plus longuement après-demain, car la position que j'ai pour vous écrire est au plus haut degré incommode et le « scribe accroupi » du musée du Louvre est certainement plus confortablement installé que moi.

8 mars 1916.

Mes bien chers Parents,

Ci-joint une petite note qui vous fera certainement plaisir, citation du 9 mars 1916. Ordre du régiment n° 232, avec au verso un mot charmant du capitaine des Roches. Me voici donc cité de nouveau ; inutile de vous dire ma joie.

Je vous enverrai ma citation dès que je l'aurai ; c'est ce qui paraît avec le rapport.

Mais, je vous en prie, *gardez tout cela pour vous.*

Je vous embrasse bien bien tendrement.

14 mars 1916.

Quant à ce que l'on vous propose pour l'*Intendance*, je n'en veux pas. Je ne veux pas quitter mes hommes. Donc je vous en prie, mes bien chers parents, ne donnez pas suite à cette idée...

22 mars 1916.

Merci de t'occuper des sœurs de mon pauvre Ramon.

27 mars 1916.

Je porte ma croix et je ne te cache pas que j'en suis très fier.

Je reviens du cimetière où notre bon Charles est enterré. L'endroit est tranquille et calme. Le curé s'occupe bien de son cimetière. Je lui ai laissé de l'argent pour sa paroisse et pour ses pauvres.

9 avril 1916.

Je suis très heureux de mon deuxième galon. Le colonel a été charmant pour moi. L'autre jour, j'ai été si heureux de te voir, que j'ai oublié de te remettre cette lettre pour Kriegk.

Ici nous avons un temps glorieux.

11 avril 1916.

MON BIEN CHER PAPA,

Je pense bien souvent aux bons instants de la semaine dernière (1). Ce sont les oasis du désert !

(1) Allusion à la visite que fit le vicomte de Fontenay sur le front en accompagnant S. Exc. Essad Pacha. Ils furent reçus par le général Gouraud qui fit aussitôt venir Étienne de Fontenay.

18 avril 1916.

MON BIEN CHER PAPA,

Achète *le Petit Journal* ou *le Petit Parisien* de dimanche 18 avril. Tu verras la tournée de Fursy au front et la dernière partie est consacrée à notre soirée, c'est amusant.

Envoie-moi l'adresse de Djoukitch (1). Je vais lui écrire. A-t-il la légion d'honneur? Je suis sûr qu'il l'a bien méritée.

Je t'embrasse bien tendrement, comme je t'aime.

25 avril 1916.

J'ai vu avant-hier le sous-lieutenant Saint-René-Taillandier, attaché à l'état-major du général Gouraud. Il m'a chargé de mille choses pour toi, et a bien regretté de ne pas t'avoir vu l'autre jour. C'est très chic à lui d'avoir pris du service, étant donné son âge.

Ici, nous avons un temps radieux.

J'ai dans ma compagnie un soldat qui vient du 130e et qui a beaucoup connu notre cher Charles et pour lequel il avait, comme ses camarades, une véritable adoration.

Dès que maman sera de retour, je lui demanderai de s'occuper de sa femme qui est en ce moment à Paris.

(1) Lettre du lieutenant-colonel d'artillerie Panta Djoukitch, de l'armée serbe, à Étienne de Fontenay qu'il avait connu à Belgrade en 1905 et auquel il avait appris à monter à cheval.

« Au front, 26 juillet-8 août 1916.

« MON BIEN CHER AMI,

« Je pense à toi sans cesse et je t'admire, mon brave héros, en attendant de te lire. Je t'ai écrit il y a un mois, il me paraît que tu n'as pas reçu ma carte. Je suis enchanté de te savoir échappé aux plus grands dangers entre Vaux et Verdun, à la fin de juin.

« Nous autres sommes aussi devant l'ennemi et attendant avec impatience de rentrer dans notre chère patrie... Je t'embrasse, mon héroïque camarade et très cher ami, de tout mon cœur.

« Panta DJOUKITCH. »









Vers Verdun. Le 54e d'infanterie croise un convoi d'automobiles qui revient de Verdun

Dans les bois du Hasard, un convoi de prisonniers allemands

Debarquement de camions a Nixeville

Bois du Hasard

27 avril 1916.

MON BIEN CHER PAPA,

Reçu avec joie tes lettres me parlant d'Essad Pacha et de ta visite au prince de Serbie. Ce mot du général m'a fait plaisir.

30 avril 1916.

Je confie cette lettre à l'infirmier de ma compagnie. Donne-lui une boîte de cigares, cela lui fera plaisir ; c'est un très brave garçon, très courageux, que j'estime beaucoup. Il s'appelle Dhoust (1) et habite 32, chemin de l'Échange, à Aubervilliers.

(1) Les soldats D'houst, Thébault et Chavigneau rapportèrent le corps d'Étienne de Fontenay quand il tomba mortellement frappé dans un assaut le 25 septembre 1916. A cette occasion, D'houst fut cité à l'ordre du 6e corps d'armée le 18 octobre 1916, nº 196 :

« D'un courage et d'un sang-froid digne de tous les éloges, a entraîné son équipe pendant quatre jours et quatre nuits sous un bombardement incessant.

« Blessé en ramenant le corps d'un officier, a refusé de se faire évacuer. »

« Paris, 4 août 1919.

« Je suis très heureux d'avoir l'honneur de faire réponse à madame la comtesse, mais je vous demande pardon de vous avoir renouvelé de si cruels souvenirs.

« Que madame croie qu'il en a été de même pour moi, car jamais je n'oublierai votre héroïque fils.

« Pour mes camarades et moi, ce n'était pas un officier, mais un frère d'armes.

« Que madame la comtesse de Fontenay croie que tous ceux qui ont été sous son commandement n'ont gardé que les meilleurs souvenirs d'un vrai officier : *notre* lieutenant de Fontenay.

« De la part de ma mère et moi, nous vous remercions de bien vouloir s'être intéressée à nous.

« Que madame la comtesse reçoive nos remerciements les plus respectueux.

« Votre tout dévoué.

« Georges D'HOUST.

« 32, chemin de l'Échange, Aubervilliers (Seine). »

1er mai 1916.

As-tu pu donner une boîte de cigares au brancardier? Si tu le vois, dis-lui que tu sais qu'il est très courageux et qu'il a sauvé bien des blessés en allant les chercher malgré les balles et les obus.

12 mai 1916.

Mon brancardier Ernotte a été enchanté de l'accueil que papa lui a fait. N'oubliez pas d'aller voir le docteur Bordet. Vous savez que j'aimais beaucoup son fils. Quand vous serez à Paris, je vous donnerai le nom de plusieurs personnes pauvres dont je vous demanderai de vous occuper.

16 mai 1916.

J'ai eu une certaine émotion en ouvrant le colis de Kriegk me disant : Si par hasard c'était l'uniforme d'Essad Pacha !... Me voyez-vous tout chamarré me balladant dans les tranchées !

18 mai 1916.

Ceci concerne la sœur d'un de mes aspirants, Cussonac (1). Excellent garçon que j'aime beaucoup. Voyez ce que vous pouvez faire pour son concours, et merci.

(1) Lettre du sous-lieutenant Cussonac :

« Amiens, le 12 octobre 1916.

« MADAME,

« La mort de votre cher fils vient de me frapper au cœur. La nouvelle cruelle m'arrive seulement, je m'associe à vous pour partager votre si grande douleur car il était pour moi non seulement le chef de haute valeur et d'un courage sans pareil mais encore l'ami que j'aimais profondément.

« Que l'héroïsme et le noble sentiment du devoir qu'avait Étienne apaisent un peu votre douleur, il avait ce sentiment au plus haut

7 juin 1916.

Je vous envoie mon sergent Marion (1). Invitez-le à déjeuner, c'est un charmant garçon très bien élevé. Merci du livre de Charles (2). C'est une pure merveille, tant au point de vue technique qu'au point de vue pensée, envolée d'idées. Quant à la forme extérieure et l'impression, elles sont de premier ordre et tout à fait dans les goûts si artistiques de notre cher Charles.

8 juin 19 6.

MES BIEN CHERS PARENTS,

Je reviens de dîner chez le général Girodon (3), notre nouveau général de division. Il a été charmant. C'est d'ail-

degré, soyez-en fière, madame, sa mort glorieuse sera un exemple pour tous.

« Je garde en moi la figure réfléchie et pleine de sympathie de mon ami si cher.

« Encore une fois, madame, je suis de cœur avec vous. Croyez à ma toute profonde reconnaissance et à mes sentiments respectueux.

« CUSSONAC. »

(1) Sergent Marion, mort au champ d'honneur.

(2) Le *Cantique à la guerre*, édité chez Sonor à Genève.

(3) Général Girodon, mort au champ d'honneur, le 23 septembre 1916, dans la Somme, deux jours avant Étienne de Fontenay. Il a été inhumé à côté de son lieutenant dans le cimetière de Laneuville près de Bray-sur-Somme.

Lettre du général Girodon au vicomte de Fontenay :

« 30 juin 1916.

« MON CHER AMI,

« Votre fils est sorti indemne de cette dure épreuve (ces terribles journées de Verdun) : que le ciel en soit loué ! Je l'ai vu hier en excellente santé physique et morale et j'ai été bien heureux de le retrouver ainsi.

. . . .

« Votre fils Étienne s'est, comme toujours, brillamment comporté. Vous pouvez, Mme de Fontenay et vous, être fiers de lui et assurés que je veillerai sur lui avec un intérêt et une sollicitude tout particuliers.

« Veuillez, mon cher ami, transmettre mes hommages respectueux à Mme de Fontenay et recevoir vous-même l'expression de mes sentiments les plus cordiaux. »

leurs un chic officier — belle allure, intelligent, sympathique. Il a produit sur tous une excellente impression. Ce matin, il nous a passés en revue.

Ce soir, j'ai de nouveau dîné chez lui à son Q. G. avec le colonel, un de ses camarades de promotion. Je vous écris rapidement ce mot avant de me coucher.

Je vous embrasse bien bien tendrement, chers parents aimés.

23 juin 1916.

MES BIEN CHERS PARENTS,

Rien de neuf, tout va bien. Je vous embrasse (1).

23 juin 1916.

MES CHERS PARENTS CHÉRIS,

Tout va bien. Je vous embrasse.

26 juin 1916

MES BIEN CHERS PARENTS CHÉRIS,

Rien de neuf à vous raconter (2). Je me porte à merveille. Peut-être pourrai-je venir bientôt en permission,

(1) « Rien de neuf », au moment de partir pour les terribles combats de Verdun ; ce jour-là, sachant d'avance à quels dangers il marchait, il envoie deux cartes à ses parents pour les rassurer.

(2) Il venait de passer par plusieurs jours ininterrompus de combats devant Verdun (Tavannes, Cote 349, bois Chapitre, bois Fumin) ; M. Dumont, son ami, écrivait à ce sujet au vicomte de Fontenay :

« 26 juin 1916.

« CHER MONSIEUR,

« J'ai vu Étienne ce matin. Il l'a encore échappé belle, et vous allez le revoir sans doute bientôt, car il compte demander une permission à son colonel. Il ne l'aura pas volée, le brave petit !..

« Veuillez, cher monsieur, présenter mes plus respectueux hommages à Mme de Fontenay et croire à mes sentiments les plus dévoués.

« Ch. DUMONT. »

mais je ne peux vous fixer aujourd'hui, exactement. Dès que je le saurai, je vous écrirai.

Je vous embrasse *bien bien* tendrement, comme je vous aime, mes parents chéris.

3 juillet 1916.

MON CHER PAPA,

Reçu hier vos deux lettres, merci. Je viens en effet de passer une fois de plus par une bien petite porte... mais puisque c'est fini et passé, ce n'est plus la peine d'y penser. En attendant, je me repose.

4 juillet 1916.

MES BIEN CHERS PARENTS CHÉRIS,

Je vous assure que vous vous exagérez beaucoup l'héroïsme de votre poilu. Enfin, j'espère d'ici peu de temps être parmi vous.

Oberthür et Marion sont disparus, probablement prisonniers.

Le capitaine des Roches tué !

Arnaud malade, évacué, va mieux. Tricaud à l'hôpital de Contrexéville, Mirabaud probablement prisonnier. C'était un grand ami à moi, je l'aimais beaucoup. Je crois que c'était réciproque. Nous déjeunions et dînions souvent l'un chez l'autre.

Maman veut-elle s'occuper à la Croix-Rouge de faire des recherches pour retrouver Marion?

Au revoir, mes chers parents aimés, je vous embrasse du fond du cœur.

17 juillet 1916.

MES BIEN CHERS PARENTS,

Je suis très bien arrivé à l'instant, voyage long, mais sans encombres, maintenant permettez-moi de vous remercier

du fond du cœur du séjour si agréable que je viens d'avoir à Paris. Il a passé vite, évidemment, mais combien charmant ! Vous avez fait tout ce qui est possible pour me le rendre délicieux et je vous assure que j'en ai bien profité. Merci encore de tout mon cœur, mes bien chers parents, pour ce séjour que vous avez embelli par votre tendresse et votre bonté.

Je vous embrasse tendrement.

18 juillet 1916 (1).

Voilà près d'un mois que je suis redescendu de Verdun. Il y a déjà un mois que ces terribles journées se sont passées !

Je suis rentré hier de permission — délicieuse permission. J'ai été si heureux de revoir maman et papa chéris après tant de tribulations !...

Plus d'une fois, alors que j'étais à Verdun, j'ai pensé ne plus jamais revoir personne et cependant une grâce d'état a fait que je suis encore vivant.

20 juillet 1916.

Le pays est délicieux et je fais de ravissantes promenades à cheval. Je me suis bien douté que papa était resté sur le quai, mais je n'ai pas voulu y retourner ; dans ces cas-là, il vaut mieux se dire au revoir une bonne fois et c'est fini !

22 juillet 1916.

Quand mon cycliste viendra vous voir, nourrissez-le, donnez-lui quelque argent pour aller au théâtre, etc.

(1) Trouvé sur le carnet intime du lieutenant Étienne de Fontenay, un mois après les terribles journées de Verdun et au retour d'un congé passé à Paris.



SUR LA ROUTE DE CONDÉ

Le 51e s'embarque pour Verdun



ARRIVÉE A NIXÉVILLE

En route pour le bois du Hasard

23 juillet 1916.

Je vais toujours très bien et continue à faire d'admirables promenades à cheval dans les bois et forêts.

31 juillet 1916.

Ici il fait très chaud, mais le matin je me lève tôt, à 4 heures, et les soirs, vers 5 heures, sont merveilleux d'air et de fraîcheur. Je pense souvent à Neuilly (1).

2 août 1916.

Je suis navré d'apprendre la mort de Maurice de Bovis (2). C'était un si charmant garçon. Pauvres gens !...

7 août 1916.

Je confie cette lettre à un de mes sergents, le sergent Coquerelle (3), *très gentil, très brave;* vous pouvez l'inviter à déjeuner ou à dîner.

(1) Propriété dans la Côte-d'Or.

(2) Edmond et Maurice de Bovis, ses cousins, morts tous deux au champ d'honneur.

(3) Lettre du sous-lieutenant Coquerelle :

« Aux armées, 25 septembre 1917.

« Les heures, les mois, les ans s'écoulent et le long cauchemar dure toujours. En cette période troublée, chaque jour ramène avec lui le souvenir de ceux que nous chérissions et qui sont tombés au champ d'honneur.

« La semaine passée, c'était pour moi l'anniversaire de la mort d'un oncle bien-aimé. Aujourd'hui c'est celui de la mort glorieuse de votre cher Étienne qui fut pour moi un grand et excellent ami. Au nom de cette profonde amitié qui nous unissait, permettez-moi de venir prendre part à votre douleur en cette sombre journée.

« Le hasard a voulu que je reçoive hier seulement, presque un an après, le memento que vous avez bien voulu m'envoyer. Je vous en remercie infiniment, madame la vicomtesse, ce dernier souvenir ne me quittera jamais.

« Cher Étienne ! un an déjà s'est écoulé depuis qu'il est tombé

15 août 1916.

MES BIEN CHERS PARENTS,

Je compte arriver le 17 au soir ou le 18 au matin pour trois jours. C'est-à-dire après-demain. Inutile de vous dire combien je suis enchanté. Je vous embrasse tendrement.

25 août 1916.

Je donne cette lettre, ma bien chère petite maman, à un camarade qui la mettra demain matin à la gare à Paris, ainsi tu auras de mes nouvelles toutes fraîches.

Veux-tu t'occuper du ménage Alexandre Durant, 257, rue Saint-Denis, et peux-tu y aller avant ton départ. Leur fils est caporal dans ma compagnie. C'est un brave et excel-

en héros, face à l'ennemi. En vous écrivant ce matin dans ma tranchée, je revois mon ami comme s'il était encore près de moi. Il était si beau et si fort et joignait à ses qualités physiques, tous les sentiments élevés qui sont l'apanage d'un cœur noble et généreux. Il *vous chérissait tous deux* et c'était un bon fils, mais il était soldat avant tout et l'amour de la patrie l'absorbait tout entier aux heures du combat. C'est pour la grande cause du droit et pour notre France immortelle qu'il a donné sa vie sans hésiter.

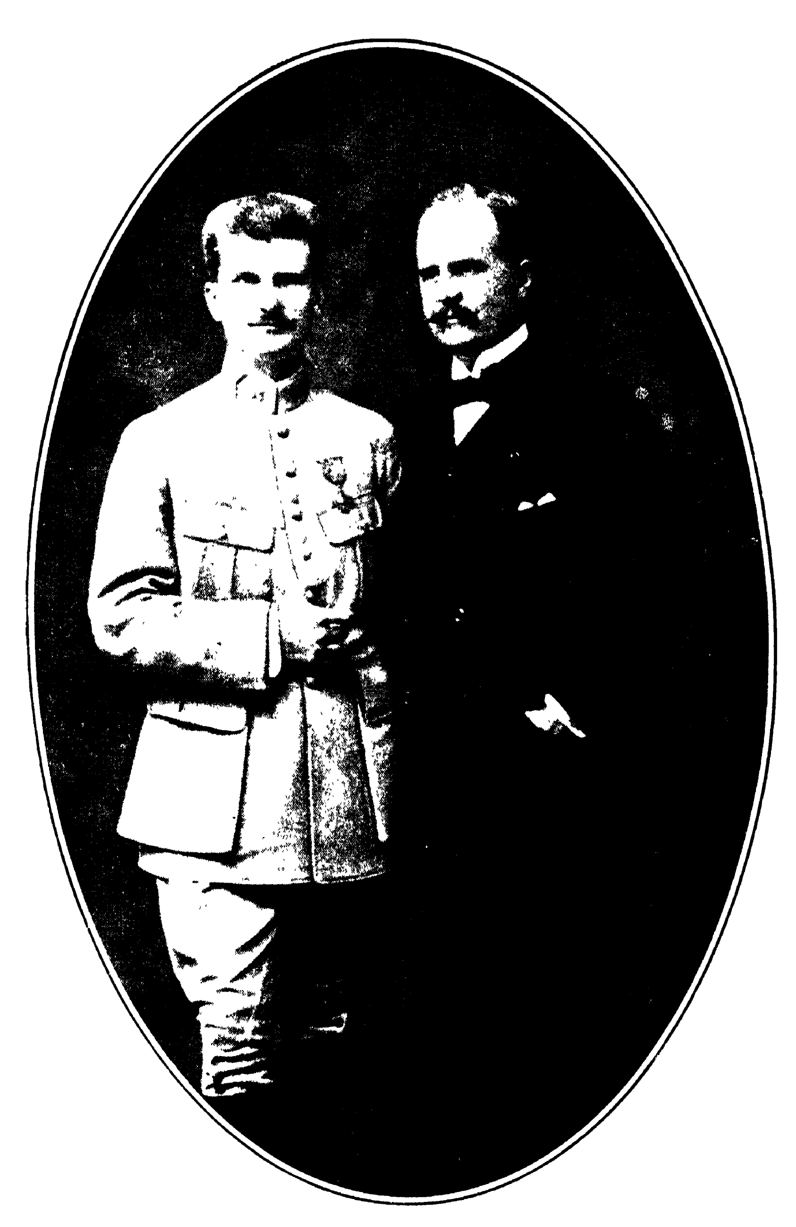
« Ma pensée s'envole en ce moment vers ce petit cimetière de Laneuville où nous l'avons inhumé, à côté de celui qui l'aimait tant : le général Girodon. Je pleure encore aujourd'hui mon ami si cher, mais du moins j'ai puisé dans son sacrifice la force nécessaire pour poursuivre ma dure besogne et *toute ma vie je m'efforcerai de suivre son exemple.*

« Madame, je veux vous dire encore que nous avons tous bien vengé Étienne et que nous tous, ses amis, nous avons fait payer cher aux Boches la perte cruelle que vous avez faite en lui.

« Je pense que M. le vicomte est rentré près de vous, madame : il doit avoir besoin de repos, lui aussi, après le dur labeur qu'il fournit à côté de son impérissable douleur, depuis tant de mois, pour notre plus grande France.

« Croyez, madame, à mon entière reconnaissance, à tout mon dévouement, et veuillez accepter, ainsi que M. le vicomte, mes hommages les plus respectueux.

« Sous-lieutenant COQUERELLE.
« 54e d'infanterie, 6e compagnie. Secteur postal 33. »



ÉTIENNE DE FONTENAY ET SON PÈRE
A SA DERNIÈRE PERMISSION

(Juillet 1916)

lent homme. Je crois qu'ils auraient surtout besoin de vêtements et d'argent, donne-les leur et comme toujours, fais pour le mieux.

Je vais toujours à merveille et je t'embrasse, ma petite maman, bien tendrement comme je t'aime.

1er septembre 1916.

Mes bien chers Parents,

Lorsque le livre de Charles paraîtra, voulez-vous m'en envoyer un exemplaire pour un camarade qui a lu *le Cantique* et qui l'a énormément admiré...

6 septembre 1916.

Mes bien chers Parents,

Nous avons depuis huit jours un nouveau chef de bataillon (1) qui a l'air charmant, très intelligent, calme, froid ; bref, je suis enchanté.

18 septembre 1916.

Ma chère petite Mamiche chérie,

Rien de neuf. Je me porte toujours admirablement bien — mieux que le temps qui est affreux ! Y a-t-il une valise qui porte des lettres à papa, ou bien connais-tu quelqu'un qui s'en aille là-bas, auquel je pourrais confier une lettre.

Je suis enchanté de te savoir au bon air, repose-toi bien, ma petite maman chérie, je t'embrasse de tout mon cœur.

23 septembre 1916.

Ma petite Mamiche chérie (2),

Rien de neuf. Je vais toujours à merveille. As-tu de bonnes nouvelles de papa?

(1) Le chef de bataillon Boussavit.

(2) Dernière carte du lieutenant de Fontenay deux jours avant

Je t'embrasse bien bien tendrement, comme je t'aime, ma petite maman chérie.

ÉTIENNE.

Le 17 septembre 1916, le général Girodon écrivait à Mme Girodon :

. . . .

« Étienne de Fontenay est décidément un garçon très chic. Il paraît que son père compte le demander auprès de lui à Salonique, mais le jeune Étienne a déclaré qu'il ne voulait partir qu'après la fin de notre offensive prochaine, qu'il ne voulait pas quitter ses hommes à la veille du jour où ils vont se battre. C'est très bien. Pourvu qu'il ne lui arrive rien... »

sa mort. Il était sur le front depuis le premier jour de la guerre, y resta vingt-six mois consécutifs, sans avoir été évacué un seul jour. A la fin, il commanda le bataillon dans lequel il avait été deux ans auparavant caporal, ainsi qu'il ressort du document ci-après :

6e CORPS D'ARMÉE
12e DIVISION
23e brigade, no 988.
« —

Secteur postal 33, le 4 juillet 1916.

Le lieutenant-colonel Wary, commandant le 54e régiment d'infanterie, à Monsieur le lieutenant de Fontenay.

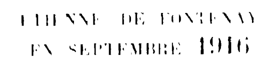
« Le lieutenant de Fontenay est désigné pour exercer le commandement provisoire du 2e bataillon. La présente note lui tiendra lieu d'ordre de service dans l'exercice de son commandement.

« WARY. »



ÉTIENNE DE FONTENAY
EN JUILLET 1914

Caporal à la 7e compagnie
du 2e bataillon
du 54e régiment d'infanterie
à Compiègne



ÉTIENNE DE FONTENAY
EN SEPTEMBRE 1916

Lieutenant
commandant le 2e bataillon
du 54e régiment d'infanterie
dans la Somme



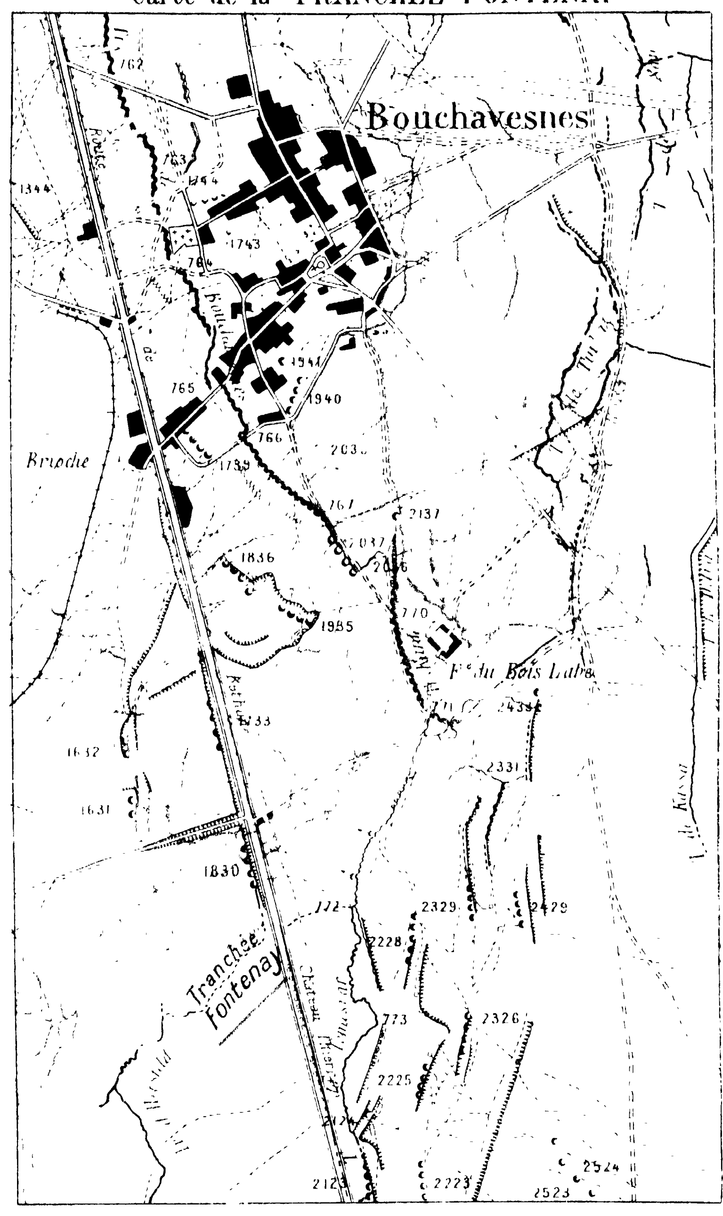
ÉTATS DE SERVICE D'ÉTIENNE DE FONTENAY

LIEUTENANT AU 54ᵉ RÉGIMENT D'INFANTERIE, 7ᵉ COMPAGNIE (EN SEPTEMBRE 1916)

Engagé volontaire	26 septembre 1913.	
Caporal	15 avril 1914.	
—	31 juillet —	Départ de Compiègne avec le régiment.
—	21-23 août —	Combats de Longuyon-Arrancy.
—	1er-3 septembre —	— de Gercourt-Donnevaux.
—	5-8 septembre —	— de Fleury-sur-Aire-Beaugé.
Caporal-fourrier	12 septembre —	— de Rembercourt.
—	22 sept. 1914-1er août 1915.	Tranchée de Calonne-Éparges.
—	22-24 septembre 1914.	Combat de Saint-Rémy.
Sergent-fourrier	13 octobre —	
Sergent-major	11 décembre —	
—	26 décembre —	Combats aux Éparges.
—	26-30 mars 1915.	
—	24-26 avril —	
Sous-lieutenant TT	29 août —	
—	25 sept.-2 oct. —	Bataille de Champagne.
Commandant de compagnie	27 septembre —	1re citation régt pour combats 26 déc., 14 et 27 mars 1915.
— —	9 mars 1916.	
Lieutenant TT	2 avril —	
Sous-lieutenant à titre définitif	12 avril —	
— —	19-23 mai —	Gaz asphyxiants : commencement d'asphyxie.
— —	22-26 juin —	Verdun-Bois Chapitre. 2e citation division pour combat 22 juin 1916.
— —	4 juillet —	
Commandant du 2e bataillon	4 juillet —	

Sur le front depuis vingt-six mois, depuis le premier jour de la guerre, n'a jamais été évacué. Commande la 7e compagnie où il était caporal au début de la guerre et qu'il n'a pas quittée un seul jour.

Carte de la TRANCHEE FONTENAY



LETTRES

ÉCRITES PAR ÉTIENNE DE FONTENAY A MADAME X.

DU 31 OCTOBRE 1915 AU 3 JUILLET 1916

31 octobre 1915.

MADAME,

Vous me posez des questions auxquelles je me ferai un plaisir de vous répondre tout de suite :

J'adore les livres et quand j'étais à Paris, avant le régiment, j'avais commencé à me faire une petite bibliothèque pour me former une éducation littéraire.

Les livres ont été mes grands amis et le sont toujours. Quoi de plus charmant que de lire un livre dont le contenu est aussi captivant par le fond que par la forme, bien édité, ayant une belle reliure ! C'est là évidemment une rareté, mais quand on y arrive, on la goûte encore plus.

Quant à savoir si je suis gai ou mélancolique, c'est plus difficile d'y répondre. Avant la guerre, j'étais gai, très gai même, mais après quinze mois de tribulations et d'événements aussi inattendus que bizarres et après s'être demandé si souvent « si on en reviendrait ». Mon Dieu ! On devient par la force des choses mélancolique. Mélancolie qui d'ailleurs est chassée par le vieux fond de gaieté qui reprend le dessus.

Il y a un mot dans votre longue et charmante lettre qui m'a laissé songeur. Le mot dorloter.

Il y a bien longtemps que cela ne m'est pas arrivé. (Sauf huit jours de permission passés à Paris que j'ai eus au mois d'août dernier.) Je pense que ce doit être quelque chose de tout à fait épatant, surtout quand c'est une jeune et jolie femme qui vous en fait la grâce. Voyez-vous, ce sont des idées qui vous viennent souvent à l'esprit quand on est dans la tranchée, qu'il y fait froid, qu'il pleut et qu'il

y a beaucoup de boue ou bien que les Boches vous envoient une décoction « d'obus ».

Faites-moi la grâce de m'écrire souvent et longuement ; vos lettres, si j'en juge d'après les premières, seront exquises. Puis n'attendez pas de moi des chefs-d'œuvre d'esprit et de science car ce n'est pas à la guerre (et surtout dans une guerre comme celle-ci) que l'on développe son esprit et que l'on peut cultiver l'art d'écrire. Surtout après quinze mois de campagne ! Vous trouverez peut-être drôle que je vous le répète si souvent, mais, je tiens à vous dire tout de suite, que si je suis encore indemne, ce n'est peut-être pas de ma faute et que j'ai le plus profond mépris pour les embusqués ..

11 novembre 1915.

Je vais m'efforcer de répondre le plus clairement possible à vos questions.

J'ai commencé par naître en Italie, à Rome, puis j'ai traversé pas mal de pays étrangers jusqu'au jour où j'échouais à Paris pour y terminer mes études, enfin je partis faire mon service militaire où la guerre m'a surpris et depuis seize mois j'ai fait comme tous les camarades et aujourd'hui, après tant de tribulations, je me trouve tout étonné de correspondre au mieux de mon pauvre cerveau avec la plus spirituelle des Parisiennes.

D'ailleurs, au milieu de tant d'événements, je n'ai pas eu l'occasion de me marier et, d'autre part, étant très difficile, je suis toujours célibataire !

Je vais vous dire une chose qui va vous amuser : je traîne avec moi depuis de longs mois deux livres de vers de Samain : *le Jardin de l'Infante*, *le Chariot d'or*. Je les ai lus et relus et toujours ils me charment...

Un mot avant de terminer ! Profitez sans remords du charme de votre home, je ne connais rien de plus gai qu'une chambre que l'on aime, où tout est pour vous un

plaisir, où chaque bibelot vous parle, n'ayant pour éclairage qu'un joyeux feu de bois, toujours pareil et jamais semblable ; c'est la joie du home, c'est aussi celle du bivouac ! A chacun sa vie avec ses bons et ses mauvais moments. Les bons sont courts, les mauvais sont longs, surtout si on les prend au tragique.

18 novembre 1915.

La guerre actuelle qui est longue et douloureuse pour tout le monde, est cependant une nécessité pour nous autres Français, si nous voulons sauver notre patrimoine intellectuel et moral, notre civilisation ; ce sont peut-être de grands mots, mais ils répondent au caractère et à la nécessité de la guerre actuelle.

Elle sera longue, très longue, il faudra encore beaucoup de sacrifices ; peut-être que moi-même qui ai passé au travers pendant seize mois, j'y terminerai ma vie, mais qu'importe ! Ici tout doit céder devant l'intérêt de notre pays et de notre race ; c'est pourquoi je trouve ridicule et ne comprends même pas tous ces gens de l'intérieur qui se plaignent et les autres qui semblent publiquement sacrifier l'intérêt de notre pays à leurs petites discussions et rivalités de clocher !

Au fond de moi-même, je les plains, car ils ne comprennent pas la grandeur de notre lutte si formidable et gigantesque.

Oui, la mère de famille qui aura perdu ses plus chères affections, après notre victoire, en voyant passer notre drapeau, le saluera, car il incarne la raison pour laquelle nous nous battons, pour laquelle nos camarades sont morts et nous mourrons peut-être ! C'est pourquoi ceux qui parlent de paix en ce moment, même ne nous rapporterait-elle rien, sont à mon avis des individus dont le niveau moral est tombé bien bas !

Nous autres, ne pouvons concevoir de paix, tant que notre ennemi ne sera pas complètement anéanti ; il en va,

non seulement de notre sécurité matérielle, intellectuelle, mais encore de celle de nos enfants.

Ce sera long, mais patience ! Quelques années ne sont rien dans la vie d'un grand peuple comme le nôtre.

Vous me demandiez si dans la tranchée on pouvait lire, travailler? Cela dépend évidemment des endroits et des circonstances. En général, non, ou du moins c'est difficile quand il s'agit d'un travail, ou d'un livre qui demande de la réflexion et de l'attention, car on a eu l'esprit trop tendu et vous comprendrez aisément pourquoi : la responsabilité matérielle et surtout morale et ensuite les occupations toutes militaires d'ailleurs, car pour ce qui est du sentiment du danger couru on s'y fait, on y pense les premières heures et puis cela passe.

D'ailleurs, l'esprit français est merveilleux sous ce rapport.

J'ai vu des hommes qui, après avoir couru les plus grands dangers et passé de durs moments, cinq minutes après, être véritablement gais, chanter et siffler.

Cette vie, où l'on voit journellement tant de monde différent, est une constante leçon de psychologie des plus curieuses...

25 novembre 1915.

... Quant à mes goûts?... Diable ! quelle question imposante?...

J'ai vu de bien jolies femmes, mais la beauté ne suffit pas ; il faut l'intelligence, la distinction du corps autant que celle de l'esprit — une femme si jolie fût-elle, qui s'habille mal, qui a mauvais goût et qui est bête, n'est pas intéressante. Ce n'est pas, croyez-le bien, le merle blanc ! mais elle est difficile à dénicher ! Plus difficile certainement qu'un bon repas. (Drôle d'association d'idées... jolies femmes — bonne cuisine.) J'apprécie beaucoup la bonne cuisine et les événements actuels qui sont un peu, beaucoup, l'école de la privation et du sacrifice, m'ont souvent fait sentir la

valeur d'un bon repas et le charme d'une femme jolie et intelligente.

J'ai d'ailleurs sur la conception d'un repas, des idées très particulières. Peu de mets, mais qu'ils soient exquis, car je n'ai jamais compris le plaisir qu'ont certaines gens à engloutir plats sur plats, vins sur vins ! au bout de peu de temps, on ne sent plus rien du tout et le goût est complètement atrophié. Faire un bon repas vous rend gai et joyeux, mal manger, désagréable et de mauvaise humeur. Cependant, en ce moment, quand on est au grand air, pendant une action, un morceau de pain et un bout de chocolat sont un vrai régal. Les jeux de cartes, je les ai en horreur et je ne sais même pas jouer au bridge. C'est idiot, mais que voulez-vous, je n'ai jamais compris pourquoi j'irais m'ennuyer à faire danser quelques bouts de cartons parce qu'il faut savoir jouer au bridge et qu'en fin de compte je m'attraperais avec mon partenaire parce qu'ayant la Dame, le Roi, le Mort, il fallait jouer ceci et non cela ! J'aime cent fois mieux m'asseoir et penser tranquillement à n'importe quoi que de m'absorber dans un jeu qui m'assomme et auquel je ne comprends rien ! D'ailleurs, pour tous les jeux c'est la même chose ; je n'ai jamais mis les pieds aux courses et cependant j'aime beaucoup les chevaux.

J'adore les chiens, j'aime peu les chats, mais beaucoup les lapins. Les animaux comme les chiens, par exemple, sont de bons compagnons, et même de bons amis.

La guerre, hélas ! m'a enlevé mes amis les plus chers, un à un, ceux que j'ai connus et aimés sont tombés glorieusement et je me suis souvent demandé pourquoi je ne les avais pas suivis... Cependant il m'en reste encore quelques-uns. Je les compte — mon frère par exemple qui est un esprit remarquable à tous les points de vue ; espérons qu'il me restera. Je n'ai point de sœur et cela manque quelquefois ; j'ai peu d'amies car le monde vous en offre beaucoup, mais peu d'intéressantes, elles sont généralement faites sur le même moule — trop d'esprit, de futilités

et d'idées toutes faites qu'on vous sort ou sert régulièrement, comme un marchand vous montre chaque année de vieux coupons dont personne n'a voulu, mais dont il arrive à se débarrasser en les écoulant à quelques bons gogos.

Quant à savoir si j'aime l'art, c'est là une formidable question ! L'art est vaste et on le met généralement à toutes les sauces. Si vous entendez par là tout ce qui est beau, j'aime l'art, car ce sont deux idées qui ne peuvent se concevoir l'une sans l'autre, mais si à un point de vue plus matériel, vous divisez l'art, j'en prends peu et j'en laisse beaucoup.

Il est certain que Wagner par exemple m'ennuie copieusement ; je n'y ai jamais compris grand'chose, mais cependant le tout petit peu que j'en ai compris m'a plu.

D'ailleurs, à moins d'être véritablement musicien, ce qui n'est pas mon cas, la musique ne peut vous faire à chaque instant le même effet ! J'en dirai presque autant pour la peinture et j'ai, paraît-il, des idées si saugrenues que je n'ose en parler — m'étant si souvent laissé dire que je n'y comprenais rien que j'ai gardé mes impressions pour moi, sentant parfaitement que je donnais l'impression d'un individu qui se moque de son voisin.

Vous avez touché la corde sensible en me parlant des Tanagras. Connaissez-vous celles de Chantilly? Quand vous les voyez (entre autres la femme au pigeon et celle qui se mire dans une glace), vous vous demandez quel est le dieu qui les a créées. Leur vue seule vous réjouit l'âme et vous sentez un je ne sais-quoi qui prend possession de tout votre être mental et qui vous met au comble du bonheur ! J'en dirai autant pour *l'Esclave* du Louvre qui se trouve à droite de la *Victoire de Samothrace*, il y a là une simplicité et une élégance exquises — mais la joie suprême ce sont les livres qui me la donnent. Ceux-là sont mes grands amis. La *vieille Ballade française* de Tristan et d'Yseult renouvelée par Bédier, éditée par Piazza, lisez-là, vous serez charmée par sa douceur, sa fraîcheur ; chaque mot, chaque phrase est une poésie.

3 décembre 1915.

Votre longue et charmante lettre du 18, m'a fait, inutile de vous le dire, le plus grand plaisir, et je ne vous ai pas encore répondu ! Mais comme les jolies femmes sont bonnes, vous êtes certainement très bonne et me pardonnerez d'autant plus que ces jours-ci, en dehors d'un service assez chargé, j'ai été souffrant et ai dû garder le lit. D'ailleurs l'impossibilité dans laquelle je me trouvais de vous écrire, m'ennuyait plus que vous le pensez, car c'est un grand plaisir pour moi que de venir bavarder avec vous.

Remarquez bien que ce que je vous ai dit au sujet de l'éducation des femmes en France, je le pense aussi pour les hommes.

J'ai vu pas mal d'hommes et de jeunes gens autour de moi et malheureusement j'ai constaté les mêmes défauts d'éducation que chez les jeunes filles.

A ce sujet-là, j'ai vu au Canada un bel exemple d'éducation masculine. Là-bas, tous les jeunes gens, même les plus riches, ont une occupation. J'avais un grand ami (1) qui a été tué l'hiver dernier en France, où il était venu avec ses compatriotes, afin de lutter avec nous pour la grande cause ! Eh bien ! voilà un garçon qui était immensément riche, intelligent, ayant tout pour se faire une vie facile et agréable ; le matin il allait à son bureau d'affaires, n'en sortait qu'à 4 heures du soir et pour tous ceux que j'ai vus là-bas c'était la même chose.

Je pense cependant qu'après la guerre, ce sera changé et un nouvel et meilleur état d'esprit à ce sujet naîtra. Vous me parliez de l'esprit étroit que peut donner une mauvaise interprétation de la religion. Lisez donc, si ce n'est déjà fait, un livre de Boylesve intitulé *Mademoiselle Cloque*, un véritable chef-d'œuvre de psychologie féminine ; en dehors de cela, c'est un livre admirablement écrit.

(1) Guy Drummond, officier canadien, mort au champ d'honneur.

Pendant les quelques années que j'ai passées à Paris avant mon service, je me suis toujours refusé à sortir beaucoup, car après essai, j'ai vraiment vu que je m'ennuyais follement dans le monde. D'autre part, ne jouant pas au bridge, je passais pour un fou (ce qui m'importait d'ailleurs peu). Enfin danser ne m'amusait guère; s'enfermer dans une pièce, tournoyer comme un fou, au bout de peu de temps, l'air y est irrespirable, la conversation nulle, bref comme disent nos poilus, « j'ai laissé tomber »; d'ailleurs jamais je n'ai eu à m'en plaindre.

La vie est courte, il faut savoir bien en profiter, et faire le polichinelle ne m'a jamais rien dit.

Encore un mot : lisez donc *M. Bergeret à Paris*, de France. Quel chef-d'œuvre de style. Malheureusement l'esprit ne me plaît guère; cependant, là aussi, il y a des finesses de psychologie remarquables. Mais j'ai horreur de ses idées politiques, elles nous ont été néfastes.

17 décembre 1915.

Que devenez-vous? J'aimerais à avoir bientôt de vos nouvelles.

Quant à moi, je suis en train de me noyer presque journellement dans la boue. Malgré tout, je suis tout de même heureux! Depuis bientôt trois mois, je commande ma compagnie. J'ai des hommes, jeunes, vieux! vous ne pouvez vous imaginer combien c'est intéressant de s'occuper de tous ces braves gens.

Nos soldats sont véritablement épatants. Tous jeunes et vieux, ont ce même caractère de franchise, de loyauté, de jeunesse même. Je les aime tous ensemble et individuellement.

Je vous assure que de vivre journellement avec, au milieu d'eux, fait plaisir. Le caractère français, malgré ses légèretés, est vraiment très chic.

Ne nous dénigrons pas et soyons tous fiers et fières d'être français!

Malgré tout, le temps passe et j'espère bientôt retourner en permission à Paris.

J'ai lu ces jours derniers un livre bien amusant et intéressant au point de vue de la justesse de vue et des critiques qui s'y trouvent, *la République des camarades* de M. de Jouvenel, qui paraît être un esprit fort séduisant.

Imaginez-vous la macabre rencontre que j'ai faite l'autre jour?...

J'ai rencontré dans ce qui avait été autrefois les lignes boches, deux têtes de morts boches !... mais que voulez-vous !... c'est la guerre, *après tout le corps est peu de chose.* Je me suis toujours refusé à croire qu'après la mort tout était fini ! Je ne peux comprendre comment après une vie, où généralement on a souffert, travaillé, peiné, où généralement la somme du plaisir a été moindre que celle des souffrances, des peines, où l'on passe son temps à lutter, je ne puis saisir comment tout serait fini, ce serait le néant, le gouffre !...

La façon de croire à la forme sous laquelle se produira cette autre vie, sa conception, cela peut être différent, mais croire au néant m'a toujours paru immoral, qu'en pensez-vous? Enfin tout cela ce sont de grandes questions qui ne seront jamais résolues, car si tout le monde était d'accord là-dessus, il n'y aurait plus de luttes mais les circonstances actuelles sont pour ainsi dire faites pour les soulever et je vous assure que l'on s'aperçoit vite chaque jour que l'on n'est pas grand'chose ! une petite fourmi à peine !

3 janvier 1916.

Vous avez, il me semble du moins, des idées bien moroses ! Vous avez le cafard ! Mon Dieu, ce sont des choses qui arrivent, mais que l'on surmonte, croyez-moi, avec un peu de bonne volonté, surtout à l'arrière, où la vie est évidemment facile et agréable.

Petit à petit, nous nous acheminons vers *une gloire*

triomphante et à côté de cela, nos petits intérêts, nos affections personnelles elles-mêmes, doivent disparaître. C'est dur ! soit, mais *il faut* que cela soit ainsi.

Il est évident que pour ceux qui ont été les *enfants gâtés* de la vie et qui par cela même avaient une tendance à devenir égoïstes, il faut pas mal d'énergie pour se plier à cette nouvelle discipline. Mais je vous en prie, réfléchissez bien à tous les graves événements qui se produisent en ce moment. Avec un peu d'énergie, tout cela passera et vous arriverez à ne même plus comprendre comment vous avez pu avoir ces moments de tristesse !...

Soyez gaie, malgré vos tristesses personnelles, et reprenez du crin à cette vilaine bête qu'est le « cafard ».

Nous luttons pour une grande cause, notre personnalité n'a donc aucune importance, ni aucune valeur, étant donnée la masse énorme d'intérêts qui sont en jeu.

Lorsque je fus en permission au mois d'août dernier, je me suis laissé dire comme quelque chose de merveilleux : « Les civils tiendront. »

Mais ils ne font que leur devoir le plus humble. Comment la question peut-elle seulement avoir été posée !... Ils n'ont donc jamais jeté un lointain coup d'œil sur la vie du front, acceptée par ceux qui la mènent avec une joyeuse résignation, parce qu'eux en sentent la nécessité. Et certes la vie du front est autrement dure que celle de l'arrière. Et cependant, jamais un mot, ni un murmure, parce que *tous*, nous avons foi dans la gloire immense qui nous attend.

Je compte être à Paris au plus tard le 15 janvier, c'est à dire dans douze jours ! Inutile de vous dire ma joie ! C'est d'ailleurs la deuxième fois, puisque je suis au front depuis le premier jour de la guerre.

6 février 1916 (1).

Je suis parti en permission le 14 janvier et en arrivant j'ai appris la triste nouvelle que vous savez.

(1) Lettre écrite après la mort de son frère Charles de Fontenay.

Mon cœur s'est brisé, car j'avais pour mon frère une affection et une admiration sans bornes.

Nous nous aimions énormément. Nous avions passé ensemble, alors que j'étais à Paris comme étudiant, trois années charmantes. Quoique nous n'ayons pas fait les mêmes études, que nous n'ayons eu ni les mêmes idées, ni les mêmes aspirations, nous nous entendions à merveille et tout, tristesses et joies, nous étaient communes.

C'était un artiste dans toute l'acception du mot et sa belle âme n'a jamais connu que le beau, le bien et le bon.

Vous comprendrez aisément quel coup ce fut pour moi.

Il est mort héroïquement au milieu de ses hommes qui l'aimaient, en les conduisant à l'honneur. Et puis il n'a pas souffert. Il a eu une mort digne de lui, il est mort pour son pays, pour défendre notre race, notre civilisation, nos aspirations. C'est dur, très dur, d'abord à vingt-six ans, quand on a encore la vie devant soi et puis pour ceux qu'on laisse et surtout quand il s'agit d'un être aussi parfait que lui. Mais, que voulez-vous, il faut, dans ces occasions, reprendre encore plus de courage et être encore plus disposé à tous les sacrifices.

18 mars 1916.

... Les jours passent rapidement d'ailleurs et souvent tumultueux ou mouvementés ; à chaque jour suffit sa peine et quand le moment arrive de se reposer un peu, on s'aperçoit que l'on n'a pas même pu gribouiller quelques lignes.

Je pense souvent à vous et que vous devez vivre dans un temps magnifique. Ici nous avons déjà eu quelques splendides journées, de ces jours « glorieux » qui vous font encore plus aimer la vie avec tout ce qu'elle a d'aimable et d'attrayant, puis tout à coup quelques incidents vous montrent qu'en réalité, tout cela, « c'est des choses ! » et que l'on est bien peu...

En ce moment je lis, par petits morceaux, un livre fort intéressant de G. Lebon : *Enseignements psychologiques de*

la guerre européenne. Quoique cela soit publié par la bibliothèque de philosophie scientifique, c'est très facile à lire et n'a rien d'une philosophie ennuyeuse et incompréhensible.

J'ai toujours avec moi un livre de Samain. Contrairement à ce que beaucoup pensent, je trouve que les livres n'ont rien de fatiguant ni d'énervant. J'y trouve plutôt quelque chose de reposant, une détente surtout après les jours de tempête.

L'autre jour j'ai lu : *le Songe d'un soir d'amour*, de Bataille. C'est étrangement puissant comme théâtre. La conception est originale, les personnages curieux et intéressants. Le texte est d'une grande pureté de style, les expressions sont extraordinaires, au point de vue de leur conception et de leur composition. Je ne sais quels furent les décors et la musique. Si ceux-ci sont bons, c'est à mon avis une pièce d'une puissance très grande. Les décors jouent un grand rôle dans le théâtre, beaucoup plus grand qu'on ne le pense généralement.

Je ne sais ce que sera le théâtre après la guerre, mais avant il péchait certainement par le décor. On a trop vécu sur de vieilles traditions. Remarquez que je parle également du costume qui est une partie du décor. Quoi de plus laid qu'un « tutu ». Si la danseuse est bien faite, cet espèce de carcan la coupe en deux et détruit l'harmonie de la ligne ! Quelle que soit la pièce, je crois qu'il faut toujours s'ingénier à trouver des costumes intéressants.

Je me souviens avoir vu *Salomé* à l'Opéra. Certainement, la pièce aurait énormément gagné à avoir des costumes intéressants par la couleur. Quant aux décors proprement dits, ils étaient ignobles ; on se serait cru sur les fortifications de Paris. On avait une impression négative, floue, en un mot, pas d'homogénéité. Enfin tout ça « c'est des choses » bien petites devant une minuscule balle ou un obus !...

Écrivez-moi bientôt, vous qui avez une vie variée, vous qui vivez au pays des fleurs et du soleil. Il y a cinq ans, à pareille époque, je revenais des États-Unis, j'avais été

passer les derniers jours de mon séjour en « Caroline du Sud ». Le pays était couvert de fleurs, inondé de soleil. « Terre éclatante », a dit M. de Hérédia. Quand on patauge et se noie dans l'eau et la boue, on y pense sans amertume, on en rit.

La guerre, voyez-vous, est une grande école, dure, cruelle même, mais quelle grande leçon pour ceux qui en reviendront ou qui en auront vu la plus grande partie...

14 avril 19'6.

Votre lettre m'a fait grand plaisir.

Il y a une huitaine de jours, j'ai été nommé lieutenant. Cela m'a fait bien plaisir.

En ce moment, je lis *la Divine Tragédie*, de Bataille.

Mais j'aime mieux la merveille de goût qu'est *le Songe d'un soir d'amour*.

3 juillet 1916 (1).

Vous devez probablement penser que je suis mort ! Il n'en est cependant rien pour l'instant. Quoiqu'une fois de plus, je vienne de passer par une bien petite porte. Depuis votre charmante lettre, bien des événements se sont passés.

Pour l'instant, j'admire la nature verdoyante, les beaux arbres, ressentant une immense joie de vivre après être sorti de l'enfer de mort, de dévastation. Je suis en train de remettre mes idées en place après des journées bien tourmentées, ce qui vous explique le décousu et l'incohérence de cette épître.

Ressentir un peu de calme est une chose exquise après les journées tourmentées où la fatigue physique et intellectuelle sont souvent énormes.

Que vous devez être heureuse dans le Midi ! Sous un soleil éclatant, au milieu des fleurs.

(1) Après les affreuses journées de Verdun.

Le colonel (1) vient de m'envoyer en permission. Je pars demain 7 juillet pour Paris, je suis tellement heureux de joie et de bonheur, que je n'ai plus d'idées pour continuer ma lettre. Revoir Paris après la fournaise ! ! !

(1) Wary, mort au champ d'honneur en septembre 1916.

LETTRES

ÉCRITES APRÈS LA MORT D'ÉTIENNE DE FONTENAY

PAR SES CHEFS ET SES CAMARADES

27 septembre 1916.

MONSIEUR,

J'ai le profond chagrin de vous annoncer la mort de votre fils, tué, le 25 septembre, d'une balle en pleine tête, au moment où, avec sa bravoure habituelle, il faisait les reconnaissances nécessaires à une attaque que sa compagnie devait mener peu après.

J'ai fait ramener son corps au cimetière de L... et il dort maintenant son dernier sommeil auprès de son général de division, tué la veille sur le même terrain.

Il emporte avec lui les regrets, l'affection et l'admiration de tous ceux qui l'ont connu, chefs et subordonnés.

Caractère charmant et d'une haute élévation morale soldat sans peur et sans reproche, il était profondément aimé et admiré de tous. Le 54e d'infanterie conservera pieusement son souvenir.

Général PAULINIER.

29 septembre 1916.

MADAME,

Il fallait encore que votre calvaire soit plus douloureux et la Providence n'a pas voulu vous épargner cette dernière catastrophe, plus atroce si je puis dire, venant après l'autre.

Aussitôt prévenu, j'ai pensé que seule une autre mère saurait mettre à vous annoncer une semblable nouvelle, toute la douceur nécessaire et j'ai demandé à la mienne de vouloir bien se charger de cette pénible mission. Je n'aurais d'ailleurs pu le faire moi-même car je n'ai eu de

cesse que j'aie retrouvé le corps de mon pauvre cher ami.

Grâce aux ordres qu'a bien voulu donner le général Paulinier, grâce à l'affection sans bornes qu'avait pour Étienne ses camarades et ses hommes, la besogne m'a été singulièrement facilitée.

Son corps a été ramené par son ordonnance et ses hommes des premières lignes, jusqu'à notre poste de commandement ; c'est là que j'ai revu mon pauvre ami.

Je ne vous dirai pas, madame, le mal que ce triste spectacle m'a fait ; vous savez qu'il n'est pas possible de pleurer ni de regretter davantage un ami devenu presque un frère. J'ai fait en voiture transporter Étienne à La Neuville-les-Braye. Il a été pieusement enseveli aux côtés du général Girodon. Un aumônier a pu dire la messe et l'accompagner jusqu'à sa dernière demeure. Il y repose à l'abri des obus qui trop souvent dans la zone avancée viennent encore profaner les tombes de leurs victimes.

J'ai pu, mais ne le savais-je pas déjà, juger combien votre pauvre Étienne était adoré de tous. Malgré leur épuisement, les rares officiers restant à son bataillon ont tenu à lui rendre les derniers honneurs. Le général, retenu à son poste de commandement, ne pouvait songer à s'absenter, mais le capitaine Sautelet, de l'état-major de la 12e division, a dit à Étienne, qu'il connaissait particulièrement, un adieu très simple et très émouvant.

Le général Paulinier qui aimait beaucoup Étienne a été très affecté et n'a cessé de penser à vous ainsi qu'à M. de Fontenay. Il a télégraphié au général Gouraud, dans l'espoir que ce dernier, par ses relations à Salonique, pourrait faire prévenir M. de Fontenay.

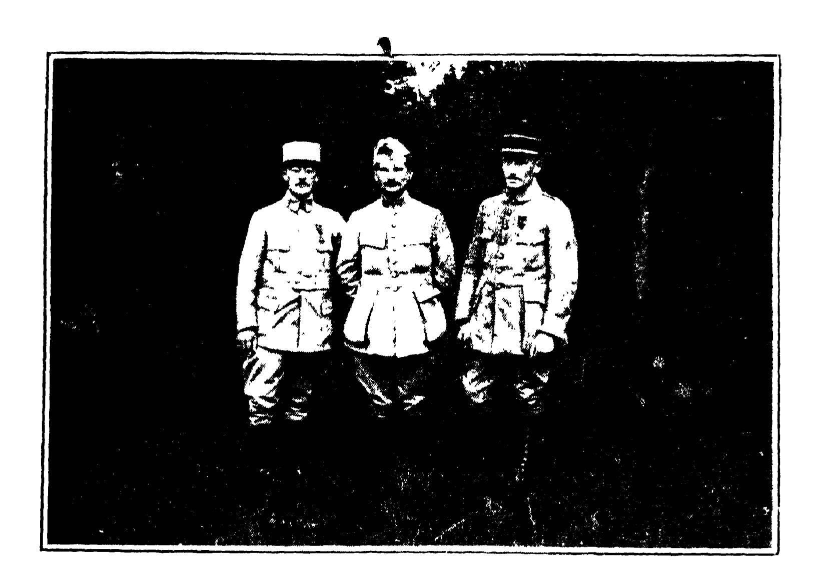
. . . .

Ch. DUMONT.

1er octobre 1916.

MADAME,

J'apprends avec une douloureuse émotion la mort glorieuse de votre brave et charmant Étienne. Je le vois si



ÉTIENNE DE FONTENAY COMMANDANT DE COMPAGNIE
DEUX JOURS AVANT SA MORT
A droite le commandant Boussavit



LE P. C. DU COMMANDANT DE COMPAGNIE

bien à ma table près de son père, et le voici qui a rejoint son aîné dans la troupe héroïque des martyrs de la patrie.

Je sens trop bien qu'il n'est pas d'autre consolation à votre immense douleur que la foi chrétienne et le ferme espoir qu'elle nous donne que Dieu ouvre son paradis à ceux qui ont offert leur vie pour le salut du pays. L'évêque d'Orléans, Mgr Touchet, qui a prêché pour l'anniversaire de la bataille de Champagne, nous le disait ce matin. Mais vous me permettrez de déposer à vos pieds mon admiration et mes douloureux regrets pour vos héroïques fils.

Et puisque je ne sais comment écrire à M. de Fontenay, je vous prie de lui envoyer cette lettre et d'agréer, madame, mes plus respectueux et attristés hommages.

Général GOURAUD.

4 octobre 1916.

MONSIEUR,

Je viens d'apprendre par le capitaine Gallin et par une lettre de mon ancien ordonnance, Thébault, la mort glorieuse d'Étienne.

Je tiens à vous dire de suite le chagrin que m'a causé la perte de mon camarade qui avait toujours été pour moi non seulement un ami, mais aussi un modèle de courage et de dévouement. Sa mort est d'ailleurs le dernier et le plus bel exemple qu'il aura su donner à ses compagnons d'armes : puisque c'est sur le parapet même de la tranchée ennemie qu'il est, paraît-il, tombé.

En vous redisant toute la part que je prends à votre douleur, je vous prie de vouloir bien agréer, monsieur, l'assurance de mes sentiments respectueux et présenter à Mme de Fontenay mes hommages et mes sincères condoléances.

DE SAINT-PERN.
Escadrille C 212, S. P. 71.

P. S. — Au cas où Thébault (1) ne vous l'écrirait pas lui-même, je tiens à vous dire que c'est par ses soins que le corps d'Étienne a été ramené à l'arrière, et enterré dans un cercueil en terre française.

Le 23 octobre 1916.

MONSIEUR LE MINISTRE,

J'ai eu le grand honneur d'être à la fois le chef de bataillon et l'ami de votre glorieux fils tombé à son poste de combat le 25 septembre.

Je commandais le régiment depuis trois jours quand l'attaque a été déclenchée et j'ai douloureusement ressenti la perte de ce si sympathique officier que je considérais, depuis mon arrivée au régiment, comme un *chef incomparable* et que ses hommes adoraient à juste titre.

Nous avons eu la triste satisfaction de pouvoir rapporter son corps le 26, dès le matin, aux carrières où le régiment se ralliait, puis à Laneuville où il repose aux côtés du général Girodon.

J'ai constaté avec plaisir que sa tombe était soigneusement entretenue et que déjà de nombreuses couronnes en garnissaient l'entourage, en attendant celle que nous lui offrons en témoignage de notre très grand chagrin.

Son ordonnance, que je vais voir, vous remettra cette lettre, monsieur le ministre, et je me ferai un devoir de profiter de mon passage à Paris pour vous porter les hommages respectueux et très attristés du 54e et du 2e bataillon en particulier.

Je vous demande, monsieur le ministre, de vouloir bien faire agréer à Mme de Fontenay mes très respectueuses

(1) Citation du soldat Thébault :

Ordre du régiment n° 201. — 23 novembre 1916.

« Le 25 septembre est allé en plein jour et sous un feu violent relever son lieutenant et l'a ramené dans nos lignes. »

et très sincères condoléances, en vous priant de croire à mes sentiments respectueux et dévoués.

Commandant BOUSSAVIT (1).

25 octobre 1916.

CHER MONSIEUR ET AMI,

Je suis très touché que dans votre immense douleur vous soyez venu me témoigner votre sympathie dans le malheur qui me frappe à mon tour.

Le sacrifice est dur à faire, mais il faut regarder le pays et penser que nos chers disparus sont la rançon de la victoire ; eux ne sont pas à plaindre, ils ont eu la plus belle des morts. Ils nous demandent maintenant de ne pas nous laisser abattre afin de pouvoir lutter plus efficacement pour le pays.

Vous l'avez admirablement compris, cher monsieur, et je ne saurais vous dire combien j'admire Mme de Fontenay, vous encourageant dans votre départ lointain.

Croyez, je vous prie, à mes sentiments bien unis.

Mes vœux à Essad.

Général GOURAUD.

Sainte-Menehould, le 25 octobre 1916.

MADAME,

Je veux vous donner les quelques détails sur les jours qui ont précédé l'affreuse date du 25 septembre. Mon lieutenant était comme à l'habitude toujours gai et il me disait : « Nous en sortirons encore bien de cette mêlée et nous allons administrer une frottée à Fritz. Ce n'est pas la première fois que nous passons le parapet, nous avons vu plus terrible qu'ici. »

Le 23 septembre il s'est tordu un pied et il m'a dit : « Je ne veux pas aller au poste de secours pour si peu », et

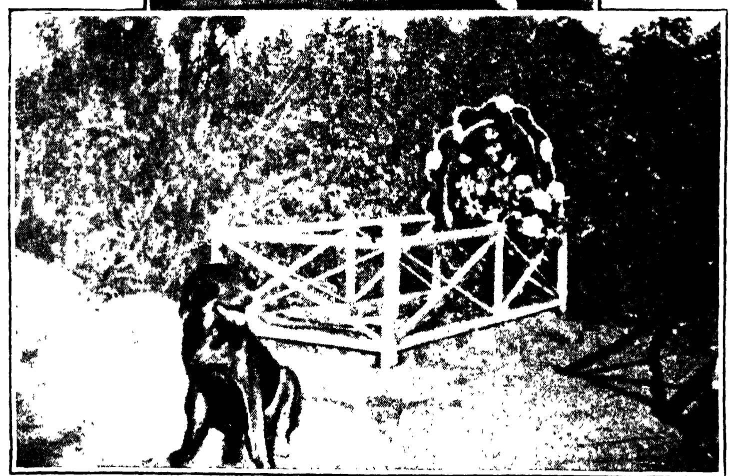
(1) Son commandant.

malgré mes conseils il est resté. Il m'a demandé de lui chercher une paire de chaussures de repos, et comme j'en avais une sur mon sac, je la lui ai donnée. Quand il les a eues, il m'a dit comme ça : « Ça peut aller, Fritz peut marcher, je me charge de le suivre. » Nous avons resté près de deux jours en attendant l'attaque, il était comme d'habitude, rieur, et nous racontions que le moment devait arriver pour que Fritz prenne la purge.

Et il était du reste, comme je l'ai toujours connu, très calme. Quand nous avons monté à l'attaque, il était calme, froid, il a donné ses ordres comme ordinairement et à moi il m'a dit de passer à gauche de la route de Béthune, car la compagnie s'en est allée à droite. Lui-même n'est pas venu et comme il m'avait dit de le suivre, je suis revenu vers lui, voyant qu'il s'en allait à droite. Là il m'a raconté : « Tu vois si ça marche, l'on dirait être à l'exercice, tellement la compagnie est bien partie et est alignée. » De là, j'ai donc resté à dix mètres de lui quand tout à coup je le vois tomber, j'ai été auprès de lui et là je me suis aperçu qu'il avait eu une balle en pleine tête. Je lui ai causé, mais malheureusement aucune réponse. J'ai donc à ce moment pris sur lui ce que j'ai vu de plus précieux : porte-plume réservoir, revolver et ce que j'ai vu pour que personne ne le prenne. J'ai donc ensuite continué l'attaque comme les camarades, et quand le soir est venu et qu'il a commencé à ne pas faire clair, j'ai dit au lieutenant Legraverand que j'aurais fait tout mon possible pour l'enlever et que sûrement il ne serait pas resté sur le terrain.

Je me suis mis à l'œuvre, qui m'a fait beaucoup de peine. J'ai apporté le corps de mon regretté lieutenant au poste du bataillon et ensuite au poste de secours régimentaire. A cet endroit, les brancardiers m'ont aidé à le porter jusqu'au cimetière de Cléry, nous ne pouvions plus le porter plus loin, tellement nous étions épuisés. J'ai donc trouvé un camarade de la compagnie et lui ai demandé qu'il reste auprès du lieutenant, pendant que j'ai été chercher une voiture. Le premier conducteur que j'ai rencontré, je l'ai





1. Tombe de Charles de Fontenay, à Valmy,
où il fut provisoirement inhumé.

2. Tombe d'Étienne de Fontenay, à la Neuville-en-Braye (Somme),
où il fut provisoirement inhumé.

emmené avec moi, prendre le corps de mon lieutenant. Je l'ai ramené jusqu'au moulin de Fargny où j'ai rencontré les officiers et un camarade de mon lieutenant qui était à l'état-major de la division. Les officiers lui ont rendu les honneurs ainsi que la compagnie. Ensuite, nous avons demandé l'autorisation pour le transporter plus loin et quand nous avons eu l'autorisation, je l'ai *conduit à Laneu*ville-en-Braye et déposé dans l'église. Aussitôt arrivé, il est venu un piquet pour la garde qui est resté jusqu'au moment où le corps a été sorti de l'église.

Pendant ce temps, il y a eu une bière de commandee, et le lendemain matin il a été mis dans ce cercueil. Le lendemain matin, sa figure était aussi belle et souriante et si nous n'avions pas aperçu la plaie qu'il avait à la tête, on aurait dit qu'il dormait. Il n'était pas du tout changé.

Il se fait donc qu'il a été tué le 25, ramené dans la nuit du 26, et, dans la journée, conduit à Laneuville, où il est resté, jusqu'au 27, dans l'église. Il y a eu une messe d'enterrement et où il est venu un peloton de garde d'honneur, je peux même vous dire que l'église était pleine. A ce moment le commandant est venu à moi et m'a dit que c'était à moi de suivre le corps puisque c'était moi qui l'avait ramené et qu'il n'y avait personne de la famille. C'est une chose qui m'a fait bien mal au cœur. Sur sa tombe, le commandant a fait un discours et les larmes sont venues aux yeux des officiers et soldats qui étaient présents. En revenant, j'entendais dire de la bouche de beaucoup : « C'est dommage pour un si bon officier qui avait un si joli avenir. » Depuis, madame, tous ceux qui l'ont connu, officiers, sous-officiers et soldats conservent pieusement son souvenir.

Pour moi, il ne se passe pas beaucoup de jours sans que j'en parle, car il était si bon pour moi. Il me disait souvent : « Théodore, tu viendras avec moi, puisque tu me suis bien ici, il te sera plus facile de me suivre ailleurs. »

Madame, recevez les meilleurs souvenirs que je garde de votre bon et incomparable fils que jamais je n'oublierai.

L'ancien serviteur de votre fils qui est toujours à votre service.

THÉBAULT (Th.).

Plachy, par Prouzel (Somme),
ce dimanche 7 janvier 1917.

MADAME,

Je suis heureuse, oui bien heureuse si j'ai pu vous donner une petite consolation dans votre grande douleur en vous faisant parvenir les derniers clichés de votre cher enfant et en vous faisant son éloge. M. Lavallart, mes enfants et moi étions sous le charme de cette nature d'élite que possédait le lieutenant Étienne de Fontenay. Nous avons eu la joie, l'honneur de le posséder ; hélas ! trop peu de jours ; mais il a laissé ici, dans notre cottage, un inoubliable souvenir.

J'ai voulu le conduire avec mes enfants jusqu'à l'auto qui, hélas ! l'emmenait à la mort ; et là votre enfant n'était plus le même. Toujours aussi charmant, toujours autant homme du monde, et, pourtant, c'était un soldat qui nous parlait. Il avait le casque ; ce casque qui lui allait à ravir, et qu'il portait si crânement ! (Notre casque français ne va pas à tous.)

Il me semblait, en lui serrant la main, en lui disant bien émue : « Lieutenant, bonne fin de campagne, et bonne chance », que c'était mon fils qui partait ; alors je me suis retournée et j'ai pleuré, madame, en serrant fortement la main de mon fils aîné, mon Henry qui, lui aussi, va partir prochainement.

Dans votre grande douleur, madame, je ne sais quoi vous dire, si ce n'est que la France voit couler le plus beau de son sang. Puisse-t-il nous donner la victoire complète, et surtout nous donner le culte de nos chers morts, de ces héros tombés pour nous conserver notre France.

Je demande à Dieu pour vous, madame, le courage de dire le *Fiat*, pauvre mère brisée, deux fois accablée par le chagrin, et que Dieu qui est si bon nous donne la consola-

tion de voir rentrer bien vite à votre foyer si attristé M. le vicomte de Fontenay. Mes enfants et moi prions pour cela, madame, et pour vous.

Je vais vous envoyer prochainement une grande photo de notre cottage vous marquant la chambre où a reposé votre héros. Nous y mettrons après cette guerre sa photo et nous y déposerons sa citation ; mais pour l'instant trop de profanes y passent. Je range lettres, photos, citations dans mon album de souvenirs de guerre. Là ce sont les pieux souvenirs gardés avec un religieux culte. Beaucoup sont partis pour un monde meilleur. Merci de cette citation, suprême hommage bien dû à votre enfant, héros et martyr. J'avais découpé dans *l'Echo* et dans *le Matin*, la citation de votre fils, et j'avais collé le tout autour de sa photo.

Une lettre que j'avais adressée au lieutenant de Fontenay vers le 22 septembre n'a jamais dû lui parvenir. Cette lettre contenait trois photos de lui. Où est-elle?

Pensez à moi, madame, pour les photos ; mes fillettes, mes fils seront heureux de mettre dans leur chambre ce portrait d'un jeune homme qu'ils ont *tant* admiré et mes fils y trouveront un exemple à suivre.

Laissez-moi vous dire combien je plains la mère qui possédait de tels enfants et qui est seule...

Je vous remercie, madame, pour votre lettre ; mais je n'ai hélas rien fait pour mériter ainsi votre reconnaissance.

Je suis mère, madame, et je comprends le calvaire des mères qui donnent *tout* à la France. A elles surtout doivent aller la reconnaissance émue des Françaises, des mères qui, elles, ont encore leurs fils.

Recevez, madame, avec mes excuses pour cette lettre tardive, mes sentiments très distingués.

M. Lavallart.

29 mars 1917.

MADAME,

Je vous remercie de votre lettre. Je vous assure que cela me fait bien plaisir de savoir que votre santé est bonne, ainsi que celle de M. le Vicomte. Il pourra lui aussi dire qu'il a souffert pour la liberté pour laquelle nous travaillons tous. Vos deux fils et lui sont trois hommes incomparables pour avoir participé à toutes les misères de cette affreuse guerre.

Enfin, je souhaite de tout cœur que Dieu vous conserve M. le Vicomte, car cela serait trop de malheurs pour vous.

Les hommes de la compagnie gardent toujours un grand respect pour notre bon chef que nous avons eu le malheur de perdre et dont nous n'aurons jamais le bonheur d'en trouver un semblable. Car pour le tout : bonté, vaillance et simplicité, il n'aura jamais son pareil. Il nous est impossible de passer même une journée sans parler de lui et même cela me fait peine quand j'entends répéter ce que nous avons fait ensemble, les bons et les mauvais quarts d'heure que nous avons eus avec lui.

Pour moi, il est impossible de l'effacer de ma mémoire, et toute ma vie je me souviendrai avec reconnaissance des bienfaits dont il m'a comblé. Ah ! Madame, je me promets de faire tout mon possible, ainsi que bien des camarades, pour le venger.

Nous regrettons bien sincèrement qu'il ne puisse pas assister au coup de balai final car lui aussi aurait été heureux de voir ce jour.

Les anciens de la 7e compagnie qui se trouvaient avec notre regretté lieutenant, se joignent à moi pour vous envoyer, madame, leurs respects en souvenir de leur incomparable chef qu'ils n'oublieront jamais.

Soldat THÉBAULT (Théodore).

54e régiment d'infanterie,
7e compagnie, S. P. 33.

Lettre écrite après l'armistice par son ordonnance.

23 décembre 1919.

MADAME,

Depuis voilà longtemps que je n'ai eu de vos nouvelles, toujours à la compagnie nous parlons de votre incomparable et héroïque fils dont nous conservons, nous tous ses anciens soldats, le plus pieux souvenir. Nous aurions bien voulu l'avoir pour fêter ensemble ces jours de victoire.

Madame, vous ne pouvez pas vous faire une idée de ce que cela nous fait *mal au cœur*, de penser que notre si bon chef n'a pas été là, pour voir la fin de cette guerre où il a si fort contribué. Aussi, soyez sûre, madame, que nous garderons toujours un souvenir ineffaçable de lui, nous tous ses anciens soldats.

Les camarades de l'ancienne compagnie de votre regretté fils se joignent à moi pour vous envoyer leurs respects et le souvenir ineffaçable que nous gardons de notre inoubliable chef.

Les nouveaux qui viennent à la compagnie nous demandent comment il se fait que nous causions de notre lieutenant ; mais ceux qui l'ont connu ne l'oublieront jamais, car c'était pour nous un père de famille et c'est pourquoi tous nous en gardons un si grand souvenir et tant de respect.

Recevez, madame, tous les respectueux souvenirs de l'ancien serviteur de votre regretté fils ; avec tous les camarades et les anciens soldats de mon cher lieutenant qu'il n'y a pas de journée où nous ne parlons de lui et des bontés qu'il nous comblait.

Soldat THÉBAULT.

SUR CHARLES DE FONTENAY

PAR

FRANÇOIS LE GRIX

Charles de Fontenay que je n'ai pas connu, c'est à vous que je veux penser tout ce soir. A force d'interroger votre absence, votre silence, je prétends vous connaître et vous approfondir. Je voudrais aussi vous livrer à tous ceux qui vous eussent aimé et dont vous prive seulement l'accident de votre mort. Que vous eussiez groupé d'amis ! Vous étiez prince parmi cette foule de jeunes princes que leur courage exila de la vie turbulente, rendus maintenant à la paisible patrie de la mort. Vous êtes mien, vous êtes nôtre désormais, ami inconnu. Je mène aujourd'hui votre deuil. J'assemble le chœur funèbre de ceux-là sur lesquels vous auriez régné et qui vont, comme moi, dans un même instant vous connaître et vous perdre. Nous n'avons pas le droit de pleurer que nos morts. Tous les morts sont nos morts ; mais ceux-là surtout qui voulurent mourir. Car s'il est d'une âme lâche, quand les destins concèdent aux hommes de pacifiques labeurs, de préférer le repos de la tombe aux sueurs du front qui pense et du bras qui peine, seule l'âme du vaillant, quand éclate le fracas des armes, fait son choix de la mort.

Charles de Fontenay n'avait pas accepté la guerre ; il l'avait choisie. Une santé frêle pouvait l'exempter honorablement de l'impôt du sang. Mais à ses clairs yeux de voyant, l'affiche de mobilisation apparut vraiment comme la Table de la Loi, l'ordre du Sinaï. Il ne connut plus de repos qu'il n'eût revêtu le froc militaire. Il part, il réussit à partir parmi les premiers, presque en forçant la consigne, bien avant les décrets qui rayent des livrets militaires les cas de réforme. Il abrège l'initiation du dépôt. Il lui faut la vraie guerre. Il l'aborde enfin, se mesure avec elle, se bat avec lui-même autant qu'avec l'Allemand, puisqu'il prétend tirer de son corps la même force que de son âme. A ce terrible jeu, il fléchit un instant et tombe gravement malade. Croirons-nous qu'il va enfin accepter du Ciel une loi d'exception, se séparer de ses compagnons d'armes, redevenir un jeune homme qui dessine et qui écrit, regrimper à l'atelier du rêve? Ce serait mal le connaître. Il n'attend pas même d'être guéri. Le voilà de nouveau dans la tranchée, si généreux de lui-même que le vœu de ses camarades et de ses chefs désigne presque aussitôt ce si récent soldat pour la consécration suprême : il connaît l'austère bonheur, la grandeur incommensurable d'être un officier, un maître auquel on obéit à le regarder seulement, l'homme sur qui d'autres hommes règlent aveuglément leur marche à la mort. Presque aussitôt une balle allemande a raison de cette invincible jeunesse...

Ce libre choix dans le sacrifice, cette adhésion obstinée à la mort, quand l'exemple nous en vient d'une cervelle creuse, d'un courage amateur du casse-cou, quel émouvant témoignage déjà des infinies ressources humaines ! Mais quand c'est une tête lourde de pensées, un cœur pesant d'amour qui se dédient ainsi à la rigueur du Destin, où trouverons-nous de la force et des mots pour admirer assez ?

Charles de Fontenay n'a pas voulu savoir ce qu'il sacrifiait en se sacrifiant. Nous ne le saurons jamais complètement. Tâchons de le savoir un peu.

***

Il avait été un petit garçon sage, laborieux, modeste, sincère; toutes ces vertus, que je ne lui prête pas au hasard, il les poussait à l'extrême, les pratiquait sans mesure, naturellement et sans efforts. Il ne se contentait pas de bien travailler, il travaillait toujours. Il n'avait pas tant le goût de la franchise que l'horreur du mensonge. « Je ne me souviens pas que Charles ait commis de sa vie un seul mensonge, pas même un mensonge d'enfant », me disait son père en pleurant. Et ces lentes larmes paternelles, je voyais bien que c'était l'admiration autant que la tendresse qui les faisait couler. Si une telle sincérité confère tant de grandeur à un homme, de quel signe d'élection ne marquera-t-elle pas un artiste !

Et ce petit bonhomme appliqué, plus tard ce beau jeune homme grave, toujours seul dans son coin, penché sur son ouvrage, sans parler jamais à personne de ses projets, de ses espoirs, de ses réussites !...

Il avait remporté des succès au lycée Janson-de-Sailly. Naturellement. Plus tard, avec son père diplomate, il avait voyagé, erré par l'Europe. Un long séjour en Hongrie, à ce moment lourd de possibilités où l'enfant saute à pieds joints dans son adolescence, impressionna beaucoup ses premières imaginations d'artiste, ses premières conceptions. C'est à Budapest qu'il exécuta lui-même les panneaux de tapisserie qui sont ses premiers décors.

Et toujours aussi cette passion sans fièvre, admirablement persévérante, de se dépasser lui-même, de se développer en tous sens !

Il avait étudié le sanscrit. Il le possédait complètement. Il avait l'ambition de traduire les vieux livres mythiques de l'Inde et d'y découvrir le cœur de l'illusion humaine, la matrice de toutes nos croyances. Il disait à son père : « J'irai aux Indes, j'habiterai les Indes quelque temps, *afin de me rendre compte par moi-même.* »

Il était musicien. Ces deux tendances de sa nature, la chimère et la géométrie, se retrouvent dans l'art qui fut le sien, celui du moins auquel il avait voulu se limiter ; car, je viens de le dire, comme beaucoup de vrais artistes, il débordait malgré lui son étude quotidienne. Peintre par métier, il eût été aussi volontiers par métier musicien ou poète. Il eût été un artiste universel. Il avait le goût de l'universel. Mais il avait voulu commencer par être un dessinateur, et plus simplement encore un illustrateur.

Ce gazetier du bon ton, cet arbitre des élégances, auquel plus d'un couturier célèbre eût trouvé profit à demander conseil, cet exact expert de la coupe d'un chapeau haut de forme, ou d'un manteau de bal, laissait plus volontiers errer son crayon en d'étranges cosmogonies, dont l'inspiration, sinon le faire (beaucoup plus savant à mon avis), me rappelle les géniales divagations du mystique Dulac. La création, le premier couple, les premières amours de la terre, hantaient ce cerveau curieux de tous les mystères. Ce jeune homme, que Michel-Ange eût aimé, avait une âme véritablement sixtinienne.

Je n'ai pas assez feuilleté ses albums. Je n'ai pas assez longtemps plongé dans cette malle béante, ce reliquaire où la piété paternelle a renfermé les liasses qui contiennent dix années d'un si valeureux labeur. J'en ai vu assez pour savoir que Fontenay, « sincère comme ceux qui n'ont pas menti une fois dans leur vie », n'eût jamais consenti à s'enfermer dans une formule. Il ne se refusait à aucune expérience, mais ne s'obstinait dans aucune erreur. Les cubistes

eux-mêmes l'avaient trouvé compréhensif et conciliant. Il avait essayé de leur système et il en était sorti. « Les chiens n'ont qu'une fois la maladie, disait-il, les artistes l'ont plusieurs fois ; mais il faut avoir passé par là. »

Les Persans, les Japonais, nos enlumineurs du moyen âge l'avaient retenu plus longtemps : c'est d'eux peut-être qu'il a pris le souci et le choix du détail joli, pittoresque, hautement significatif et traité avec tendresse. Cette recherche décorative, mêlée au goût de l'abstraction et du symbole, caractérise déjà son premier ouvrage, un *Cantique des Cantiques*, qui n'est nullement un libertinage de jeune homme, mais un chant d'amour sérieux autant qu'ardent, religieusement voluptueux, d'un mysticisme si raisonnable ! A travers les tâtonnements que j'ai indiqués, sa recherche incessante avait abouti enfin à cette manière savante, arrondie, mais très architecturale, à cette précision pleine de fantaisie, ou, si l'on préfère, à cette fantaisie pleine de précision, qui est celle du *Candide* et de l'*Hymne à Pan*, que la *Société Littéraire de France* se donne l'honneur de publier aujourd'hui. J'allais omettre les « bois » un peu plus rudes, assez déconcertants par un apparent parti pris de dédaigner le sujet, ou plutôt d'ignorer le texte, dont il a enrichi un *Florilège* des poésies de *Théophile de Viau*, qui a paru pendant que nos armées remportaient la victoire de la Marne, pendant aussi que Fontenay s'initiait au maniement d'armes dans la cour de la caserne. Peut-être faut-il voir dans ce dernier ouvrage la récréation d'un virtuose, car il exécutait lui-même ses bois, avec quelle patiente lenteur ! plutôt que la démarche d'un poète. Voilà les derniers mouvements, les derniers reflets de cette âme mélancolique, amusée, courageuse, ironique, si française ! Combien nous lui eussions connu sans doute d'autres évolutions, d'autres « manières » ! L'enfant qui commençait à dix-neuf ans par le *Cantique des*

Cantiques nous eût, je crois, laissé des monuments d'un art hautement spirituel.

Était-ce parce que la guerre l'agitait d'une émotion trop forte pour être traduite par le crayon, et que ces images terribles s'incarnaient plus volontiers dans des mots, ou si une véritable vocation d'écrivain naissait en lui? Était-ce pour lui-même qu'il multipliait les innombrables essais de vers et de prose qui nous sont venus de sa tombe boueuse comme autant de reliques et de testaments, ou si son vœu eût été de les confier au public, comme nous le faisons aujourd'hui? Je n'oserais en décider. Quoi qu'il en soit, maintenant que la mort le couronne, la piété paternelle et celle de notre amitié ont pensé qu'il importait de faire connaître à ses amis d'hier et de demain la vraie mesure de cette âme, toute sa mesure. Ne restreignons pas notre ami.

Qu'on veuille bien ne pas se méprendre sur le sens de ses *Considérations futiles et peut-être raisonnables*. Il y a là tout autre chose qu'un badinage. Fontenay avait l'âme trop bien faite pour rapetisser les choses grandes, pour essayer de damasquiner des baïonnettes teintes de sang. Mais il reste d'abord lui-même dans l'exaltation de la tragédie. Modeste, il reste modeste. Il ne s'enfle pas. Il se défend d'un lyrisme grandiose. Il craint de forcer son talent. Il ne veut pas céder à l'épidémie de littérature sublime qui sévit parmi tant d'écrivains mués en soldats. Il se sent forcé d'écrire ; mais c'est chez lui comme une pudeur blessée. Ainsi éclairées, ces petites notes, toutes pleines de ressouvenirs familiers, de l'amour des humbles choses quittées pour la guerre et détruites par elle, quelle émotion ne dégagent-elles pas? De quelle tendresse ne sont-elles pas pleines, cette « tendresse dans le courage » qui est proprement le caractère du héros de France?

Je ne voudrais pas non plus qu'on leur reprochât leur

tour un peu ésotérique, cette sorte d'immédiateté dans la transcription, cette rapidité de la comparaison qui dissimule les rapports plus qu'elle ne les souligne à un œil peu exercé ou paresseux. Je ne vois là qu'un cas d'extrême sincérité encore. C'est avec cette promptitude qu'un œil de peintre traduit ses visions colorées, qu'une oreille musicienne transpose la confuse harmonie du monde. Ce procédé de notation n'est pas même très nouveau en littérature. On s'en est beaucoup servi depuis Raimbaud et Laforgue ; mais je retrouve ici un Raimbaud et un Laforgue qui auraient eu cette grandeur en plus d'aller à la guerre.

Tout de même que je trouve dans l'*Ode à la guerre* un Claudel « qui ne le fait pas exprès ». Dieu me garde de manquer de révérence à un écrivain considérable qui, loin d'avoir usurpé l'assentiment de son école, mérite la gratitude de tout vrai Français pour avoir maintenu, restauré la dignité, j'allais écrire la sainteté du verbe, en un temps où une paresse universelle, à moins que ce ne fût une détestable ignorance, ou bien une indifférence plus monstrueuse encore, l'avilissait. Quel écrivain de bonne foi, quel amateur d'images nierait certaines réussites de M. Claudel? Mais justement, ce ne sont jamais, aux meilleurs moments, que des *réussites*. Où, l'irremplaçable sincérité du poète? Si ce mot blesse, ou prête à controverse, — car on ne saurait nier non plus le désintéressement d'un si laborieux labeur — où, la divine spontanéité de l'inspiré, *qui ne peut pas faire autrement?* Qui ne sent qu'à chaque page, M. Claudel pourrait si bien faire autrement? On lui obéit rétivement, parce qu'il le faut, mais on se soumet à Charles de Fontenay. Ce débutant est bien moins savant, sans doute, bien plus inégal, moins grand, si l'on veut, que l'auteur consacré de *la Ville;* à vingt-quatre ans, pourrait-il peser le même poids? Mais *il ne peut pas faire autrement.* Et voilà pourquoi ce qui chez l'un m'agace toujours, et

souvent m'exaspère, parce que si volontaire, si calculé, si artificiel, par conséquent si contestable, chez l'autre me trouve consentant et ravi. Le procédé respiratoire de Claudel, ces lignes inégales qui ne doivent rien à l'ancien vers, cette coupure des phrases et quelquefois des mots, ce n'est que l'haleine du récitant, après celle du poète, qui en décide. Ah ! combien plus vraiment respiratoire il se décèle, chez cet enfant héroïque, ce procédé, puisque c'est vraiment ici le rythme d'un cœur, son battement précipité ou ralenti, son halètement à l'approche de la gloire et de la mort, qui module le chant.

Qui n'aurait pas connu notre ami, se scandaliserait peut-être, à lire l'*Ode à la guerre*, de cette mystique ingénument barbare, délibérément sanguinaire. Ce n'est assurément pas l'Évangile que l'on respire ici, pas même les *Droits de l'Homme*, non plus Monsieur Joseph de Maistre : la Bible, peut-être, puisqu'elle est, à de certains moments, féroce ; et nous voici bien loin aussi de ce vocabulaire idéologique dont nous nous sommes trop plu peut-être à encombrer l'ère sombre que la Loi de la Terre nous commande de traverser. Le droit des Nationalités, l'indépendance des peuples, le désarmement de demain, le socialisme fraternel de l'avenir, Fontenay se battait-il pour cela, ou seulement parce qu'il est inscrit dans le sort de l'homme de se battre? Me trompais-je tout à l'heure en le déclarant un héros à la française?... Ah ! que je lui sais gré, encore une fois, de ne pas se mentir, de bien voir d'abord, dès qu'il a commencé de descendre dans la spire infernale, que « la guerre est la guerre », quoi qu'on fasse pour la plier aux règles d'un chevaleresque tournoi... Et puis, ne nous laissons pas abuser par cette prétendue férocité. Ce n'est pas un tigre qui rugit, mais un poulain qui hennit et s'ébroue ; pas même cela : c'est un petit garçon qui crie très fort pour ne pas avoir peur. Non pas, certes, qu'il ait peur de mourir. Mais il ne

faut pas davantage avoir peur de tuer. Étourdissons-nous un peu, pour n'avoir pas peur de tuer. Quant au sens qu'il plaisait à ce soldat de donner à son sacrifice, ne suffit-il pas de mourir avec une générosité entière? Tout le sens de la mort est-il là, ou bien faut-il encore aux *comment* ajouter les *parce que?* Est-ce moins beau de mourir pour la Loi de la Terre, pour les lois cosmiques qui décrètent la guerre, que de mourir pour l'humanité de demain, ou bien n'est-ce pas tout à fait la même chose? Si la Terre continue, en quelque sorte, de s'élaborer parmi les désastres, sans que nous puissions rien comprendre au sens de ces marées de sang qui la recouvrent périodiquement, n'est-ce pas qu'il lui faut parvenir à sa fin parmi les étoiles? Et l'ordre divin n'est-il pas, après tout, plus lisible là-haut qu'en bas?

Vous connaissez Fontenay, maintenant. Vous savez que nul ne fut davantage un gentilhomme français, un doux garçon courageux.

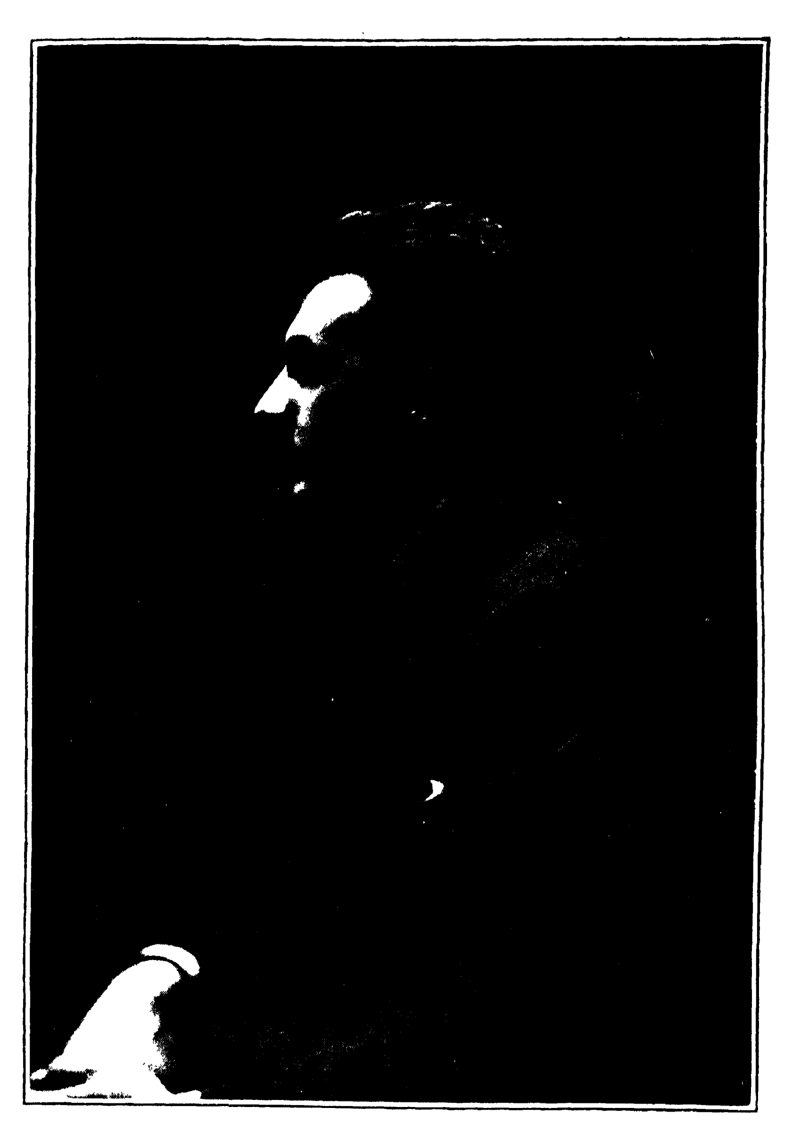
***

O terre
que nous défendons,
nous t'avons creusée
comme pour nous planter
vivants,
nous enracinant
en toi,
afin de te mieux défendre,
barrière volontaire
des pieux de nos corps respirants,
reliés entre eux
par l'enchevêtrement
des inextricables fils
de notre amour...

Charles de Fontenay, notre ami, pour cette seule image, vous mériteriez toutes nos larmes, et d'être appelé notre

Maître. Nous nous attardons à vous considérer, maintenant que vous n'êtes plus dans cette terre un plant vivant, mais une racine séchée. En quelle autre terre, plus digne de vous, êtes-vous allé mûrir, vous qui ne pouviez pas ne pas donner votre fruit? Dites-nous qu'il existe, ce Paradis que j'imaginais au temps des frayeurs enfantines, ce Paradis sans vieillesse et sans larmes, réservé aux héros, et seulement fleuri d'adolescences...

François Le Grix.



A ma chère maman
témoignage de tendresse
Charles
1914.

NOTICE

SUR

CHARLES DE FONTENAY

ACADÉMIE FRANÇAISE

SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE DU 14 DÉCEMBRE 1916

Extrait du rapport de M. Étienne Lamy, secrétaire perpétuel, sur les concours de l'année 1916.

Toutes les vaillances et toutes les séductions de cette jeunesse étaient unies dans Charles de Fontenay. Musicien, dessinateur et peintre, il avait aussi une plume pour juger l'art, les hommes et son temps. Et quoi qu'il fît ou dît, tout en sa personne était grâce des heureux qui sont maîtres par le charme. Mais si l'élégance de ce talent n'est que sobriété saine, l'élégance de ce corps est une fragilité. C'est cette fragilité qu'il veut cacher. Il est au front avant que le médecin lui ait défendu de s'y rendre. Il y tombe d'épuisement, il lui faut revenir en arrière pour se faire soigner. Mais avant d'être guéri, il veut chanter devant l'ennemi son *Ode à la guerre*, une des invocations les plus passionnées et les plus émouvantes qu'ait inspirées la puissance terrible et rénovatrice, il lui reste à tomber sur le sol dont il a dit :

« O terre — que nous défendons, — nous t'avons creusée, — comme pour nous planter — vivants, — nous enracinant — en toi, — afin de te mieux défendre, — barrière volontaire — des

pieux de nos corps respirants, — reliés entre eux — par l'enchevêtrement — des inextricables fils — de notre amour... »

. . . .

ACADÉMIE FRANÇAISE

—

29 mai.

MONSIEUR LE MINISTRE,

Vous avez bien voulu m'écrire la lettre la plus belle et la plus touchante, et j'ai lu à l'Académie l'offre par laquelle, songeant dans votre malheur à d'autres malheurs, vous unissiez le nom de vos fils à un acte de générosité. L'Académie a accepté avec émotion et unanimement votre proposition et le prix sera donné cette année, le prix de Charles et Étienne de Fontenay.

Que Dieu soutienne la mère de ces glorieux et chers disparus et vous fortifie par la certitude du jour où les séparés se réuniront pour ne plus se quitter.

Étienne LAMY.

ACADÉMIE FRANÇAISE

Séance du 24 mai.

PRÉSIDENCE DE M. BOUTROUX

Lecture est donnée d'une lettre de M. de Fontenay, qui remercie la compagnie d'avoir attribué un prix à son fils, Charles de Fontenay, tombé au champ d'honneur, pour l'*Ode à la guerre* qu'il avait composée.

M. de Fontenay met le montant de ce prix à la disposition de la compagnie, au bénéfice d'une « mère qui aurait perdu son fils, dit-il, et dont la détresse aurait été augmentée par le sacrifice de son fils à la grande cause pour laquelle sont tombés mes deux fils ».

Il demande que cette donation soit faite au nom de ses deux fils, les lieutenants Charles et Étienne de Fontenay, morts pour la France.

La dernière partie de la séance est consacrée au travail du dictionnaire.

L'ÉLITE DES HÉROS (1)

CHARLES DE FONTENAY

On a célébré ce matin, à Sainte-Clotilde, le service funèbre de Charles de Fontenay, tué à l'ennemi. Dans la jeune élite fauchée par les balles allemandes, Fontenay tient aux yeux de ses amis une place de premier rang, et les amateurs d'art, qui avaient déjà apprécié ses travaux, ne se consolent pas d'avoir perdu celui qui leur donnait de si attrayants espoirs. L'œuvre de Fontenay tient en deux séries de bois gravés : les *Fêtes galantes*, d'après Verlaine, et *Candide*, d'après Voltaire. Il laisse aussi un grand nombre de pièces éparses, où sa personnalité avait poursuivi la recherche d'une expression désisive.

Ce qu'il faut dire surtout, de Charles de Fontenay, c'est qu'il était doué d'un goût exquis et que ce goût ne faisait pas de tort à sa fantaisie. Il la guidait sans la contraindre. Tout imprégné qu'il était de la tradition, Fontenay n'éprouvait aucune gêne soit à s'y conformer, soit à réagir contre elle. Il le faisait sans y prendre garde. Chez lui, rien de volontaire, d'appliqué, de laborieux, d'artificiel. La liberté la plus sûre, le naturel le mieux rythmé.

Il appartenait à une famille dont sa mort a couronné cruellement les services passés, anciens et récents. Pour ne pas remonter bien loin, nous dirons seulement que le père de Charles de Fontenay, alors notre agent diplomatique à Budapest, fonda cette *Revue de Hongrie* dont l'action si tôt interrompue fut cependant des plus fertiles.

Les lignes heureuses tracées par le burin de Charles de Fontenay étaient la transcription fidèle de son esprit et de son caractère. Il attirait impérieusement la sympathie et il la rendait de même. Il rayonnait de jeunesse, de franchise, de bonheur et d'affabilité. Et sa pudeur d'artiste était extrême. Ah ! il ne se prenait pas au sérieux ! Sa passion pour la beauté n'était pas

(1) *Paris-Midi*, 26 février 1916.

sombre ni jalouse. Il avait une curiosité universelle, une culture parfaite, une connaissance très fine des choses littéraires.

Il s'était engagé aux premiers jours de la guerre et il venait d'être nommé sous-lieutenant quand les Allemands nous l'ont tué. Malheureux Fontenay ! Lui si vivant ! Lui que j'entends encore rire au cinéma où nous étions allés ensemble, un soir de sa dernière permission ! « J'ai tant envie, nous disait-il, d'illustrer la *Princesse de Babylone!...* »

André BILLY.



A ma petite maman chérie
son fils

Henry. 24 Septembre 1915.

NOTICE

SUR

ÉTIENNE DE FONTENAY

NÉCROLOGIE [1]

Étienne DE FONTENAY. — Grand, de taille bien prise, de belle prestance, Étienne de Fontenay avait le visage ferme, le regard franc et clair, le menton volontaire. Tous ses traits disaient la résolution, la loyauté, l'énergie. Sa physionomie calme, voilée souvent d'un nuage de réflexion, faisait pressentir un esprit laborieux et sage, prêt aux grandes besognes de la diplomatie, qui exigent le secret, le zèle, le dévouement, parfois l'abnégation, où l'homme se donne tout entier, dans le silence et souvent dans l'obscurité, et qui le récompensent par la conscience du devoir accompli. C'est, du moins, ainsi que ses professeurs et ses amis pouvaient le voir à l'École, jusqu'au moment où la guerre vint y interrompre ses études. La vie militaire acheva de modeler cette jeune figure. Dans son portrait en uniforme, que nous avons sous les yeux, l'adolescent, après de longs mois de campagne, est devenu un homme ; mieux encore : un chef. Les traits qui s'esquissaient dans le visage que nous avions connu se sont brusquement ordonnés en un ensemble frappant d'énergie et de virilité. La mâchoire solide et serrée, le front carré sous les épais cheveux en brosse, les yeux profonds sous les sourcils droits donnent une impres-

(1) Supplément à la *Revue des sciences politiques*, du 15 février 1917.

sion saisissante de volonté et d'autorité. La guerre n'a pas eu de peine à forger, dans cette nature très noble, très ardente et très pure, une âme de héros.

La guerre le martela lourdement. Il en connut toutes les péripéties et toutes les horreurs. Il avait fait la campagne de Belgique et la retraite qui suivit, combattu à la Marne, tenu huit mois aux Éparges et dans la tranchée de Calonne, bataillé encore sous Verdun. Il a tout vu de ces campagnes formidables : la guerre de mouvement du début, les premières tranchées hâtivement creusées de la bataille de l'Aisne, les assauts méthodiques et sanglants de la guerre de siège, les bombardements en feu roulant et les attaques en masse de Verdun. Il est revenu à son cantonnement, certains soirs de bataille, avec des visions terribles dans les yeux. Il a vu tomber autour de lui bien des braves, et d'abord un frère très aimé, Charles de Fontenay, nature d'élite, elle aussi, esprit charmant d'enthousiasme et d'humour, qui, tout en recueillant de brillantes citations, trouvait le temps d'écrire des vers sous le feu de l'ennemi. Ce jeune soldat chantait la guerre avec une ferveur héroïque :

nous t'avons comprise,
ô Mère divine,
et nous t'avons exaltée,
nous t'avons suivie,
dociles,
comme des enfants éblouis
par ta splendeur ;
nous t'avons aimée,
ô Créatrice,
et ceux qui sont morts
entre tes bras
sont la semence féconde
des moissons futures.
Chaque goutte
de leur sang holocaustal
fera croître,
en arrosant
les sillons de l'avenir,
mille fiertés,
mille vengeances
et mille audaces.

Charles de Fontenay fut frappé d'une balle dans la tempe, en janvier 1916, en Champagne. Il avait été pour son frère cadet un exemple admirable. Engagé volontaire le 28 août 1914, tombé



LA 2e EN MARCHE



GROUPE DE SOLDATS



LE 54e D'INFANTERIE DANS LA SOMME

gravement malade et proposé pour la réforme, il l'avait refusée et, après quinze jours de convalescence, avait demandé et obtenu de repartir au feu. Cette mort fut un coup cruel pour le jeune lieutenant. Il sut cependant trouver, pour ses parents, des paroles de consolation où l'on sent toute sa fermeté d'âme : « Il est mort héroïquement, leur dit-il de son frère, au milieu de ses hommes qui l'aimaient, en les conduisant à l'honneur. Il a eu une mort digne de lui. Il est mort pour son pays, pour défendre notre race, notre civilisation, nos aspirations... Il faut reprendre un peu plus de courage et être encore plus disposé à tous les sacrifices. » Ainsi, dans leur œuvre ou dans leur correspondance, ces deux jeunes hommes disaient eux-mêmes l'étendue et la joie de leur renoncement.

On retrouve constamment dans les lettres d'Étienne, qu'il nous a été permis de feuilleter, ce sentiment de la plus parfaite abnégation de soi-même, et il est d'autant plus émouvant qu'il s'affirme en toute simplicité, sans phrases ni redondances, au courant de la plume, comme une chose trop naturelle pour exiger d'être mis à la ligne. Après avoir dit sa décision devant la mort, cet esprit superbe d'équilibre intellectuel et moral parle du dernier livre qu'il a lu — car il emporte des livres jusque dans la tranchée — et l'analyse en quelques mots adroits et justes. Puis, la jeunesse reprenant le dessus, il chante la splendeur d'un jour ensoleillé, ou le plaisir d'art qu'il prenait jadis à contempler un Tanagra. Il ne dit cependant pas tout, dans ces lettres. Il oubliera de parler, par exemple, d'une attaque de gaz asphyxiants dont il a beaucoup souffert, mais qui n'a pas réussi à l'écarter longtemps de ses hommes.

Ses hommes, il les aime du plus profond de son cœur. Ce jeune capitaine de vingt-trois ans (s'il n'en a pas les galons, il en exerce les fonctions car, depuis longtemps, il commande en fait sa compagnie) est un chef remarquable. Il a soin de ses soldats, qu'il admire, et ses soldats ont en lui la plus absolue confiance. Il s'est établi entre la troupe et le chef des liens si forts que le chef ne veut pas quitter sa troupe. On lui a offert à Salonique un poste brillant. Il le refuse en disant qu'il ne veut pas se séparer de sa compagnie en pleine bataille de la Somme. C'est à sa tête qu'il tomba, frappé, comme son frère, d'une balle en plein front, le 25 septembre 1916, au moment où il faisait les reconnaissances préliminaires à une attaque.

Cette belle mort émut profondément ses compagnons d'armes et ses chefs, accoutumés cependant à l'héroïsme. On ne peut citer toutes les lettres dans lesquelles ils rendent un solennel hommage à la superbe vaillance de leur jeune camarade. En voici quelques passages : « Il avait toujours été pour moi, écrit l'un d'eux, non seulement un ami, mais aussi un modèle de courage et de dévouement. Sa mort est d'ailleurs le dernier et le plus bel exemple qu'il aura su donner à ses compagnons d'armes, puisque c'est sur le parapet même de la tranchée ennemie qu'il est, paraît-il, tombé. » — Son commandant écrit à ses parents : « J'ai eu le grand honneur d'être à la fois le chef de bataillon et l'ami de votre glorieux fils... Je commandais le régiment depuis trois jours quand l'attaque a été déclanchée et j'ai douloureusement ressenti la perte de ce si sympathique officier, que je considérais, depuis mon arrivée au régiment, comme un chef incomparable, et que ses hommes adoraient à juste titre. » — Son général leur dit : « Il emporte avec lui les regrets, l'affection et l'admiration de tous ceux qui l'ont connu, chefs et subordonnés. Caractère charmant et d'une haute élévation morale, soldat sans peur et sans reproche, il était profondément aimé et admiré de tous. Le 54e d'infanterie conservera pieusement son souvenir. » Un autre de ses chefs avait écrit peu de temps auparavant : « Étienne de Fontenay est décidément un garçon très chic. Il devait aller à Salonique rejoindre son père, mais le jeune Étienne a déclaré qu'il ne voulait partir qu'après la fin de notre offensive prochaine, qu'il ne voulait pas quitter sa compagnie à la veille du jour où elle va se battre. C'est très bien ! »

La mort d'Étienne de Fontenay frappe notre École, où il était très aimé, comme un deuil de famille. Son père, lui-même ancien élève de l'École, et dont on connaît la belle carrière diplomatique, nous l'avait confié. Nous partagions avec lui de beaux espoirs, et nous sentons aujourd'hui toute l'amertume de sa douleur. Nous savons qu'il la porte avec une admirable constance, sans relâcher d'un instant son zèle pour le service du pays. Au moment où, frappé déjà dans l'un de ses enfants, il disait à un correspondant la belle conduite de l'autre, il trouva ces mots superbes : « Les braves enfants ! Ils sont bien tels que nous voulions qu'ils fussent ; ils ont l'âme que nous voulions qu'ils eussent. Aussi ne pouvons-nous nous plaindre. » Et la

pauvre mère au cœur brisé par ce double deuil, qui a vidé la maison tout à l'heure encore si pleine de gaieté et d'espérances, se grandit dans sa douleur pour souhaiter « que tous ces sacrifices soient du moins une semence féconde pour nous donner la victoire et servent d'exemple à ceux qui suivront. »

Son vœu est déjà exaucé : l'exemple de ses beaux et héroïques enfants, si généreusement donnés à la Patrie, vit au milieu de nous et ne nous quittera plus !

SOUVENIR D'UN POILU A SON OFFICIER (1)

Dans ces jours de carnage,
Le cœur plein de courage,
Montrant tout son sang-froid
A ces gens plein d'effroi,
S'enfuyant sous nos balles
Arrivant par rafales,
A ton commandement.

Nous étions dans la Somme,
Lance !
En tête de tes hommes,
Tu fus !
Jadis, le grand héros ;
L'orgueil de nos généraux.
Et c'est dans l'espérance
De délivrer la France
Que joyeux tu partis
En prenant un fusil.

Mais le destin peut-être
Voulut que ce bien-être
Ne durât que très peu,
Car ton front glorieux

(1) Nous publions ici *in extenso* cet hommage touchant d'un soldat à son chef.

Devait servir de cible
Au bourreau invisible,
Caché au fond d'un trou,
Qui tirait sans relâche,
Et c'est dans mes deux bras
Que je reçus, hélas !
Ton corps, portant encore
Ce sourire de l'aurore,
Que l'on voit aux enfants
Dans les bras des mamans.

MÉMOIRES

Pour nous tu fus un père
Dont chacun admirait.
Comme le fut ton frère,
Charles de Fontenay.
Aussi nous le jurons,
Moi et mes compagnons,
De venger ta mémoire
En ayant la mémoire.

(Fait et offert par Guinard (Marcel) à Mme la vicomtesse et M. le vicomte de Fontenay en souvenir de son lieutenant, M. le vicomte Étienne de Fontenay, tué le 25 septembre 1916, à Bouchavesnes.)

NOTICES

PUBLIÉES SUR CHARLES ET ÉTIENNE DE FONTENAY

APRÈS LEUR MORT

NOTICES

SUR

LES DEUX FRÈRES

SOUVENIR A DEUX JEUNES MORTS (1)

Depuis de longues années, leur père représentait la France à l'etranger. Avec quelle énergie, avec quel éclat, j'en fus le spectateur. Témoin quotidien de l'activité allemande, il ne cessait de la combattre sur place, pied à pied, il ne cessait de prodiguer à Paris les avertissements. Tant qu'il y résida, le germanisme fut tenu en échec dans la grande capitale où, il y a dix ans, je fus son hôte et où, si on l'eût écouté peut-être, aujourd'hui nous ne serions pas l'ennemi.

A cette époque, c'étaient encore des enfants ou presque. Seize ans l'un, et treize ans l'autre. Outre la vivacité de leur âge, ils avaient à un degré charmant la grâce, l'élégance de l'esprit, l'ardeur de vivre noblement.

Charles de Fontenay, sous-lieutenant au 130e régiment d'infanterie, décoré de la croix de guerre, engagé volontaire le 28 août 1916, a été tué à l'ennemi, le 10 janvier, à Massiges, en Champagne, « à la tête de sa compagnie qu'il entraînait avec son ardeur habituelle ». C'était malgré les médecins qu'il avait rejoint le front et y était retourné. Quand il tomba on l'entendit murmurer : « Ah !... maman... »

Étienne de Fontenay, lieutenant au 54e régiment d'infan-

(1) *La Victoire* du 4 juillet 1917.

terie, commandant de la 7e compagnie, décoré de la croix de guerre, a été tué à l'ennemi le 25 septembre 1916, à Bouchavesnes, en Picardie, à la tête de sa compagnie, en se portant à l'attaque des tranchées ennemies, sous un feu intense de l'artillerie et des mitrailleuses ennemies. C'était, porte sa citation, un « officier d'une valeur incomparable, véritable entraîneur d'hommes ; déjà cité deux fois ».

Où ai-je donc lu que la guerre actuelle était l'œuvre des bourgeois, des nobles et des capitalistes, qui, l'ayant déchaînée, s'étaient empressés d'embusquer leurs fils?

André LICHTENBERGER.

LES AMANTS DE LA MORT (1)

. . . .

Charles et Étienne de Fontenay étaient les descendants d'une longue lignée de gentilshommes qui, du double côté paternel et maternel, s'étaient donné mieux que la peine de naître. L'un d'eux se préparait à la diplomatie au moment de la guerre. La délicatesse de sa santé autorisait peut-être son mérite déjà reconnu à rendre de bons services au quai d'Orsay ou au dehors, dans une ambassade, une légation. Dans le doute, il préféra tout de suite la tranchée, où il est tout de suite également heureux de faire plus que son devoir. Il écrit, en janvier 1916, à ses parents :

« Petit à petit, nous nous acheminons à une gloire triomphante et, à côté de cela, nos petits intérêts, nos affections elles-mêmes doivent disparaître. C'est dur, soit ; mais il faut que se soit ainsi. Il est évident que pour ceux qui ont été les gâtés de la vie et qui, par cela même, avaient une tendance à devenir égoïstes, il faut pas mal d'énergie pour se plier à cette nouvelle discipline. »

Parti caporal, devenu officier désigné pour Salonique, mais ayant obtenu de rester, car on est à la veille d'une offensive,

(1) *Le Gaulois* du 8 février 1919.

Étienne de Fontenay a été tué à Bouchavesnes en se portant, à la tête de ses hommes, à l'attaque des tranchées ennemies.

Un vrai gâté de la vie, comme il le disait, c'était bien son frère. Charles de Fontenay possédait tous les dons qui permettent à un dilettantisme pacifique les joies de l'artiste consacré par le succès. Poète, peintre, musicien, il aurait été salué comme leur pair par les professionnels les plus ombrageux à l'endroit des amateurs. Et c'était aussi le prince Charmant qui bientôt traînerait, comme le jeune héros grec, tous les cœurs après soi...

Or, il ne faut pas deux mois de guerre à ce candidat au sybaritisme intelligent pour adresser à la guerre cette invocation :

O guerre,
sainte et vénérable,
mère des mondes et
matrice où furent enfantés les hommes,
tu es le germe de toutes choses
vivantes,
Le modèle de toute énergie
Et le principe de la haine
Et de l'amour !

Lui aussi sacrifie à la déesse des combats tous les éveils du cœur et des sens :

« Certes, les femmes sont belles, mais nous autres, moines errants, nous n'aurons que la victoire pour éternelle amante. Pensons à autre chose. »

Autre chose, c'est une pipe de *Bird's eyes* fumée au-dessus des plaques de purin, autour des boîtes de singe éventrées.

« La bonne odeur grasse de la vache me réchauffe dans l'étable où je vais voir un copain. On est bien. »

On est mieux encore quand :

Tout à coup, le canon gronde :
voix grave, nouvelle et solennelle,
qui fait taire l'incohérence
de nos chansons de route,
et que nous écoutons tous
Debout,
comme un chant nuptial,
tandis que les roues du train qui repart
commencent à scander en nous-mêmes :
la Victoire !
la Victoire !
la Victoire !

Comme Alain Seegers, Charles de Fontenay est fier d'avoir une mère fière de le savoir si beau soldat et dont l'infinie tendresse ne se montre pas jalouse de la mort et dont la douleur, le jour où il ne sera plus, s'allégera peut-être dans l'orgueil de lire et de relire, sous la plume d'un Gouraud, une

> De ces citations à l'ordre de l'armée
> Qui rendent Thucydide et Plutarque moins beaux.

Celle qu'il aura, lui, à la grande joie de ses chefs et de ses camarades dont il est adoré :

« Officier d'une bravoure et d'un héroïsme remarquables. Tombé glorieusement, le 11 janvier 1916, à la tête de sa compagnie, qu'il entraînait avec son ardeur habituelle. »

***

Oui ceux-là sont vraiment aimés des dieux qui moururent, face à l'ennemi, pour la plus noble des causes. Il semble aux amants des mythologies antiques que les ombres d'Alain Seegers et des deux Fontenay doivent errer, aujourd'hui heureuses, dans la riante clairière où Rostand, en sa magnifique pièce, chante les disparus, évoque leur « vie », dans cet au-delà de la vie :

> Les uns rêvent. Ceux-ci dorment un léger somme.
> Ceux-là vont au hasard, échangeant des mots brefs ;
> Les chefs se racontant les exploits de leurs hommes,
> Les hommes redisant les vertus de leurs chefs.

Dès leur arrivée dans ce paradis des héros, Alain Seegers et les deux Fontenay se mêlent à ces fantômes de preux qui les écoutent avidemment :

> Car ils disent, ces morts des batailles nouvelles,
> Qu'ils ne sont pas tombés sans avoir vu d'abord
> Aller de mieux en mieux les choses pour lesquelles
> Il vaut de plus en plus la peine d'être mort.

Soit ! Ceux-là ne sont pas à plaindre. Pourtant, c'est une mélancolie de se dire qu'ils n'auront vu que l'aube de la délivrance, qu'ils n'ont pas contemplé dans son plein de beauté cette victoire invoquée trois fois dans les vers de Charles de Fontenay, et pour cela il me semble qu'un souvenir ému sera

bien dû à ces glorieuses mémoires le jour de la rentrée des troupes. Oui, devant l'Arc de Triomphe de l'Étoile, pendant que le défilé s'arrêtera afin que les poilus s'inclinent recueillis devant le catafalque dressé en l'honneur des camarades morts, est-ce que vous, qui serez les privilégiés de cette fête unique dans l'histoire du monde, vous, les vivants qui viendrez « donner une pensée aux morts » et vous aussi, vous jeunes femmes, jeunes filles auxquelles la Mort fut préférée, est-ce que de votre cœur ne montera pas à vos lèvres les noms d'Alain Seegers et des deux Fontenay?

Gaston JOLLIVET.

AUTOUR DE LA GUERRE (1)

CEUX DE HONGRIE...

Très peu d'années avant la guerre, j'ai été invité par les nombreux amis que la France se connaît en Hongrie à prendre la parole devant de belles assemblées. Elles voulaient témoigner ouvertement de leurs sympathies pour notre pays. Le comte Apponyi était alors l'homme d'État le plus en évidence du gouvernement hongrois. Il était d'accord avec le distingué représentant de la France à Budapest, le vicomte de Fontenay, pour patronner ces manifestations. La grâce et l'élégance françaises prenaient ici la figure de la femme du diplomate dont la beauté a été célèbre en Europe et qui, depuis, a donné à la France les deux fils qu'elle avait si bien élevés. Un grand rayonnement d'activité, de lumière, de chaleur françaises sortaient de cette maison. Tous les milieux de Budapest s'y donnaient rendez-vous. Ce bel effort s'appuyait à une revue franco-hongroise. Elle était un élégant instrument de loyale propagande.

SHAMROCK.

(1) *L'Intransigeant* du 22 octobre 1918.

. . . .

Vers elle je vois s'éloigner nos compagnons d'un instant. Essad pacha conserve cette sérénité des Orientaux qui méprisent à la fois et la vie et la mort. Associé à sa mauvaise fortune éventuelle, mais réservant la bonne part pour la France, notre ministre, M. de Fontenay, s'engage, lui aussi, sur la voie quasi surnaturelle qui conduit on ne sait où. Il a l'air réservé et discret des gens qui n'attendent rien des autres et sont cependant prêts à donner leurs offices. Il est affable, doux, et d'une correction si haute qu'on ne se douterait point, à voir ce diplomate en service au milieu de cette sauvagerie, qu'il souffre la plus abominable des tortures au souvenir de ses enfants, tués tous deux, là-bas, là-bas, en France, où nulle amitié ne peut à cette heure tragique nous situer...

Les autos partent en sens contraire. Le vent de la course glace le visage. Déjà les oiseaux nocturnes jettent leurs plaintes...

Édouard JULIA (1).

SOCIÉTÉ FRANÇAISE
DE SECOURS MUTUELS
et
DE BIENFAISANCE

Bogota, 8 décembre 1916.

MONSIEUR LE MINISTRE,

J'accomplis la pieuse mission de vous adresser les condoléances de vos anciens administrés pour l'épouvantable malheur qui vous a frappé.

Je voudrais pouvoir y ajouter les miennes et je me sens paralysé autant par l'émotion que par l'insuffisance des mots.

Et votre immense douleur, votre irréparable sacrifice pour la patrie vous placent dans une sphère tellement extra-humaine, l'auréole de vos deux martyrs brille avec tant d'éclat autour

(1) *L'Illustration*, 2 décembre 1916.

de vous que j'éprouve en vous écrivant ce sentiment qui agenouille l'homme au seuil des sanctuaires et me confesse trop troublé pour m'exprimer comme je le voudrais.

Un autre, plus près de vous dans l'apothéose du grand sacrifice à la France, le malheureux Touchet, qui vient de perdre lui aussi son fils dans la Somme, en ajoutant sa signature à celle de nos compatriotes, vous envoie au nom de tous une condoléance beaucoup plus éloquente que je ne saurais jamais le faire.

Gaston LELARGE.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE
DE SECOURS MUTUELS
et
DE BIENFAISANCE

Bogota, 10 novembre 1916.

La Colonie française de Bogota adresse à Monsieur le vicomte de Fontenay ses sentiments les plus douloureux de condoléance pour l'épouvantable malheur qui l'a frappé et de religieuse admiration pour les deux héros de son sang qu'il a sacrifiés à la grandeur de la Patrie.

Signatures :

LELARGE.	VOLLAIRE.	CALLAMAND.
MISTRAL.	F. LAURENS.	A. LAURENS.
GILIBERT.	GOUBERT.	BONNET.
TOUCHET.	REY.	THORIN.
RICHARD.	A. BAPTISTE.	L. BAPTISTE.

Extrait des paroles prononcées par M. le curé de Montreux, après la Messe célébrée à la mémoire des lieutenants Charles et Étienne de Fontenay, le 25 septembre 1917, jour anniversaire de la mort du lieutenant Étienne de Fontenay, tué glorieusement à Bouchavesnes, le 25 septembre 1916.

Territet, chapelle du pensionnat des Essarts,
25 septembre 1917.

ALTESSE ROYALE (1),
MADAME LA VICOMTESSE,
MESDAMES, MESSIEURS,

Un de vos illustres compatriotes, grand Français, grand chrétien et grand écrivain, Chateaubriand, commence un des admirables chapitres de son immortel chef-d'œuvre, *le Génie du Christianisme*, par ces mots prestigieux :

« Une noble simplicité présidait aux obsèques du guerrier chrétien. Lorsqu'on croyait encore à quelque chose, on aimait à voir un aumônier dans une tente ouverte, près d'un champ de bataille, célébrer une messe des morts sur un autel formé de tambours. C'était un assez beau spectacle de voir le Dieu des Armées descendre à la voix d'un prêtre sur les tentes d'un camp français, tandis que de vieux soldats qui avaient tant de fois bravé la mort, tombaient à genoux devant un cercueil, un autel et un ministre de paix. Aux roulements des tambours drapés, aux salves interrompues du canon, des grenadiers portaient le corps de leur vaillant capitaine à la tombe qu'ils avaient creusée pour lui avec leurs baïonnettes. »

Ces honneurs guerriers auraient convenu en toute justice aux deux jeunes héros, aux deux frères si noblement unis dans la mort pour leur patrie comme ils l'avaient été si tendrement pendant leur vie : les vicomtes Étienne et Charles de Fontenay, dont la mémoire vient d'être évoquée par l'émouvante cérémonie qui vous réunit en ce lieu. Ces honneurs leur furent rendus sans doute, autant qu'il fut possible, sur le champ même de leur lutte héroïque et de leur mort glorieuse. Mais combien

(1) Maria Berta de Bourbon, veuve de don Carlos.



CHARLES DE FONTENAY

(1900)

plus touchante, dans l'intimité de cette chapelle, de cette réunion d'amis, de frères d'armes, cette douce, et fervente et sincère expansion de prières, de pieux souvenirs, de chants et d'harmonie religieux, qui rappellent discrètement en cet anniversaire de gloire et de mort, les larmes versées dans l'acceptation du sacrifice, pour laisser une place plus lumineuse aux saintes et fières espérances que nous sentons tous en ce moment monter de nos cœurs.

Vous y devinez, mesdames, les attentions délicates d'une mère dont le cœur ne peut cesser de saigner ; vous y reconnaissez tous, messieurs, la générosité d'une femme vraiment française et chrétienne qui ne veut pas donner sa douleur en spectacle, mais désire cependant que son sacrifice et celui de son noble époux puisse être utile à la France, à la patrie si belle et tant aimée en suscitant, pour survivre à leurs enfants, des imitateurs de leur exemple.

M. le vicomte de Fontenay, retenu à son poste d'honneur, n'est pas ici pour partager avec la mère de ses deux fils l'hommage du souvenir et l'amertume d'une douleur légitime. Mais nous savons qu'il la porte avec une admirable constance, sans relâcher d'un instant son zèle pour le service de son pays.

Au moment où frappé déjà dans l'un de ses enfants, il apprenait la belle conduite de l'autre, il trouva ces mots superbes : « Les braves enfants ! Ils sont bien tels que nous voulions qu'ils fussent ; ils ont l'âme que nous voulions qu'ils eussent. Aussi ne pouvons-nous nous plaindre. »

Et la pauvre mère au cœur brisé par ce double deuil, se grandit dans sa douleur pour souhaiter (ce sont ses propres paroles) : « Que tous ces sacrifices soient du moins une semence féconde pour nous donner la victoire et servent d'exemple à ceux qui suivront. »

Son vœu est déjà sans doute en partie exaucé : « De cette semence féconde », ne sont-ils pas nés ces innombrables fils de France qui là-bas chaque jour, sur le front immense, ou dans la préparation de l'arrière, luttent, souffrent, s'immolent avec une héroïque constance?

Ce n'est pas à eux seuls qu'il fallait penser, à ceux-là qui ont le bonheur tragique de donner leur sang pour tout ce qu'ils ont de plus cher ici-bas ; ne fallait-il pas aussi réconforter par un bel exemple ceux qui, ayant fait tout leur devoir, et parfois plus

que leur devoir, ont eu l'immense tristesse de tomber aux mains de l'ennemi, mutilés glorieux, mais vivants ! La divine Providence les a conduits sur le sol de la Suisse libre et hospitalière : et c'est une pensée bien belle, bien française, bien digne de celle qui se dévouait à toutes les œuvres, simplement et sans ostentation, pendant que ses deux fils combattaient bravement sous l'égide de sa charité, qui vous a réunis aujourd'hui, messieurs les officiers, dans cette chapelle, où rayonne divinement l'image du Sacré-Cœur qui aime la France, pour y entendre redire la noble conduite et la glorieuse mort de vos deux jeunes frères d'armes : Charles et Étienne de Fontenay.

Le vicomte Charles de Fontenay, plus âgé de quatre ans que son frère, l'avait précédé dans la gloire. Sous-lieutenant au 130e régiment d'infanterie, décoré de la croix de guerre, engagé volontaire le 28 août 1914, il fut tué glorieusement à l'ennemi le 10 janvier 1916 à Massiges, en Champagne, à l'âge de vingt-six ans.

. . . .

Peu de temps avant d'aller au feu, Charles s'était préparé à la mort en bon chrétien qu'il était ; il s'était confessé et avait communié pieusement, et il disait à un ami qui l'a répété à sa mère : « Jamais je n'ai été si joyeux et si heureux qu'aujourd'hui ! »

Sans doute, à ce moment suprême, une vision de son enfance a dû passer devant ses yeux. Il a dû se rappeler le jour où, dans une audience privée que le grand pape Léon XIII, qui aimait tant la France, accordait au vicomte de Fontenay, son père, le petit Charles, âgé de trois ans, s'assit familièrement sur les genoux de l'auguste Pontife et reçut ses paternelles caresses !

. . . .

Amour de Dieu, amour de la maman que l'on appelle en mourant, amour de la patrie, ce sont là les trois grandes flammes qui ont réchauffé leurs cœurs adolescents et la grande force qui a donné aux deux frères le courage de sacrifier jeunesse, talents, affections les plus chères, avenir brillant, *tout*, à la plus belle chose qui soit au monde : le beau, le bien et le bon !

Il y a juste une année aujourd'hui que le plus jeune des deux frères, le vicomte Étienne de Fontenay, lieutenant au 54e d'infanterie, commandant de la 7e compagnie, décoré de la croix de guerre, fut tué glorieusement à l'ennemi, le 25 septembre

1916, à Bouchavesnes en Picardie, à l'âge de vingt-trois ans.

Étienne de son côté mérita trois citations.

(Ici le curé de Montreux rappelle les trois citations qu'on trouvera en tête de ce volume.)

Qu'ils sont beaux ces éloges adressés à de tout jeunes soldats par de vieux guerriers qui se connaissent en hommes ! Ne semble-t-il pas que, en les entendant, on voie se fixer comme dans un bronze impérissable les traits immortels de ces jeunes héros qui étaient, comme se plaisent à le dire ceux qui les ont connus vivants, « si beaux et si bons » ! Ne sentons-nous pas un désir irrésistible de les voir reprendre vie sous nos yeux en écoutant le récit de leurs jeunes existences si pleines de promesses et sitôt fauchées par la mort?

Avant d'être l'admirable soldat qui porta l'héroïsme jusqu'au sacrifice, Charles de Fontenay fut un érudit que les recherches philosophiques passionnèrent, qui s'était livré aux études les plus abstraites, qui avait appris le sanscrit. Mais il était, par-dessus tout, un artiste consommé déjà, à un âge où l'on est en général un apprenti.

C'était un dessinateur et un graveur du talent le plus élevé, doublé d'un connaisseur très fin des choses littéraires, mais seuls ses intimes avaient pu apprécier sa véritable valeur, tant était grande sa modestie et la propre ignorance qu'il affectait de lui-même. Jamais il ne parlait de lui, ni ne disait ce qu'il faisait et cependant ses journées étaient consacrées au plus laborieux travail.

Son goût pour les arts se révéla dès sa jeunesse, toujours il ne voulait être « qu'artiste ». Il fit du dessin et de la peinture, voire même des panneaux de tapisserie qu'il exécuta lui-même et, finalement, de la gravure sur bois. Il confectionnait lui-même les bois pour ses gravures.

Charles de Fontenay était un travailleur acharné que rien ne pouvait distraire d'une tâche entreprise. Son goût artistique se ressentit des nombreux voyages qu'il avait fait à l'étranger où il résida avec son père, diplomate.

Tel était l'héroïque soldat qui donnait déjà à l'art français les plus attrayants espoirs.

Quand, lors de son dernier congé, il racontait sa vie dans les tranchées, il frappait ses auditeurs par la conception si simple qu'il avait de la bravoure, il parlait de ces sanglants combats,

dont nulle guerre antérieure n'a pu donner une idée, comme de contingences très naturelles et on le sentait aussi à l'aise au feu que dans une réception de sa mère.

Charles est bien un de ces héros auquel on pourrait appliquer ce beau vers du poète qui admirait :

Ceux qui sont dans la mort entrés avec aisance.

Le 10 janvier, son régiment ayant reçu l'ordre de contre-attaquer l'ennemi, Charles de Fontenay, qui avait le commandement de sa compagnie, prend part à cette action avec toute l'ardeur dont il était animé et, avec un allant superbe, il entraîne ses hommes. Mais une balle le frappe à la tempe, il tombe en pleine action, au moment où il accomplissait magnifiquement son devoir de chef et de soldat.

Etienne de Fontenay, né à Rome le 8 avril 1893, aux sons du canon qui tonne à midi du pont Saint-Ange, baptisé à Saint-Pierre de Rome, était de quatre ans plus jeune que son frère. Comme lui il était un lettré, ayant déjà un goût très prononcé pour la bibliophilie. C'était un studieux consciencieux. Un de ses professeurs de l'école des Sciences politiques (1) écrit à son sujet :

« J'ai conservé de lui le souvenir le plus précis, je suivais avec un vif intérêt ses études à notre école. Nous avions si souvent parlé ensemble de ses buts d'avenir. Il me donnait sa confiance et je lui donnais toute l'affection que méritait sa nature sérieuse et droite, sa volonté de bien faire, son souci viril de donner toute sa mesure. »

Quand la guerre éclata, Étienne de Fontenay, qui avait devancé l'appel, faisait son service militaire à Compiègne, au 54e régiment d'infanterie. Il était caporal à la 7e compagnie qu'il ne devait pas quitter un seul jour depuis lors, et dont à la fin il reçut le commandement. Avec le 54e d'infanterie, il fut dans le Nord, sur la Marne, sur la Meuse, à la tranchée Calonne, neuf mois aux Éparges, à la bataille de Champagne, à Verdun, enfin sur la Somme. Chaque grade il le conquit par une action d'éclat et dès la fin de septembre 1915, il était officier et prit le commandement de la 7e compagnie à laquelle il s'était tant attaché.

(1) M. Caudel.

Après sa mort, le général Paulinier écrivait :

« Il emporte avec lui les regrets, l'affection et l'admiration de tous ceux qui l'ont connu, chefs et subalternes. Caractère charmant et d'une haute élévation morale, *soldat sans peur et sans reproche*, il était profondément aimé et admiré de tous ! »

Étienne de Fontenay était calme et réfléchi autant que courageux et héroïque. Sa grande préoccupation était de ménager la vie de ses hommes : « Soyez prudents, mes enfants », leur disait-il toujours, alors que lui-même n'hésitait pas à braver le danger pour accomplir entièrement son devoir de chef. Voici d'ailleurs ce qu'écrivait un de ses soldats :

« Il avait toutes les sympathies du régiment, tous, officiers et soldats, le regrettent sincèrement. Non seulement il était bon et toujours prêt à rendre service, mais il avait pleine conscience de son devoir et ses hommes aimaient à marcher au feu avec lui. »

N'est-ce pas le plus bel hommage rendu à un chef? N'est-ce pas le plus brillant résultat obtenu par un commandant de compagnie? et il avait à peine vingt-trois ans !

Étienne de Fontenay avait fait de ses compagnons d'armes sa seconde famille ; il vivait pour eux, leur consacrait tout son temps, se préoccupait de leur situation, les aidait discrètement, leur donnait tout ce dont il disposait. Il priait sa mère d'aller voir, consoler, encourager leurs familles. Il incarnait le type du véritable officier français ; uni à sa troupe par le cœur et la conscience, ne cherchant à se distinguer de ses hommes que par un apport supérieur de sa science, de dévouement et de courage. Aussi ses hommes l'adoraient-ils.

Il semble que les deux frères Étienne et Charles de Fontenay, qui furent si unis durant leur vie, n'aient pas voulu mourir différemment l'un de l'autre, choisissant la plus héroïque parmi les morts héroïques.

Ils ont tenu ce qu'ils avaient promis comme enfants et comme adolescents. Quand la nécessité des études obligea leurs parents à se séparer d'eux et à les envoyer à Paris, Charles et Étienne y vécurent seuls, bien que tout jeunes encore, sous l'unique sauvegarde de leur conscience et jamais ils ne faillirent à la confiance qui leur fut accordée : « Ils ne sont pas consciencieux, ils sont la conscience même ! » disait un de leurs professeurs. C'est cette admirable conscience qui les a guidés au cours de la guerre, c'est

avec elle qu'ils ont accompli leur devoir de soldat, d'officier, de Français, jusqu'au moment où ils tombèrent face à l'ennemi, dans un rayonnement de gloire.

C'est à Leur mémoire sacrée que je dédie ces vers, et c'est vous, ma tante chérie, à qui je demande, pour Eux, d'en recevoir l'hommage de profond et douloureux respect.

Manibus date lilia plenis; purpureos spargam flores...
(VIRGILE, *Énéide*.)

Portez à pleines mains des roses sur leur tombe,
De ces roses qu'ils aimaient tant,
Eux qui furent fauchés dans la grande hécatombe,
A l'aurore de leur printemps.

Fleurissez leurs cercueils, lys aux blanches corolles,
Immaculés et purs comme eux...
Ils portent sur leur front les saintes auréoles,
Récompenses des anciens preux.

Ils sont morts !... Les vertus parfumaient leur jeunesse
Et les talents, et la beauté !
Mais sur leur monument, afin qu'on reconnaisse
Ce que ces héros ont été,

Près de la glorieuse étoile qui rappelle
Qu'ils ont, à leur cimier, mis le plus beau fleuron,
Je voudrais qu'on sculptât le pinceau d'un Appelle
Avec la lyre d'un Maron.

Je voudrais qu'on y dise leur bonté, leur tendresse
Pour Celle dont le cœur brisé
Saigne et souffre depuis cette heure de détresse
Où ils sont morts, sans son baiser.

Ils ont sacrifié les terrestres attaches,
Prodigues d'eux jusqu'à l'excès,
Jusqu'à l'instant dernier ils ont rempli leurs tâches
De Gentilshommes, de Français.

Mais, si la mort aveugle a moissonné leurs roses,
Si la terre a pris leur cercueil,
Du moins, à leurs gloires décloses,
Les anges, les héros ont, là-haut, fait accueil.

Lionel CLARMONT-PICHON.

QUELQUES LETTRES

ÉCRITES PAR DES PARENTS ET DES AMIS AU VICOMTE ET A LA VICOMTESSE DE FONTENAY APRÈS LA MORT DE LEURS DEUX FILS AU CHAMP D'HONNEUR.

26 décembre 1916.

CHÈRE MADAME,

Je veux à peine me relire, je laisse mes pensées suivre leur cours. Je vous trace ces lignes sous l'impression d'un souvenir doublement douloureux ; c'est la fête de nom d'Étienne, le premier anniversaire sans lui. Je suis allée ce matin à la messe prier pour lui ! En a-t-il besoin notre cher et héroïque martyr ? Dieu les a placés près, tout près de Lui. Leur invisible présence entoure ceux qu'ils ont aimés ; et je les vois ainsi vos deux chers enfants, bien, bien près de vous, protégeant dans l'auréole de leur sublime sacrifice, leur admirable père, là-bas, dans les troublantes étapes de sa vie de si dévoué Français, et murmurant doucement : « Chère et encore plus aimée mère, courage, notre séparation n'est que passagère. » Bons comme ils l'étaient, leur ciel se passe à continuer leur tendre et filiale protection, à apaiser votre douleur, à tous deux.

Vos deux chers petits ! combien est-elle loin leur belle et heureuse enfance ? Pourtant n'est-ce pas hier, à Lisbonne, que je les vis pour la première fois ? Charles, ce joli enfant, venant à moi empressé et me disant si gentiment : « Avez-vous douté, madame Érard ? » et Étienne, tout blond, tout rose, du haut de ses respectables trois ans, me regardant malicieusement et déterminé, me prenant la main que son frère m'avait laissé libre, me conduisant vers la table du goûter. Nous étions déjà de très bons amis dès notre première entrevue. Cette petite réception fut exquise de gentillesse tout enfantine.

Je revins chaque jour, m'intéressant de plus en plus à vos deux chers enfants : Charles si docile, déjà très consciencieux pour ses devoirs et si intelligent, que dire de sa bonté toute d'élan et charmante toujours ? Il jouait un jour avec les deux fils de la comtesse de Sabugosa. Oh ! le jeu était très animé, la table couverte de beaux régiments français ; c'est alors que le cher futur officier, prodigue de ses hommes, les prit par

poignées et dit à ses deux jeunes amis : « Prenez, prenez, puisqu'ils vous font plaisir et que vous les aimez. » Vingt ans plus tard, le cher lieutenant Charles de Fontenay, avare de ses beaux, vrais soldats, ne voulant pas en laisser un seul aux Allemands, les faisait tous passer devant lui dans un mouvement de retraite ordonnée ; il les avait tous sauvés quand l'horrible balle frappa ce chef dévoué. Cher et magnifique soldat, avant de quitter pour toujours la bien-aimée terre de France, vous avez peut-être rencontré vos ex-compagnons de jeu, vous leur avez appris à aimer les héroïques soldats français ; peut-être les avez-vous vus servir la France dans les régiments portugais aux armées, défendant la splendide cause pour laquelle vous avez donné si généreusement votre jeune et belle vie, si pleine de brillants espoirs. Entourés tous deux de l'amour d'un père comme le vôtre et de la plus admirable des mères, quelle belle vie vous eussiez eue !

Charles et Étienne devenus hommes furent tels qu'ils étaient enfants : bons entre tous, prodigues de tout ce dont ils avaient la jouissance envers leurs soldats moins favorisés qu'eux. Ils furent toute leur vie aimés de tous parce qu'ils avaient au suprême degré ce don d'exquise délicatesse dans leurs actes, soit charitables ou de camaraderie. C'est à vous, chère madame, à vous monsieur, que vos deux admirables fils devaient ces natures d'élite. Vos exemples de douceur et de bonté en ont fait les charmants jeunes gens qu'ils étaient.

Votre petit Étienne, avec ses jolis mots d'enfants, m'a laissé des souvenirs que je voudrais avoir notés chaque jour ainsi que ceux de son cher Charles : ils s'aimaient tant tous les deux ! Je les revois dans toute leur grâce d'enfants, dans ce palais Roborédo à Lisbonne, Étienne toujours un tantinet solennel, quand il notait quelques légères étourderies de Charles : c'est que le jeune monsieur qui se promettait d'être « un diplomate comme papa », à trois ou quatre ans était déjà *presque* entré dans la carrière. Son esprit d'observation était absolument étonnant : Charles, oubliant un avis de sa gouvernante, recommençait à mettre ses pieds l'un sur l'autre ; Étienne ne perdait aucun mouvement de son frère et ses yeux malins le suivaient de très près ; il était délicieux ainsi, calme sur sa grande chaise, mais lançant de temps à autre un coup d'œil sous la table du côté de Charles. Le cher petit étourdi ne se



Etienne et Charles de Fontenay

donnent à leur bonne Madame Girard cette photographie.
en souvenir bien affectueux

Lisbonne: 28 février 1898.

doutait pas de la surveillance très serrée d'Étienne, quand, tout à coup, n'y tenant plus, le gentil bébé dit très ferme : « Charles, ce que tu fais là, il n'y a que le Bon Dieu qui puisse le faire. » Votre stupéfaction, celle de Wilhelmine, la mienne, fut intense. « Quoi, Étienne, dit M. de Fontenay, il n'y a que le Bon Dieu qui peut faire ce que fait Charles en ce moment. Que veux-tu dire? » « Mais oui, répondit Étienne, puisque sur la croix, le bon Dieu a ses pieds tomme çà. » Et mettant ses menottes l'une sur l'autre, il démontra très nettement ce qu'il voulait dire. Certes, pour un jeune enfant de trois ans et demi à peine, je crois que la réponse était d'un à-propos et d'une finesse très réels. Ce qu'il y eut de charmant dans ce petit fait, c'est la gentillesse de Charles qui devint incarnat et rit de tout cœur de la réflexion d'Étienne. Le cher petit et fin observateur ne révélait-il pas déjà le futur et vaillant soldat qui parvint en si peu de temps à acquérir les belles qualités de chef? Mais oui, leur nature toute de bonté, guidée par leur intelligent sentiment du devoir, fut le magnifique entraînement moral de leur jeunesse et qu'ils surent si heureusement appliquer à leurs grands devoirs de soldats français.

Si Étienne fut, enfant, un vrai observateur, il se montra un jour très médiocre courtisan : il jouait sur la plage de Cascaès, cette plage mondaine portugaise, quand la reine Amélie de Portugal se promenant de son côté, remarqua bébé Étienne et demanda qu'on le lui amenât. L'aimable reine Amélie prit Étienne dans ses bras, l'embrassa, le caressa et lui dit : « Sais-tu, Étienne, qui t'embrasse et te caresse en ce moment? — Non, je sais pas, répondit-il. — La reine Amélie, la reine de Portugal. — Oh ! cela m'est bien égal », répondit le cher petit courtisan manqué. La charmante reine Amélie rit aux éclats, peu habituée à une telle franchise. Mais aussi, madame, Votre Majesté avait dérangé Étienne dans un travail très sérieux, ne s'exerçait-il pas à creuser dans le sable doré de la jolie plage les lointaines tranchées sur le parapet desquelles le joli bébé, qui vous avait charmée, tomba pour la France, votre cher pays !

Charles et Étienne savaient toujours trouver d'aimables mots quand ils voyaient une souffrance quelle qu'elle fût. Je me souviens d'un de vos départs pour la France, chère madame, j'avais eu la consolation de vous accompagner jusqu'au transatlantique avec des amis. J'embrassais Charles et Étienne

qui me disaient de charmantes choses pour me consoler, mes larmes coulaient malgré moi. Étienne m'entoura alors de ses petits bras, comme suprême consolation : « Mais, ne pleurez pas, vous me reverrez bientôt en drand darçon. » Pour le cher bébé, c'était un espoir qui devait me consoler très sûrement; et je l'ai revu quelques mois après dans son joli costume marin dont il était si fier. Je les ai revus réellement devenus de charmants jeunes gens et ma tendre affection pour eux, tout en me rappelant leur petite enfance, me semble avoir augmentée à chaque époque de leur vie. Leur belle carrière militaire, si courte, hélas! m'a laissé pour eux une tendresse admirative que leur aimé souvenir a mise en moi pour le reste de ma vie. Je les revois à tout âge, Charles rêveur, ébauchant sans doute, dans ses rêves d'avenir, sa vie d'artiste que son talent devait consacrer si pleinement : le cher petit distrait s'expliquait ainsi. Étienne sorti de sa première enfance, conservait toujours sa petite malice enfantine. Était-il encore bébé quand un soir, tournant autour de vous, chère madame, il vous admirait dans une de vos jolies toilettes de soirée et vous adressa cette exclamation : « Ah! ma petite maman, tomme tu es jolie! » Quelques années après, c'était lui qui était devenu l'élégant jeune homme qui choisissait votre toilette pour sortir avec lui; il était si fier de sa chère maman! Ils vous aimaient tant tous deux! Oh! Combien! Et qu'ils avaient raison d'être tout à leur cher père et à leur bien-aimée mère dont l'amour pour eux a fait leur vie si heureuse.

Ces quelques souvenirs sont bien peu de ma part. Je voudrais en avoir de plus nombreux, plus précis, mais ai-je jamais eu l'horrible pensée que si tôt ils vous quitteraient? Leurs amis ne les oublieront jamais et ils en avaient de réels et de choix. Quant à ceux pour qui, durant leur court séjour à l'armée, ils ont été si bienveillants, ceux-là, les humbles, conserveront toujours la mémoire de ce doux repos de bonté au milieu des horreurs de l'atroce guerre.

Vos chers enfants avaient compris très jeunes toutes les délicatesses de l'initiative du cœur. Ce trait dont je me souviens le prouva largement : Étienne rentrant de sa promenade accourut vers vous, chère madame, et vous dit tout ému : « Tu ne sais pas, maman, Eugénie est très charitable; je viens de la voir rencontrant un pauvre, et elle lui a donné vite une

CHARLES ET ETIENNE DE FONTENAY
A HUIT ET QUATRE ANS



CHARLES ET ETIENNE DE FONTENAY
EN PAYSANS PORTUGAIS

aumône ; mais elle ne savait pas que je la voyais, elle est très bonne. » Déjà, votre jeune fils, chère madame, comprenait que le bien se fait modestement. Toujours vos admirables exemples à tous deux.

Et combien aimaient-ils Mlle Houdelet qui les soignait et surveillait leur intérieur pendant vos absences avec une réelle affectueuse sollicitude.

Héroïques ! Certes tous deux l'ont été entièrement, sans réserve. Charles à peine remis de ses souffrances d'extrême-fatigue, ne veut pas d'un repos prolongé. Il retourne à son poste de combat où il tombe en héros ; dans son dernier souffle on l'entend murmurer le doux nom de « maman », nom suivi très certainement, dans un dernier battement du cœur, de celui de son père. Son sacrifice a donc été l'héroïsme voulu : son amour pour la France auréole ainsi sa mort. Ce que je dis de Charles est également pour Étienne et je tiens à écrire une des dernières paroles que m'adressa le cher jeune officier. J'avais passé la soirée au milieu de votre chaude et bienveillante affection. Étienne m'accompagna un peu ; je profitais de ce moment seule avec lui, pour lui dire : « Étienne, si vous étiez nommé à un autre poste, n'est-ce pas, pour votre cher père, pour votre bien-aimée mère, vous accepteriez ? » Il m'avait gentiment offert le bras. Je sentis qu'il tressaillait et il me dit d'un ton doux et décidé. « Mais, madame Érard, il y a dix-huit mois que j'ai fait le sacrifice de ma vie. » Dans mon douloureux saisissement, je n'eus pas un mot à lui dire, car devant un si haut sentiment du devoir héroïque, comme son frère du sacrifice voulu, rien ne pouvait être dit.

A tous, à toutes qui les ont connus, ils laissent des regrets pour toujours ; ils ont su se faire aimer par leur amabilité. Ils ne sont donc pas disparus entièrement puisqu'ils seront toujours présents dans la pensée de très nombreuses personnes. C'est un suprême apaisement à votre grande douleur que cette admiration générale pour vos deux chers, héroïques fils.

Marie Érard (1).

(1) Institutrice des deux Fontenay.

Mercredi matin.

CHER MONSIEUR ET AMI,

Nous venons de lire dans *le Gaulois* que votre charmant et enthousiaste fils Charles vient de tomber, lui aussi, au champ d'honneur, pour le salut de tous. Nous vous plaignons de tout notre cœur, Mme de Fontenay et vous. Vous perdez un fils délicieux, ardent, convaincu, qui a dû se battre pour son pays avec la foi et la passion qu'il apportait dans tout ce qu'il faisait. Nous avions eu le plaisir de le bien connaître, d'abord à Budapest, puis à Cormatin où nous l'avions apprécié plus encore et où il s'entendait si bien avec notre cher Marcel, puis à Paris. Il avait une âme ardente, droite et généreuse. Pauvres parents que vous êtes! Nous n'avons qu'à interroger notre propre cœur pour reconstituer votre chagrin. Nous savons ce que l'on souffre. Mais nous avons le devoir d'être aussi courageux que nos chers enfants et d'offrir nos douleurs à la patrie.

Bien tristement avec vous.

Georges LECOMTE,
Président de la Société des Gens de Lettres.

Paris, 18 janvier 1916.

MADAME,

J'apprends l'affreux malheur qui vous frappe et je tiens à vous dire aussitôt toute la part que je prends à votre douleur et à celle de M. de Fontenay.

Votre malheureux et glorieux fils Charles était plein de promesses d'avenir. Il était charmant et sympathique à tous ceux qui le connaissaient. Intelligent, plein de goût, artiste, il était doué pour réussir dans tout ce qu'il aurait entrepris.

Il est tombé glorieusement pour son pays, après avoir donné des preuves nombreuses de son courage et de son esprit de sacrifice. Vous pouvez en être fière tout en le pleurant.

Je ne puis me faire à l'idée qu'il n'est plus, tant cette triste nouvelle est inattendue. J'espérais que la Providence vous garderait vos chers enfants. Elle en a décidé autrement pour celui-là, sans doute pour que le sacrifice national soit plus complet, en prenant l'élite de la jeunesse française.

Veuillez croire, madame, à mes condoléances profondément senties, et agréer mes hommages respectueux et attristés.

Louis DE MEURVILLE.

Dijon, le mardi 18 janvier 1916.

Mon pauvre ami, tu ne peux te figurer la peine que m'a faite la triste nouvelle que ta lettre m'apprend ! J'ai suivi affectueusement Charles depuis son enfance. Je me vois encore, alors qu'il avait à peine dix ans, le conduisant à Saint-Cyr auprès de son cousin Calixte, sur la demande de Renée ; combien peu je me doutais en ce jour de novembre que ce premier contact avec notre armée serait suivi, quinze ans plus tard, de ce contact plus dur et dans lequel il devait si bravement se distinguer ! Je l'ai suivi plus tard dans ses productions artistiques, puis dans son éclectisme philosophique, notant avec quel sentiment original et bien personnel il s'adonnait à tout ce qu'il entreprenait, sans mesquin souci des jugements tout faits qui courent les cénacles mondains... Et, il y a quelques mois à peine, avec quelle fierté je l'avais amené au gouverneur pour lui faire remettre cette croix de guerre qu'il avait si héroïquement gagnée ! Hélas ! Il était de ceux qui ne regardent pas cette croix comme la récompense du devoir accompli, mais comme un appel, un titre de noblesse qui *oblige* à faire davantage encore ...Et c'est pourquoi il avait voulu, malgré ses chefs et avant que ce fût son tour, repartir pour ce front où il est glorieusement tombé.

Pendant son court séjour ici, j'avais été frappé de cette conception si simple de la bravoure qui le faisait parler de ces combats, dont nulle guerre antérieure n'a pu donner une idée, comme de contingences très naturelles et dans lesquelles on le sentait aussi à l'aise au feu que dans une réception de sa mère...

Bien avant cette guerre, dans une de ses poésies, Mme de Noailles exprimait son admiration pour « ceux qui sont dans la mort entrés avec aisance », et il me semble qu'à nul plus qu'à lui ce beau vers peut s'appliquer.

Je vois dans quelle tristesse cette pauvre Renée doit être

plongée : dis-lui combien je la comprends et combien je la partage ! 1916 s'ouvre mal ; souhaitons qu'il finisse mieux ! Bien tristement et affectueusement à toi, mon cher ami.

ROGER (1).

19 janvier 1916.

MON CHER MINISTRE,

J'apprends le malheur qui vous frappe. Il n'est pas de consolation dans cette épreuve. Laissez-moi cependant vous exprimer mes sentiments de plus vive et sincère condoléance.

Il faut, lorsque ce sacrifice déchire, se répéter qu'il porte en soi sa valeur propre, si amère soit-elle ; c'est un des éléments qui font notre pays si grand et qui le feront plus noble encore après la victoire.

Il faut se redire que chacun de ces coups si durs n'est qu'une raison de plus de persévérer dans la volonté farouche de lutter jusqu'au bout.

J'ose presque considérer comme un privilège la souffrance de ceux qui comme vous sont atteints ; une part directe de gloire leur appartient.

A quoi bon d'ailleurs vous dire — bien mal — tout cela. Vous avez le cœur assez haut pour supporter vaillamment la mort glorieuse de votre jeune héros ; il ne voudrait pas de nos pleurs et cette belle fin est pour nous un exemple.

Veuillez, je vous prie, présenter mes très respectueuses condoléances à Mme de Fontenay et me croire, mon cher ministre, votre bien dévoué

NOYELLE.

23 janvier 1916.

MA CHÈRE AMIE,

J'étais allée vous voir hier pour vous exprimer toute ma sympathie et toute mon affection et je n'ai pu vous dire aucun mot de consolation, je ne pouvais qu'admirer votre héroïsme

(1) Capitaine d'état-major, Roger de Fontenay, son oncle qui, à Dijon, alors que Charles de Fontenay était à l'hôpital, lui remit la croix de guerre.

à tous deux et me taire devant votre grande, votre profonde douleur.

Que vous êtes grands et beaux en votre malheur ! Votre cher fils, mort si glorieusement, avait l'esprit trop élevé, les sentiments trop nobles pour cette vie ! Il m'est arrivé si souvent, en parlant de lui, de le citer comme l'idéal, le modèle des jeunes hommes et ces jours derniers, je ne sais pourquoi, son image n'a cessé de m'être présente. Combien j'aimais son mépris du monde, du luxe, de l'argent ! Combien il était artiste dans l'âme et combien son âme était supérieure à tant d'autres. Vous êtes des parents admirables, et de l'Éternité où il est entré si prématurément, Charles vous chérit et vous bénit tous deux... Quelle angoissante et belle page d'histoire offerte par votre fils, qui volontairement a combattu pour la France et a donné sa vie pour Elle. Il est un héros de plus dans votre famille, ma chère Renée, et une grande fierté doit se mêler à votre douleur affreuse.

Je prierai de tout mon cœur pour que votre cher Étienne vous revienne sain et sauf, car il y a des limites aux forces humaines et, certes, Dieu ne vous éprouvera pas davantage. Étienne sera votre consolation, il est si bon, lui aussi, et si digne de votre amour.

A vous de tout mon cœur.

Zoé Best.

Paris, 22 juin 1916.

Mon cher Ami,

J'ai reçu hier au soir et nous venons de lire avec une hâte émue le *Cantique à la guerre* de Charles, de ce neveu qui fut un brave et qui fut aussi, — nous en avons la révélation, — un poète, une âme harmonieuse, dont le clavier vibra superbement au bruit de la canonnade. Il y a, dans ce court poème, outre de continuelles trouvailles d'expression, des visions d'une intensité hallucinatoire et une étonnante accumulation d'images. L'invocation à la terre (p. 31) :

O terre
que nous défendons,
nous t'avons creusée
comme pour nous planter
vivants, etc...

est — je dis le mot — sublime ; et je pourrais citer d'autres pages qui égalent celles-là.

Pages deux fois belles, puisque celui qui les a écrites, les a vécues et qu'il est mort de les avoir vécues ! Si bien qu'à l'émotion littéraire, qu'on éprouve en les lisant, s'en joint une autre, plus poignante et d'ordre infiniment plus élevé.

Je vous suis très reconnaissant, mon cher ami, de m'avoir envoyé ce *vivant* souvenir dont peut s'enorgueillir votre fierté paternelle. Le sang de votre enfant est, comme il l'a dit, « la semence féconde des moissons futures »... Mais quelle moisson nous rendra jamais tant de magnifiques épis tombés sous la faux !

MAXIME (1).

Paris, 2 octobre 1916.

CHÈRE MADAME,

Je ne sais vraiment en quels termes vous exprimer la profonde douleur avec laquelle je viens de lire l'affreuse catastrophe qui vient de vous frapper une seconde fois en plein cœur. Je me figure votre désespoir devant ce coup si dur, devant l'image de ce glorieux enfant donnant sa vie pour préserver ce qu'il y a de plus beau en ce bas monde, pour notre patrie française.

Ces deux chères victimes de la guerre infâme à laquelle nous avons été condamnés sont maintenant réunis dans le sein de Dieu ; puissent-ils contribuer à vous donner la force qu'il faut à une mère pour supporter de telles épreuves. Peut-il même y avoir un soulagement à votre peine dans le témoignage de profonde et respectueuse sympathie de tous ceux qui sont de cœur avec vous dans ces tragiques circonstances? Soyez bien assurée en tout cas que je suis parmi ceux-là, me rappelant les jours heureux et exempts d'inquiétude de votre rayonnante arrivée à Rome, dans cette ambassade où tout le monde était si uni.

Hélas ! ces temps sont bien loin et ce ne sont plus que des

(1) Vicomte de Montmorand.

deuils qui nous entourent. Je vois dans les journaux que votre cher mari est à Salonique et que vous ne pourrez même pas mêler vos larmes en face du cercueil de celui qui n'est plus. Si je savais où lui faire parvenir mon triste témoignage de douloureuse compassion, je le lui enverrais sans tarder. Quel coup ce sera pour lui d'apprendre au loin ce nouveau sacrifice que Dieu lui demande! Vraiment, dans ces holocaustes, il n'y a plus de recours que dans cet amour de la patrie dont ceux qui combattent nous donnent l'exemple et dans la Providence qui nous réunira bientôt à tous ceux qui ont disparu avant l'heure.

Veuillez encore agréer, chère madame, l'assurance bien vive de mon respectueux et bien fidèle dévouement.

F. DE NAVENNE.

Paulhac, 8 octobre 1916.

MA PETITE RENÉE CHÉRIE,

Combien je te suis reconnaissante d'avoir pris la peine de m'écrire cette lettre si profondément touchante dont chaque ligne avait pour moi un intérêt si palpitant : je n'avais jusqu'alors aucun autre détail que ceux donnés par *le Figaro!*

Tout de suite en lisant la lettre du général, j'avais eu peur que cette lettre te fût arrivée directement, que ce fût par elle que tu n'aies appris ton malheur; mais j'avais tâché de la chasser. C'était trop affreux! j'espérais que peut-être Louis avait été prévenu à temps; il aurait mis toute sa tendresse pour te soutenir dans ce choc terrible; et si Louis a tout ignoré, quel est l'être au monde qui n'aurait eu pitié, n'aurait pas tout tenté pour t'aider dans ce moment déchirant?...

Hélas! je vois que la lettre qui allait te porter ce coup, t'est arrivée directement quand tu étais toute seule... Ah! ma pauvre petite Renée, *quelle minute pour toi!...* je ne peux même pas y penser, ou plutôt, je crois, *je ne cesse pas d'y penser...* il faut bien croire que tes deux enfants chéris étaient là... ils se sont penchés pour te soutenir, ce coup brutal devait te tuer!

Et ton pauvre mari! pour lui aussi quelle nouvelle! si loin,

tout seul, et tremblant pour toi. Comment dire combien je le plains ; combien je vous plains tous les deux.

Tu as raison de dire que *je savais* que tu tremblais pour Étienne : avec quelle certitude tu t'étais écriée : « Lui aussi sera tué ! » et tu me l'avais redit encore, je me souviens, sur l'escalier devant la porte, rue de Lubeck, et tu avais même pressenti le vide affreux qui se produit lorsqu'on reste seule, sans enfants, puisque tu disais : « Si seulement il se mariait, qu'il nous laisse un petit enfant de lui !... »

Et je t'avais si bien comprise... cependant, cela me semblait trop horrible pour être possible ; je ne voulais pas y croire, mais j'étais poursuivie par cette pensée à tel point qu'il y a quelques jours, Clothilde de Pontgibaud était venue me voir et comme elle me demandait de tes nouvelles, je lui disais quel triste pressentiment te poursuivait, mais elle aussi ne voulait pas y croire, cela semblait impossible ! Et cependant, c'est le 25 septembre, le jour même où Dieu te l'a repris, que cette souffrance nous épouvantait pour toi ! Je me souviens aussi quand tu parlais de votre bonheur, tous les quatre, si parfaitement unis... avec ces enfants qui avaient tout pour vous rendre heureux et fiers — ces enfants que vous aviez eus si jeunes qu'ils étaient aussi comme des amis — des frères. Et au moment où votre bonheur allait encore s'épanouir, alors que leurs jeunes vies allaient probablement se fixer de la façon la plus heureuse — cette guerre est venue... et en si peu de mois quels sacrifices pour vous ! Il est vrai que si vous perdez tout, du moins il vous reste l'orgueil d'avoir eu *de pareils fils :* C'est votre sang et c'est votre âme, et c'est vous qui leur avez montré le chemin, ce chemin glorieux où la mort les attendait !

Ne te laisse donc pas abattre, comme te le télégraphie ton mari — ayez autant de courage que vos deux héros ! Quand il arrivera près de toi, qu'il ait la consolation de te sentir énergique. Cette traversée doit lui sembler interminable, tout seul, avec sa douleur sans bornes !

Je sais d'ailleurs avec quel héroïsme vous vous sacrifiez tous les deux !

En t'oubliant ainsi totalement, je crois que tu as trouvé le seul remède à ta souffrance — ou au moins tu dois éprouver un soulagement en pensant que toi aussi — tu suis la voie tracée par tes deux admirables enfants ! Tous ces sacrifices ne

peuvent pas rester inutiles et le bon Dieu aura, j'espère, bientôt pitié de nous !

Je t'embrasse bien tendrement.

GENEVIÈVE (1).

LÉGATION DE FRANCE

—

Copenhague, le 13 octobre 1916.

MADAME,

Je ne sais comment vous exprimer les sentiments que fait naître en moi l'annonce du nouveau et glorieux malheur qui vous accable. Je sens trop qu'aucun mot ne saurait les traduire et qu'il vaut mieux m'incliner silencieusement devant la tombe de vos deux fils héroïques, dont la mémoire restera chère, non seulement à nous, vos amis, mais à tous les cœurs français.

Veuillez agréer, ainsi que votre mari, l'hommage de ces sentiments et croire, madame, à ma plus respectueuse admiration.

DARD.

AFFAIRES ÉTRANGÈRES
PROTOCOLE

—

19 octobre 1916.

CHÈRE MADAME,

Ce n'est que tout récemment que j'ai appris le nouveau chagrin qui vient de vous atteindre et raviver votre récente douleur. Excusez-moi donc, je vous prie, si mes condoléances vous paraissent tardives, mais le chagrin d'une mère ne s'atténue pas avec les jours qui passent et il n'est jamais trop tard pour entourer de sollicitude celles qui souffrent. Pour nous qui, par force, sommes restés à l'arrière, nous devons garder aux héros qui ont sacrifié leur vie pour défendre le pays et nous-mêmes, notre reconnaissance la plus émue. A qui la témoigner sinon aux parents éprouvés?

Veuillez donc, chère madame, trouver ici la respectueuse expression de ma profonde sympathie.

William MARTIN.

---

(1) Vicomtesse de Montmorand.

Le 24 octobre 1916.

MONSIEUR,

J'ai appris seulement la semaine dernière par Louis Grenier le nouveau malheur qui vous a frappé et qui nous a bien atteints, Grenier et moi. Étienne était un de mes deux amis les plus chers. Malgré l'affection que j'avais pour lui et malgré qu'il m'ait présenté à vous il y a quelques années, je ne vous aurais sans doute pas écrit, tant toutes les paroles me semblent misérables, si je n'avais une demande à vous adresser. Étienne m'avait réservé un exemplaire du *Cantique à la guerre* de Charles. Il devait me le remettre en juillet, alors que nous pensions être en même temps en permission. La mienne fut retardée. Je n'ai lu qu'en août chez Grenier ce poème qui m'a laissé une impression éblouissante. Il s'y ajoute maintenant, après ce double sacrifice, quelque chose de singulièrement pénible mais qui me fait attacher plus de prix encore à sa possession. Je veux vous prier de me garder un exemplaire que je prendrai en passant à Paris, comme je l'espère, dans quelques semaines. Je crois pouvoir vous le demander. Le vif intérêt que j'avais toujours pour Charles est devenu comme de l'admiration pieuse et depuis que je sais la mort d'Étienne, il ne se passe pas une heure que je ne regrette mon ami, son caractère clair, d'un joli style français, rare maintenant, dont la mesure grandit encore l'héroïsme de sa fin.

Je crois sincèrement que personne ne puisse chérir davantage le souvenir de vos fils.

Je vous prie de vouloir bien accepter, monsieur, avec mes respectueuses condoléances, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

FLANDIN.

Éclaireur monté au 16e infanterie. Secteur 100.

AFFAIRES ÉTRANGÈRES
CABINET DU MINISTRE

—

6 novembre 1916.

MADAME,

Le beau livre que vous avez bien voulu me donner en souvenir de votre fils est un nouveau témoignage de la

perte que l'art français comme la patrie ont fait avec vous.

Je le garderai précieusement avec la mémoire de ce beau soldat et de cet enfant glorieux qui a donné sa vie pour nous tous.

Veuillez agréer, Madame, mes plus respectueux sentiments.

BERTHELOT.

25 décembre 1916.

Laisse-moi te dire, ma pauvre petite Renée, combien je pense souvent à toi en ces jours de fête qui ravivent tant de chers souvenirs.

Je revoyais hier par la pensée certain arbre de Noël dont les honneurs étaient faits de façon si exquise par tes deux héros, les plus beaux enfants que l'on pût voir et qui faisaient envier ton bonheur...

Ce sont eux et leurs semblables qui nous ont donné la victoire et c'est à eux qu'iront tous les hommages quand la France, remise de ses blessures, sera redevenue la grande nation pour laquelle ils se sont sacrifiés.

Je t'embrasse, ma chère Renée, du fond du cœur, et tu sais que tu peux toujours compter sur l'affection d'Henri et sur la mienne.

Élisabeth DE CHILLAZ.

A bord du *Chicago*, le 27 décembre 1916.

CHÈRE MADAME,

C'est avec une infinie tristesse que je vois finir cette année qui nous a apporté tant de deuils. Ma pensée va surtout vers vous dont le sacrifice a été si grand et qui avez donné pour notre salut commun ce que vous aviez de meilleur, de plus beau et de plus fort ; la gloire qui en résulte ne peut vous faire oublier la cruauté du sort et je pleure avec vous, dans vos deux fils disparus, des amis très chers et des Français irremplaçables.

Si cela peut être une consolation dans votre douleur, il faut songer que le spectacle donné au monde par des soldats de cette allure a augmenté le prestige français d'incroyable façon :

c'est avec amour, vénération, idéalisme, que l'on prononce aujourd'hui le nom de la France en Amérique. On la met à part et au-dessus de tous les autres belligérants — c'est un touchant hommage à cet héroïsme dont vos deux fils ont donné un si magnifique exemple.

Je m'associe respectueusement à votre infinie tristesse.

M. DE SILLAC.

Lacanche, 20 février 1917

MA BIEN CHÈRE AMIE,

A ces premières dates de l'année, où s'échangent plus particulièrement les souvenirs, ce silence forcé est doublement pénible ; je désespérais de pouvoir vous dire tout ce que mon cœur contenait pour vous, ma chère Renée, lorsque sont arrivées vos si bonnes lignes.

J'ai été toute frappée de la coïncidence entre nos pensées car, pendant que vous m'envoyez les belles paroles d'Étienne Lamy, j'avais fait lire et je relisais l'ode admirable du cher petit Charles, ce chant merveilleux dont chaque strophe évoque tout un monde de pensées.

Quel penseur et quel poète profond que cet enfant héroïque et délicieux ; tous les deux avaient un rayonnement incomparable ; à peine entrevus ils captivaient et charmaient le cœur avec tous les dons, tout le charme, toute la fraîcheur de la plus radieuse jeunesse ; c'est une vision inoubliable qu'ils laissent au souvenir !

La vie sera cruellement — si on survit — cruellement morne, dépouillée et rabaissée, ainsi privée de ces êtres d'élite qui l'embellissait et la charmait. Chère, chère Renée, bien entendu je n'ose pas penser à ce que vous ressentez ; aucune comparaison de chagrin qui serait vraiment *sacrilège* n'entre dans mon esprit, mais pourtant je puis vous dire que cette perte affreuse nous a profondément atteints, dans le présent ; nos cœurs vraiment déchirés de regrets, — dans l'avenir — où tant de riants projets se basaient sur cette amitié héritée, continuée par nos enfants. Un sombre gouffre s'est creusé, à la place de la route fleurie, et, tous les trois, nous avons versé, avec les vôtres, des larmes amères. Votre cher mari a un sublime courage ; tout ce

qu'il fait pour son pays est si beau ! et vous, ma chère Renée, je vous trouve aussi admirable que lui, l'encourageant dans les lointaines missions, sans songer à votre propre solitude, vous oubliant pour votre patrie, dignes parents de ces jeunes héros, je ne saurais assez vous dire de quelle admiration, de quelle vénération, tous ceux qui vous connaissent se sentent pénétrés pour vous !

Je voudrais tant, ma bien chère amie, que vous parviennent les sentiments si dévoués, les hommages si respectueux, la sympathie si profonde déposée à vos pieds par mon mari et Hubert et que vous arrivent aussi mes plus tendres pensées et ma meilleure affection.

A vous.

Odette COSTE DE MASSIAC.

15 juillet 1917.

CHÈRE MADAME (1),

J'ai reçu avec une bien vive émotion et une très profonde reconnaissance le touchant souvenir de vos deux neveux de Fontenay qui résume si admirablement leur vie, à la fois si brève et si bien remplie. Ils méritent la palme des héros et des martyrs et nous devons un culte à la mémoire de ces jeunes gens qui ont tout sacrifié à la patrie avec une si généreuse abnégation. Je vous prie de vouloir bien être mon interprète auprès de leurs parents. Je les remercie vivement de m'avoir fait l'honneur de ce noble témoignage rendu à leurs deux fils, qu'ils ont donné à la France pour le triomphe de la plus noble des causes. S'il suffisait pour mériter la victoire ces victimes sublimes, nous devrions l'avoir obtenue depuis longtemps. Nous en avons, du moins, la certitude confirmée par l'énergique volonté que ces douloureux sacrifices n'auront pas été inutiles. C'est en pensant toujours à ces morts glorieux que nous devons faire notre devoir, modestement, jusqu'au bout.

Je vous prie d'agréer, chère Madame, l'hommage de mon plus respectueux dévouement.

Général REIBELL.

(1) Écrit à Mme de La Ferrière.

6, square de la Tour Maubourg, 28 [redacted]

MADAME,

J'apprends la nomination de votre mari comme [redacted] France en Serbie et je tiens à vous dire que je suis [redacted] cœur et d'âme dans vos chagrins, dans les [redacted] le destin, si souvent cruel, vous apporte. Vous savez [redacted] vous ai prédit en vers et en prose ; hélas ! je n'avais [redacted] la tempête inouïe qui nous bouleverse l'univers jusque [redacted] fondements ; d'ailleurs, vous étiez pour moi la noble, [redacted] et quadruple image du bonheur, et votre bonheur semblait si bien enraciné qu'il aurait dû entraîner celui de notre misérable planète. Tout de même, voici un rayon de gloire qui vient briller dans votre immense détresse, gloire légitime s'il en fut, qui me rappelle la belle pensée de Mme de Staël : la gloire n'est trop souvent que le deuil éclatant du bonheur. Je me laisse aller à cette pensée doucement mélancolique que ce sont vos chers fils qui veillent sur vous et vous envoient cette consolation, ils veulent que vous ne désespériez point, que vous viviez votre vie tous deux en la vivant l'un pour l'autre, et ils vous enseignent noblement le chemin très âpre, le chemin ensanglanté de la résignation ; c'est aussi celui que mes enfants et moi nous essayons de gravir à travers bien des chutes douloureuses.

Daignez agréer, madame, mes hommages les plus respectueux.

Victor DU BLED.

Montreux, 22 octobre 1917.

MADAME,

Je vibre, de tout cœur, en suivant par la pensée, le douloureux, mais glorieux calvaire qui va de Massiges à Bouchavesnes.

Que j'envie vos héros !

Tomber ainsi dans la gloire, la jeunesse et la beauté ! Quel présent de Dieu !

Et ils sont morts du même coup ! Tous deux atteints à la tête ! En vérité, ces belles intelligences ne pouvaient être éteintes autrement.

Vos héros, en effet, ne devaient être frappés qu'à la tête ou u cœur... mais leur cœur, vous l'aviez gardé !

Je vous prie de bien vouloir agréer, madame, l'hommage mon respectueux dévouement que j'ai l'honneur de déposer vos pieds.

Votre fidèle et dévoué serviteur.

Baron D'ANDRÉ.

Val-Mont-sur-Territet, 11 février 1918.

MADAME,

Margaret m'avait dit que vous aviez perdu deux fils dans la erre, mais j'ai dû lire ces quelques mots sur leurs derniers rs et voir ces images de leurs jeunes figures pour comprendre te la grandeur de votre sacrifice. Ce doit être terrible de dre des êtres chers et si pleins de promesses. Mais, d'autre t, quand je pense à la manière de leur mort, je ne peux que is féliciter. Ils s'étaient donnés pour la plus sainte des causes ; avaient montré toute la bravoure et tout le dévouement ditionnels français ; ils sont tombés glorieusement après ir accompli leur devoir. Quelle doit être votre fierté d'avoir des enfants si utiles à la patrie et dont la vie, bien que brève, été si parfaite !

Si nous autres, Américains, nous apprêtons en ce moment à ndre notre part à la lutte, ce n'est pas seulement parce que is avons été offensés et nos nationaux noyés en haute mer ; is la rumeur de la vaillance et de la belle ténacité avec lesilles la France se défend a passé chez nous, et a suscité l'adation universelle. Je ne sais pas, madame, si vos fils ont eu connaissances américaines ; mais, même inconnus de nous, taient eux et des multitudes d'autres comme eux qui ont ompli ce miracle, de faire qu'un peuple aime un autre peuple. i la plus grande confiance dans l'avenir de l'humanité : les tions vraiment civilisées commencent à s'entendre. Dans tte certitude, on peut avoir la paix dans l'âme, bien qu'avec cœur meurtri.

Veuillez recevoir, madame, l'assurance de mes sentiments s plus respectueux.

Charles A. STRONG.

5 janvier 1919.

MADAME,

Comme va revenir une des deux dates terribles pour vous et M. de Fontenay, — bien douloureuses aussi pour moi — je veux vous dire combien je souhaite que vous puissiez vous oublier un peu pour voir, dans l'apothéose actuelle, celle de vos héros. Avec les vivants et, plus encore, tous les morts de l'armée y participent. Tous ces dévouements sont comme un grand fleuve dans lequel il y aurait de l'or, et je ne vois pas de valeur plus éclatante que celle d'Étienne et de Charles.

Certes, une belle action a sa récompense en soi, mais c'est pourtant bien qu'un sacrifice ne soit pas perdu. C'est une douceur de le penser. Je souhaite de tout cœur que vous puissiez au moins l'avoir.

Je vous prie, madame, de vouloir bien le croire et agréer, pour vous et M. de Fontenay, l'expression de mes sentiments les plus respectueux.

FLANDIN.



O vous qui les avez connus et aimés

SOUVENEZ-VOUS DANS VOS PRIÈRES

DE NOS DEUX FILS BIEN-AIMÉS

Morts pour la France

Charles et Étienne de FONTENAY

tous deux tombés glorieusement face à l'ennemi

le 10 Janvier et le 25 Septembre 1916

C'est du dernier soupir de nos héros qu'est fait le souffle immortel de la Patrie

Ils avaient offert leur vie pour la Patrie, Dieu a accepté leur sacrifice.

Vierge Sainte, au milieu de vos jours glorieux, ayez pitié de ceux qui s'aimaient et qui ont été séparés. Ayez pitié des objets de notre tendresse. Ayez pitié de ceux qui pleurent, de ceux qui prient



SÉPULTURE DE FONTENAY

Où sont inhumés Charles et Étienne de Fontenay
(Cimetière Saint-Louis, à Versailles.)

TABLE DES MATIÈRES

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie

8, rue Garancière